Éric Julien

LE JUGEMENT DERNIER

PARTIE II

Voici une histoire aussi incroyable qu'inconnue.

Et pour cause ! Peut-être que ceci explique cela.

Je suis Willyam Jonathan Goldman. Mon nom vous dit certainement quelque chose, mais oubliez-le vite.

Avant que je ne vous laisse entrer dans cette singulière aventure, je préfère vous livrer une information capitale qu'un ami de longue date m'a confiée :

> *Ce qu'un homme a pensé, la Nature l'a déjà fait. Ce qu'il désirera, elle le fera !*
> (Manuscrit des Révélations Futures).

Donnez-moi le temps de planter le décor…

1 – AU BOUT DU MONDE.

Pole Sud. Partie française de l'Antarctique. Vendredi 20 janvier, 17h15.

Le blanc ! Partout…

L'azur, immense…

Le froid ! Le grand froid ! Intense ! *Imperator* de cette intemporelle dimension.

Le soleil, simple chandelle vacillante, ne pouvait réveiller l'onde pétrifiée à perte de vue. La lumière montait de la glace millénaire cuirassant de son imposant manteau un continent éternellement dissimulé. Les *sastruggis* hérissaient leurs lames profondes comme une râpe infinie sur laquelle aucun ours polaire ne viendrait jamais se frotter. Les sastruggis ! Ces langues de neige dures comme le roc que façonnent constamment les blizzards de l'extrême. Ces vagues solidifiées et sans écume attendaient le retour des chiens d'Amundsen pour témoigner de l'irrépressible effort de la vie. L'épais velcro glacé jouait de blancs doux, de blancs purs, de bleus froids et de verts incertains.

Partout l'éblouissement de la lumière polaire étendait son inhumaine transparence dans un air sec et aseptique. Ici, il ne pleuvait jamais ! L'air était le plus asséché du monde. Seule la luminosité cristalline coulait, inondait cet univers sans limite. Cette transparence inouïe qui n'existe que vers les pôles de la Terre ignorait tout d'une trop lointaine agitation vertébrée. La vie n'était qu'une hypothèse, à peine une idée furtive. Moins l'était encore l'humaine destinée. Rien ne venait troubler cette apaisante et miraculeuse plénitude. Plénitude de la solitude d'un monde hors de tout, hors de l'acceptable, au-delà de la souffrance. Cet océan de vide mordrait de son froid redoutable les inconscients qui pourraient s'aventurer au centre de nulle part. Seuls quelques individus hors norme pouvaient se risquer au-delà des banquises plates qu'avait probablement aperçues en 1774 James Cook, ce « simple » sous-officier. Lui-même avait consigné dans son carnet de bord : *« ce pays condamné par la nature à une rigidité éternelle que ne rompait jamais la chaleur du soleil* ».

L'Antarctique, ce désert originel ! Encore sans foi, ni croyance !

Si hostile, si inhospitalier, si étranger.

Si étrange…

Etrange avait été la coïncidence de cette année 1820 au cours de laquelle, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, Bellingshausen le Russe, Palmer l'Américain, Smith et Bransfield les Anglais avaient fait des observations hasardeuses et floues d'un continent qui voulait à peine se montrer. Encore la terre australe n'était-elle que la découverte aveugle de la péninsule antarctique. Ces hommes avaient entr'aperçu des falaises de glace, des récifs congelés et des montagnes blanchâtres. Des icebergs cyclopéens, plus grands qu'un paquebot et plus profond qu'un gratte-ciel, s'étaient éclipsé au détour d'une trouée brumeuse. La découverte collective de bribes de lumière diffuse avait commencé par la Terre de la Trinité : *Trinity Land* !

Vingt ans plus tard, Jules Sébastien César Dumont d'Urville, le Français, découvre le « vrai » continent. Il avait embarqué sur l'*Astrolabe* (laboratoire des étoiles ?) en quête du pôle sud magnétique. Après avoir fait escale sur l'île de Tasmanie, il appareilla. Le navigateur aux lèvres fines et au menton volontaire décrivit sa découverte : « des palaces de cristal et de diamants dignes des contes de fées ». Le 20 janvier 1840, il posa le pied sur la terre ferme, ou plutôt sur la glace dure. Le premier débarquement de l'histoire

antarctique ! Il n'y a pas une différence mais un abîme entre *apercevoir un monde* et *entrer dans un royaume* ! Il l'avait appelé la Terre Adélie en mémoire de sa femme Adèle pour la « remercier de l'avoir toujours laissé voyager ».

Etrange avait été la découverte du pôle sud magnétique à seulement quelques kilomètres au large de la terre promise de l'argonaute, alors que le pôle sud géographique, atteint par Amundsen, puis Scott, se trouvait à plus de deux mille kilomètres de cette percée invisible, de cette convoitise scientifique !

Etranges les motivations opposées des explorateurs. Les uns pour la pêche, pour le *Poisson*. Les autres pour la lumière de la connaissance, *Vers* l'*Eau* nouvelle !

Etrange la quête de l'Américain John Reynolds, l'historiographe décalé, qui finança la même année 1840 l'expédition d'un Charles Wilkes, curieux compétiteur du français. Reynold avait le secret espoir de découvrir *une civilisation très développée* accessible par un trou, par une « ouverture » qui mènerait vers la terre creuse à laquelle il croyait. Curieux ce Charles Wilkes mégalomane, menteur, tricheur et autoritaire. Plus qu'autoritaire ! Cruel avec ses hommes pour sa seule gloire…

La *Terra Australis Non Cognita* ! Tel était le nom donné à l'Antarctique par l'inventeur de la cartographie moderne, l'Anversois Abraham Ortelius. Le continent du sud figura sur le premier atlas mondial de tous les temps utilisant la projection de son ami Gerhard Mercator. Le *Theatrum orbis terrarum* du Néerlandais révélait 250 ans plus tôt, de façon hypothétique, ce qu'Aristote avait appelé la *Nouvelle Cythère.* Trop de terres émergées gonflaient leurs poumons et leurs seins au nord de l'équateur pour ne pas en déduire un contrepoids au sud. Un contrepoids ? Une symétrie ? Ou un monde parallèle ? Le continent austral devait exister pour que la Terre, sphère parfaite, soit équilibrée.

Etrange fut aussi, et continue d'être, cette représentation du planisphère où le continent austral aplati est timidement suggéré au pied de la Terre. Si bas, si éloigné de nos préoccupations que nous en sommes parfaitement indifférents. Il y a à peine la place pour écrire son nom…qui signifie à l'opposé ! De nos chimères ?

Terra Incognita !

Au nord, le monde matérialiste.

Que pouvait donc être cet inconnu austral ?

Tous les lieux déserts avaient vu naître les grandes religions. Mais une chose pouvait-elle éclore par moins soixante degrés centigrades ? Moins trente était déjà une douceur printanière. Janvier. Le vingt de l'année 1840. Dumont d'Urville et ses hommes avaient été accueillis par un vent glacial. Aucun homme depuis. Le vingt janvier 1950, plus d'un siècle plus tard, les Expéditions polaires françaises débarquent à nouveau en Terre Adélie. Le froid est toujours là, si intense qu'une neige fine tombe du nez à chaque expiration. On appelle cela l'été polaire. Une simple vue de l'esprit.
L'été à moins trente !

Aujourd'hui était vendredi. Un vendredi de début de troisième millénaire. Vendredi ? Qu'importe ! Les jours se ressemblaient en plein mois de janvier. Il n'y avait pas des jours mais Le jour ! L'astre diurne paraissait n'être que le reflet de ce territoire sans âme. Dans quelques heures, la nuit viendrait mais personne ne le saurait vraiment. Encore une vue de l'esprit.

Le temps était-il ici banni à jamais ?

Le jour semblait éternel aux premiers jours de l'année. Même à minuit les rayons diffusaient l'imperturbable lumière de l'antarctique patience. A peine l'étoile au-dessus danserait-elle de sa courbe légère. Les nuances apparaîtraient. Le ciel glacial jouerait de teintes azurées laissant même des traces d'indigo flirter avec les lignes cassées de quelques hauteurs du lointain *Ice Shelf* de Ross.

Le bout du monde dormait dans un silence parfait.

Le silence ! Aucun bruissement de feuillages. Pas même le gazouillis d'un oiseau, ni d'un insecte. Le silence d'ici est absence ! Un silence si vide qu'un battement de cœur ressemble à une explosion assourdissante. Le vrai silence est un mystère en soi. Mystérieux ! Le dernier continent découvert par les hommes était aussi le plus mystérieux…

Pas même le bout du monde, l'Antarctique était une autre planète. Un spectacle sans borne, protégé par sa nature même, n'émerveillait aucun spectateur. Le panorama était sublime. L'horizon acéré découpait le pastel

dégradé de célestes stores vénitiens blafards. Plus haut, Soleil et Lune étaient jumeaux. Même taille, même éclat. Y avait-il deux lunes ? Deux étoiles ?

D'étranges lueurs dans une nuit indéfinissable irisaient les cieux d'arches et de franges vertes et rouges. L'aurore australe tournoyait avec majesté en volutes gigantesques de particules solaires. Ces draps soyeux montaient vers les astres évoquant la toge immaculée des dieux. Peut-être était-ce leur royaume.

Des crêtes incertaines, comme des villes fantomatiques, étaient la seule originalité sur cette table rase incolore. L'infini paysage, d'une monotone blancheur, ignorait superbement les lignes émaciées du plateau polaire. Trois mille mètres de haut ! Hautes latitudes rimaient avec hautes altitudes. Haut et loin. Froid et sans vie. Au sud du Sud. La nature avait exagéré. Seule la litote convenait pour décrire la puissance, l'invincibilité de ce continent. L'exagération aurait trahi son empire : tout était loin et profond.

Inaccessible !

L'homme avait pourtant rendez-vous avec l'Histoire…

A trois cents kilomètres des côtes, quelque part entre la Base Dumont d'Urville faisant face à l'Australie et le Dôme C, à l'intérieur des terres, le vent commençait à se lever.

Comme une anomalie sur cette imperturbable patinoire, les deux hommes, dans leur équipement futuriste, voulaient en finir avec leur extraction. Depuis qu'ils avaient reçu leur nouvelle machine de forage, leur job leur semblait plus éprouvant. La surveillance des opérations nécessitait d'être à l'extérieur depuis les dysfonctionnements de la veille.

La luminosité des glaces éternelles ne voulait pas décroître, malgré l'heure avancée du jour. Plus que la lumière, la froidure extrême leur arrachait quelques jurons lancés aux cieux devenus impétueux. Seuls quelques rares habitants auraient pu entendre ces invectives menaçantes. Les phoques, trop éloignés, ne leur auraient réservé qu'une conversation inintelligible.

Le vent évolua rapidement en tempête glaciale. Le blizzard devint soudain extrêmement violent. Le blizzard surprenait toujours les insouciants par ses assauts impromptus. La température n'excédait pas les trente-cinq degrés

sous zéro. Ses morsures pouvaient être pires que celles de leurs distants voisins adipeux aux crocs démesurés.

- *Gabriel !* hurla Juan Sanchez dans le rugissement de l'air, nous devons rentrer !

- *C'est impossible !* répondit Gabriel Lemasson, chef de l'expédition internationale. *C'est le dernier…*

Le sifflement aérien couvrit ses paroles.

- *Le trépan peut casser !*

- *Parle plus fort ! J'entends rien !* vociféra le Français en pointant un index vers une oreille.

- *Le Psy tremble sur ses jambes…vent trop fort…*
-

Les mots de l'Ibère se perdirent dans le grondement aérien.

- *C'est le…forage dans cette zone !* fit le patron.

- *Quoi ?* s'écria Juan Sanchez.

- *Le plus profond !* cria enfin Lemasson.

- *Mais…*

La monstrueuse machine, puissante comme un Boeing 747 au décollage, ajoutait ses décibels à la furieuse tempête australe de l'Antarctique.

Elle se trouvait à l'aplomb d'une curiosité géologique unique au monde : la calotte glaciaire, posée sur le continent minéral, pesait plusieurs milliards de tonnes. Ici, elle était profonde de quatre mille huit mètres ! Autant que le Mont Blanc. Le plus étonnant était que la moitié de ces abysses se situait… sous le niveau de la mer ! La masse du glaçon de trente millions de kilomètres/cube écrasait le continent le plus vieux du monde comme un éléphant allongé sur un matelas de plage.

A la surface, les hommes semblaient n'être que du plancton sur le dos d'un mégaptère, cette baleine à bosse la plus lourde de tous les temps qui sillonne les eaux glaciales de la mer de Weddell ou celle du roi Haakon.

L'accoutrement des explorateurs ressemblait à une combinaison spatiale, surmontée d'un casque à la visière foncée. Cette protection dernier cri, tel un habit de lumière, était indispensable pour travailler dans ces conditions intenables et effrayantes. Leurs moyens de communication radio semblaient impuissants face aux hurlements aigus des tubes dans lesquels le vent s'engouffrait. On eut dit des flûtes de pan disproportionnées.

Mark Schüler surveillait, dans la salle de contrôle, les cadrans d'un appareillage gigantesque. Grand comme un immeuble de huit étages dans sa position opérationnelle, le *Psychanaliste* était une merveille de technologie. Ce nom, curieux pour une machine de forage, avait été donné par l'un des ingénieurs en chef chargés du projet. Il avait déclaré : « *Sonder les profondeurs de notre passé millénaire, c'est un peu comme extraire les racines du moi que nous voulons cacher* ». Les scientifiques de la mission *DeepPolar* l'avait surnommé le *Psy*.

- *Gabriel !* lança le scientifique allemand confortablement installé dans la douce chaleur de l'habitacle, j'ai une résistance anormale !

- *Qu'est-ce…racontes ?* cria le Français pour s'élever au-dessus du niveau sonore infernal. *Le Psy est conçu…à six mille mètres !*

- *Juan ! …vois quelque chose ?*

Juan Sanchez scrutait les images, que la caméra embarquée à l'extrémité du tube exploratoire renvoyait vers la surface.

- *Non ! Je…à l'écran !* hurla-t-il, *mais tout tremble…*

- *Mark, à quelle…sommes-nous ?*

- *Quatre mille six cents !* fit Mark Schüler rageusement. *La température grimpe comme une fusée !*

- *C'est impossible !*

- *On est…le rouge !* s'écria Juan, *Le Psy a touché un point sensible…beugle de douleur !*

- *OK*, lança Gabriel. *Mark,* cria-t-il en s'époumonant, *stop la machine. On remonte la glace !*

- *Je…les moteurs !* fit l'Espagnol impuissant.

- *Je confirme Gabriel,* déclara l'Allemand. *Nous avons un os ! J'arrête le mixer,* fit-il calmement de sa voix de contrebasse.

- *Remonte ! Je te dis, remonte !* s'écria Gabriel Lemasson en gesticulant de ses membres supérieurs.

Mark Schüler vit les signes sans équivoque de son patron de mission à travers la caméra de surveillance. Il obtempéra et joua avec les commandes pour hisser le tube creux de plusieurs kilomètres de long. La main de ce bras d'acier avait touché du doigt une incongruité historique.

Le blizzard tonitruant ne cessait de se mêler à la conversation. Les coéquipiers n'avaient d'autres choix que d'user du langage gestuel.

Mark Schüler était un ingénieur hors pair. Il mania l'informatique avancée du tableau de bord du *Psy* avec une réelle décontraction. La cartographie en trois dimensions posée sur l'écran de plasma démontrait une avarie sérieuse, et pourtant inexplicable. Il remonta donc le trépan et le contenu du tube. L'Allemand observa, sur la télévision multicolore, la présence de formes géométriques inattendues. Il préféra garder temporairement le silence. Elles se confondaient avec la transparence de la glace de l'extrême profondeur.

Le Berlinois avait la responsabilité technique du *Psy*. Ce bijou de technologie avait coûté plusieurs millions de dollars. La prime d'assurance n'aurait couvert que le tiers de l'investissement en cas de défaillance majeure. L'Allemand portait sur ses épaules, pourtant larges, le poids d'une confiance débridée de la part des commanditaires de cette mission.

- *Juan, Mark, on…dans le sas !* intima Gabriel Lemasson.

Les scientifiques Juan et Gabriel, jusque là postés à l'extérieur en habits d'astronautes polaires, se dirigèrent lourdement vers l'ascenseur exigu qui

les conduirait vers le sas de déshabillage. Ils entrèrent dans le compartiment avec le sentiment de l'échec.

- *Putain, Gabriel, je t'avais bien dit qu'on risquait de casser.*

- *Calme-toi Juan. Rien ne prouve que le blizzard a endommagé le foret.*

- *Souviens-toi de 77, Gabriel. La base Dumont d'Urville a essuyé un vent de 327 km/h !*

- *Mark !*

- *Oui ?*

- *Que dit l'anémomètre ?*

Mark Schüler jeta un coup d'œil sur l'aiguille qui oscillait. L'attente fut pesante.

- *162 km/h en moyenne, 188 en rafale,* annonça-t-il à travers le haut-parleur.

- *Tu vois, on en est loin. Il y a peut-être une autre explication…*

- *Impossible. Les géologues sont certains. La roche se trouve ici à 4775 mètres de profondeur !*

- *On s'est arrêté à 4623 mètres,* reprit l'Allemand en articulant son arithmétique minutieuse…*on a eu une marge de…152 mètres.*

- *En tout cas,* fit l'Espagnol, *ce n'est pas une coulée de lave qui a fait grimper la température de la rotule.*

- *C'est toi qui as de la température ! Tu m'as l'air fiévreux. Tu es rouge comme une pivoine.*

- *Ce n'est pas de la fièvre, c'est de la colère,* s'écria Juan Sanchez. *C'est mon trépan que tu as saboté…*

- *Mark,* coupa le Français impassible, *apporte-nous deux sodas !* quémanda-t-il pour faire baisser la tension.

- Avec ou sans glace ? Une paille peut-être ?

- Très drôle ! Pas de glace, pas de paille. On en a déjà assez avec celles qui remontent !

Le *Psychanaliste* était une tractopelle pour abîme aquatique fossilisé. En forme de chapeau pointu, le *Psy* était aussi une folie en matière de défi. Le patient, cette glace muette depuis l'éternité, subissait les assauts de ce tourneur-fraiseur implacable. Il sondait l'insondable. Ces tubes s'emboîtaient pour s'enfoncer dans l'armure congelée. Des carottes de glaces devaient remonter automatiquement de la fosse invisible. Le *Psy* était monté sur pilotis pendant la phase d'extraction pour éviter la formation de congères qui l'aurait souder au socle tabulaire de la glace luisante. Pour pénétrer dans l'abri technique, les explorateurs étaient contraints de parcourir la distance verticale qui les séparait du sol au moyen d'un ascenseur.

Le *Psy* était alors une sorte de sapin géant posé sur une forêt de troncs inclinés. D'énormes piliers, aux pieds aplatis, soutenaient cette forme conique de quinze mètres de haut. Ces jambes écartées dans le prolongement du cône portaient la base de ce conifère polaire. Une fois descendu, et ses colonnes hydrauliques télescopiques comprimées, le *Psy* possédait aussi une fonction véhicule. Son train de coussins d'air lui permettait de franchir de nombreux obstacles et évitait d'écraser une glace parfois fragile au détour d'une faille géante. Par-dessus tout, les scientifiques craignaient les crevasses béantes, souvent à peine plus large qu'un train mais profondes comme les tours Petronas de Kuala Lumpur. En dépit du système de détection radar conçu pour les alerter, la faille technique pouvait précéder à la faille glaciaire. Une chute était un voyage sans retour. Une multitude de chambres d'hélium conférait donc à cette perceuse *high tech* une légèreté surprenante.

Les matériaux métalliques étaient faits de titane, à la fois résistant et léger, mais particulièrement cher. Un vaste mécano de tubes de forage était agencé de façon à optimiser l'espace de rangement à l'intérieur.

Le trio étaient venu se protéger des ires antarctiques dans le caisson de déshabillage. Ils déposèrent leur combinaison dans ce vestiaire spatial. Mark Schüler tendit les boissons gazeuses à ses coéquipiers.

- Bon les gars, on respire un coup et on va voir ce qu'il s'est passé ! ordonna Gabriel Lemasson.

Juan Sanchez bougonna dans son menton barbu.

Après avoir recouvré la liberté de mouvement, ils sortirent du sas et accédèrent au couloir circulaire donnant sur la passerelle de commandement. Tout autour de cette pièce maîtresse, dont le centre était réservé à l'ascenseur tubulaire, était disposés des espaces de travail et de repos. Les scientifiques pouvaient, en effet, confier au *Psychanaliste* les rêves de leurs séjours nocturnes.

Mark Schüler avait scrupuleusement suivi la procédure d'abaissement du dôme conique. Ainsi, reposait-il maintenant à même la glace. Le cône n'offrait plus qu'une faible voilure aux vents terrifiants qui sévissaient dehors. Les piliers étaient sagement remontés en position d'attente. Pour l'heure, une rapide analyse s'imposait.

- *Gabriel, les carottes poussent !* lança Juan Sanchez, le spécialiste des équipements.

- *Oui, nous verrons bien ce que la dernière récolte nous réserve.*

Lemasson lança furtivement un regard torve au madrilène.

- Juan, tu voudras bien faire la révision du trépan. J'espère qu'il n'est pas trop abîmé.

- Oui. Il m'en reste un seul de rechange. Après, il faudra en commander. Je tiens à te dire que je ne me sens pas responsable de…

- Ne t'inquiète pas, le seul responsable c'est moi. Si quelqu'un doit sauter…

- On sera trois ! affirma l'Espagnol. *De toute façon, au rythme des livraisons dans le coin, ça devrait mettre trois mois avant d'arriver.*

- Ca te laissera le temps de faire du tourisme ! fit le Germain de sa voix de stentor pour détendre l'atmosphère comprimée de cette tour de Babel.

- Tu parles ! Tu veux me servir de guide ? A droite, de la glace ; à gauche, de la glace ; derrière, de la glace ; devant…

- *Chose étonnante, il y a aussi de la glace.*

- *Devinez ce qu'il y a en dessous ?* questionna l'Ibère.

- *De toute manière,* reprit Mark, *de la glace, t'en voit pas beaucoup à Madrid ! Enfin, à part dans l'alcool.*

Les deux latins ne firent pas de réponse à l'humour d'outre-Rhin.

- *Juan, fais-moi ton rapport !* dicta Lemasson.

- *Eh bien…je vois que tu…enfin qu'on a cassé du bois, annonça-t-il en scrutant son écran. Le trépan est foutu. Une fissure de huit millimètres sur… vingt centimètres.*

Il s'arrêta net et hésita à parler.

- *J'ai…j'ai un truc bizarre.*

- *Quoi donc ?*

- *Un champ électromagnétique !* affirma Juan.

- *Normal, le champ terrestre passe pas loin de chez nous.*

- *Non, non. Un champ…gigantesque. DIX-HUIT TESLAS !* cria-t-il.

- *C'est absolument impossible !* s'insurgea le Français. *Le champ terrestre est déjà à deux teslas et nous sommes à trois cents kilomètres du pôle magnétique.*

- *Mais je n'invente rien. Regarde toi-même !*

Lemasson se pencha sur l'écran de Juan Sanchez.

- *Cela ne peut être qu'une erreur,* fit Gabriel Lemasson. *Ces foutus ordinateurs sont trop sensibles aux variations de flux magnétiques. Je vais l'indiquer dans mon rapport.*

- *Comme tu voudras. Après tout, c'est toi le patron,* fit le Madrilène acrimonieux.

Gabriel Lemasson était visiblement déçu par cet incident dans un programme de recherche particulièrement chargé. Le carottage des glaces polaires avait pour but d'étudier les atmosphères successives que la Terre avait connues depuis des milliers d'années. Le *Psy* avait remplacé la « chèvre », sorte de trépied de trois mètres dont le sommet soutenait l'appareillage d'extraction. La « chèvre » était rustique et moyenâgeuse.

Le *Psy* était à la « chèvre » ce que la navette spatiale était au lance-pierres. L'équipe de *DeepPolar* bénéficiait pourtant de largesses budgétaires à faire pâlir la NASA. Le *Psy* était un prototype. Mais des clones de cette tête chercheuse devaient voir le jour dans les mois qui suivraient. L'enjeu était de taille : rechercher dans le passé les causes de la fonte des glaces et du réchauffement de l'atmosphère.

L'augmentation de la température de la planète s'avérait plus rapide que les premières estimations scientifiques. Le troisième millénaire ouvrait ses portes à une incertitude diabolique. De combien de mètres le niveau des océans allait-il monter par la fonte des glaces australes ? Quelles villes allaient-elles être submergées ? Cette glace qui représentait 90% de toute la glace de la planète, 120 fois plus d'eau douce que tous les lacs et rivières du monde réunis, pouvait-elle disparaître alors qu'elle était là depuis cinq millions d'années au moins ? Quels pays pouvaient subir l'inondation tant redoutée ? L'ère du Verseau était-elle celle de l'eau qui allait se déverser par milliards de litres sur les rives civilisées des continents ? Quel coût de reconstruction allait-on estimer à l'échelle planétaire ? Qui allait payer ? Qui ? La question finirait bien par tomber un jour.

Les trois hommes se mirent au travail devant leur console sophistiquée. Une batterie d'écrans apportait maintes informations sur l'état technique des équipements ou sur les mesures scientifiques de l'environnement. L'éclairage mandarine tamisé de la salle de contrôle adoucissait l'illumination des tableaux de surveillance. Les baies électroniques étaient de véritables sapins de Noël décorés d'une multitude de diodes luminescentes couvrant la palette chromatique de la lumière visible. Le bruit de la superbe mécanique d'extraction poursuivait son ronronnement.

- *Gabriel ?* fit l'Espagnol en tapotant son clavier.

Le Français était plongé dans ses pensées. Il adressait un message à Paris pour avertir de l'avarie. Il suivait en cela la stricte procédure. Tout événement inhabituel devait faire l'objet d'un rapport immédiat.

- *Gabriel ? T'es toujours avec nous ?*

- *Oui, je t'écoute,* répondit le chef de l'expédition, plus attentif à sa tâche qu'à son collègue.

- *Ne trouves-tu pas curieux qu'un tel budget de recherche ait été voté par le Parlement européen ? Toute cette technologie, d'où vient-elle ?*

- *De quoi te plains-tu ? Les scientifiques sont vraiment curieux. Quand ils n'ont pas de budget, ils sont mécontents. Et lorsqu'on se montre généreux, ils se méfient.*

- *Qui sont les vrais mécènes ?*

- *C'est confidentiel !* lâcha le chef de la mission.

- *Ce ne serait pas les industries du pétrole ?*

Gabriel Lemasson s'arrêta et se retourna vers l'Espagnol.

- *Qu'est-ce qui te fait croire ça ?*

- *Eh bien, moi, si j'étais une puissance pétrolière je chercherais à démontrer que mes activités ne nuisent pas à l'écosystème.*

Le Français but sa dernière gorgée de soda et jeta maladroitement sa canette bleue dans la poubelle de tri écologique.

- *Tout le monde sait que les hydrocarbures polluent*, indiqua le Français.

- *Oui, les détergents aussi. Et la métallurgie, et les centrales nucléaires.*

- *Tant qu'il n'y a pas d'accident de centrale,* reprit le glaciologue outragé, *le nucléaire est propre.*

- *Tout de même, Gabriel, quel est le plus grand facteur de risque ? Les fissures nucléaires potentielles ou les milliards de tonnes de dioxyde de carbone déversées chaque année ? Réelles celles-ci !*

Lemasson fit un quart de tour et revint vers son clavier de télécommunication. Il inspira longuement avant d'abdiquer.

- *Le risque, c'est pas mon métier !* répliqua Gabriel Lemasson. *Il y a des gens payés pour l'étudier. Le seul risque qui nous intéresse, c'est ce foutu trépan.*

- *Ton sens des priorités me surprendra toujours,* fit Mark Schüler. *En Allemagne, la question écologique est devenue fondamentale. Si nous ne collaborons pas avec la nature, elle risque de ne pas collaborer avec nous.*

- *Ici, tu ne travailles pas pour l'Allemagne mais pour l'Europe. Elle doit aussi composer avec la balance extérieure. Tu te vois sans boulot dans une nature protégée. A quoi te servirait-elle ?*

- *A me nourrir par exemple !* répliqua le Saxon sans attendre.

- *Mmm. Tu veux vivre d'amour et d'eau fraîche !*

- *Tu as raison, c'est peut-être ce qui nous manque le plus en ce bas monde…la pureté de l'amour et de l'eau !*

- *Dites, c'est vous les éminents scientifiques ?* fit l'Ibère. *Vous vous chamaillez comme des adolescents. Gabriel, permets-moi quand même une hypothèse disons…purement spéculative.*

- *Je t'écoute*, s'inclina son interlocuteur.

- *Si j'étais cette puissance pétrolière, je chercherais dans la glace la démonstration d'un cycle naturel du réchauffement de l'atmosphère.*

- *Ca n'a rien de spéculatif, c'est bien ce que nous faisons…pour la science !*

- *Ils savent, comme nous,* poursuivit l'Espagnol, *que les particules de gaz des atmosphères précédentes ont été emprisonnées dans la glace. On peut en déduire l'état de l'atmosphère à une période déterminée.*

- C'est mon métier depuis douze ans ! Tu enfonces des portes ouvertes.

- J'équiperais les meilleurs scientifiques, continua le Madrilène, *de la technologie la plus performante de forage, puisque c'est là mon activité de pétrolier : forer les sols !*

- Forer, ça c'est ton job, je te remercie, rappela le grand barbu français. Qu'y a-t-il d'étonnant ?

- Je leur allouerais un budget colossal pour aboutir aux réponses que j'attends.

Gabriel Lemasson fit la moue. Il savait que cette entreprise d'exploration avait été classée prioritaire. Beaucoup de ses collègues avaient été surpris par l'inhabituelle largesse financière de l'organisation.

- Pour le budget, je te l'accorde, c'est royal. Mais nous ne sommes que trois. Pour les réponses que tu attends, je ne vois pas de quoi tu parles.

- A l'échelle de l'âge terrestre, poursuivit le spécialiste de mission, *la seule méthode pour évaluer un cycle est de creuser profondément. Le plus profond possible dans la glace. Les millénaires sont comme des jours pour la Terre…et les saisons, des ères !*

Lemasson n'avait d'autres choix que de confirmer cette logique. La glace, apparemment uniforme, révélait des couches historiques comme en géologie classique. Si les périodes minérales n'existaient pas, celles des molécules de l'air avaient trouvé refuge dans les cristaux de glace qui s'étaient accumulés au fil des âges. Une fois son message envoyé, le Français fit face à Juan Sanchez. Il se décida à lui accorder son attention.

- Oui, où veux-tu en venir Juan ?

L'Espagnol fit un sourire de remerciement pour tant d'intérêt.

- Nous, scientifiques de DeepPolar, nous interrogeons des traces de molécules résiduelles vieilles comme plusieurs dizaines d'années planétaires. Bref, une sinusoïde d'ères glaciaires et tempérées, pour ne pas dire chaudes.

- *Continue*, fit Lemasson d'un sourire rapace.

- *Si la fonte des glaces est provoquée par l'effet de serre, lui-même issu de l'usage du pétrole, une loi de la nature, même imprécise, pourrait masquer ma responsabilité, en qualité d'industriel pétrolier !*

- *La sinusoïde dont tu parles a une fréquence plutôt erratique,* annonça le géologue.

- *C'est vrai…pour l'instant !* intervint l'Allemand. *Nous savons tous que les variations du niveau des mers sont sujettes à controverses.*

Gabriel Lemasson se montra agacé. Bien qu'il soit seul juge, parmi les trois, pour évaluer la corrélation évoquée, son intégrité de savant ne pouvait être mise en doute.

- *Bon !* fit-il, *à supposer que je découvre une loi physique des variations climatiques, une forme de saisonnalité à grande échelle, qu'est-ce que ça changerait ?*

- *Tout, Gabriel, tout,* appuya le Berlinois. *Ca changerait notre compréhension de la Terre. L'intervention de l'homme deviendrait accessoire.*

- *Ainsi,* reprit le Madrilène, *tout le monde se résoudrait à accepter cette loi de la nature. Quoi de plus officiel que les résultats d'éminents scientifiques indépendants qui donneraient des réponses à leur insu ? Mais pilotés dans l'ombre !*

- *Je te trouve d'une paranoïa aboutie mon cher Sanchez.*

L'Espagnol avait le sang chaud. Mais il avait été choisi pour sa perspicacité et sa valeur professionnelle. Le chef de la mission ne pouvait lui faire l'affront d'une méprisante répartie. Il se ravisa donc.

- *Soit ! Supposons qu'une telle loi de la nature soit mise en évidence. Mais encore ?*

- *Ce serait génial !* s'écria Juan Sanchez qui s'était mis dans la peau d'un patron de groupe pétrolier. *C'est l'argument massue par excellence ! Vous voyez, c'est la nature qui déclenche l'effet de serre.*

- *Pour bâillonner les écolos, rien de mieux qu'une nature capricieuse,* déclara Mark Schüler sur un ton sarcastique. *Silence radio sur les méfaits du pétrole pendant des décennies !* ajouta le défenseur des forêts à ces heures perdues. *A moi les revenus par milliards de dollars !*

Gabriel Lemasson coupa la conversation par un silence mystérieux.

- *Le véritable souci, Juan,* murmura le Français, *est le trou dans l'ozone au-dessus de notre tête !*

L'ozone ! songea Gabriel. Un casse-tête scientifique…et politique. Ce gaz dont l'épaisseur totale dans l'atmosphère n'excède pas trois millimètres est notre chapeau de soleil. Il nous protège, en les filtrant, des rayons ultraviolets B émis par le soleil. Les risques sont des coups de soleil plus rapides, la cataracte et les cancers de la peau. L'ozone est constitué de trois molécules d'oxygène. L'une de ces molécules peut être détruite par une molécule de chlore. En 1985, Philip Farman, un chercheur anglais du British Antarctic Survey découvrit une réduction importante et inhabituelle de la quantité d'ozone juste au-dessus de l'Antarctique. Cette découverte, relayée par la revue *Nature,* fut confirmée par les scientifiques américains de la base de Mac Murdo, à proximité de la mer de Ross, un an plus tard.

- *L'ozone !* s'écria Juan, *mais c'est une vaste supercherie !*

Mark Schüler, pourtant avisé en matière d'écologie, fut surpris par une telle déclaration. Il fronça les sourcils pour déclencher des explications. Gabriel Lemasson resta de marbre.

- *Savez-vous,* interrogea Sanchez, *que le trou d'ozone se reconstitue pendant l'été polaire, que ce trou n'est que temporaire !*

- *Tu en es sûr ?*

- *Pourquoi croyez-vous que la NASA ait pris des photos du secteur avec leur satellite Nimbus 7 en 91 juste à la fin de l'hiver austral ?*

- *Pas la moindre idée,* répondit Mark.

- Parce que c'est à cette période qu'il est le plus grand et donc le plus effrayant pour l'opinion publique. Chaque fois que l'on photographie ce trou c'est au tout début du printemps !

- Qu'y a-t-il de spécial en octobre ici ?

- C'est à partir de ce mois que le soleil reconstitue les teneurs en ozone grâce à son énergie ultraviolette.

Juan s'assura d'un mouvement de sourcil qu'il avait bien capté l'attention. Il continua.

- La chaleur augmente et dissipe le vortex qui s'est formé tout au long de l'hiver au-dessus de l'Antarctique. Ce vortex empêche l'ozone des basses couches autour de ce continent de l'atteindre.

- Ah bon ! C'est quoi ce vortex ? fit l'Allemand, avide.

- C'est un phénomène unique au monde !

- Explique-toi.

- Il apparaît à cause des vents extrêmes qu'engendre l'important gradient de température.

- Quelle différence de température ? s'étonna Mark. *Tout est froid ici !*

- Tout est relatif ! fit l'Espagnol, sûr de lui.

- T'es venu en Antarctique pour découvrir ça ? T'aurais pu rester chez toi en lisant de la philo…

Le Madrilène dodelina de la tête. Il prit une carte et enfonça son index sur la base allemande de Filchner dans la mer de Weddell

- Entre la glace continentale refroidie par l'hiver et la banquise qui flotte sur les océans alentour, la différence est la même qu'entre Oslo et Madrid.

- Je ne vois pas où est le problème ?

- *Mark, l'écart vient de la distance,* s'écria Juan, frustré par l'incompréhension de son collègue. *La faible distance qui sépare banquise et continent provoque un gigantesque tourbillon qui encercle l'Antarctique.*

- *C'est comme un cyclone permanent de la taille d'un continent ?*

- *C'est cela,* confirma le Madrilène dans un ouf de soulagement.

L'Allemand fit un sourire niais, attendant la fin de l'alerte cyclonique.

- *T'as compris maintenant ?* demanda l'Espagnol.

- *Euh…Non !*

- *Ca veut dire que le phénomène est naturel !* enfonça de nouveau Juan Sanchez.

- *Tu veux dire que les CFC*[1] *ne sont pas en cause ?*

- *Bien sûr que non ! Enfin, pour si peu…*

- *Pourtant tout le monde en a parlé. Il y a eu le protocole de Montréal en 87 et celui de Londres en 90 pour réduire l'utilisation des CFC.*

- *Tu parles ! Les enjeux industriels étaient colossaux.*

- *Quels enjeux ?* fit Mark, absent.

- *Toute la chaîne du froid dans l'alimentation, toutes les bombes de propulsion : peinture, déodorant, parfums, laques…*

- *Ils ont tous changé leur technologie mais qu'est-ce que ça change ?*

La nervosité de Juan monta d'un cran.

- *Ca change tout pour certains lobbies ! Et c'est arrivé au bon moment…*

Voyant que l'Allemand restait interdit, Juan respira profondément pour ne pas perdre son sang-froid.

[1] Chlorofluorocarbures.

- Savais-tu que ce fameux trou dans la couche d'ozone dans la stratosphère était déjà connu en 57 à l'occasion de l'Année Géophysique Internationale pendant laquelle une myriade de pays est venue installer des bases scientifiques ?

- Oui, c'était le grand départ de l'exploration de l'Antarctique…

Mark baissa les paupières et écrasa sa mâchoire inférieure de sa main trapue.

- Les CFC n'existaient pas encore à cette époque, n'est-ce pas ?

- Exact ! répliqua Juan, montrant avec ostentation sa jubilation. *C'est même Gordon Dobson qui, dans les années 50, a mesuré la concentration de cet ozone.*

- Bien sûr, son nom est devenu une unité de valeur de cette concentration, se rappela Schüler.
Juan adopta un silence théâtral. Il prépara un sarcasme déguisé en litote.

- L'ennui, dit-il presque mièvre, *c'est qu'aucun des articles scientifiques de 85 n'a mentionné ce fait. Les CFC ne pouvaient pas être mis en accusation.*

Mark Schüler balança son siège latéralement dans un mouvement en arc de cercle.

- Mais alors, ça vient d'où ce trou ?

- C'est le chlore qui est en cause.

- Donc les CFC. Je n'y comprends rien.

- Les CFC industriels ne produisent tout au plus que quelques centaines de milliers de tonnes de chlore par an. Et encore, ils sont produits et évaporés dans l'hémisphère nord ! Et ce, au niveau de la mer…

Mark eut une audition sélective.

- Des centaines de milliers de tonnes ! C'est énorme !

Juan fit un sourire en demi-lune. On eut dit qu'il venait de ferrer une superbe prise dans une pêche au gros.

- *Ce qui est énorme c'est la production des océans et des mers : 600 millions de tonnes par an, c'est-à-dire mille fois plus !*

Schüler resta interdit. Sanchez l'enfonça un peu plus.

- *Il y a aussi les volcans : 36 millions de tonnes.*

Dans un rictus carnassier, l'Espagnol s'apprêta à renouveler son stratagème euphémique.

- *Les scientifiques ont oublié un détail, un tout petit détail.*

- *Ah, et lequel ?*

- *Le Mont Erebus !*

- *C'est quoi ça ?*

- *C'est l'un des plus grands volcans de la Terre qui crache sans discontinuer la moitié de la production mondiale de chlore des CFC à lui tout seul, sur une partie infinitésimale de la surface du globe.*

L'Allemand s'enfonça dans son siège s'accrochant aux accoudoirs.

- *Où se trouve le Mont Erebus ?*

Juan se leva brusquement, tira la carte et fit un cercle grossier avec un crayon de bois.

- *Là, juste sous le trou ! En Antarctique, sur l'île de Ross, à quelques encablures du pôle sud géographique.*

Mark Schüler resta bouche bée, incapable de contester cette argutie.

- *Mark ?* intervint Juan Sanchez.

- *Oui ?*

- Dans cette campagne médiatique sur…ou plutôt contre les CFC et le trou dans la couche d'ozone, il n'y a rien qui t'ait frappé ?

- Si ! C'est l'une des plus grandes campagnes médiatiques au monde pour l'écologie !

- C'est vrai. Mais toi, te viendrait-il l'idée saugrenue de faire du tourisme dans ce trou perdu ?

- Je ne te suis pas.

- Si le trou en question, le seul qui soit sur la Terre, menace notre exposition au soleil, quel est le fou qui passerait ses vacances pour faire bronzette au pôle sud ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Que le risque dont tout le monde s'est gargarisé se trouve là où personne n'ira jamais passer ses week-ends tellement l'endroit est inhumain. L'Antarctique est inhabitée et inhabitable !

Gabriel Lemasson, jusqu'alors muet comme une carpe, sortit de sa réserve.

- Juan ?

- Oui Gabriel.

- Tu oublies toi aussi un tout petit détail.

- Quoi ? Le tourisme n'a pas de frontière ?

Lemasson s'ébranla dans un petit rire, presque sournois.

- Non. Rien ne prouve de manière définitive que le chlore soit en cause ! Si ce trou grandit vraiment c'est qu'il y a peut-être autre chose.

Ses collègues restèrent silencieux. Lemasson aussi. Mais va-t-il cracher le morceau ? pensa l'Espagnol.

- Autre chose ? Quoi donc ?

- *Une chose que la nature seule ne peut pas expliquer.*

Un autre silence s'abattit.

- *Qu'est-ce que tu racontes ?* fit Mark. *Quelqu'un agrandirait volontairement cette percée qui laisse passer la lumière ?*

- *C'est justement ce que nous devons savoir !*

L'Espagnol et l'Allemand restèrent figés. Cette affirmation ressemblait trop à un ordre. Gabriel Lemasson devait échafauder une hypothèse qu'il gardait secrètement. Pourquoi fallait-il creuser un trou dans la glace à l'aplomb d'un trou dans l'atmosphère ? Les marchands de peur voulaient-ils obscurcir une vérité plus effrayante ? Ou plus dérangeante ?

Lemasson était, pour l'heure, préoccupé par l'anomalie au kilomètre 4,6. Les carottes poussaient bien. Le long tube de glace était automatiquement sectionné à mesure qu'il surgissait des profondeurs ancestrales. Des pains de glace remontaient dans un ordre chronologique inverse. Les années terrestres s'égrenaient dans un parfait mouvement de métronome. Plus le temps s'écoulait, plus l'eau solidifiée provenait d'un passé reculé. Le futur révélait de plus en plus le passé !

Gabriel Lemasson, glaciologue du trio, avait pour mission d'effectuer les premières analyses sur les spécimens prélevés. L'ensemble des échantillons devait être acheminé vers l'Europe où d'autres études devaient avoir lieu. Les quatre mille six cents mètres de glace étaient, en effet, autant de blocs cylindriques congelés cisaillés selon l'étalon métrique. Le *Psy* était, en fait, une véritable usine de débit, d'ordonnancement et de stockage de ces précieux légataires testamentaires des millénaires passés. Une fois replié sur sa base, le *Psychanaliste* ronronnait de sa douce musique de chambre métallique.

Le scientifique français se rendit à proximité des compartiments prévus pour le fret aérien. Il fut entouré de ses deux collègues lorsque les derniers mètres de glace tombèrent dans le conteneur de rangement. Ce dernier ressemblait à un linceul pour vestiges intemporels.

- *Plus que vingt mètres,* alerta Mark Schüler. *Quinze. Dix…cinq…*

Soudain, le cri strident de la scie vint stopper net ce compte à rebours. Les dents du disque en acier trempé volèrent en éclat, formant une pluie mortelle. Les scientifiques se mirent à l'abri. Le plus courageux d'entre eux, l'Allemand, plongea sur l'arrêt d'urgence pour faire taire la menace de l'explosion. Le moteur de la cisaille rotative hurla de la brutale tension qu'il subissait. Mais Mark Schüler arriva trop tard. Trop exposé, il succomba brutalement à la déflagration soudaine de la machine.

- *Merde !* lâcha le Français, perdant de sa superbe. *Le Psy a craqué.*

Un début d'incendie électrique s'étendit rapidement. Des flammes gagnaient déjà la structure de l'ouvrage conique. Le métal chauffa au rouge, puis au blanc. Le feu se propagea à une vitesse prodigieuse.

- *Juan, les extincteurs !*

- *Où sont-ils ?*

- *Près de l'ascenseur ! Je prends ceux du labo !*

Les deux rescapés foncèrent sur les bonbonnes rouges à proximité. Ils arrosèrent les parois d'une mousse blanchâtre. Mais les flammes rebondissaient avec la traîtrise d'un fantôme espiègle. L'air sec, plus que saharien, accélérait la combustion comme il l'avait fait lors de l'incendie de la première base française de Port Martin en janvier 52.

Les blocs de glace commençaient déjà à fondre. Les ères s'évanouissaient dans l'air du temps. Elles suintaient de leur inexorable patience dans un coulis d'histoire à jamais perdu pour la science. Pendant ce temps, des gaz toxiques envahirent la pièce centrale.

- *Juan ! Balance sur les conteneurs ! On doit sauver la glace !*

- *Que fais-tu ?*

- *Les flammes montent vers les ballons de gaz ! Ca peut exploser d'un instant à l'autre ! Je grimpe là-haut !*

La bataille contre le brasier fit rage pendant de longues minutes. Des lingots brûlants crépitaient de toutes parts. Le *Psy* n'était plus qu'une cheminée. De

loin, on eut dit un tipi d'où sortaient les fumées d'un calumet. La paix ne pouvait pourtant régner dans ce brasero.

L'Espagnol, jetant un regard craintif vers son collègue plus haut, vit un cylindre translucide tomber dans sa direction. Il s'approcha de son crâne. Juan l'évita de justesse en se jetant brutalement au sol. La masse du dernier bloc de glace se brisa sur la passerelle après un voyage en chute libre d'une dizaine de mètres. L'air surchauffé évapora rapidement le cylindre congelé. Un morceau résista. L'Espagnol fonça pour le sauver des langues de l'enfer. Il vida sur lui le reste de l'extincteur.

- *Gabriel ! J'étouffe ! Il y a trop de fumée, fit le spécialiste des équipements en s'époumonant. Je vais ouvrir la porte du sas. Je vais faire entrer l'air frais !*

Tandis que l'Espagnol se dirigeait vers la porte indiquée, le chef de l'expédition lui hurla des mots incompréhensibles.

- *…l'oxygène…tout exploser !*

Juan Sanchez prit la poignée brûlante à pleines mains. Il hurla de douleur. Il tituba et fit des contorsions convulsives. Il se dirigea en criant vers le morceau de glace épargné pour retrouver une sensation de fraîcheur. L'air enfumé était irrespirable. Le Madrilène s'écroula juste devant les restes d'un pain de glace. Il tendit le bras. La neige carbonique était trop loin. Il rampa douloureusement. Il atteignit enfin la glace salvatrice. Le produit mousseux lui prodigua un soulagement de courte durée. Il enserra le glaçon.

- *Dios ! CE N'EST PAS DE LA GLACE !* vociféra-t-il.

Une colonie de manchots Adélie se serrait pour bénéficier de la chaleur mutuelle dans ce froid plus que sibérien. Ils se prélassaient sur la banquise.

Soudain, levant une tête hautaine dessinée comme une goutte d'eau noirâtre, ils virent une lumière vive. Elle monta vers un ciel timide. Ils aperçurent au loin les ailes majestueuses d'un pétrel géant dont la vision d'un spectacle inattendu lui arracha des cris stridents.

Les milliers de congénères comprirent qu'il ne s'agissait pas d'une aurore australe chatoyante comme ils aimaient les voir tombant des cieux.

Instinctivement, les palmipèdes en habit de soirée s'ébranlèrent pour plonger dans l'eau glaciale des icebergs épars.

Les manchots retardataires se dandinaient encore lorsqu'ils entendirent le bruit sourd d'une explosion terrifiante et curieuse.

- Ce n'est pas de la glace, répéta Juan dans un dernier râle.

Après quelques minutes d'incompréhension, il entendit une voix auprès de lui…

> *Les énigmes sont le moteur de l'évolution. Tant qu'il restera un mystère l'homme pourra espérer.*
> (Manuscrit des Révélations Futures).

2 – LES ANTIPODES.

New York. Un an et demi plus tard. Mardi 14 août, 9h30.

Larry Greenwood héla un taxi. Comme toujours les rues étaient encombrées. Le flot incessant des voitures dans la 52ème rue lâchait ses volutes pestilentielles. Comme la journée précédente et celle qui suivrait. Les fumées formaient une brume odorante que la chaleur de l'été gonflait comme un ballon éthylique.

Larry Greenwood sauta dans le véhicule jaune qui s'était arrêté dans un coup de frein brutal.

- *Daily Globe, 44ème.*

- *Bien, m'sieur.*

Le *cab* déboîta rapidement. Des coups de Klaxon chantèrent leur colérique mélodie. Le taxi fonça. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le gars derrière n'était que le cinquième client, et il était déjà neuf heures trente. Larry Greenwood était en retard. Mais il avait un alibi de poids. Sa guimbarde était en rade.

- *Putain de bagnole*, lâcha-t-il à haute voix.

- *Quoi, elle ne vous plaît pas ma caisse ?* lança fiévreusement le conducteur.

- *Non, c'est pas…*

- *Si vous voulez, je vous arrête au prochain feu !*

- *Je ne parlais pas de vous, mais de ma bagnole !* cria Larry Greenwood.

- *Ah ! Je préfère. Qu'est-ce qu'elle a ?*

- *Je n'y connais rien. On m'a dit que c'était le cardan.*

- *Putain de bagnoles !* s'écria le taxi.

- Quoi, la vôtre aussi ? Je ne tiens pas à rester en rade une deuxième fois aujourd'hui !

- Non, c'est pas…

- Dites, vous ne pourriez pas la faire réviser ? s'insurgea le passager.

La mélopée des avertisseurs sonores reprit de plus belle. Elle était le signe d'un embouteillage inhabituel.

- Je ne parlais pas de ma bagnole, répondit le chauffeur en grognant contre le trafic, *mais des bagnoles en général.*

- Ah, je préfère ! Et qu'est-ce qu'elles ont les bagnoles du général ?

- Il faut sans arrêt changer les boulons ! Putain, mais tu vas avancer !

- Quoi ? Vous changez de boulot ? s'étonna Greenwood.

- Ouais, ça donne du boulot aux mécanos, et du fric aux vendeurs ! C'est leur arme secrète ! Tu vois pas que je bosse ! hurla-t-il aux véhicules qui le précédaient.

Coup de Klaxon au même moment.

- Quoi le général vend des armes secrètes ? Donnez-moi son nom, je suis journaliste. Je vais lui faire un portrait aux petits oignons !

Concert de Klaxon.

- Ah, enfin quelqu'un qui va s'occuper de notre sort, à nous les taxis !

- Alors ? C'est quoi son nom ?

Pendant ce temps, le chauffeur, excédé, sortit son bras par la vitre et montra un doigté des plus avantageux.

- Moi, je m'appelle Rodrigo Sanchez. Et je roule toute la sainte journée.

Le chauffeur se mit aussi à jouer de son instrument de civilités urbaines. Il jeta, au hasard du trafic, deux ou trois jurons.

- *Au fait,* reprit-il, *vous savez, j'ai un cousin qui est mort l'année dernière. Il était en mission. Personne n'en a parlé !*

Larry Greenwood conclut que son interlocuteur voulait protéger son patron puisqu'il roulait pour lui. Un officier supérieur avec plusieurs véhicules. Un cousin mort en mission. Tout cela sentait la sulfure. Peut-être lui-même était-il un receleur. Le journaliste releva le numéro du taxi. Il tenait une piste intéressante. Mais il était trop tôt pour s'en occuper. Il avait un autre projet.

Lorsqu'ils y arrivèrent, la 44ème rue était un peu plus calme.

- C'est bon, arrêtez-moi là.

- Trente-deux dollars !

Larry Greenwood fouilla dans ses poches et tendit de petites coupures.

- Tenez ! Pour notre affaire, c'est quoi votre numéro de téléphone ?

Rodrigo Sanchez lui donna une carte de visite jaunie par les brûlures du soleil. De l'autre main, il attrapa les précieux billets.

- Dites, m'sieur, pour le complot industriel, je ne veux pas me faire griller. C'est que j'ai des enfants à nourrir, moi !

- Ne vous inquiétez pas ! On fera tomber les gros bonnets !

- Je ne tiens pas à perdre ma licence.

Le taxi voulait probablement parler de son port d'arme. Larry Greenwood n'en voulait pas à ce pauvre bougre. Après tout, il avait le droit de vivre comme tout le monde.

- Au fait, vous hurlez comme ça souvent ?

- Si vous ne montrez pas votre force, vous vous faites marcher sur les pieds dans cette putain de ville.

- Et c'est pareil à la maison ?

- Mmm. Chez moi, c'est pas la même chose m'sieur, y a ma femme. Elle garde les quatre mômes. Quand j'rentre, elle se défoule. Enfin, j'vous fais pas un dessin.

Larry Greenwood sortit du véhicule et fit un signe d'au revoir au taxi. Il se dirigea ensuite vers l'entrée monumentale de l'immeuble qui abritait son lieu de labeur quotidien.

Le Daily Globe était un quotidien à grand tirage. Larry Greenwood y travaillait depuis huit ans. Il était grand reporter. Il passait sa vie entre deux avions pour rendre compte des secousses que le monde subissait. Fin limier, il avait de fulgurantes intuitions pour dénicher les affaires truculentes que ses concitoyens adoraient. Il s'était fait une spécialité des compromissions et des conspirations en tout genre. En cas de panne d'encre, il avait cette capacité redoutable de romancer des informations d'une navrante banalité. Ses lecteurs étaient fidèles. Il reconnaissait sa plume sans que l'auteur de l'article ne soit mentionné. Son style à l'emporte-pièce jouissait pourtant de quelques fantaisies descriptives qu'il glanait dans quelques polars à succès. Il usait volontiers d'allitérations, de néologismes, d'ellipses ou de périphrases.

Son maintien ne ressemblait pas au personnage que l'on devinait à travers ses articles. Droit, visage carré, cheveux impeccables et vêtements sportifs, son allure se rapprochait de celle d'un ancien élève de grandes écoles. Du reste, ses études de journaliste avaient succédé à une bredouille tentative dans une université scientifique. Il en gardait pourtant de beaux restes.

Larry Greenwood était un travailleur acharné et, à trente-cinq ans, un amant déplorable. Ses rendez-vous amoureux tombaient systématiquement

pendant une longue absence à l'étranger. Il s'était promis de consulter un psy pour démêler cette peur des femmes. Quand il en aurait le temps, bien sûr. Pour l'instant, il appuya sur la touche de l'ascenseur qui l'emmenait vers les hauteurs de la rédaction. Une fois arrivé, il pénétra dans le saint des saints du journalisme new-yorkais.

- *Salut Larry,* fit Ted Burner en regardant sa montre et en le voyant s'asseoir. *Ton article sur le volcan français ? T'en es où ?*

Larry Greenwood s'affala sur son siège de tissu. Son patron resta debout pour mieux le dominer de son quintal d'un demi-siècle.

- *Justement patron, je voulais t'en parler.*

- *Je t'écoute,* fit le rédacteur en chef, amateur de sucreries.

- *Servir au lecteur un communiqué de l'Ambassade de France, même à la sauce créole, ça me paraît valoir mieux qu'un entrefilet en vingt-cinquième page.*

Ted Burner sortit une friandise chocolatée de son pantalon. Il l'avala presque tout entière après l'avoir déshabillé de son enveloppe publicitaire.

- *Que veux-tu dire ?* mâchouilla-t-il.

Larry Greenwood se concentra et prit sa balle anti-stress, sorte de pâte à modeler en caoutchouc, posée sur son bureau élimé. Elle ressemblait à un visage burlesque d'un vert douteux. Il présenta l'objet informe devant le nez retroussé de son vis-à-vis.

- *Je te résume*, fit Larry : *tu vois un jour un nuage tout rond comme une boule de billard, grand comme un astéroïde.*

- *Ouais. Tu me prends pour une quille ?*

Le journaliste ne répondit pas et prit sa souris sans fil. Il la plaça sous la patate molle, marquée des sillons de ses phalanges.

- Ce nuage, continua-t-il, *reste scotché au-dessus d'un volcan, puis se promène tranquillement…et va se planter au-dessus d'une cuvette montagneuse.*

- Et strike ?

Cette fois, Larry Greenwood prit la soucoupe d'un petit pot de fleurs sans vie. Il déplaça la boule vers l'assiette.

- Le nuage s'arrête à nouveau ! fit-il en maintenant l'objet dégrossi au-dessus de la coupelle.

Le démonstrateur comprima alors la pâte rebondie dans une main rageuse. D'abord cachée dans la paume, la gélatine se mit à vomir à travers les interstices de ses doigts puissants.

- La nuée s'éclaire mieux qu'un feu d'artifice du quatre juillet, puis, elle disparaît d'un seul coup, comme par enchantement, conclut le journaliste dans un mouvement du bras vers le dos.

- Tu ne serais pas en train de m'envoyer des messages subliminaux par hasard, fit Ted Burner en apercevant la déliquescence de l'infortunée masse verdâtre, bien éloignée du visage comique originel.

- Qui sait ? alerta-t-il en riant. *Non ! Aujourd'hui, c'est pour ma bagnole. Elle est plantée. C'est pour ça que je suis à la bourre.*

Le maniement de la dérision était insoutenable sans quelque prétexte sérieux.

- Quel rapport avec le communiqué de l'Ambassade de France ? questionna le rédacteur en chef essuyant sa bouche de son avant-bras.

- Les Français nous disent que c'est un canular d'adultes attardés, s'indigna Larry. *Le communiqué parle de fumigènes. Pour que l'on y voit que du feu, il n'y a pas mieux qu'un écran de fumée !*

Ted Burner ne montra qu'une mine sans émotion. Son métier l'empêchait toute démonstration de surprise. Pourtant celle-ci était de taille.

- *C'est limite,* murmura le mastodonte en chef, *je te l'accorde, mais ça me semble tout à fait possible. Et puis, entre nous, nos lecteurs n'aiment pas beaucoup qu'on leur parle d'extraterrestres. Nous sommes un journal sérieux !*

- *Justement, Ted,* rétorqua Larry en mal d'arguments convaincants, *si nous sommes sérieux, on ne doit pas gober ça ! D'ailleurs, tu as lu le message sur Internet ?*

Ted Burner fit un mouvement d'indifférence avec sa main. Il en profita pour jeter le papier plastifié dans la corbeille encore pleine du célibataire endurci.

- *Quel message ? On en reçoit des centaines tous les jours. Alors, un de plus ou de moins, qu'est-ce que ça change ?*

- *Ca change tout,* fit le journaliste. *Le type l'a envoyé avant que l'on découvre le nuage.*

- *Raison de plus ! Il voulait attirer l'attention dans ce coin perdu.*

Larry Greenwood bouscula la masse de papiers qui trônait sur son bureau désordonné. Il attrapa une feuille volante griffonnée parmi les immondices d'informations.

- *Peut-être. Mais il lui a fallu une sacrée imagination pour raconter ce qu'il a écrit.*

Il le lut partiellement à haute voix, appuyant les mots de syllabes emphatiques.

- *Un cristal aux pouvoirs étranges ! Lévitation, visions du futur, et j'en passe.*

- *Ya des tas de gens qui ont de l'imagination ! A commencer par toi, Larry.*

- Je prends ça comme un compliment, patron. C'est pour ça que je suis encore ici.

Larry Greenwood manipula une clé et ouvrit un tiroir. Il avait coutume d'y cacher ses trésors endormis. Lorsqu'il les réveillait, quelqu'un devait trembler. Il expurgea un document où une inscription orgueilleuse avertissait du contenu : BOMBES A RETARDEMENT.

- Ce qui m'intrigue le plus c'est ceci ! affirma-t-il avec parade.

Il tendit un papier à Ted Burner. Ce dernier le parcourut rapidement. Son visage se décomposa.

- Qu'est-ce ça veut dire ? H.M ! Ca parle d'un conglomérat industriel et financier mondial. Larry, ça te prend souvent de lire dans les grimoires. C'est daté d'il y a quatre ans.

- Oui. Personne n'y a prêté attention. J'ai fait des recherches. Il s'agirait de l'organisation secrète Homo Mercatus !

Le plantigrade souleva ses sourcils fournis.

- En latin, ça signifie Marché Humain ! déclara le journaliste, vainqueur.

- Ca ressemble étrangement à une secte. Tu fréquentes les gourous maintenant ?

Larry émit un gloussement.

- Je pensais comme toi, admit-il. *Mais en fait, c'est peut-être toi qui les fréquentes. Tu adores les mondanités, n'est-ce pas ?*

Ted Burner montra une nervosité inhabituelle. Il reprit donc une barre chocolatée.

- Et qu'est-ce qui te fait dire que ces deux lettres correspondent à homo hibernatus ? questionna-t-il.

- Homo Mercatus, Ted. Mercatus ! Apparemment, c'est en train de sortir de l'hibernation.

- Peu importe, c'est du charabia, lança le patron avec désintérêt.

Greenwood racla une gorge trop asséchée par les effluves urbains.

- Le message est comme une énigme à résoudre, révéla le journaliste. *Relis-le.*

Burner resta interloqué. Greenwood arracha finalement le document des mains du rédac-chef.

- Il nous avertit : « Nous sommes tellement au Milieu qu'on ne la voit pas arriver…plus loin, sur l'échelle de Mercator, l'Homme ancien montera. ».

- C'est très joli tout ça, mais ce type est un peu siphonné, suggéra le malabar avant de déglutir les noisettes broyées.

- Oui, c'est vrai, c'est poétique. Comme souvent, la poésie recèle de puissants messages.

- Vas-y. Traduis-moi les vers avant que je ne te les arrache du nez.

Larry s'agita devant l'intérêt naissant de cet homme de pouvoir.

- Mercator a un double sens. D'abord, c'est un type qui a créé une échelle de représentation du planisphère.

- Oui, et ça écrase les extrêmes comme je pourrais le faire avec toi si tu me fais perdre mon temps.

- Ted, c'est le premier indice : l'affaire est à l'échelle mondiale !

- Toutes les affaires sont mondiales, Larry. T'as un métro de retard sur l'OMC.

Larry fit un sourire en coin.

- Ensuite, « ancien » est une allusion à une langue ancienne dans laquelle on trouve l'homme. Cette langue est le latin car le message vient de la France. Ainsi, le second sens de Mercator est en latin Mercatus, puisque l'homme ancien monte sur l'échelle en question. C'est un jeu de mot.

- Et t'as trouvé ça tout seul ? J'arrive pas à y croire !

- Disons que j'ai fait appel à une…collaboratrice.

- Qui ça ? Elen, l'emmerdeuse de la rubrique culturelle et potagère ?

Larry fit une inflexion de l'œil droit.

- Elle fait des jeux de mots tellement tordus que ça n'amuse qu'elle. Tu connais la dernière ?

- Non ?

- En fait, c'est une vieillerie, tout comme elle. « Là où un pote va, tous les potirons ! »

- Ma foi, Ya toujours un pot-de-vin où la soupe est bonne.

- C'est bien c'que je disais !

- Plus sérieusement Ted, j'ai fait des rapprochements avec la banque de données fédérale.

Burner s'accouda sur le paravent et murmura.

- Tu penses donc que ce n'est pas une secte ?

- Non ! Sauf si tu considères les entreprises comme des sectes.

- Explique-toi !

- Elles se comportent souvent ça : un gourou, le patron ; une icône, le logo ; un dogme, la stratégie de l'entreprise ; un conditionnement, la pub…et si t'es pas d'accord, on te vire.

L'ours se redressa.

- OK ! Alors, disons que c'est une secte qui se déguise en autre chose.

- A mon avis, c'est bien plus tordu que ça.

- C'est toi qui as le cerveau tordu ! décréta l'obèse plantigrade.

- T'as tout à fait raison, chef.

Cet accès de mièvrerie annonçait une suite cinglante.

- La cervelle humaine est celle qui a le plus de circonvolutions. Le problème, c'est qu'on ne s'en sert pas.

- Allez, dépêche-toi.

- Le message dit que nous sommes tellement au milieu qu'on ne la voit pas arriver, rappela Larry.

- De qui parle-t-il ?

- De la Mafia !

- T'en es sûr ? grogna le quintal.

Le journaliste fit une pause.

- Nous sommes entourés par le Milieu. Le monde à l'envers ! Tu vois ?

- Non, je ne vois rien.

- Nous sommes au Milieu comme on appartient à quelqu'un ! Celle que l'on ne voit pas venir c'est précisément elle, la Mafia. Elle est partout.

- Mais qu'est-ce qui est partout ? hurla Burner.

- La société de consommation !

L'ours afficha une mine amère.

- Rappelle-toi Mercatus, reprit le journaliste, *marché, consommation…*

- C'est un peu parano comme vision, mais soit. Qui est l'auteur de ce message ? interrogea le rédacteur en chef.

- Le message que tu viens de lire est du même auteur que le mel venant de l'île de la Réunion ! Il était signé P.G. Le style est le même. Le type s'appelle Goldman. Pierre Goldman !

- Goldman ? susurra Ted Burner. *Tiens, c'est un nom qui me dit quelque chose.*

- Tu parles ! C'était une huile qui a fait presque tous les ministères en France. Depuis, il a claqué la porte du gouvernement.

- Alors, c'est lui qui a déjoué l'affaire des satellites espions franco-russes placés au-dessus des pyramides d'Egypte !

- Exact !

- Ce gars est loin d'être un simplet ! Bon Dieu, mais il n'y a pas de temps à perdre. Tu vas aller me le trouver. Tu as dix jours pour m'éclaircir cette affaire. Evite de me ramener des histoires à dormir debout.

- D'accord, mais ce type habite de l'autre côté de la planète ! Pas loin de Madagascar.

Burner prit son front en étau entre ses doigts boudinés.

- Madagascar ? C'est où ça ?

- Ted, on dirait que cela fait longtemps que tu n'as pas voyagé. Tu sais ça ouvre l'esprit.

Burner se décomposa.

- Toujours aussi insolent. Heureusement que t'es une bonne plume.

- Ted, je voulais simplement dire que plus tu voyages, plus tu évolues. Madagascar, c'est en bas à droite de l'Afrique…Tu vois où est l'Afrique ?

- Bon, ça va ! Ne charrie pas. Humm. Pour tes frais, je me débrouillerai la compta. Je te donne une avance de dix mille dollars. Tu pars demain !

- Ted, malgré ton air carnivore, au fond t'es un chic type !

La masse adipeuse du patron de la rédaction du *Daily Globe* s'ébranla vers son bureau. Il avait horreur d'être mis à nu par ses collaborateurs. Il se retourna une dernière fois vers Greenwood, dévoilant les rougeurs de la timidité.

- Au fait Larry, tu parles bien français, n'est-ce pas ?

- Oui, ma mère était française.

Larry se tourna vers son bureau et vit ses petits pots de fleurs rabougries.

- Et pour mes plantes ? Tu y penseras ?

- Tu trouveras bien des fleurs exotiques là-bas. Tu devrais y gagner au change.

- Allusion botanique ou machiste ?

Ted Burner lui répondit par un sourire entendu.

Après quelques appels pour les réservations d'avions et d'hôtel, le journaliste vida ses poches. La carte de visite du taxi lui arracha une grimace. Il lui était difficile de courir deux lièvres à la fois. Il prit tout de même le combiné et composa le numéro.

- *Si !* fit une voix à l'accent prononcé.

- *Je suis votre client de tout à l'heure. Vous savez le journaliste ?*

- *Oui, m'sieur. Alors ? Vous allez parler de nous ?*

- *Dites-moi, votre cousin, où était-il quand il est mort ?*

- *Au pôle sud !*

- *Au pôle sud ? De quoi est-il mort ?*

- *Oh ! Il faisait des expérimentations sur une machine. Je crois qu'il est mort dans une explosion.*

Une explosion ? songea le limier, ça confirme ma thèse.

- *Enfin,* poursuivit Rodrigo Sanchez, *je l'ai appris par des indiscrétions de notre Ambassade à Madrid. Vous savez, c'est déjà du passé. Ca fait plus d'un an de cela. Juan était un bon mécano. Enfin, je crois. Il disait qu'il était spécialiste de mission secrète. Et pour les taxis ?*

- *Secrète ?*

- *Oui. Mon cousin était espagnol. Il travaillait pour une agence en Europe. Il paraît qu'ils ont trouvé un truc bizarre. Et pour les taxis ?*

- *Ca tombe bien, je pars demain. Venez me chercher à huit heures chez moi. On ira à JFK. Vous me raconterez tout ça !*

- *Si senior ! Huit heures !*

3 - L'ALERTE.

L'homme courrait dans le couloir à perdre haleine. Il aurait pu utiliser le téléphone mais toutes les lignes étaient surveillées. Ce qu'il tenait entre ses mains était classé « Top secret ». Encore quarante mètres. Le Pentagone était vraiment trop grand pour ses jambes. Il bouscula deux complets vestons avant d'atteindre le bureau de Stanley Smith. Il frappa à la porte et entra sans procédure.

- Monsieur, nous avons les dernières photos radar !

- Montrez-moi.

- Voici ! C'est énorme !

Smith vit les clichés et appuya sur un bouton. Silencieux, il passa en revue la dizaine d'enregistrements pelliculés. Soudain, la porte s'ouvrit. Deux colosses armés firent irruption.

- Mettez-le aux arrêts !

Garry se retourna stupéfié. Avant qu'il n'eut compris ce qu'il lui arrivait, il fut ceinturé et menotté. Les trois hommes disparurent.

Lentement, Stanley Smith prit son combiné et appuya sur une nouvelle touche.

- Allô ?

- Patron, c'est Smith.

- Parlez !

- Nous devons déclencher l'alerte.

- Vous avez la confirmation ?

- Oui !

- J'appelle le général !

- Bien, monsieur. Euh…Monsieur ?

- Oui ?

- J'ai eu Burner. Greenwood peut être utile. Je l'ai envoyé dans l'océan indien.

- Parfait. Suivez-le.

- Bien, monsieur.

4 - LES INDICES.

Le lendemain, Larry Greenwood fut ponctuel. Il avait horreur de manquer un avion. Rodrigo Sanchez emprunta un chemin plus clairsemé que la veille. Ils seraient à l'aéroport en moins de trente minutes.

- *Bon, pour notre complot*, fit Greenwood au chauffeur, *qu'avez-nous à me dire ?*

- *Nous payons trop de taxes ! Les pièces coûtent de plus en plus cher, et les bagnoles sont de moins en moins fiables. Il y a trop de circulation. On fout en l'air un fric fou en carburant !*

- *Oui, je vois ! Et le général ?*

- *Quel général ?*

A cet instant, le journaliste comprit qu'il y avait méprise.

- *OK. On a déjà fait un papier sur votre métier. On le rafraîchira un peu en y mettant votre nom. Je vous enverrai le spécialiste de la rubrique société. En revanche, votre cousin m'intéresse bigrement.*

- *C'est bizarre votre job, vous vous intéressez au passé quand c'est déjà trop tard.*

- *Que voulez-vous dire ?*

- *Eh bien, ils ont déjà envoyé une autre expédition au pôle sud. Il aurait trouvé un gisement de pétrole. On est pas prêt d'en manquer !*

Un gisement de pétrole ? se demanda silencieux le journaliste. Pourquoi iraient-ils dans ces conditions extrêmes pour puiser du pétrole qui regorge dans des régions plus tempérées ? Une fois le pétrole à la surface, il deviendrait difficile de l'exploiter. Tiens, mais ça m'a l'air d'expliquer pas mal de choses. C'est peut-être en relation avec *l'Homo Mercatus*. J'adore les coïncidences ! Ca vaudrait le coup de faire un détour de ce côté-là de l'hémisphère sud.

Ils arrivèrent à l'aéroport. Larry Greenwood prit ses bagages et disparut rapidement, happé par le torrent humain des passagers. Plus de vingt-quatre heures de vol l'attendaient avant la destination finale. Le journaliste ne se séparait jamais de son ordinateur portable et son téléphone satellitaire. Le must de la technologie. Il aurait tout le loisir de poursuivre ses investigations par code binaire interposé.

Le journaliste fit une escale à Orly après sept heures de vol. Il passerait une demi-journée à attendre sa correspondance. La zone internationale de l'aéroport du Sud parisien était en pleine transformation. Une nouvelle jetée prolongeait l'aérogare sud vers le nord-est. Après qu'il eut fait des emplettes, Larry Greenwood se présenta au salon VIP pour goûter de délicieuses minutes de décontraction. Il s'endormit et fit un rêve…

Un désert blanc était le théâtre d'une guérilla insolite. Des gens se tiraient dessus mais personne ne mourrait.

Un être lumineux se présenta à lui pour lui demander ce qu'il avait décidé de faire. Il lui répondit par un : *« cela dépend du temps qu'il me reste ».* L'entité lui demanda alors : *« de combien de temps as-tu besoin ? ».* Larry lui répondit en songe : *« le temps de l'éveil ».* L'être flamboyant lui toucha le crâne et il s'éveilla dans la clarté d'un auditorium. Il était devant des milliers de personnes. Elles applaudissaient à tout rompre. Il reconnut, parmi elles, d'anciens ennemis. Au milieu de la foule, un judas le fixait. Il souriait. Le rêveur déclara, sur la scène : *« quelqu'un est ici qui trahira notre cause… ».*

« Monsieur ? » entendit-il dans sa rêverie. *« Attendez, je n'ai pas fini ce que j'ai à dire ». « Monsieur ? »* reprit la voix féminine. *« Pourquoi me dérangez-vous ?* répondit-il dans son délire onirique. *« C'est si important ? »*

- Monsieur, c'est l'heure de l'embarquement !

Il ouvrit les yeux. Une hôtesse exquise, flanquée d'un tailleur de mode, venait de lui toucher la main.

- Qu'est-ce que j'ai à faire ? lui demanda-t-il.

- Le mieux est de vous présenter à la porte d'embarquement. Si vous n'êtes pas au rendez-vous, vous ne pourrez pas rencontrer votre destinée.

- Ma destinée ?

La délicieuse hôtesse gloussa et mit une main fine sur ses lèvres.

- Euh…Pardonnez-moi. Vous ne pourrez pas rejoindre votre destination. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est comme si les mots sortaient de ma bouche sans m'en rendre compte.

L'agent d'accueil émit cette fois un rire empesé.

- Je viens de lire mon horoscope. Ceci explique peut-être cela.

- Et que dit votre horoscope ? s'enquit l'Américain qui sortit de sa léthargie.

- Que ce que l'on trouve dépend de ce que l'on cherche, affirma la jeune femme. *Je suis Verseau et je ne sais pas encore ce que je veux pour mon avenir.*

- Mais vous êtes jeune…et belle. Vous avez l'avenir devant vous.

La charmeuse arrangea son col.

- Oui, mais il me manque un vrai but, fit-elle les yeux langoureux. *Ici, on voit partir les gens tous les jours dans les avions. Pire que le manque de rêve, c'est la frustration du rêve qui fait souffrir.*

- Et vous ne faites rien ?

- Oh ! Vous savez, après on vit avec. On s'habitue. On est frustré comme certains sont stressés. Une amie m'a dit que le stress venait de la frustration. C'est peut-être cela le mal du siècle : la frustration !

Le journaliste fut surpris par ces confidences.

- Alors partez ! l'invita Greenwood. *Pour de bon !*

- Vous savez, on a tellement d'avantages à l'aéroport. Ce serait trop bête de ne pas en profiter, fit-elle en haussant les épaules.

Tout en débarrassant la tablette, elle jeta une réflexion.

- Et puis, que pourrais-je faire ?

- Bien sûr, je comprends. La carotte ! C'est un régime auto-bronzant. Cela donne l'illusion d'avoir sa place au soleil. Il suffirait peut-être d'en changer.

- Changer de quoi ?

- De régime ! Remplacez les carottes par des trèfles à quatre feuilles. Alors, la chance vous sourira !

- Des trèfles ? C'est de la salade ?

- Non, c'est la foi.

- Pardonnez-moi monsieur, mais on dit le foie. C'est masculin.

- Oui, bien sûr, le foie…C'est bien ce que je pensais, grommela-t-il. *Avec la carotte on engraisse le foie. Quand il est bien gras, on tue l'animal.*

L'hôtesse afficha un air enjoué.

- Je vois que vous aimez la gastronomie française. Vous savez, les rognons se marient bien avec la salade.

- Les rognons ?

La belle serveuse semblait embarrassée.

- Je crois que ce sont les testicules…

- Ahahahah.

Greenwood fut pris d'un fou rire convulsif.

- *Qu'y a-t-il monsieur ? Ai-je dit une bêtise ?* demanda-t-elle irritée par cet éclat de voix trop bruyant pour les premières classes.

- *C'est vrai qu'il faut avoir des couilles pour croire en sa bonne étoile !*

- *Oh !*

D'abord offusquée, la jeune femme accepta d'en sourire.

- *De toute façon, là où je me rends,* reprit le journaliste, *les plats se mangent avec du piment. Probablement celui de la vie. Vous me suivez ?*

- *Je crois qu'ils appellent ça le rougail. Hihihi !*

Elle se mit à rougir.

- *Mais je ne peux pas venir avec vous, je finis à 23 heures. Je vous souhaite un bon voyage monsieur.*

Greenwood se leva et se dirigea vers la porte en adressant un regard compatissant vers l'ancillaire aviatrice. Le journaliste disparut. Il marcha vers son destin.

5 - LE PRESIDENT.

L'avion volait à treize mille mètres. L'équipage technique admirait le découpage des côtes de l'Europe de l'Ouest.
Air Force One atterrirait dans moins de deux heures à Kiev.

Susie Norman vint auprès d'un homme en bras de chemise.

- Monsieur le Président ?

- Oui Susie ?

- Le Général Mac Namara sur la deux. Priorité immédiate. Votre appel est sécurisé et identifié.

Le président des Etats-Unis prit lentement le combiné.

- Oui ?…Mmm. Demandez une visioconférence du Conseil de Sécurité !… Dans les trois heures ! Attendez un instant.

Il posa le combiné sur sa poitrine et appela son conseiller.

- Vous m'avez demandé Monsieur ? fit Susie Norman.

- Mettez Air Force One en attente.

- Où cela Monsieur ?

- Pas trop loin de Ramstein en Allemagne. C'est toujours une base américaine, n'est-ce pas ?

- Oui. J'avertis l'équipage.

Il reprit le combiné.

- Mac Namara ?…Faites mouvement avec la flotte pacifique vers la cible !… Oui ! Toute la charge nucléaire !

Le président déposa le combiné.

- Susie ?

- Oui, monsieur ?

- Demandez à Vanusen un point complet sur l'Antarctique. Dans une heure !

- Entendu monsieur !

- Comment s'appelle notre base scientifique là-bas ?

- Mac Murdo !

- Qu'il entre en contact avec eux.

- Je crois qu'il fait nuit chez eux.

- Je suppose qu'ils n'hibernent pas pendant six mois ?

- Non, en effet ! Si besoin, on les réveille…

6 - RENDEZ-VOUS MANQUÉ.

Le vol se déroula parfaitement. Il lui sembla pourtant qu'un steward lui parla au cours de cette nuit…

> *Ecoute ton intuition pour te guider. Si elle te parle, elle t'apportera l'éveil pour élever ton prochain.*
> (Manuscrit des Révélations Futures).

Larry Greenwood posa le pied sur la passerelle de débarquement de l'aéroport Roland Garros de Gillot, sur l'île de la Réunion. Cette île lui rappela de charmants souvenirs d'Hawaï : des plages, du soleil, de belles

filles, le surf et un volcan. Le résumé était pour l'instant largement suffisant et attrayant. L'Américain échangea ses dollars et acheta une carte de l'île. Il sortit de l'aérogare et fut prit d'un vertige. La chaleur tropicale se mêlait à une forte humidité. Il prit un taxi climatisé.

- Bonjour monsieur, je vais au Saint-Alexis à Boucan-Canot.

- Excellent choix, lui répondit le créole. Dites, ça ne vous dérange pas si j'allume la radio ?

- Non, non. Comme ça, je serai tout de suite dans l'ambiance.

- Merci monsieur.

Le chauffeur cala la stéréo sur *Arc-en-ciel*, une station locale sur la bande FM. Ce nom était une véritable invitation à la palette chromatique du rocher français. Le journaliste ne mit pas longtemps pour s'apercevoir qu'elle était affiliée au Vatican. La programmation musicale était moderne et rythmée. Il se félicita de cette adaptation cléricale aux nouveaux courants de la société.

Le véhicule atteignit rapidement la route en corniche, en direction de l'Ouest insulaire. Larry Greenwood fut surpris par les falaises impressionnantes qui surplombaient, à sa gauche, la quatre-voies sinueuse.

- Dites, pourquoi ont-ils mis des filets ? questionna l'Américain.

- Ahah. C'est pour éviter les comètes qui vous tombent du ciel ! déclara le taxi. *Ces derniers temps, elles ont tendance à venir d'en bas. Vous avez entendu parler de l'éruption ?*

- Oui, oui.

Des côtes de maille habillaient un gigantesque mur ondulé, haut et droit comme un gratte-ciel, et long de plusieurs kilomètres. Ce vêtement métallique aéré devait épargner les frêles tôles des véhicules, en contrebas, des chutes vertigineuses de blocs de pierre cyclopéens. Certains étaient de véritables météorites. Ils auraient probablement aplati sans difficulté des camions de travaux publics. La vision de la forteresse naturelle, devenue d'un gris médiéval, tranchait nettement avec le bleu océanique, à sa droite.

Une ligne d'horizon parfaite dominait un désert aquatique infini. Seules des rêveries sous-marines pouvaient rendre hommage à son indicible beauté intérieure.

Le ruban grisâtre de l'asphalte dévoilait à présent un autre contraste : à gauche, les pentes douces d'une forêt verdoyante et généreuse, devant, une savane brûlée par la torpeur du luminaire diurne. La plaine bleutée de l'océan indien avait disparu à la faveur d'un tracé routier espiègle.

Larry Greenwood fut attiré par les annonces nécrologiques déversées par la radio locale. Il fut étonné par cette pratique rare. Des rendez-vous invitaient les auditeurs à se rendre à telle chapelle ou église pour commémorer le décès des défunts. Payet, Hoarau, Caillé, Fontaine ou autre Lauret revenaient souvent. Telles des dynasties, ces noms de famille résumaient l'histoire de la petite île. Soudain, un nom l'arracha de sa somnolence.

« *La famille Goldman déplore le décès de Monsieur Pierre Goldman. Il venait d'avoir cinquante-trois ans. Une messe sera célébrée en l'église de Saint-Paul à dix heures, demain matin. A l'issue, l'inhumation aura lieu au cimetière marin de la ville. Et maintenant, notre programme de chants traditionnels…* »

- *Merde, j'arrive trop tard !* s'écria Larry. *Dites, Saint-Paul, c'est loin de l'hôtel ?* s'enquit-il auprès du chauffeur.

- *Non ! C'est juste à côté,* le rassura-t-il.

- *Merci. Sommes-nous bientôt arrivés ?*

- *Dans dix minutes.*

Larry Greenwood vérifia rapidement, sur son plan, la proximité de Saint-Paul.

Il arriva à son hôtel et régla sa note de voyage. Un homme s'approcha, le salua et prit ses bagages dans le coffre du taxi. Le Saint-Alexis était un établissement luxueux et pittoresque, planté sur le bord d'une plage. De charmantes hôtesses l'accueillirent dans une volupté créole à ravir les plus blasés.

- Bonjour monsieur, bienvenu au Saint-Alexis.

- B'jour. Greenwood. Larry Greenwood, fit-il attristé*, j'ai une réservation pour dix jours.*

- Avez-vous fait bon voyage monsieur Greenwood ?

- Pour le voyage, ça va. Mais l'arrivée, c'est pas terrible !

- Etes-vous déjà déçu par notre établissement ? Nous sommes pourtant…

- Non, il ne s'agit pas de vous. Je viens d'apprendre la mort de celui que je viens voir ! Je crois que je vais devoir écourter mon séjour. Pour l'instant je maintiens ma réservation.

- Mes condoléances, monsieur Greenwood.

- Euh…oui, je vous remercie.

- Puis-je me permettre de vous demander le nom du défunt ? Avec votre permission, nous ferons apporter des fleurs sur sa pierre tombale.

- C'est gentil. Il s'appelle Goldman. Pierre Goldman.

- Quoi ? Vous êtes parent avec monsieur Goldman ? C'était l'un de nos meilleurs clients. Votre famille n'a vraiment pas de chance.

- Ah bon ? Et pourquoi ?

- Vous ne le savez pas ? Son fils Willyam a aussi disparu le jour de la mort de monsieur Goldman.

- Savez-vous comment il est mort ?

- On dit qu'il a eu une crise cardiaque ! Le jour de la disparition du nuage rond. On ne parle plus que de cela ici...tout le monde est à la recherche du fils.

Larry Greenwood resta perplexe. Le faisceau d'événements fit grimper sa curiosité comme aux premiers temps de ses enquêtes journalistiques.

- Dites, pouvez-vous me réserver une voiture de location ? Je la prendrai ici même, dès ce soir.

- Certainement, Monsieur Greenwood. Voici votre clé, chambre 22. N'hésitez pas à nous appeler. Nous restons à votre service.

Le bagagiste le suivit avec révérence.

Le mystère s'épaississait. Qui allait-il interroger ? Quels indices trouverait-il sans le personnage essentiel de ses investigations ? Larry Greenwood fut à la fois dépité par la situation et intrigué par ces nouvelles données. La Réunion avait semé aux quatre vents l'espoir d'une interview prometteuse. Il ne sut s'il devait s'en réjouir ou en pleurer.

Il entra dans sa chambre, se sépara d'un pourboire et s'affala sur le lit. Avant de s'effondrer complètement, quelqu'un lui rendit la monnaie de sa générosité…

> *Ce qui distingue l'homme des animaux n'est pas le rire mais ce qui le pousse à rire.*
> (Manuscrit des Révélations Futures).

7 – L'ERMITE DU TEMPS.

Forêt de Cilaos. Trois jours avant. Heure indéfinie.

Je posai délicatement mon chargement dans la grotte. J'avais choisi ce lieu pour la protection qu'il assurait. Les roches étaient une épaisseur supplémentaire à l'efficace sphère de basalte qui renfermait un joyau inestimable.
Aucune localisation électromagnétique ne devait trahir sa présence sur l'île de la Réunion.

Ce cristal, songeai-je, est peut-être l'une des plus grandes découvertes de tous les temps !

Souvenez-vous, je m'appelle Willyam Goldman.

La caverne restait exiguë aux promeneurs solitaires. Caché derrière une abondante végétation, ce trou de granit n'était connu que de quelques initiés des pentes cilasiennes. Pour mieux éloigner les improbables curieux, je disposai des feuillages et des branches de bois mort à l'entrée de l'excavation. Je laissai pourtant une ouverture pour admirer le panorama montagneux. L'opération dura deux heures d'efforts continus, *dans mon espace-temps*.

Cette manœuvre s'avérerait certainement inutile. Mon temps s'écoulait *différemment* du temps humain. Je me sentais léger dans ce décor ralenti. *Chacune de mes heures représentait une seconde pour la société du stress*. Jonathan, fils de l'Arche spatiale et maître intérieur, m'avait visité. Il avait dilaté ma perception du temps en imprimant, sur mon crâne, l'étonnant cristal que les entrailles terrestres avaient expurgé quelques jours plus tôt par la gueule du Piton de la Fournaise, le volcan local.

Le soleil déclinait trop lentement, dévoilant, avec paresse, les fantomatiques crêtes du Piton des Neiges.
Après mon entreprise secrète, je me reposais dans cet asile pierreux. Caché dans le cirque de Cilaos, au cœur du caillou océanique des Mascareignes, cet abri de fortune me sembla être une demeure intemporelle et vierge des cicatrices de la civilisation.

L'île de la Réunion n'avait jamais démenti ses vertus sélectives : nature sauvage, rudesse du climat montagneux et caractère entier des autochtones.

Je vivais ces heures irréelles sans but distinct. Jonathan m'avait averti. Je vivais sur la première marche du monde des défunts !

Je trouverais bien, dans la nuit, l'idée d'un asile fraternel et protecteur. Peut-être même un but à la hauteur de cette expérience hors du temps.

Je me rappelai mes récentes aventures, pour le moins exotiques : la découverte d'un cristal après une expédition avec mon père sur le volcan et des perceptions extrasensorielles étonnantes.

Cette étrange roche m'avait propulsé dans une autre dimension. L'octaèdre parfait, deux pyramides inversées collées sur leur base, avait un côté blanchâtre et opaque, et l'autre, translucide comme une eau de source. Il constituait un centre d'intérêt puissant pour les services secrets français à ma recherche. Même si j'avais allumé un contre-feu via Internet pour les dissuader de me poursuivre, je savais que tôt ou tard je serais à nouveau traqué.

Le cristal avait donné le vertige à ceux qui l'avaient approché. Moi le premier. Après tout, j'étais le seul à avoir découvert ses pleins pouvoirs. Peut-être n'avais-je découvert qu'une partie de son potentiel. Je pris conscience de la faible durée de mes expériences. Peut-être ne suis-je qu'au début de mes surprises, lâchais-je intérieurement.

Je doutai pourtant de cette éventualité. Les révélations que j'avais reçues n'étaient pas bouleversantes mais cataclysmiques : voir mon futur et mon passé propre. La découverte de ce que j'avais été et serai m'était comme un sortilège jeté par des forces invisibles. Plus encore, les cinq prophéties mondiales que Jonathan, mon maître intérieur et future incarnation, m'avait dévoilées, devaient changer radicalement la vision des hommes sur leur nature et leur avenir. Bien des scénarii avaient été imaginés par les futurologues, ces spécialistes de la prospective. Ces prophéties résonnaient encore dans mon esprit, telles des pulsations magnétiques inconcevables.

Le charisme de Jonathan, l'homme du futur, ne faisait aucun doute. Ses pouvoirs non plus d'ailleurs. Sa création de la *Chambre de la Conscience Visible*, un nuage sphérique de dix kilomètres, était en soi un mystère

complet. Mon maître était en fait ma future dernière incarnation. Jonathan avait-il atteint la puissance du Verbe divin ?

Depuis notre conversation dans cette nuée ballonnée, Jonathan et moi nous étions séparés, me laissant le futur en héritage. Celui d'un savoir lourd à porter grâce ou à cause de cette technologie immensément prodigieuse que j'étais seul à posséder : le cristal !

Je l'avais appelé, intuitivement, le Saint Graal !

Il était à mes côtés, enfermé dans une boule de vide dont la peau était constituée d'une couche fine de poussières basaltiques, capturée dans le désert noirâtre du volcan réunionnais. Kim Zhoung, le scientifique chinois, avait mis au jour cette contrariété aux lois de la nature d'une rare perfection. « La perfection d'une chose est un puissant message » avait dit un jour mon père. La coïncidence de cette découverte, et des phénomènes électromagnétiques produits, étaient trop extraordinaires pour ne pas conclure à une exception géologique.

Ce cristal était-il vraiment unique ? N'y avait-il pas, en des lieux tenus secrets, d'autres cristaux de cette nature ?

Après que j'eus fait la promesse de garder ces prophéties secrètes, Je me sentais vraiment seul au monde. Mais un événement m'avait libéré de cet engagement au silence. J'étais devenu *l'Ermite du Temps,* celui qui devait, justement, décrire les bouleversements à venir.

Oh, pardonnez-moi ! J'ai oublié de vous dire à quoi je ressemblais à l'époque. Pour faire plaisir à ma mère, je reprendrai quelques-unes de ses expressions. Comme toutes les mamans du monde, elle se montrait d'une objectivité toute relative.

Etudiant en médecine et pilote d'avion amateur, j'avais une belle nature. Mes vingt et un ans, encore fragiles, avaient érigé un bipède simple et gracieux. Doué d'une intelligence vive, prête à ouvrir mes portes aux curiosités du monde, j'avais grandi dans cet océan indien désinvolte. Né d'une famille aisée, je m'étais montré fin stratège dans ma rébellion. Aimant mon prochain sans artifice, je me complaisais dans les sarcasmes. Mon père, Pierre Goldman, avait fait de moi un homme de bien, prompt à se battre pour sa liberté d'expression. J'étais naturellement sûr de moi, comme peut l'être le Lion orgueilleux des astrologues. Parfois mon lyrisme pouvait

exhorter les gens de petite méticulosité à sortir de leur indifférence. Si je défendais la veuve et l'orphelin dans mes joutes oratoires, je me gardais bien de juger mes concitoyens. *« Chacun porte sa croix,* lançais-je *souvent, on ignore seulement de quel matériau est faite celles des autres ».*

La nature avait été généreuse avec moi. Mon visage poupon révélait un enthousiasme léonin. Rieurs, mes yeux, d'un bleu aquatique, jetaient des regards aimables vers *l'impermanente humanité*. Mon large front hâlé formait un écran panoramique, apte à m'abreuver de la compréhension des mystères de la vie. Au-dessus, de longs pétales blonds et touffus s'épanouissaient comme une crinière sauvage. Mon nez grec protégeait des lèvres moyennes encadrées par des fossettes. Athlète accompli, je n'opposais, à mon autoritaire musculature, que la finesse de mes longs doigts. Peut-être n'était-ce là que les prémices d'une androgynie de la future humanité.
Voilà ce qu'à peu près ma mère aurait de son fils. Dans une pudeur toute maternelle, elle m'aurait épargné la description détaillée d'un humour caustique, d'une vanité disproportionnée, d'une atrophie de l'esprit de contradiction et d'un matérialisme aigu.

Mais voilà, même le pire des hommes peut se transformer au contact de la perfection : le maître intérieur !

Revenons dans la forêt de Cilaos. Il était encore trop tôt pour moi pour décider d'une stratégie. Je voulus simplement faire le point sur mon extraordinaire aventure. J'aspirais au repos du *guerrier de la lumière,* celui qui n'abandonne pas le combat malgré ses blessures.

Mon père est mort sans connaître la fin de l'histoire, me dis-je. Ses amis sont libres désormais de s'en retourner à leur vie quotidienne. A cette heure-ci, peut-être n'ont-ils pas encore pris conscience des événements.

Je n'avais, en effet, renversé la situation que depuis trois secondes dans le temps humain, c'est-à-dire depuis trois de mes heures. Mon père, son ami Kim Zhoung le cristallographe, et Christine, la restauratrice de Cilaos, avaient été retenus prisonniers par un groupe de six hommes. J'avais libéré les captifs et ligoté les geôliers. Tous s'étaient retrouvés dans la forêt, sous le nuage gigantesque qui m'avait abrité avec Jonathan alors que nous étions en lévitation à quarante mètres au-dessus du sol. Ce dernier avait disparu et était retourné vers son vaisseau spatial à la vitesse de la pensée.

J’avais découvert que les six espions travaillaient, peut-être à leur insu, pour une organisation internationale mystérieuse. C’est ce qu’indiquait une carte de visite trouvée dans la poche de Jacques Legris, chef de l’escouade.

De son côté, ma mère a dû être inquiétée par ces agents. Elle va être effondrée en apprenant la mort de son mari ! Elle organisera les obsèques rapidement. Son cœur portera, pour toujours, le deuil d’un homme fidèle et d’une grande évolution spirituelle. Moi, son fils cadet, je devrai la tenir informée pour amoindrir sa peine.

Mes pensées s’assombrirent à mesure que le soleil disparaissait. Aucun horizon n’éclairait ma route vers ce nouvel inconnu. Ma solitude physique semblait faire écho à mon isolement intérieur. Comment pouvais-je expliquer l’incroyable hors-temps dans lequel je vivais ? Les événements mystiques récents me coupaient-ils du monde à jamais ? Je me sentis démuni et épuisé.

Sans eau, ni nourriture, je craignais plus encore la noirceur du cirque rocheux qui m’emprisonnait. Amateur d’expéditions vers les sommets kilométriques de mon île, j’avais coutume d’emporter vivres et matériels. Cette fois, rien ne m’apporterait le réconfort de la civilisation, pourtant toute proche.

Un amas nuageux pesait sur les flancs escarpés de la cuvette cilasienne. Lorsque le soleil disparut totalement, une encre noire forestière occulta mes yeux agrandis. Je voulus être un chat pour boire les photons résiduels que d’illusoires lueurs auraient prodigués. La nuit s’installa sur les escaliers de l’amphithéâtre de mes pensées. Je n’eus d’autres choix que de m’affranchir des scintillements de l’humaine domination.

La fatigue s’empara de mes réflexes et de ma volonté. Je m’allongeai dans la grotte. Dehors, un bosquet exhalait une odeur que j’identifia. Les belles de nuit au parfum enivrant m’offrirent leur féconde tendresse. Cet effluve s’évanouit lentement de ma mémoire.

L’épuisement m’envahissait de plus en plus, comme une chape mesquine et invisible. Plus que la faim qui me tenaillait (je n’avais pas mangé depuis huit ou neuf heures), c’est le froid humide de cette bassine montagneuse qui étendit son empire dans la viande de mes membres. Après le paradis de la connaissance, l’enfer des sens prit place sur le territoire de ma conscience.

Je me mis à réfléchir.

La nuit, songeai-je, n'est pas qu'une absence de jour, c'est le désespoir de l'impasse ! L'irrépressible envie de ne plus exister pour échapper aux piqûres de l'incarnation. Il existe toujours un moment, dans la vie, où les morsures de l'inutilité vous arrachent à la quiétude d'une vie bien réglée. Le doute s'immobilise, pensai-je, les illusions disparaissent, la réalité brutale de la souffrance exhibe sans pudeur son poignard étincelant de trahison. Quand tout vous lâche, vous ne devenez qu'une informe flaque de chair sans importance. L'herbe a de la chance de ne pas réfléchir. Son ambition se limite à quelques centimètres carrés. Pas de question, pas de réponse. Et donc pas de non-réponse. Elle prend le temps de s'habituer à la lenteur de la vie. D'ailleurs, sait-elle ce qu'elle est ?

J'ai tort, continuai-je, j'ai tort de me plaindre. La plainte est un frein à la lutte véritable. Que suis-je pour vouloir plus que l'herbe ? Ses tiges jaunies n'ont d'autre espoir qu'une nouvelle pluie, qu'une autre saison favorable pour voir grandir d'autres tiges qu'elle. Ce doit être un instinct de protection des générations et des cycles. La souffrance humaine fait perdre cet instinct. A quoi pensons-nous lorsque nous souffrons, si ce n'est qu'à nous-mêmes ? Et non à nos enfants, à cette prochaine humanité qui viendra un jour. Ce n'est pas de l'égoïsme, c'est pire : c'est l'incapacité d'espérer !

Je perdis espoir. J'en eus tout le temps d'une interminable nuit d'interrogations et de doutes.

Et si ces prophéties utopiques n'étaient qu'un rêve d'autosuggestion ? m'interrogeais-je en oscillant sa tête de chaque côté. Peut-être Jonathan n'était-il qu'un fantôme produit par la chimie complexe de mon cerveau ? A quoi sert la vie si elle n'est que souffrance et désillusion ? lançai-je aux étoiles qui brillaient par leur absence. L'absence d'un sens à la vie serait certainement la plus haute félonie du hasard galactique.

Je souffre du froid, de l'humidité, de la faim et de la soif !

Je souffre de l'isolement et de la réalité sordide de la nuit. A quoi servent les progrès ? Toutes les joies ne viennent que de l'ego qui s'excite à l'idée d'être admiré. Mais ici mon ego ne me sert à rien. Tout n'est qu'un jeu truqué par la foule. La populace est l'ennemie. Elle est l'illusion de mon existence éphémère. « Part au désert », exhorte le sage. Le désert n'est pourtant que la fin de course d'un pendule qui nous ramène inexorablement

vers l'opposé : la tribu. Quelqu'un doit rire de notre orgueil ! Nous sommes les dindons d'une farce cosmique. Nous nous croyons superbes alors que nous ne sommes que des marionnettes sans marionnettiste. Peut-être les lois de la nature ne reposent-elles que sur l'absurdité de l'existence ? Mettez de la morale dans les civilisations, cette huile de rouage visqueuse, et le mécanisme poursuivra son mouvement d'évolution. Mais y a-t-il vraiment un sens et une direction ? Les prêcheurs ne sont que les saltimbanques graisseux de la stupide horloge.

Regardez le noir comme je le vois ! hurlais-je dans le tréfonds de ma survie. Voyez comme il se rit de moi. Il m'absorbe comme ces poissons qui avalent la vase des fonds marins. Il m'aspire de ses lèvres moites dans sa gorge gélatineuse. J'entre dans sa panse gluante qui dissout mes espoirs et ma curiosité. Les mots, continuai-je, mort-vivant, sont l'horreur du prestidigitateur, tapi dans l'ombre de nos pensées. Ils font semblant. Ils mentent. Ils trahissent la vie. Moi je souffre et je n'ai pas besoin des mots. Je ressens ! …C'est nouveau *!*

Je souffre donc je suis ! fis-je comme une révélation.

L'abîme sans paroi m'accueillit, moi, frêle succédané humain qui plongeait dans la torpeur d'un sommeil plus noir encore que le cirque nocturne. Le chapiteau de la dantesque comédie n'abritait plus les spectateurs de mes pensées funambules. La musique tambourinante de mes numéros d'illusions avait cessé de scander les dénégations de la terrestre vitalité.

L'heure onirique ouvrit une brèche dans l'insondable glaise noirâtre de l'engourdissement qui m'assaillait.

Soudain, des ombres diaboliques s'étendirent à proximité de la caverne. Des démons succubes m'entourèrent de leurs bras terrifiants. Ils me griffèrent les yeux éthériques pour mieux m'aveugler, téméraire explorateur du néant que j'étais. Ils lacérèrent mes parties génitales pour meurtrir l'hypothétique sursaut de procréation dont j'aurais pu me prévaloir. Je me débattis contre les assauts des créatures infernales. Les immondes bêtes du bas astral se régalèrent d'une bataille si facile à remporter face à mon âme dépourvue de défenses lumineuses.

Ils avaient, depuis des siècles, fourbi leur arme favorite : *la peur* ! Ils connaissaient la mécanique sur le bout des griffes. Le mal engendre le mal. La haine génère la haine. La colère produit la colère. Je hurlais ma

vengeance et n'opposai qu'un repli médiocre. Par mon attitude, je donnais plus de force à mes adversaires. Ils se nourrissaient de mes accès de vagues négatives. Mon ego réagit de plus belle. Je déployais une force démoniaque pour lutter. Je crachais le venin mortel de mon hostilité et décochais quelques violents coups de poing aux plus proches serviteurs de la Géhenne. Mon répit fut de courte durée.

Une meute d'horribles vampires rouge vif s'abattit sur mon corps astral atrophié. J'eus à peine le temps de voir mon reflet dans les orbites des créatures du mal. Je ressentis un éclair fulgurant de terreur en découvrant que mon visage cauchemardesque ressemblait presque à mes assaillants. Mon visage n'était plus qu'une gueule burinée de stries noires et profondes. Mes yeux rouges vaporisaient une indicible méchanceté. J'eus peur de ce que j'étais devenu : un allié de l'enfer, opprimé par la magie noire de la domination brutale.

Ma transformation arrivait à son terme maléfique. Vampires et Succubes se repaissaient de leur terrible travail de charognards. Ils finirent les restes de mes lointains souvenirs humains. La mutation effroyable s'acheva par la poitrine. La charge des démons redoubla d'intensité. Mon cœur mutilé résista quelques instants.

Tout à coup, dans les derniers râles de la mort, le souvenir d'un visage lumineux d'enfant repoussa *in extremis* la déferlante finale de l'invasion diabolique. Je revécus, comme un *regret*, la vision angélique de la *Chambre de la Conscience Visible,* quelques heures plutôt. La compassion, que me transmit l'ineffable sourire de cette créature des Hautes Sphères, réveilla en moi une ultime vibration de paix. La peur recula.

Cette lumière intérieure, tel l'espoir fou d'un naufragé, s'amplifia comme une luciole dans la nuit d'une sombre tanière. Ce seul et timide point brillant éclaira les parois de ma conscience. Je ressentis que je n'appartenais pas à ce monde volcanique et brûlant. L'espoir d'une vérité transcendante jaillit dans les limbes de mon infortune. Le suicide fut interrompu par cette inexplicable et ultime Rédemption. Objet du chaos litosphérique, je venais d'apercevoir la clarté d'une issue divine. Une main invisible m'extirpa de ce puits sans fond qui s'entêtait à me sucer.

Dans un vaillant effort sur moi-même, je considérais mes attaquants avec détachement. Ils n'étaient que le produit de mon obscure ivresse meurtrière. Meurtre de mes adversaires. Meurtre de moi-même.

La résistance luciférienne devint famélique. Le processus de sauvetage animique gagna du terrain. Les flammes devinrent fumerolles. Les fumerolles devinrent prairies. Les prairies firent place aux sommets d'une incandescente blancheur.

- *Te voici Willyam,* fit un être auréolé d'une lumineuse sagesse.

- *Dieu tout puissant qu'il est bon de vivre,* m'inclinais-je, encore meurtri par l'expérience des brûlures des immondices enflammées.

L'entité baignait dans une clarté incandescente. Elle me laissa quelques instants pour reprendre mes esprits. Puis, elle s'adressa à moi d'une belle voix de lait.

- *Tu viens de vivre ce que les hommes appellent, sans en connaître la portée, la descente aux enfers,* observa cet ami qui me sembla familier.

Je tentais de me calmer après ces interminables et douloureuses sensations, pour goûter les secondes extatiques de la vie dans sa candide simplicité.

Soudain, je m'étonnai de reconnaître l'être bénéfique qui me faisait face. Aucun doute n'était permis.

- *Papa !* m'exclamais-je.

8 - LE BRIEFING.

- Monsieur le président ?

- Parlez Vanusen.

- Nous avons préparé une vidéo. Si vous voulez venir.

La président se leva et vint s'asseoir dans le luxueux salon de télévision d'Air Force One. La carte du continent antarctique apparut.

- Monsieur le président, l'Antarctique ! Une fois et demi la surface des Etats-Unis ! Un territoire sans Etat. Le moratoire de Madrid protège ce continent depuis 1991. C'est-à-dire depuis 50 ans. Ce moratoire cessera dans moins de deux mois.

- N'y a-t-il pas un nouveau traité ?

- Il est toujours en discussion. Le texte final n'est pas encore ratifié.

- C'est exact. Continuez.

- Les Etats-Unis n'ont jamais revendiqué la moindre souveraineté territoriale.

- Pourquoi ?

- Je…je crois qu'il s'agit d'une stratégie à long terme. Le statu quo permet de ne pas passer à côté de richesses qui seraient sur un territoire non américain. Nous avions d'abord besoin d'asseoir notre économie à l'échelle mondiale.

- Très bien. Poursuivez.

- Il n'y a que glace et désolation. En dehors d'une trentaine de bases scientifiques actives de toutes nationalités, il n'y a que des phoques et des oiseaux. Aucune industrie ne serait rentable. La seule richesse, c'est l'eau douce congelée. Trop chère à transporter !

- Venez-en au fait !

- Oui, oui. Il y a un an et demi, les Européens ont trouvé ceci.

Une image s'afficha : un cristal !

- Cet objet remonte à des millions d'années.

- Quoi ? Juste un caillou ? Tous les minéraux remontent à des millions d'années. Et on en trouve partout sur la planète.

- Sauf que, monsieur le président, celui-ci n'est pas ordinaire. C'est un octaèdre parfait !

- Un caprice de la nature ? Les minéraux ont parfois des formes curieuses dans le sol.

- Pardonnez-moi monsieur, mais celui-ci n'était pas dans le sol…mais dans la glace ! A cent cinquante mètres au-dessus du sol !

- Intéressant !

- Le plus étonnant est ceci.

Une nouvelle image apparut. Cette fois la forme était circulaire.

- C'est donc ça ! s'exclama le président.

Une série de photographies radar défila.

- Oui monsieur ! On vient de les recevoir du Pentagone. Il y en a des milliers…à cinq kilomètres de profondeur dans la glace et…toujours au-dessus du continent proprement dit !

- Y a-t-il une menace explicite ?

- Aucune idée pour l'instant !

- Sauf monsieur le président, intervint Susie Norman, *que les Européens ont succombé dans une explosion inexplicable. De plus…*

Vanusen lança un regard torve vers la belle Susie Norman.

- Que se passe-t-il ? fit le président. *J'exige de tout savoir.*

- Nous avons perdu des compatriotes.

- Comment ?

- Dans des failles géantes. Une équipe de spéléologues spécialistes des glaciers. Aucun n'est jamais revenu. En tout, quarante-huit !

- Quoi ? Et on me le dit seulement maintenant ?

Vanusen bredouilla.

- Nous ignorons s'ils sont morts. Leur balise physiologiques n'ont pas été déclenchées.

- Monsieur le président, personne ne peut survivre plus de deux jours dans cette glace, même avec le meilleur matériel. Ils avaient ce matériel.

- Depuis combien de temps ont-ils disparu ?

- Trois semaines ! dit-elle brutalement.

La colère du président monta.

- Y a-t-il des formes de vie ? demanda le Chef des Armées.

- Aucune vie n'a été détectée avec nos moyens d'investigations, fit Vanusen.

- Mais cela ne signifie pas qu'il n'y en ait pas, rétorqua Susie Norman.

- Dites ce que vous pensez ! exigea le président.

- Ces…ces objets n'ont pu venir ici tous seuls, dit-elle. Ils sont peut-être encore habités.

- Encore habités après des millions d'années ? s'étonna Vanusen.

- Vous oubliez que…

- Quoi ? s'exclama le président. *Qui de vous deux me fait le briefing ?*

Susie Norman fit un sourire et s'effaça. Vanusen marmona quelques mots.

- Il y a des champs électromagnétiques exceptionnels…

9 - LES RETROUVAILLES.

Pierre Goldman, mon père décédé d'une crise cardiaque quelques heures plus tôt, apparut dans une lueur étincelante. Je lui accordai un sourire aimant.

- *Tu es mon sauveur,* fis-je, rescapé. *Tu m'as arraché aux griffes…*

- *Des légions du Diable ?* fit mon père avec calme.

- *Je…je ne sais comment exprimer ma gratitude.*

Il m'embrassa, heureux que j'aie pu le reconnaître dans son habit de lumière.

- *Tu le sauras suffisamment tôt,* répliqua le géant ovoïde qui dégageait une forte lumière orangée.

On ne sait pas quoi dire en pareille circonstance. On s'accroche alors à des repères maladroits.

- *Au fait, j'étais en train de rêver, n'est-ce pas ? Ce rêve se poursuit-il ?*

- *Souviens-toi que tu es dans un état artificiel. Tu es dans le monde des morts sans l'être toi-même.*

- *C'est quoi un état artificiel ? C'est comme les drogues ?*

- *Oui. Les héroïnomanes, et tous ceux qui utilisent des drogues dures, s'introduisent dans cet univers sans le maîtriser, ni contrôler les conséquences du monde matériel.*

- *Pourquoi ne peuvent-ils le faire ?*

- *Parce que la drogue inhibe leur perception mentale, celle de la logique. Ils ne sont qu'émotions sans la censure salutaire du raisonnement.*

- *Je ne peux pas non plus le maîtriser ?*

- Dans ton cas, cet état a été provoqué par un cristal sacré. Cet état a été artificiellement créé pour une mission particulière. Progressivement, tu pourras t'en rendre maître, mais…

- Mais quoi papa ?

- Il faudra que tu te purifies pour ne pas être submergé par les flots d'émotions qui t'habitent. Ce n'est pas dangereux pour ta santé physique mais pourrait l'être pour ta santé mentale.

- Donc, je ne suis pas dans la réalité ? Ce cauchemar et ce rêve ne sont-ils que des illusions ? lançai-je, déçu par ce constat.

- Si tu es capable de te poser ces questions, peut-être es-tu dans une autre réalité, répliqua mon père, parvenu aux Mondes Souverains depuis peu.

- Une autre réalité ? Je comprends papa ! Je me suis trompé. La souffrance n'est qu'une étape. Il existe une vérité plus grande.

J'observai mes pensées. Elles ne cessaient de se bousculer. Brusquement, un éclair s'imposa.

- Je doute donc je suis ! lâchais-je, fier d'être un voyageur des plans.

- Peut-être la vie terrestre n'est-elle qu'un leurre pour des réalités plus vastes ? poursuivit mon sauveur, me suggérant de pousser plus loin ma réflexion.

- Maya, la déesse indienne des illusions, serait donc l'impératrice de Gaia, la Terre. Lui serait-elle supérieure ? Je me sens pourtant plus vivant que jamais ! affirmai-je, emphatique.

- L'illusion est omniprésente, déclara l'ancien grand initié des sociétés secrètes. *Elle habite tous les mondes éphémères.*

- Mondes éphémères ? Rien n'existe vraiment ?

- Chaque marche, articula posément l'initié, *chaque marche de la connaissance vers la réalité absolue dissout peu à peu celle qui la précède.*

- Est-ce cela la difficulté de communication entre les hommes : se souvenir des marches précédentes que les autres emprunteront ?

- Les hommes doivent accepter celles qui suivront, celles que peuvent décrire les aînés de l'esprit, sans oublier celles qu'ils ont déjà franchies.

Je songeai à la trappe qui s'était dérobée sous mes pieds.

- Pourquoi ai-je vécu les noirceurs de mon âme ? questionnais-je, désormais rassuré par mon existence, fut-elle le produit de mes doutes.

- Tu as atteint, dans tes réflexions, la décomposition de tes repères vitaux. Tu t'es laissé submergé par le nihilisme de ta conscience. Tu es devenu une proie facile pour les ectoplasmes du pourrissement de la lumière créatrice.

- N'avais-je pas de protection de la part du cristal ? m'étonnai-je, incrédule.

- Tu as oublié tes défenses intuitives.

- L'intuition ? C'est la béquille des farfelus…

- Et ton état, tu ne trouves pas ça farfelu ?

Je jetai mes yeux d'un côté puis de l'autre et ne trouvais rien à redire.

- Ecoute ceci fiston : de même qu'il existe l'instinct de conservation de la vie, de même il existe l'intuition de conservation de la conscience.

Ces mots me frappèrent. La vie, disait le Manuscrit des Révélations Futures, ouvrage découvert dans l'Arche spatiale, était la fondation, les quatre forces. La conscience, le sommet de la pyramide. Mon père confirmait ses vérités intérieures.

- L'intuition sublime l'instinct, reprit ce dernier. Lorsque aucun signal ne te parvient pour assurer ta survie physique, l'intuition d'une dimension supérieure peut te sauver.

- Ca explique que des gens peuvent se sacrifier, murmurai-je pour moi-même.

- le sacrifice vient de l'intuition de l'existence de mondes spirituels.

- Que veux-tu dire ?

- La plupart des gens croient qu'une motivation suffisamment puissante permet de prendre des risques mortels. Or, aucune motivation objective n'égale la force de l'espoir de la lumière intérieure entr'aperçue.

Je me frottais le front.

- Si ce que tu avances est bien la vérité, certains défunts doivent vivre un état similaire : l'espérance d'une vie lumineuse !

- Exactement. Je l'ai découvert depuis peu. Les êtres humains qui meurent suivent le même processus. Ils cheminent dans leurs créations mentales. Les ondes négatives vont vers la noirceur. Les ondes positives vont vers la lumière.

A mesure que mon père me parlait, mes souvenirs m'envahirent de tristesse. Mon père m'avait dit tant de choses de son vivant que je n'avais pas voulu entendre.

- Selon toi, la réalité n'est que le produit de nos croyances, n'est-ce pas ?

- Toutes les croyances de notre vie passée sont fidèlement reproduites en passant de vie à trépas.

Un cortège d'anges ailés passa derrière mon père. Je trouvai cela à la fois curieux et dans l'ordre des choses. Ils flottaient dans une danse harmonieuse, lançant çà et là une pluie dorée vers une sphère bleue en contrebas. Je les remarquai à peine.

- Les démons, eux, étaient bien réels. J'en ai terriblement souffert, me plaignis-je.

- Un chrétien comme toi verra les représentations de ses repères religieux.

A ces mots, un trône éblouissant jaillit sur les sommets d'une montagne aveuglante. Une voix grave martelait des phrases incisives.

- Comment ça un chrétien ? L'enfer n'est-il pas universel ? Et ce paysage ? C'est bien le paradis ?

Mon père, auréolé d'une chaude lumière, poursuivit calmement ses explications.

- D'autres, plus marqués par leur métier antérieur, construiront un monde en fonction des pouvoirs qu'ils auraient voulu atteindre.

- Tu veux dire qu'un architecte ne cessera de construire des bâtiments factices ? Que les criminels revivront leur forfait ?

- Rien n'est épargné. La puissance créatrice de l'esprit humain est étonnamment démultipliée dans les mondes spirituels. La liberté d'expression y est bien plus vaste.

- Je…je peux décider du paysage ?

- Décide et il adviendra.

Je fermai les yeux et me concentrais…

J'ouvris à nouveau les paupières. J'étais assis devant mon père…qui tenait la barre d'un voilier. De superbes toiles violacées se gonflaient comme les joues d'un bébé dans une brise modérée. Elles se détachaient d'un horizon bleu roi trop parfait. L'océan était d'huile. Aucune vague ne venait bercer le monocoque qui filait pourtant à trente nœuds au moins. Au loin, un port faisait briller les feux d'un phare. Ses digues emprisonnaient des milliers de voiliers.

Je fus satisfait de ce pouvoir.

- Pourquoi ne peut-on faire la même chose sur la Terre ? Nous avons aussi ce pouvoir de création.

- L'inertie du monde matériel est une forme de frein.

- Un frein à l'esprit ?

- L'énergie à déployer est considérable, reprit mon père. *La matière n'obéit pas tout à fait aux mêmes lois que le pur esprit car l'enfant qui apprend à marcher ne peut participer à la finale d'un cent mètres olympique.*

- A quoi sert l'incarnation alors ? Pourquoi sommes-nous sur Terre ?

- L'incarnation est précieuse ! Elle est le seul terrain de jeu et d'expérience. Le monde astral est seulement le terrain d'entraînement.

- Il y a les répétitions et la scène ? C'est ça ?

- L'âme individuelle incarnée doit progressivement élever la fréquence de la matière qui lui a été confiée : son corps.

- Le corps est un diapason à régler ?

- Il faut que la note soit pure pour que la symphonie soit sublime.

Au même instant, une mélodie se fit entendre. Quelques notes de « la Mer » de Claude Debussy nous bercèrent. Je compris que j'avais omis quelques détails dans ma création mentale.

- C'est curieux, remarquai-je, *sur Terre on transforme l'extérieur, les paysages, les villes, les bâtiments, la société…*

- La transformation extérieure apparente est le prélude à la métamorphose intérieure, répondit-il. Cette mutation commence donc par son propre corps physique.

Tiens, c'est curieux ! Je n'avais pas remarqué que quelques bateaux étaient déjà au large. Le plus étonnant, c'est qu'ils n'avaient ni voiles, ni mât, ni moteur. Juste une coquille. Je fis de nouveau face à mon père.

- Ce serait une forme d'initiation dans un espace réduit ? Celui de sa chair ?

- Celui que l'on est censé le mieux connaître ! Puis les pouvoirs grandissent, jusqu'à la maîtrise de son environnement.

- Que veux-tu dire par environnement ? questionnais-je.

L'être irradiant de lumière me fit un sourire.

- A terme, c'est la Terre entière qui doit être transfigurée en ondes par tous les êtres humains. C'est cela le jeu divin : la transmutation alchimique.

Décidément, j'avais mal regardé le paysage. J'avais confondu des formes humaines flottant dans le ciel avec des nuages tout blanc. J'en fus quelque peu perturbé. J'accordai mon attention à mon interlocuteur.

- Tout dépend donc de chacun ? fis-je, encore marqué par l'enfer de mon esprit.

Celui qui avait été mon père, Pierre Goldman, scruta la clairvoyance de celui qui avait été son fils. Il se rappela mon scepticisme éclairé. Il se souvint du dénigrement dont je m'étais rendu maître. Depuis, j'avais appris de mon expérience nuageuse. Il me tendit une perche.

- La volonté créatrice de l'homme dans la matière est infiniment moins efficace que la pensée de Dieu. C'est une question de maîtrise et d'expérience du jeu de la création mentale et spirituelle.

- Sans la matière, les défunts créent-ils tout ce qu'ils veulent ? m'enquis-je.

- Pas tout à fait. Ils possèdent un corps, plus ou moins glorieux, comme sur Terre, mais infiniment plus léger.

- C'est pour ça qu'ils se déplacent très vite et sont invisibles aux vivants ?

- Ce corps est la partie de leur propre corps physique que les défunts auront réussi à transformer en vibrations lorsqu'ils étaient incarnés.

- Tu veux dire que l'après-vie évolue aussi ?

- C'est ainsi ! C'est une erreur de croire qu'un seul des côtés du miroir est en constante évolution et l'autre non.

- Génial ! Ca explique pourquoi certains pensent qu'après c'est le néant et d'autres pas !

- Oui. Les jeunes âmes ne savent pas encore bâtir un corps astral consistant. Elles ne peuvent donc pas s'en souvenir.

- C'est quoi cette faculté ?

- Souviens-toi que la seule égalité entre les êtres c'est le potentiel de départ !

- Dans le monde astral, ces vibrations sont comme une épargne, un potentiel de création ?

- Les défunts peuvent l'utiliser ou on.

- Papa, comment parvient-on à transformer la matière en ondes ?

- Cette mutation s'opère par l'énergie que l'on acquiert de l'intérieur. Cette énergie est la volonté issue de l'amour et de la connaissance. Ces deux piliers permettent de progresser en créativité. Amour et Connaissance sont les deux parents de l'Imagination.

Je réfléchis. Je tentais de décrypter la symbolique du grand initié.

- La matière dense deviendrait ondes à mesure que l'on prend conscience de cette faculté de transformation ?

- Plus on est évolué, affirma l'entité, *plus sa faculté de création est grande, car celle-ci, dans le monde astral, sort de soi !*

- Que font les morts de cette volonté créatrice ? C'est un compte en banque de créativité ?

A ces mots, je pensai au karma et à la réincarnation. Cette dernière ressemblait finalement à un crédit à long terme. Il appartenait à chacun d'épurer ses dettes pour jouir définitivement de ses pouvoirs comme on le fait d'un bien. Contrairement aux biens matériels, les biens spirituels ne connaissaient pas un taux de vétusté mais de félicité.

- *Les défunts,* reprit mon père, *ont tout le loisir d'exprimer leur vision du monde de l'esprit après leur mort physique. Ils pensent temporairement que cette vision est la réalité.*

- *Tu veux dire que l'on passe d'une réalité à une autre, mais qu'elles sont toutes deux illusoires ?*

- *Oui. C'est pour cela qu'il y a tant d'interprétations de ce qu'il y a après la vie. Chacun a été habitué à subir la réalité matérielle, pourtant toute relative. Par réflexe, on crée un monde, un environnement conforme à ses croyances.*

- *Nous sommes prisonniers de nos réflexes et de nos jugements ?*

- *Le monde devient une réalité par postulat individuel. Ce qui était notre vérité avant, le reste après.*

- *Il n'y a pas vraiment de différence ?*

- *Au début cette différence est la même que celle qui existe entre deux pays frontaliers. A mesure que tu t'éloignes, les paysages changent.*

- *Comment expliques-tu ça ?*

- *Les morts récents, à moins qu'ils ne soient initiés, ne voient pas pourquoi il en serait différemment dans le monde spirituel. La réalité de nos croyances reste notre vérité indestructible.*

Je fus dépité. Je m'attendais à de merveilleuses révélations sur l'après-vie.

- *Es-tu sûr que ça bouge dans le monde spirituel ? Que se passe-t-il si l'on veut évoluer ?*

- Ce n'est qu'après un temps plus ou moins long que les morts comprennent le caractère malléable et obéissant, voire absurde, de leur réalité spirituelle.

- Enfer, purgatoire et paradis sont bien des plans qui vibrent de façon plus ou moins élevée ?

- La création mentale collective a forgé, au cours des siècles, le paysage de ces mondes illusoires.

- Si nous sommes libres de créer, pourquoi subir ces paysages ? fis-je, perturbé.

- La pensée créatrice de plusieurs est beaucoup plus efficace que celle d'un seul, expliqua mon mentor. *D'une certaine manière, c'est la pensée dominante qui impose le décor, fit-il avec douceur. C'est pour cela que les paysages perdurent.*

Je fis la moue. Il me sembla que les eaux s'ouvraient en deux.

- A quel moment les choses peuvent-elles changer ? demandai-je, ignare.

- Parfois, un seul peut faire basculer une vision archaïque pour la remplacer par une autre plus proche d'un état d'harmonie avec la beauté, la force ou l'amour. Puis, d'autres suivent pour ajouter à la force de création. La plupart du temps, ces changements se produisent au début d'un cycle astrologique.

- As-tu des exemples de grandes transformations ? questionnais-je, curieux comme un enfant de cinq ans.

Mon père parut réfléchir à son tour. Des centaines d'exemples se bousculèrent dans son esprit.

- Les orientaux, commença-t-il, *affirment que le karma n'est qu'une simple loi de cause à effet. Cela est parfaitement vrai.*

- Le karma est neutre et sans jugement, n'est-ce pas ?

- Cette vérité est si extraordinaire pour les occidentaux qui la découvrent qu'ils s'arrêtent à cette simple constatation.

- Pourtant la notion de karma oriental est antérieure à la religion chrétienne ?

- Tout à fait. Les religions qui se succèdent apportent une vérité fondamentale, transcendant les précédentes en les complétant sans jamais les remplacer.

- Alors pourquoi tant de guerres de religion ?

- Les guerres de religions sont des tares de l'ego humain. Toutes les religions sont indispensables.

- Indispensables ou tolérées ?

- C'est comme une pyramide. Il n'y a pas de sommet sans la base, et pas de base sans la vision du sommet.

- Le karma, n'est-il pas une loi immuable sur tous les plans ? fis-je dans un doute grandissant.

- Il existe une réalité plus sublime encore.

- Continue.

- Toutes les causes sont la création mentale de notre réalité temporaire. A défaut d'en être conscient, les lois primordiales se substituent à notre incapacité d'en décider.

- Tu veux dire que les lois scientifiques sont temporaires ?

- Elles ne sont pas temporaires mais éternelles. Ce qui est temporaire, c'est notre faculté d'en être esclave.

- Comment peut-on devenir libre ?

- Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas a dit Hermès Trismégiste.

- C'est-à-dire ?

- Par exemple, poursuivit l'entité, *dans les lois humaines, on a vu apparaître le droit de vote des femmes, puis le droit aux femmes de participer activement à la vie de la société…*

- Logiquement, elles devront prendre le pouvoir.

Il acquiesça par un hochement de tête.

- Ainsi, fit-il, *en va-t-il des lois de l'esprit : les lois grandissent en degrés de maturité. Le karma n'est qu'une loi intermédiaire. La science est aussi basée sur le principe de cause à effet.*

- Quoi ? La science est le karma de la rationalité ?

- Nous sommes à l'origine de tout ce qui nous arrive !

- Nous sommes l'origine, d'accord. Mais ce qui arrive nous échappe ! déclarai-je.

- En es-tu sûr ?

Une pensée traversa ma psyché. On se moque des orientaux parce qu'ils subissent le fatalisme spirituel. Mais les occidentaux, eux, subissent le fatalisme matériel ! De ces deux cultures devrait naître la maîtrise à la fois matérielle et spirituelle.

- Tu l'as dit toi-même. Nous sommes l'origine ! Nous pouvons décider de la cause…Mais aussi de l'effet ! Le grand dilemme des orientaux est la fatalité, rappela-t-il comme s'il lisait mes pensées.

- Les occidentaux, eux, ont créé le fatalisme matériel !

- Cette loi du karma est si présente dans leur esprit qu'ils en perdent toute notion d'absolution. Ils ignorent qu'ils ont un pouvoir sur l'effet.

A mesure que nous parlions, le paysage d'arrière-plan perdait des détails. C'était comme si le chef décorateur avait décidé de retirer des formes en carton-pâte superflues. Ce phénomène m'intrigua.

- Comment peut-on modifier un effet ? Qu'entends-tu par absolution ? jetai-je rapidement à celui qui était mon père quelques secondes plus tôt.

- Ce principe n'est pas aisé à saisir lorsqu'on a été conditionné par la logique prosaïque des lois de la matière. Pour la science, toute équation est une relation fixe entre des facteurs.

- Ca c'est la logique du siècle des lumières : le rationalisme !

- De même qu'Einstein a sublimé les lois de Newton en y apportant une subtilité infiniment plus grande, en évoquant un référentiel différent, plus vaste, de même, le karma oriental est une loi newtonienne de l'esprit.

- Ce n'est plus la pomme qui tombe, mais la Terre qui se rapproche du fruit ?

- Le référentiel de la réalité divine est autrement subtil qu'une relation « primaire » cause-effet, pourtant indispensable.

Je fus ébranlé. La relation primaire n'est-elle pas finalement qu'une relation primitive, dépassée ? songeai-je.

- Quelle est cette subtilité, papa ?

- Elle se résume en un seul mot : le pardon !

- Pardon ?

- Ahahahah. C'est cela même !

- Ai-je dit une aberration ? m'excusais-je.

- Il y a plusieurs formes de pardon, reprit mon père. Les civilités de la vie humaine sont pétries d'expressions de faux-semblants de ce genre. C'est le mot sans le sens. C'est le premier degré.

Le bateau sur lequel nous étions venait de perdre sa peinture bariolée.

- Il y a donc un deuxième sens ! conclus-je.

- La tolérance en est la deuxième forme.

- La tolérance ? C'est une vertu ! Une grande vertu !

- Elle est le moyen le plus doux que Dieu a conçu pour nous suggérer notre erreur de jugement, répliqua l'être de lumière.

- La tolérance n'est donc qu'un succédané du pardon à soi-même ! m'exclamais-je.

On eut dit que mon père tenait à me laisser goûter à mes propres découvertes. Après quelques secondes, il continua.

- La tolérance, ajouta le défunt Pierre Goldman, *n'est souvent que l'expression d'un individu qui se croit supérieur à un autre, à qui il accorde la possibilité d'exister ou de penser différemment.*

Je cherchai un raccourci.

- L'homme tolère l'homme ?

- C'est une bourgeoise impression de charité ! Trop de monde s'en gargarise pour démontrer ses progrès que l'on croit spirituels.

- Je pense qu'il y a mieux que ces artifices de la pensée, espérai-je.

Tandis que les réponses succédaient aux questions, mon aura grandissait. Elle s'enflait d'une lumière mauve qui gagnait en brillance. Je voyais au loin quelques bateaux qui sortaient du port.

- Le troisième degré du pardon est une action d'oubli des offenses que tu as subies. C'est le pardon que tu accordes sincèrement, dans tes prières.

J'afficha une mine réjouie.

- Je suis rassuré, dis-je. *C'est donc bien à cette forme de pardon à laquelle tu songeais ?*

- Non. Il y en a encore deux autres.

- Ah bon ?

L'être de lumière dévoila un sourire d'une étonnante persuasion. Il plongea un regard déconcertant dans mes yeux clignotants d'intérêt. Notre voilier perdit ses voiles alors que mon aura gonflait encore.

- La quatrième étape est l'esprit de compassion envers les turpitudes de l'humanité. On embrasse alors les douleurs des autres pour leur rendre la vie plus facile.

- Comment peut-on prendre la douleur des autres ? Ils sont bien responsables de leurs actes ?

- Responsables ils le sont ! Complètement ! Un homme illuminé comprendra qu'il est aussi responsable des relations qu'il a avec l'humanité.

Je vis que de plus en plus de voiliers prenaient la mer. Le port se vidait de ses locataires.

- Il faut donc un bon carnet d'adresses ? fis-je, amusé. *C'est quoi ce secret de l'évolution ?*

- C'est l'interdépendance !

- C'est la dépendance des uns envers les autres.

- Dépendance n'est pas soumission mais collaboration.

- Tous les hommes sont indissociables alors ?

Mon père m'accorda un sourire. Sa lumière devint plus rayonnante.

- Toutes les formes de vie sont indivisibles. Le progrès de l'humanité viendra de cette nouvelle vision de l'univers.

- Que deviennent les progrès techniques, sociaux et politiques ?

- Le reste, appuya l'initié, *est fonction de la vitesse de propagation de cette responsabilité.*

- J'imagine que de cette vitesse de collaboration dépend la fin de l'histoire, le Jugement Dernier !

- Celui qui a pris conscience de ce facteur collectif attire volontairement à lui la peine des autres…et peut la dissoudre.

Mon voilier perdit son mât. Ma lumière devint plus forte. Une intuition claire me transperça.

- Je comprends maintenant. Tous les fondateurs des grandes religions avaient assimilé cette loi d'évolution bien avant les autres. C'est le sens même de la compassion ! admis-je.

- Ils ont imprimé l'absolution dans le cœur de leurs frères et sœurs humains. C'est le rachat des erreurs individuelles et collectives. C'est l'amour compatissant des grandes figures spirituelles du passé.

Je sentis une excitation intérieure soudaine. Mon corps se mit à trembler d'une fréquence élevée. Je voulus la transcrire en phrases intelligibles.

- Dans son injonction « aimez-vous les uns les autres », un certain Jésus ne voulait pas exprimer autre chose que le fondement de l'évolution : ne perdure que ce qui est en symbiose !

- Tout à fait, répliqua mon père, radieux. *Rien ne pourra prétendre à la vie éternelle hors de la symbiose.*

Il est des vérités qui vous transcendent lorsque vous les entendez dans certaines conditions. Celle-ci en fit partie. L'être poursuivit.

- Tous les grands initiés ont atteint cette lumineuse vision et ont accepté de devenir des figures emblématiques pour ce seul message.

Cette phrase me troubla.

- Ils ont accepté de connaître la gloire ? C'est ce que recherche la majorité des hommes ! contestais-je.

- Ecoute Willyam. Ce que j'ai à te dire sera difficile à digérer…

- Vas-y, fis-je, espiègle.

- C'est là précisément une grande erreur. La gloire se répand grâce à la mémoire d'un nom. C'est cette mémoire qui est un sacrifice !

La mémoire est un sacrifice ? Je trouvai cela pour le moins curieux.

- Pourquoi ça ?

- Parce ce qu'elle enchaîne l'homme qui l'a porté au plan terrestre. Elle l'empêche de monter aux plus hauts sommets, d'atteindre le détachement total.

- Ils sont enchaînés ? Ceux-là mêmes qui prêchent la libération ?

Une idée fulgurante me vint : les visionnaires pensent en siècles, pas en années.

- C'est aussi cela le sacrifice auquel ont consenti le Christ, Bouddha, Moïse ou Mahomet.

- C'est incompréhensible !

- Ils savent que les hommes ont toujours besoin d'un symbole à forme humaine. Ils sont la plus belle forme d'espoir vers l'état divin absolu.

Je m'aperçus que d'autres voiliers perdaient leurs tentures.

- Les Grands Guides sont peu nombreux ! Cette prison contient donc peu de cellules.

- Détrompes-toi ! Tous les saints, les Boddhisatvas, les initiés, les grands philosophes, les scientifiques, tous les grands hommes politiques, les écrivains, les artistes, enfin, tous ceux dont le nom reste dans l'histoire ont été faits prisonniers par les historiens.

L'expression m'amusa.

- Comment ?

- Chaque mot est une vibration. Chaque son résonne dans le plan où il est prononcé. Lorsqu'il est associé à un homme modèle, à celui qu'il faut imiter, alors l'âme revient sans cesse parmi nous.

Je n'avais jamais imaginé la puissance du verbe à ce point.

- Est-ce pour cela que le Christ a dit : « si vous êtes deux à parler en mon nom alors je serai au milieu de vous » ?

- C'est en partie pour cela.

- Très rares, fis-je, sont les noms qui traversent les siècles et qui concernent des millions de personnes, voire des milliards.

Je compris instantanément que je démontrais le grand sacrifice des êtres divins.

- Précisément ! C'est cette notoriété qui les emprisonne pour des milliers d'années. Le temps d'emprisonnement est fonction de la notoriété. C'est pour cela que ces Grands Initiés insistent sur l'humilité, sur l'impersonnalité, sur l'anonymat des actions justes, car ce sont des garanties pour la libération véritable.

- C'est cela l'offrande ? Etre l'archétype ? Le héros universel ?

- Oui. Le karma collectif s'est ainsi beaucoup allégé par l'imitation du parangon, la perle sans défaut. Le stade ultime du karma est pourtant resté cette loi de cause à effet que tu connais.

Progressivement, les digues du port s'estompaient, puis disparaissaient.

- Se peut-il que nous puissions en sortir ?

Je songeai au dharma des grands hommes. Se pourrait-il qu'un jour, me dis-je, l'humanité comprenne qu'il faudra les libérer de notre mémoire ? Qu'il faudra devenir soi-même son propre modèle ? De sorte, qu'à travers soi, de l'intérieur, l'Orphelin soit glorifié. Mon père devinait mes pensées. Ses yeux trahissaient ses perceptions. Quant à moi, je tentais de dérouler la longue marche du temps.

- L'islam a succédé à la chrétienté, rappelai-je. *Que signifie cette nouvelle marche ?*

- La fin de l'évocation des saints. C'est une nouvelle vision de la transcendance divine, sans forme, ni visage. C'est un nouveau degré de maturité spirituelle.

- Y aura-t-il une marche supérieure ?

- Oui !

La spiritualité progresse vers l'immatérialité, découvris-je soudain.

- Le divin s'est lentement approché de l'homme avant de le pénétrer, déclara-t-il, dans un murmure, comme une confidence sacrée.

Les murailles des dogmes s'effritaient de plus en plus dans mon esprit… L'évolution m'apparaissait avec objectivité.

- Explique-toi, réclamais-je.

- Les premiers hommes ont d'abord sacralisé les Eléments…

- Le feu, l'eau, la terre, l'air, les montagnes, les arbres…

Le port disparut totalement.

- Exact, annonça le père. *Ce fut ensuite le tour des dieux personnifiés par les travers et les vertus humaines. Souvent les animaux servirent d'intermédiaires.*

- Tu penses à Amon et Horus, Thor ou Odin, Brahma et Vishnu, Zeus ou Jupiter…

Les cordages du voilier disparurent à leur tour et nous grandîmes à nouveau.

- La liste est longue, confirma-t-il. *Puis des hommes exceptionnels ont été divinisés.*

- Les saints, les rois, les empereurs, les grands maîtres…
Tous les accessoires s'échappèrent.

- Il y a eut ensuite le cas du Fils unique, le modèle.

- Le Christ ? demandai-je.

La barre s'évanouit.

- Oui. Le divin fait homme. Et enfin l'Etre divin, Allah !

Les nuages s'envolèrent.

- C'est comme si le mystère du sacré allait de l'extérieur vers l'intérieur, proposai-je. *Ou que ses formes voyageaient de la séparation vers l'unité.*

- Chaque fois, reprit mon père, *une forme de pardon était associée.*

- Je ne comprends pas.

- On invoquait l'intervention des Eléments, puis des Dieux, puis des Saints, puis du Christ puis d'Allah.

- De quoi sera fait le futur alors ?

Soudain, le voilier disparut et nous flottâmes dans l'air au-dessus des eaux.

- De soi ! Après le Divin fait homme, il y aura l'homme fait Divin.

L'océan se transforma en une multitude de plaques de glace. Tout devint d'un blanc luisant. Notre lumière illuminait tout.

- L'avenir sera le pouvoir divin individuel ?

- Dans l'unité spirituelle du groupe humain, fit-il en chuchotant.

- Ce que certains appellent le corps symbiotique de l'humanité ?

Mon père me répondit par un sourire d'acquiescement.

- Comment cela arrivera-t-il ?

- La cinquième et dernière forme de pardon est d'une puissance extraordinaire, murmura-t-il. *C'est aussi l'expression de la future religion.*

- Comment pourra-t-on la reconnaître ?

- Le vingtième siècle a posé les bases de ce nouveau courant à travers la psychanalyse, la psychologie, la parapsychologie.

- Comment la définis-tu ?

- C'est la religion du Maître Intérieur, de l'Homme-Dieu !

Ces expressions, je les reconnais. Jonathan m'avait dit la même chose. Le futur semblait têtu.

- Quel est le rapport avec le pardon et ce nouvel âge ? questionnais-je, intrigué.

J'aperçus d'autres grandes lumières sur cette banquise infinie. Beaucoup de voiliers avaient disparu.

- Cette forme de pardon est le fait d'un nombre limité de personnes dans le monde.

- Qu'elle est-elle ? demandai-je, impatient.

- C'est la dissolution de la loi même du karma ! m'annonça l'être de lumière.

- C'est le sommet de la pyramide ?

- C'est la création spirituelle d'un éveil subi des individus au bonheur de la paix.

- Une transformation subite ?

Aussitôt, tous les voiliers s'évanouirent. A la place, des milliers d'êtres lumineux recouvraient totalement la glace.

- C'est l'oubli immédiat de la souffrance et de l'égoïsme, leur décréation spontanée, et la diffusion de pensées strictement positives.

- C'est le refus de la loi du Talion, œil pour œil, dent pour dent ? interrogeais-je.

- C'est la désobéissance à Dieu ! déclara l'être de lumière. *C'est l'Homme Divin, hors des lois ! C'est l'expression de la liberté véritable.*

Je restai bouche bée. Désobéissance ? Voulait-il dire autonomie par rapport à Dieu ? Mon ex-haut fonctionnaire de père, si rigoureux et ordonné, tenait un discours d'anarchiste. Bien sûr, il me rappelait mon maître intérieur.

- Comment, toi qui a incarné l'ordre et la loi, peux-tu parler de l'Homme Divin, hors des lois ? Comment peux-tu parler de désobéissance ?

La clarté du soleil s'amenuisa progressivement tandis que celle des êtres augmenta.

- Permets-moi de t'appeler encore fiston.

Je lui accordai un grand sourire tant la question me sembla incongrue.

- *Fiston,* reprit mon père qui traduisit le sourire en accord, *ce que les hommes n'ont pas compris, c'est que toutes les étapes doivent être franchies pour passer aux suivantes. Autrement dit, avant de désobéir, il faut avoir appris à obéir. Avant d'accéder à la liberté, il faut avoir connu l'enfermement, au sens propre comme au figuré.*

- Avant d'apprécier la paix faut-il avoir goûté les horreurs de la guerre ? m'indignais-je.

- La guerre armée n'est que la conséquence d'une absence de paix intérieure, suggéra le sage de lumière.

- Est-ce valable pour soi comme pour le groupe ? Dans ce cas, pourquoi les guerres reviennent-elles sans cesse ?

- Ce n'est pas l'étape qui compte, expliqua le père, *mais l'assimilation des leçons de vie.*

- Tant que l'on n'a pas compris, on recommence l'expérience ?

- On n'empile pas des tranches de vie, comme on le ferait pour des photographies, on les apprend.

J'eus un air interrogateur. Mon défunt père s'en aperçut.

- On n'arbore pas les médailles, dit-il, *on les mérite. N'est libéré d'une leçon que celui qui l'a déjà apprise.*

Mon père s'arrêta quelques secondes pour imprimer en moi le savoir d'un affranchi. Puis, il reprit.

- L'aveuglement vient de ce que les hommes ont oublié leurs vies antérieures et s'octroient le droit à la prochaine étape au nom de l'Histoire.

Je repassais en mémoire les vies antérieures que le cristal avait fait émerger en moi.

- Tu veux dire que l'Histoire dédouane l'homme de son expérience propre ?

- Elle la rend impersonnelle, la lénifie, la surestime et l'expurge de l'essentiel. Alors, nous nous croyons à l'abri des redoutables démons enfouis dans notre subconscient.

- L'essentiel est-il la connaissance authentique ? demandai-je.

- Dieu n'envoie pas piloter une navette spatiale celui qui n'a fait que du simulateur de monomoteur à piston.

L'habile comparaison me frappa.

- Comment as-tu fait pour apprendre tout cela en si peu de temps ? Tu n'es mort que depuis quelques secondes dans le temps humain.

Mon père s'approcha de moi et me prit les mains.

- Plus tu montes dans les sphères spirituelles, me répondit-il, *plus ton temps est dilaté. Une seconde humaine représente une heure pour toi, dans l'espace-temps que tu occupes, mais des siècles pour moi. Au plus haut, se trouve l'instant infini. Le non-temps ! Le présent éternel ! Dieu !*

Tout à coup, l'océan de glace disparut à son tour. Le panorama n'était que lumière diffractée. Nous volions dans une brume étincelante. Des oraisons ondulaient avec douceur. Le plus incroyable était ce sentiment de paix qui m'habitait.

10 - LA MENACE.

Susie Norman glissa discrètement un mot dans la main de Georges Grachek.

- Monsieur le président ?

- Oui Georges ?

- Tu sais que nous avons des spécialistes pour ce genre de question.

- C'est vrai. Vanusen ?

- Oui monsieur ?

- Non, laissez tomber. Susie, demandez au Pentagone de nous envoyer l'équipe ad hoc.

- Steven, on l'appelle E.T., Exotic Team !

- Amusant. Contactez ces E.T. ! Demandez-leur de venir sur le champ à Ramstein.

- Et pour votre conférence de Kiev ?

- Annulez. Non, reportez !

- Bien monsieur.

- Steven ?

- Oui Georges. As-tu songé aux conséquences d'un feu nucléaire en Antarctique ?

- Les mêmes que n'importe où ailleurs.

- Non monsieur le président, intervint Vanusen. *En Antarctique, il n'y a personne, donc aucune victime !*

- Au contraire, Steven ! fit calmement Georges Grachek.

- Explique-toi !

- Si nous voulons venir à bout de ces…objets, il te faudra une puissance colossale. Peut-être plusieurs centaines de têtes.

- Continue.

- En temps normal, les trois effets de l'arme nucléaire sont dans l'ordre décroissant d'importance, l'irradiation…

- Il n'y a personne à des milliers de kilomètres alentour, répondit Vanusen.

- Le souffle…

- Le blizzard souffle presque tous les jours, poursuivit le spécialiste stratégique. *Les pires phénomènes aériens sur la Terre.*

- La chaleur !

- Mon Dieu ! s'exclama le président. *Je n'y avais pas pensé.*

- Je suis payé pour penser quand le président n'a pas encore eu le temps de le faire.

- Je vois que le gouvernement paye aussi ton sens de la diplomatie.

- Monsieur le président, fit Georges Grachek avec une condescendance amusée, *les conséquences de l'enfer*
nucléaire, c'est la fonte de millions de tonnes de glace.

- Et la montée des océans ! répondit gravement le président.

- Et la disparition de milliers de kilomètres de côtes ! renchérit Grachek.

- Nous devons estimer si la menace glaciaire n'est pas plus grande encore….

11 - LA PEUR.

La désobéissance divine, songeai-je, n'est donc accessible qu'à très peu de gens. C'est aussi une prophétie interdite pour le monde actuel. Sauf peut-être…

Je voulus me montrer audacieux et osai une hypothèse.

- Papa ?

- Oui.

- La désobéissance, ça me fait penser aux progrès de la médecine.

- Tout à fait. La médecine procède de ce caractère libertaire vis-à-vis du Créateur. Le vrai problème dans la médecine du futur ne sera pas de remplacer telle technique par telle autre.

- Explique-toi, réclamais-je, thérapeute.

- Toutes les formes de médecine ont des bases efficaces. Il faut simplement accepter que certaines formes de thérapies soient meilleures que d'autres selon le niveau vibratoire du patient.

- Quoi ? Le résultat médical dépend des croyances spirituelles ?

Mon père attendit que ma surprise se transforme en écoute.

- La croyance de ce qui est efficace, du point de vue du malade, de son niveau de conscience, est fondamentale dans la réussite d'une guérison, indiqua-t-il.

Croyance ou désir ? me dis-je.

- Veux-tu dire qu'il y aurait plusieurs médecines, presque autant que d'individus ?

- A mesure que les êtres humains progressent, ils se dirigent vers des formes plus subtiles de thérapies. L'idéal consiste d'abord à connaître le degré d'évolution spirituel du consultant avant de le soigner !

- Pour se soigner, faudrait-il se confesser ?

- Ahahah. C'est un peu ça. Il faut défricher les mauvaises terres.

- Pour accéder à la Terre promise ?

- A ta Terre promise !

Je savourais sa façon de m'élever.

- Il n'y a donc pas de médecine-vérité, m'inclinais-je.

- Non, confirma le père, *car la pensée fait la santé. Il y a seulement la vérité d'une variété de formes et de niveaux de pensées. A chacune correspond l'outil de guérison adapté.*

- Quelle est donc la règle ?

- Plus on est spirituellement évolué moins on a besoin d'utiliser la matière ! répliqua l'initié.

- Tu veux dire les médicaments ?

- C'est ce que je veux dire. La puissance mentale progresse avec le degré d'évolution.

Je m'aventurai vers un sujet tabou.

- Tu penses à la prière, n'est-ce pas ?

- C'est le mot qui s'en rapproche le plus. Ce qui fera la force de la médecine c'est l'implication du thérapeute dans le processus. Mais surtout l'interaction psycho-spirituelle entre le thérapeute et le malade.

- C'est quoi cette interaction ?

- C'est la confiance mutuelle intime. Cette confiance vient du dialogue, du temps passé, des explications de ce qui semble exister, de ce que l'on ressent, de ce que l'on croit…

- Bref, dis-je, de ce que l'on est !

De temps en temps, j'entendais une musique légère. Je me demandai d'où elle pouvait provenir.

- Rappelle-toi : l'objet observé dépend de l'observateur. Ce principe de la mécanique quantique s'applique à la médecine, et même, à toute chose de la conscience.

- Que veux-tu dire ? La médecine clinique est-elle une supercherie ?

- Comme l'éducation des enfants, la médecine a généré des réflexes de taylorisme : on produit industriellement de la santé, on ne la pense pas ! On n'y croit pas de l'intérieur.

- Que faudrait-il faire ?

- De même que les hommes ont invoqué les dieux, les saints, les forces extérieures à lui, les médicaments sont les formes modernes d'incantations.

Je pensai plutôt transfert moderne de responsabilité.

- Tu crois que le subconscient est la clé ?

- Chaque médecin devrait passer au minimum une à deux heures avec son patient pour lui apprendre à se découvrir.

- Mais, il ne gagnerait pas sa vie !

- Toi qui te destines à guérir les autres, tu dois savoir que l'esprit de la médecine est le bonheur.

- Et l'objet de la médecine, son erreur ?

La rime le fit sourire.

- Si par objet tu entends médicament ou action curative, tu as raison. C'est comme si tu attendais qu'un séisme advienne avant de construire solidement.

Les priorités aller peut-être changer.

- Ce n'est pas de médecins dont on a besoin alors, mais de psychiatres !

- Tu ne crois pas si bien dire. L'humanité a besoin d'hommes et de femmes formés à la compréhension des mécanismes qui freinent l'accès au divin. Demain, on consultera les spécialistes de la psyché comme on le fait aujourd'hui pour les médecins.

La solution, d'abord incongrue, me parut bien plus logique que ce que les apparences dévoilaient.

- Tu penses que ce qui semble une maladie physique est une maladie mentale.

- Maladie mentale ! Voilà un frein considérable. S'il est admis que l'on soit malade dans le corps, l'intolérance ambiante condamne l'individu courageux qui souhaite résoudre les fondements mêmes de ses déséquilibres intérieurs.

- Explique-toi.

- L'ostracisme envers les patients des psychologues ou des psychiatres est une forme de racisme. Ils sont dérangés, fous ou fragiles. En réalité, tous les hommes devront passer par une thérapie intérieure pour retrouver le chemin de l'Homme-Dieu !

Je songeai à l'histoire de la médecine et me rappelai que les thérapies avaient progressé du plus grossier au plus subtil. Je souhaitais m'en convaincre.

- Pourquoi ?

- Parce que l'essence de la maladie est le stress et la peur. L'implication du thérapeute dans toutes les dimensions du malade est fondamentale. Le thérapeute doit comprendre que c'est le subconscient qui produit l'état de la maladie au plan personnel, comme collectif.

J'adoptai un langage contemporain.

- C'est finalement le service avant-vente et après-vente qui importent le plus ! C'est bien ce que tu veux dire ? fis-je, un peu troublé par cette logique.

- La maladie n'est qu'un constat. On ne guérit pas en faisant taire de manière totalitaire les symptômes, tel un suzerain envers ses vassaux. La médecine est souvent l'esclavagiste du corps. C'est pour cette raison que le corps se rebelle de plus en plus violemment.

J'eus l'impression d'être à la faculté de médecine. Mon père aurait fait un excellent professeur.

- C'est quoi la santé alors ?

- La santé est avant tout une affaire de prévention. La maladie c'est l'échec d'une bonne santé. C'est un état de déséquilibre !

- L'équilibre humain est souvent instable.

- La convalescence doit être accompagnée. C'est le moment le plus important pour s'assurer que les conditions de bonne santé sont bien réunies. A quoi sert de soigner, si les causes profondes de la maladie ne sont pas évacuées ?

Causes profondes, me répétais-je. Facile à dire. Pourtant, elles apparaissent souvent en plein jour.

- Notre monde, papa, est un monde de productivité ! Tu l'as vécu bien avant moi !

- Non !

Je relevais les sourcils.

- Comment ça, non ? Les chefs d'entreprise n'ont plus que cela à la bouche.

- La productivité est un alibi dont tu crois qu'il régit le monde. Ton monde, fit-il détaché des terrestres turpitudes, *est un monde de lobbies, un monde où l'on pèse de son pouvoir de nuisance et de corruption. C'est encore la loi du plus influent.*

Cette expression me rappela sa théorie du syndrome de la gravité qui barre la route au merveilleux.

- Alors, nous n'avons jamais évolué ?

- Ce qui a évolué c'est l'échelle du problème : la mondialisation. Tous les grands défis, sans exception, ont déjà leurs solutions sur la Terre. Mais elles sont masquées par les lobbies.

- Les lobbies ?

- Les groupes de pression défendent des intérêts partisans. Il suffirait d'un peu de bon sens pour les faire éclater et mettre au jour les vraies solutions.

- Tu ne serais pas un peu sectaire ?

- Il n'y a de sectaires que les lobbies puisque c'est là leur définition !

- Comment reconnaît-on une bonne solution ?

- Lorsqu'il y a bénéfice mutuel un fois les dogmes écartés !

- Tu ne peux ignorer la productivité indispensable au commerce.

- C'est vrai, on doit produire vite, bien et pour le moins cher possible. Ceci est une conséquence de la société de consommation. On voit apparaître de plus en plus de comportements inversés.

- *Inversés ?* fis-je, déconcerté.

On crée des besoins de consommation en fonction des stocks à écouler. Le produit vient avant le besoin ! L'optimum économique vient avant la mise sur le marché.

Je laissai voguer mes pensées. Je me souvins d'une anecdote humoristique. Deux vendeurs vont en Afrique pour y étudier la possibilité d'y vendre des chaussures. Ils reviennent au siège de leur société après un long parcours. Le pessimiste annonce qu'il ne vendra jamais de chaussures parce que personne n'en porte. L'optimiste rétorque que le marché, au contraire, est immense car il n'y a pas de concurrence. Ainsi va la création des besoins. Mon père avait lu mes pensées.

- La solution que les hommes du marketing ont trouvée consiste à créer des besoins capables d'absorber des productions prolifiques. L'équation est simple : « économies d'échelle » égal « augmentation des marges ».

- C'est bien normal, l'actionnaire ne voit que le retour sur investissement.

Le visage de mon vis-à-vis s'assombrit.

- Le chef d'entreprise n'est plus qu'un pourvoyeur de rentabilité financière.

- C'est pourtant la publicité qui fait vendre.

- Chaque fois que tu vois une publicité, c'est qu'un stock s'est mal vendu, ou doit se vendre, et non parce que le produit est bon !

- Pourquoi me parles-tu de tout cela ? Nous discutions de la santé des êtres humains.

- Les médicaments, indiqua gravement mon père, *existent avant que les maladies ne soient déclarées, orchestrées, c'est-à-dire médiatisées.*

Je m'emportai.

- Mais le sida…

- Excellent prétexte pour obtenir des financements à peu de frais.

- Je ne te suis pas…

- Même si les dons font du bien à l'âme, ils financent la gabegie de la concurrence pharmaceutique.

- C'est un moteur d'émulation.

- C'est surtout un gaspillage d'énergie inconsidéré ! Les scientifiques eux-mêmes le savent bien.

- C'est-à-dire ?

- Si dans chaque discipline, les efforts étaient concentrés, l'humanité ferait des miracles. L'économie d'aujourd'hui n'a pas de projets mais un système. Beaucoup justifient le système et non les projets !

- C'est un comble !

- Le comble c'est que la santé ne soit qu'un moyen supplémentaire pour servir les outils de production.

- Mais la motivation…

- Même la recherche de la motivation des collaborateurs des entreprises n'a d'autre fonction que de produire mieux.

- Y a-t-il une l'issue à cette logique incontrôlable ?

- L'histoire retient les réalisations et non les luttes de pouvoir. Que l'homme d'aujourd'hui se concentre sur ses créations et il deviendra heureux.

- Tu crois en une économie mondiale des projets ?

- L'informatique et la communication vont bouleverser ta conception de l'économie de la fuite en avant. Un jour les hommes comprendront qu'une seule cause vaut la peine de s'investir : le bonheur partagé !

Je compris que ce jeu de questions-réponses parvenait à son terme. Le débat, pensai-je, n'a d'intérêt que s'il est suivi de l'action et de l'expérimentation. Il ne sert à rien de discourir pour le seul plaisir de l'intellect. La grandeur de l'humanité vient de ce qu'elle transforme sa pensée en réalisations.

- Fiston, soit vraiment toi-même et tu prendras conscience de ce que je viens de te dire.

- Oui. Que puis-je faire maintenant ?

- Dans quelques heures tu rencontreras une de tes connaissances. Soit audacieux et va à la rencontre du paysage que tu as construit !

- Où ça ?

- Il suffira de te laisser guider par tes intuitions. Tu le sauras très bientôt.

- Tu es si mystérieux !

- Une dernière chose. Quoi que tu apprennes sur toi-même et sur mon passé, sache que je t'ai toujours aimé…et que je t'aimerai à jamais…

Mon père disparut après qu'il eût rayonné son amour.

Débordant d'enthousiasme, Je voulus revenir au monde terrestre. Je compris que ma rencontre de la veille avec Jonathan, l'image de moi-même dans une vie future, n'avait été que le prologue à une transformation prodigieuse, celle de l'illumination. Mon défunt père venait de m'en montrer le chemin *: le bonheur est absence de peur !*

Je me réveillais dans une douce somnolence. Les quelques degrés de température qui m'accueillirent n'eurent qu'un lointain effet sur mon corps étonnamment protégé par la proximité d'un feuillage généreux. La Terre semblait me réchauffer de ses forces telluriques. Les ondes de ce réseau primordial semblaient répondre à la lune que j'aperçut en ouvrant mes paupières. Le luminaire noctambule surplombait la cuvette montagneuse. Il laissait apparaître son évanescente clarté derrière quelques filets nuageux.

Bientôt le royaume de la nuit céderait devant la céleste vision d'un soleil glorieux qu'une aube timide annonçait. Les traits d'une nature hospitalière vinrent structurer mes pensées objectives, moi le voyageur de la nuit. Le maillage des racines arboricoles me rappelèrent la toile mondiale de la communication.

Internet ! Voilà, j'ai trouvé ! Je dois aller chez Solange, mon amie spécialiste du surf planétaire. J'y trouverai refuge au cœur même du monde ouvert aux révélations ! La foule, cette ennemie d'autrefois, sera mon isoloir.

Je me mis debout prestement et gonflais mes poumons d'une nouvelle vitalité. Je me mis à rire de mes sinusoïdes d'émotions. Je recouvrais mon naturel optimisme.

Si les hommes pouvaient garder espoir, me dis-je, ils sentiraient comme moi le goût parfumé de la respiration.
Je me souvins que j'étais devenu *l'Ermite du Temps* après que mon père, pressenti pour cette mission, ait succombé à une crise cardiaque. Pour me rassurer, j'entreprit de sortir le cristal de son écrin sphérique. Lorsque j'eus enfoui ma main dans ce ballon siliceux et évidé, je ressentis l'extrême froideur intérieure de la cachette cristalline. Je sortis enfin, en le dressant devant moi, le cristal aux huit facettes. A travers le joyau, l'astre du jour fit éclater sa lumière dans un arc-en-ciel sublime. Je poussais un gémissement de satisfaction.

En une fraction de seconde, j'eus une intuition étonnante…

Une fois à l'air libre, les ondes que projetait ce calice cristallin étaient une source de pouvoirs et de bien-être intérieur pour les êtres restés à proximité. C'était malheureusement une véritable balise que des âmes mal intentionnées pouvaient repérer très facilement à des centaines de kilomètres, avec un appareillage adapté.

D'un autre côté, lorsque le joyau était enserré dans sa *sphère de silence*, nul ne pouvait l'isoler géographiquement. Le point noir, c'était ce que j'avais vécu : dans le temps dilaté, celui des défunts, mes protections lumineuses n'existaient plus en dehors de mon propre état intérieur. Le cristal était resté, pendant mon horrible expérience, dans sa tanière basaltique.

Ainsi, avais-je été agressé par des créatures dont le royaume était précisément cet espace-temps. Seul le retour au temps humain me

prodiguerait un rempart mental suffisant. En m'alourdissant, mon corps physique me protégeait…sauf dans mes escapades nocturnes où le corps astral pouvait se séparer de la chair.

Donc, me dis-je, quel que soit le temps dans lequel je suis, si je sors le cristal, on peut me repérer et je peux me faire appréhender. Si je l'introduis dans la sphère, je peux me faire agresser par des entités, à moins que je n'élève *par moi-même* mes vibrations !

Le dilemme était donc proprement cornélien. La seule issue était bien l'élévation spirituelle, à jamais par l'effort personnel. Je décidai de revenir au temps humain. Je cacherai ensuite le cristal dans son enveloppe protectrice.

Soudain, un protecteur m'interpella…

> *La menace est à l'ignorance ce que la bonté est à la connaissance : un moyen d'exister !*
> (Manuscrit des Révélations Futures).

Puis, selon les instructions de Jonathan, j'imprimai la pointe opaque du joyau au sommet de mon crâne.

Des phénomènes se produisirent…

12 – LE VOLCANOLOGUE.

Trois-Bassins. Dimanche 12 août, 7h25.

Je m'étais mis en marche vers la route de la Plaine des Cafres, en direction de l'Ouest. Je n'avais pour seul bagage que le sac à dos dans lequel j'avais introduit mon curieux ballon de baudruche. J'avais abordé une départementale après un parcours pédestre en épingle. Selon mon maître Jonathan, l'humanité vers laquelle mes pas me conduisaient promettait de s'ouvrir aux ondes puissantes de l'amour.

Solange Laville résidait à Trois-Bassins à quelques kilomètres de là. Une chance qu'il ne faille pas aller à sa résidence universitaire à Saint-Denis. C'est dimanche. Elle doit être chez ses parents.

Le pas léger, j'abordai la distance avec la facilité d'un marathonien. Les expériences de la nuit précédente avaient été comme un catalyseur d'énergie.

Je contemplais en chemin la lumière végétale aux couleurs vives des tropiques. Aucune brume ne venait dissoudre ou atténuer l'éclat des nuances primaires. Je croisais des jacarandas fleuris, au mauve éclatant. Ils me rappelèrent l'aura violette de mon mentor.

Ceci est la pureté des origines adamiques, pensai-je dans un accès de poésie.

Le chemin caillouteux de mes premiers pas déroulait désormais une rugueuse bande d'asphalte que quelques rares véhicules empruntaient vers ma destination dominicale. Il était tôt. L'astre cerise, puis abricot dardait ses rayons citronnés sur l'océan rectiligne. La vie reprenait ses droits temporairement reniés.

Trois-Bassins était probablement la ville la plus fleurie de l'île. Arrivé au seuil de la villa des Laville, bordée de bougainvillées, j'hésitai un instant. Qu'allais-je dire de mes aventures avec le cristal ? Comment expliquer l'arrestation de mon père et de ses amis ? Pourquoi et comment avais-je échappé aux fourches caudines de l'implacable service secret français ? Comment les prisonniers avaient-ils été ensuite libérés ? Comment et

pourquoi mon père était-il mort ? Autant d'explications à donner à d'embarrassantes interrogations.

Je fis un mouvement vers la sonnette en me disant que les réponses viendraient avec l'intuition. J'appuyai sur la commande. Je devinais le tintement d'un carillon dans l'enceinte de la demeure. Je patientais. Peut-être venais-je de réveiller un habitat plongé dans un sommeil onirique ?

Solange n'était pas ma petite amie, mais nos premiers rapports promettaient une issue amoureuse. Solange était d'une exquise douceur et d'une intelligence rationnelle, presque exclusivement tournée vers le pragmatisme. Sa disposition aux études lui assurait un crédit notoire dans sa famille et ses relations. Solange Laville était étudiante en sciences économiques. Elle préparait un doctorat sur les effets d'Internet dans l'économie mondiale. Un sujet passionnant, assurait-elle, la révolution des révolutions !

Personne ne vint. Je fis une nouvelle tentative en effaçant mes remords pour une telle incorrection. Après tout, il n'était que sept heures et demie. Un vrai sacrilège pour les amateurs de grasse matinée dominicale.

Quelqu'un tourna la clef de la porte d'entrée. Je respirais posément pour réciter des excuses dans la pure tradition d'une éducation travaillée. Je me mis à sourire de mes convenances aristocratiques qui tranchaient singulièrement avec le paroxysme de mes expériences de l'esprit.

Une silhouette embrumée se présenta sur le perron. Je la reconnus immédiatement. Malgré une robe de chambre encore flétrie par les plis d'un rangement désordonné, Solange apparut dans la clarté matinale. Son teint de cafrine ne souffrait pas de la coutumière lividité des occidentaux à peine éveillés. Seuls ses cheveux, rapidement brossés, trahissaient un réveil trop récent. Sa silhouette de mannequin seyait parfaitement à ses vingt-trois ans. Sa peau de bois exotique bondissait de vigueur. Elle afficha un sourire spontané dans ma direction.

- *Salut Willyam, t'es tombé du lit ?* fit-elle en s'approchant de moi.

Elle libéra le portail de son verrou protecteur.

- *Pas vraiment. Je n'ai pas dormi sur un lit mais dans la forêt.*

- *Quoi ? T'as fait nuit blanche ?* questionna-t-elle.

- *Elle fut noire puis blanche ! J'ai très mal dormi, mais j'ai dormi,* dis-je en me penchant pour l'embrasser sur ses joues parfumées.

Solange, aux couleurs d'ébène, ne manquait jamais d'apparaître aussi soignée que possible.

- *Entre et raconte-moi.*

Solange me précéda. Nous passâmes la porte qu'elle referma élégamment.

- *Veux-tu un café ?*

- *Non, un thé, si tu as.*

Tout en se dirigeant vers la cuisine, elle poursuivit son interrogatoire. Je la suivis et posai mon précieux sac à mes pieds. Elle m'invita à m'asseoir.

- *Que t'est-il arrivé ? Et ton père où est-il ?*

- *A l'heure qu'il est, je l'ignore,* dis-je, embarrassé. *Il a été arrêté, puis libéré, lui et deux de ses amis, dans le cirque de Cilaos.*

- *Pourquoi ont-ils été arrêtés ? Qu'ont-ils fait d'illégal ?* interrogea Solange Laville, tout en préparant une théière. Darjeeling ?

- *Va pour un Darjeeling ! Ils n'ont rien fait qui ne soit interdit par la loi. C'est moi qu'ils recherchaient. Ma famille n'était probablement qu'une monnaie d'échange.*

- *Dans ce cas, pourquoi es-tu recherché, et par qui ?* s'étonna Solange.

- *Te rappelles-tu le message que tu devais envoyer sur le net ?*

- *Oui parfaitement. Je l'ai adressé à la liste de correspondants que ton père a indiqués sur une feuille. C'est ta mère qui me l'a remise. Je pense que tu sais déjà tout cela ?*

- Oui, oui, je suis au courant. Justement, as-tu bien lu le contenu du message ?

- Oui, je m'en souviens très bien puisque nous étions ensemble la semaine dernière lors de l'éruption de la Fournaise. Génial le spectacle ! En revanche, je n'ai jamais vu le moindre cristal tomber de ce feu d'artifice.

- Que disait le message exactement ? C'est très important pour moi. Peux-tu m'en donner un exemplaire, avec la liste d'adresses ?

- Bien sûr Willyam. Attends-moi quelques secondes.

Solange Laville disparut dans les dédales de l'imposante villa.

Je vis que la bouilloire dégageait une vapeur d'eau, semblable aux fumées nonchalantes du volcan avant le brasier des tours incandescentes. Le sifflement du mécanisme m'alerta du niveau d'ébullition de sa note aiguë. Je mis un terme aux jets de gaz enflammés de la gazinière en pivotant le bouton de Bakélite. Je pris ensuite une serviette pour m'épargner les brûlures du métal chauffé. Je versais l'eau crépitante dans l'orifice du récipient de concoctions. Je plaçais ensuite tasses et théière sur la table centrale. Je m'assit et attendis.

Il me sembla entendre la voix de Solange. Ma nuit perturbée devait me jouer de nouveaux tours de perceptions extrasensorielles. Même en tendant l'oreille, Je ne compris un traître mot d'un monologue mâchouillé. J'entendis également le cliquetis d'un clavier informatique.

J'ai vraiment besoin de dormir, fis-je pour moi-même.

Impatient, j'étais sur le point de me lever lorsque Solange apparut à nouveau. Elle me tendit la copie du mel.

- *Tiens, c'est ça,* annonça-t-elle en détournant le regard vers la table dressée.

- Bien, bien, je te remercie.

Je m'efforçai de me concentrer malgré une dette de sommeil non soldée. Je lus le texte :

« *Diffusez ce message au plus grand nombre !*

La Terre vient de révéler l'existence d'un cristal aux pouvoirs étonnants.

Mardi 7 août dernier, après l'éruption du Piton de la Fournaise (île de la Réunion, département français, océan indien), un gros cristal a été découvert dans les scories basaltiques. Ce diamant semble avoir des caractéristiques antigravitationnelles : des expériences de lévitation ont été réalisées. Il permet, par ailleurs, des visions dans le temps. Il pourrait avoir d'autres propriétés, plus curieuses encore. Il pèse environ cinq cents grammes et mesure vingt-deux centimètres sur douze. C'est un octaèdre, translucide d'un côté, et opaque de l'autre.

Nous sommes en parfaite santé mentale et physique. Il est probable que certains tenteront de s'en emparer pour se rendre maîtres de ses pouvoirs. Nous invitons tous les chercheurs et journalistes désireux d'approfondir les expériences de se faire connaître par le canal d'Internet à l'adresse de l'expéditeur. Toutes ces expériences auront lieu sur un site et à une date choisis par nos soins. Fin de message. Signé : P.G.»

Je parcourus rapidement la liste d'adresses. En dehors des noms de grands magazines scientifiques et généralistes, je ne reconnus aucun des patronymes cités, à l'exception d'un américain : Larry Greenwood ! Il avait interviewé mon père quelques années auparavant.

J'estimai à une trentaine le nombre de ces personnalités. Mon père avait bien fait les choses. Solange était restée fidèle au sens de notre aventure.

Elle versa le thé infusé dans la tasse qui me faisait face.

- As-tu reçu des messages de ces correspondants ? repris-je.

- Oui, quelques-uns. Une dizaine.

- Que disent-ils ?

- Ils proposent tous une rencontre avec ton père pour évaluer le cristal mais…dans leur laboratoire.

- J'en étais sûr. Ils veulent le beurre et l'argent du beurre !

Je me mis à réfléchir aux conséquences d'une telle option. Le cristal resterait probablement entre les mains des expérimentateurs. Voir dans le futur n'aurait certainement aucun intérêt pour eux. Le discrédit, parfois injuste, de la voyance n'apporterait que confusion dans les esprits. Non ! Ce qui les intéressait ne pouvait être que l'antigravitation. Ce domaine d'investigation était une source de profits extraordinaires. Tout ce qui doit être soulevé : construction, ouvrages d'art ; tout ce qui vole : avions, fusées, navettes spatiales, tout cela pouvait être transformé. Mieux ! Tous les moyens de transport allaient être bouleversés. L'énergie nécessaire à ces moyens de locomotion allait être réduite à peau de chagrin.

Opportunité ou menace ? m'interrogeais-je soudain. Opportunité de progrès ou menace sur des intérêts économiques ?

Je méditais…

Le pétrole ! m'écriais-je intérieurement. Les pétrodollars sont encore trop nourriciers pour s'aventurer vers une autre technologie. Les investissements réalisés autour du pétrole sont trop colossaux pour tenter une autre voie !

Voiture, camions, avions, usines, par dizaines de milliers, de millions. Tout tourne autour du pétrole. Toutes les taxes, ou presque, ont un lien avec le pétrole. Mon Dieu que le changement sera douloureux ! Les nations elles-mêmes n'ont aucun intérêt à perdre cette manne fiscale indirecte. Tout le monde paie la facture de la pollution pour les intérêts d'une poignée de marchands pétroliers. Nous épuisons nos réserves sans imaginer une solution équivalente d'une telle envergure. Ce cristal est une bombe atomique économique pour le château de cartes pétrolier. Bientôt, il n'y aura plus de cartes et encore moins de château ! L'homme de la rue devrait applaudir cette découverte, mais l'économiste pourrait l'aplatir ! Ses théories des flux marchands dans un monde civilisé s'écrouleraient sous le vent de l'onde de choc cristalline.
Toute opportunité pour l'un est une menace pour l'autre ! conclus-je.

Tout n'est qu'énergie. Dans un monde commerçant, l'énergie a un prix. Ceux qui la possèdent en fixe le montant, fut-il collégial. L'énergie est la vraie richesse ! La grande conspiration vient de la maîtrise de l'énergie. Le reste n'est que transformation de cette manne, le bas-œuvre. Le pétrole, lui, est l'œuvre-au-noir.

Même le soleil, pourtant gratuit aux milliards d'habitants de la planète, a son prix. Je bus une gorgée de thé en poursuivant ma méditation. Héliotropisme ! Affaire et tourisme…C'est peut-être là que réside la future revanche des pays pauvres dont Jonathan m'a parlé : *la richesse solaire !*

Je fus interrompu par Solange.

- *Willyam, tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu serais menacé d'arrestation,* s'enquit-elle.

- *Précisément parce que je possède le cristal ! Je ne représente rien pour mes poursuivants en dehors du joyau.*

- *Pourquoi, c'est toi qui l'as ?*

- *Oui, je suis parti du campement en l'emportant,* annonçai-je.

- *Où l'as-tu mis, dans ton sac ?* questionna-t-elle avec insistance.

- *Mon sac ne contient qu'un ballon,* affirmai-je en arrondissant la toile sur la forme sphérique.

- *Où est-il alors ?*

- *J'ai mis le cristal dans un lieu sûr, à l'abri des indiscrétions. Je ne peux t'en dire plus.*

- *Pourquoi tant de secrets ?*

- *Il y a eu trop de personnes inquiétées. Je ne voudrais pas que tu grossisses la liste.*

- *Pourquoi penses-tu que l'on pourrait me soupçonner d'être en relation avec cette affaire ?* questionna l'hôte.

- Tu as deux bonnes raisons, Solange. La première, c'est que tu étais au volcan avec moi. La seconde, c'est que les messages sur le web sont partis de chez toi ! D'ailleurs, je suis très étonné que tu sois encore ici.

- Dis que ça te dérange de me voir !

- N'as-tu pas reçu la visite de quelqu'un ? De la gendarmerie par exemple ?

- Euh…non. Cette semaine, j'étais dans ma chambre universitaire. Les messages sont partis d'ici, de la villa.

- Bon, bon, OK, répondis-je rasséréné, tout en conservant un doute imperceptible. *Ils n'ont peut-être pas encore été informés par le réseau des journalistes. Tout le monde sait que la presse à des accointances avec les services secrets.*

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- As-tu déjà entendu parler des RG, des Renseignements Généraux ?

- Ce sont les télécoms ?

- T'as jamais remarqué que les collaborateurs des entreprises apprennent toujours par les médias ce qui se passe chez eux.

- J'ai peur de ne pas com…

- Les journalistes sont très forts pour savoir, avant les intéressés, à quelle sauce ils seront mangés. Il y a ceux qui font la cuisine, ceux qui la goûtent…

- Et ceux qui marinent dans le bouillon. Quel rapport avec le cristal ?

- Je ne sais pas encore de quel côté de la fourchette je me trouve.

Solange fit une mine crispée. Elle absorba rapidement le breuvage ocre qu'elle avait oublié de sucrer. Je sentis une tension inhabituelle chez elle. Pour la première depuis notre rencontre, j'eus le sentiment qu'un fossé s'ouvrait entre nous. Je ne voulais pourtant pas que le cristal ne devienne un

obstacle à notre passion. Je la regardai attentivement en cherchant ce qui pouvait créer cette intuitive sensation de malaise.

Souvent, me dis-je, un événement ou un choix vous isolent du monde. Peut-être la paranoïa m'envahit-elle de son venin fétide ? Peut-être les secrets de l'Arche dont Jonathan m'a parlé ont-ils fait de moi un prisonnier du temps ? Pourquoi me rejetterait-elle ? Elle n'a aucune raison de me repousser. Au contraire, tout a bien commencé : nos fins de cours à la fac, nos soirées au cybercafé, nos excursions en forêt. Je n'ai jamais remarqué la moindre anicroche. Je dois me faire des illusions. Des pensées négatives doivent prendre possession de ma psyché. Les derniers soubresauts de ma nuit cauchemardesque reviennent sûrement à la surface. Mes peurs s'étalent dans la vase filandreuse de mon inconscient.

Je restai un moment à visiter mes doutes. Les prophéties que Jonathan, mon maître intérieur, m'avait transmises étaient de lumineuses révélations dans ce monde pétri par la peur. Elles ne cessaient de me troubler. Elles agissaient comme une armure invisible que j'apprenais encore à porter. Jonathan m'avait promu guerrier alors que je n'étais qu'étudiant. La cuirasse ne m'accordait pas encore son office protecteur. Son métal n'était pas refroidi par la sagesse du temps. Mon épée de cristal était le summum de la magie. Mais elle était enfouie dans un fourreau que je ne pouvais dévoiler au grand jour. Je n'étais plus qu'un être fragile et sans prétention. Je revins à des considérations plus humaines et emplies de bonnes manières.

- Solange, j'espère que je n'ai pas dérangé tes parents ?

- Non, ils sont partis…en voyage.

- Ah, tant mieux. Je sais qu'il est indécent de déranger les gens le dimanche.

- Au fait, où comptes-tu aller ? questionna-t-elle.

- Je ne sais pas encore. Je n'ai pas beaucoup de solutions. Si je veux leur échapper, je dois me réfugier dans un endroit qu'ils ne pourront pas trouver. Il est certain que je ne pourrais aller ni à la faculté, ni chez moi.

- Veux-tu rester un moment ici ? J'expliquerai à mes parents, proposa Solange.

- Ce serait avec un très grand plaisir, fis-je en me rassurant sur l'habituelle hospitalité de mon amie*, mais je crains que tu ne sois rattrapée tôt ou tard par les agents. Mon père est un expert pour les reconnaître. Il savait qu'ils nous retrouveraient.*

J'entendis soudain le bruissement d'une douche qui coulait. Je m'interrogea sur son origine. Il y avait donc un inconnu dans la maison.

- Tu ne m'as toujours pas dit comment tu leur as échappé, continua Solange, *alors que ton père et ses amis ont été arrêtés.*

Elle prit soin de couvrir, de sa voix, le ronronnement d'une cascade de robinetterie.

- C'est compliqué à expliquer, répondis-je, gêné, plus attentif aux étranges flux aquatiques de la salle de bain qu'à la conversation. *Euh, disons que j'ai couru plus vite qu'eux…*

- Tu as couru plus vite ?

- Je…je connais bien les environs.

J'eus un peu honte de ce mensonge par omission. Il manquait, bien sûr, l'essentiel de l'explication. Cette dernière aurait été si incroyable qu'elle devenait inutile pour la simplicité de nos échanges.

Une porte claqua et les bruits d'un pas empressé se dirigèrent vers la cuisine où nous nous trouvions. Un homme de grande stature se présenta dans l'encadrement de la porte. Je reconnus la mâchoire émaciée et le crâne dégarni de Jean Martin, le volcanologue.

Je me propulsa une semaine en arrière sur le sentier de la Plaine des Sables qui menait droit au Piton de la Fournaise. Jean Martin était l'un des trois volcanologues qui nous avaient accompagnés vers les hauteurs de l'enclos réunionnais. Je ne sus si j'étais heureux de le retrouver. Après tout, nous avions partagé les douleurs de l'ascension et les joies de l'explosion volcanique.

Je ressentis une jalousie naissante.

Pendant que j'avais servi de repas à des bêtes infernales, Solange et Jean avaient probablement dormi ensemble cette nuit. Je sentis monter la colère de la trahison. J'ignorais jusqu'alors ce ressentiment, surtout envers un homme pour lequel j'avais une haute estime. Je n'avais jamais été officiellement le compagnon de Solange. Aussi, le champ était-il libre pour n'importe quel prétendant amoureux, pour autant qu'il s'agisse d'amour. Jean ne pouvait donc pas avoir trahi une quelconque fidélité. Solange, elle, avait été d'une perfidie aboutie. Ou d'une hypocrisie redoutable. Ma confiance fut sévèrement ébranlée. J'aimais les choses simples et limpides. Peut-être avais-je pris mes désirs pour des réalités.

Les caresses à peine équivoques, les effleurements plus qu'amicaux de la belle fleur des îles sentaient le doux parfum d'une communion promise. Moi, le sentimental, j'avais juste oublié que les roses ont des épines. Pour les cueillir, il faut prendre mille précautions. Ici les roses poussaient peu. Elles étaient surpassées par mille essences chromatiques. J'étais plus exposé que jamais au venin de l'efflorescence tropicale. J'étais bien loin des régions aux roseraies. J'habitais celle des effluves foudroyants. Solange jouait à merveille de cette séduction pimentée. Le goût de cet adultère imaginaire me sembla plus qu'épicé.

- *Que…Que fais-tu là ?* bredouillais-je.

- *Salut Willyam, je viens prendre le petit déjeuner.*

Après avoir été le futur ex-amoureux de Solange, j'en devins l'ex-futur. L'amertume de la défaite vint m'arracher des grimaces d'émotion dans un cœur mal préparé aux coups de fouet du libertinage. Solange ressemblait désormais aux alamandas, ces fleurs au jaune vif superbe qui écartent leurs pétales à l'extrême pour prendre au piège les ignorants de son poison mortel. Bien des métropolitains avaient succombé à la violence de ses sécrétions chimiques fatales.

- *Ah oui ! Le petit déjeuner,* m'étonnai-je, maladroit. *Bien sûr, c'est l'heure !*

Je contins ma haine pour ne pas retomber dans les affres du cauchemar.

- Ca me fait plaisir de te revoir, inventai-je. Pour Solange et toi…je… j'ignorais que…

Solange rougit derrière sa peau cuivrée.

- Oh ! Tu sais, c'est très récent. Et toi ? Que fais-tu ici ? interrogea Jean Martin.

J'eus le regard absent.

La jalousie, me dis-je, n'est pas un péché, c'est une prison ! Celle de la possession d'un être. Une prison plus douloureuse pour soi-même que pour l'autre. *Avoir un être* ! N'est-il pas plus absurde contradiction ? Ces deux auxiliaires du langage humain, avoir et être, apparemment anodins, surgissaient dans une nouvelle vision. Dominer, posséder ce qu'il est impossible d'attraper : *l'intangible légèreté de l'être*. L'être, cet appel aérien de la création. Mieux que le vent, l'être, ce quelque chose d'insoumis, se répand comme une onde immatérielle. Si la brise joue de ses airs invisibles, l'être, lui, n'a de jeu que ses illusions du *pare-être* éphémère.

L'être n'est pas invisible, il est imprévisible !

La posture athlétique du scientifique ne pouvait pas m'échapper. Ni à mes oreilles d'ailleurs. Il m'adressa la parole.

- Alors Willyam ! Que fais-tu ici ? insista Jean Martin.

- Je cherche refuge. Je suis poursuivi pour une raison que je commence à deviner, et qui n'a aucun rapport avec la justice humaine.

Je me levai et lui tendis la main, suivant par-là une courtoise tradition séculaire. Beaucoup ont oublié que cette main tendue signifiait à l'origine, dans des temps reculés, l'absence d'une arme pour engager une conversation. Mieux, elle sollicitait le fidèle engagement d'une paix durable et loyale. Le sens vieillot de ce geste aussi commun prit pour moi une dimension profonde et sincère. Elle portait le caractère lumineux d'une leçon de vie récemment assimilée.

- Explique-toi ! réclama le scientifique.

- Je vais plutôt te résumer, lui répondis-je.

- C'est mieux.

- Après notre ascension au Piton de la Fournaise, tu te souviens que j'ai filmé son éruption.

Il acquiesça par un mouvement de tête.

- En visionnant le film, le lendemain, mon père s'est aperçu qu'un objet brillant était sorti après cinq heures d'activité volcanique.

- Oui, j'ai le lu le message.

- Nous sommes ensuite aller le chercher et nous avons constaté qu'il possédait des pouvoirs étranges. C'est pour cela que des agents secrets sont à nos trousses.

Je n'osais révéler la mort de mon paternel. J'en portais une forme de responsabilité.

- Des agents secrets ? Que de mystères ! Pourquoi ne donnes-tu pas ce qu'ils cherchent ?

- Pardon ?

- Ce serait plus simple pour tout le monde. Tes parents seraient libres de leur mouvement et la vie reprendrait son cours normal.

Je souris à cette phrase. Comment la vie pourrait-elle reprendre son cours normal ?

Je fus surpris par cette proposition apparemment frappée au coin du bon sens. Finalement, elle tombait comme une option rassurante. Adieu la tension de la proie pourchassée. Le retour à la normalité était séduisant.

Une vie bien rangée dans les placards de la société hautement organisée ouvrit une brèche dans la foi du jeune thérapeute que j'étais.

J'entrevis le déroulement de ma propre vie. Des études, des examens, un cabinet médical et des centaines de clients-patients pour gonfler un compte en banque digne de cette profession libérale. Ensuite, des projets, des achats, des investissements. Puis, de nouveaux besoins assouvis pour combler un vide qu'un malaise indéfinissable et pernicieux pourrait venir troubler. La normalité ! Voilà qui rassurait les membres de la tribu. Le risque, c'est bien connu, c'est pour les autres. Vous savez, ces fous qui s'engagent dans une aventure sans certitude du résultat.

Hors de la mécanique, n'y a-t-il point de mouvement ? *« Il faut être inconscient pour plonger dans un océan dont on n'apercevrait que la surface »,* assure le médiocre. Des prédateurs attendent-ils sous les vagues chantant leur traître mélopée ? Après l'irrépressible trait droit de la chute et la douleur du contact brutal avec une eau amère, les profondeurs aquatiques attendaient-elles de gober les inconséquents plongeurs de l'audace ?

Je tentai d'évaluer les risques de l'entêtement.

La normalité, me dis-je, n'est qu'affaire de mathématiques. Mon père me disait souvent : *« Dans le monde, il y a ceux qui créent, ceux qui suivent et ceux qui subissent. La majorité des gens est dans la troisième catégorie. Les nombres d'or,* annonçait-il, *sont, dans l'ordre, faciles à retenir. Cinq, quinze et quatre-vingts pour cent de la population. Cinq pour cent de la planète font la normalité de demain. Mais moins d'un pour cent font celle du surlendemain ».* L'insoutenable présent forge la détresse des tièdes hésitations de la masse. Gouverner, c'est changer les choses en s'assurant qu'elles sont normales. Pas nécessaires, mais acceptables !

« Remarque bien, prétendait mon père, *le vote des lois vient toujours après le constat des faits. Rarement, les lois précèdent l'action. C'est cela le chaos : l'action avant la pensée !*
L'Etre Suprême, me rappelait-il, *a conçu puis crée. C'est cette différence qui nous en éloigne assurément ! »*

Je n'avais d'autres choix que de répondre à ce qui semblait une question toute bête de Jean Martin, le volcanologue. L'analyste des profondeurs,

comme je l'appelais, m'avait posé, à sa manière, une question existentielle terrible : pourquoi ne pas céder devant la menace d'une volonté collective ?

- J'ai bien songé à cette option, Jean, mais serai-je digne de me regarder dans un miroir ? Y verrai-je un être humain sensible et courageux ?

- Ta question est louable par le seul fait que tu te la poses, fit le volcanologue décontenancé.

- Je te remercie mais…

- Mais, de grâce, revient aux réalités de ce monde !

Ah, les réalités ! songeai-je. Que de morts au nom du cynique et impitoyable réalisme.

- De quelles réalités parles-tu ?

- Seul, tu ne peux rien face au rouleau compresseur de l'Etat.

- Soit plus optimiste !

- Toi, soit pragmatique ! Tu n'as aucune chance face aux professionnels de l'intrigue.

- Mmm. Les pros du Cluedo ?

- Non, du complot…

Je baissai les yeux. Difficile d'échapper à la sémantique terrestre. Jean n'attendit pas que je me relève de ces coups de poignard.

- Leurs réseaux sont trop puissants pour les affronter. Tu devrais leur proposer de collaborer.

- Tu veux que je collabore ? Mais ça revient à me taire !

- Tu auras besoin de pistons très haut placés pour avoir le droit de parler.

Je n'avais pas analysé la situation de cette manière. Bien sûr, les appuis sont indispensables pour gravir les marches de la renommée. En voulais-je ? J'eus une brève illumination. Les mots s'arrachèrent d'eux-mêmes et je fis éclater mon assurance.

- J'ai le meilleur piston qui soit au monde, Jean.

- Ah, très bien ! Et qui est-ce ?

Je bus une seconde lampée de Darjeeling, posai ma tasse calmement et parlai d'une voix doucereuse.

- Dieu !

13 - LE CONSEIL DE SECURITÉ.

- Monsieur le président, nous avons en ligne les quatre autres présidents du Conseil de Sécurité.

- Parfait. Transmettez !

Le président des Etats-Unis s'enfonça dans son siège et fixa les quatre écrans lui faisant face.

- Messieurs les présidents, je vous remercie d'abord répondu aussi vite à cette invitation.

Les quatre hommes le saluèrent.

- Steven, nous avons bien reçu le rapport émanant de vos services de sécurité nationale, commença le président français. *Ils corroborent nos propres informations.*

Le Russe, le Chinois et l'Anglais dirent à peu près la même chose.

- La menace n'est pas encore explicite, fit l'Américain, *mais un faisceau d'informations me font dire qu'un danger potentiel existe bel et bien.*

- Oui, fit le Russe. *Il semble qu'ils soient très nombreux !*

- Une armada, renchérit l'Anglais.

- Y a-t-il eu, comment dites-vous, un contact du troisième type ? demanda le Chinois.

- Pas chez nous.

- Chez nous non plus.

- Pas encore.

- Peut-être. Je n'ai pas d'information.

- Nous envoyons quelques navires sur place, avoua le président américain.

- Combien de bâtiments, demanda le Chinois.

- Question indiscrète, monsieur le président.

- Que voulez-vous de nous ? fit le Chinois, vexé. *Certainement pas un blanc-seing !*

- Ce n'était pas mon intention, monsieur le président. Ce que nous souhaitons, c'est…nous protéger tous ensemble.

- Contre qui ?

- Je ne sais pas encore.

- Nous ne le saurons peut-être jamais. S'il existe une vie là-dessous, elle doit être congelée depuis des millions d'années…

- Pour encore de nouveaux millions d'années.

- Pour notre part, nous ne voyons aucune menace. Sans menace directe, la seule explosion qui aura lieu sera celle de notre budget de défense nationale.

- Ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux prévenir que guérir ?

- Nous ne pourrons peut-être jamais en guérir.

- Nous n'avons peut-être rien à prévenir. Vos militaires sont nerveux. Donnez-leur des tranquillisants.

- Je préfère ne rien avoir entendu, monsieur le président !

- Je vous le dit tout net. Si vous chercher à bombarder l'Antarctique pour l'acquérir à peu de frais, nous nous y opposerons.

- Je ne comprends pas monsieur le président.

- Le nouveau Traité Antarctique est en cours de négociation. Vous serez peut-être tenté de faire basculer la balance de votre côté.

- Avec tout mon respect, quel serait notre intérêt ?

- Acheter, par bombes interposées, la plus grande partie du continent. Peut-être vous sentez-vous à l'étroit chez vous ?

- Mais le continent serait irradié pendant des siècles !

- Vous savez que c'est faux !

- Que voulez-vous dire ?

- Que le froid et l'eau limitent les irradiations !

- A supposer que ce soit le cas, le bombardement aurait lieu sous le niveau de la mer, donc inexploitable pour les Etats-Unis.

Une nouvelle guerre froide était-elle en train de naître ?

- A ceci près, monsieur le président, que la hollande vit déjà sous le niveau de la mer. Une fois la glace volatilisée, vous pourriez vivre dans la plus grande vallée de la planète.

- Mais il reste le froid !

- Des centaines de volcans pourront surgir pour modifier le climat.

- Et ouvrir encore plus le trou d'ozone.

- Justement, ce serait dangereux pour les habitants.

- Sauf pour des industries minières et pétrolières automatisées. Nous savons tous que le pétrole des gisements existants n'est pas éternel.

- Ne croyez-vous pas que nous nous éloignons du sujet essentiel ? La menace d'une autre civilisation n'est pas à écarter.

- Nous ne voyons aucune menace pour le moment !

- Je comprends vos inquiétudes. Par mesure de sécurité, j'envoie tout de même des forces aéronavales.

- Nous en enverrons nous aussi, fit l'Anglais. Les Malouines ne sont pas très loin pour y faire des manœuvres.

- Nous étudierons la question, monsieur le président, fit le Français. *Dumont D'Urville, Charcot ou Paul-Emile Victor sont toujours des noms prestigieux.*

- Il n'est pas question que nous vous laissions faire, fit le Chinois, *nous irons nous aussi croiser au large de l'Antarctique.*

- Bellinghausen était russe. Nous marcherons sur ses pas. Nous envoyons notre flotte.

- Parfait. En attendant de nous mettre d'accord sur un plan commun, il est préférable d'être présent à proximité du pôle sud. Je vous souhaite une bonne journée.

Les présidents disparurent des écrans.

- Monsieur le président, nous allons bientôt atterrir. Je vous conseille de mettre…

- Ma ceinture. Je vous remercie. Mais ce n'est pas de l'avion dont je crains le crash…

14 – LA COÏNCIDENCE.

Le téléphone sonna. Solange Laville décrocha.

- Allô ! …oui, c'est elle-même…mon dieu !…oui, il est avec moi…à Saint-Paul…euh, oui, j'y serai…mes…mes condoléances Moeha ! A mercredi !

La jeune femme posa délicatement le combiné. Son visage fut soudain défiguré. Elle s'avança lentement vers la cuisine et me fixa.

- Willyam.

- Oui Solange.

- Il est arrivé un grand malheur. C'était ta mère.

- Continue, fis-je, intrigué.

- Ton père…ton père est mort hier soir.

- Mmm.

- Elle te cherche partout. Tu dois la rappeler et aller la voir.

- Je sais.

- Comment ça, tu sais ?

- Oui, c'est moi le premier qui l'ai vu mort, révélais-je.

- Mais tu ne nous l'as pas dit. Tu n'as rien fait ?

- Il n'y avait plus rien à faire. Je me suis enfui parce que je n'avais pas le choix !

- Mes condoléances Willyam, fit Jean Martin. *De quoi est-il mort ? A-t-il été assassiné ?*

- Je te remercie.

J'étais gêné par la situation. Je regardai le sol et jouai nerveusement avec la cuillère à café.

- Il est mort d'une crise cardiaque…sous le nuage sphérique.

- Quoi, vous étiez sous le nuage ? s'étonna Solange. *Mais qu'y faisiez-vous ?*

- Des expériences avec le cristal. Les agents secrets sont venus nous arrêter. J'ai réussi à m'enfuir à temps. Mon père a succombé à une attaque.

- Mon dieu ! ajouta Solange.

Elle maintint un silence glacial.

- Ta mère, reprit-elle, *m'a dit que la cérémonie aurait lieu mercredi à dix heures à l'église de Saint-Paul. Que vas-tu faire ?*

- Je dois poursuivre mes investigations. J'ai une mission à remplir. Je ne peux pas encore en parler pour le moment.

- T'as une mission ? Tu veux rentrer dans les ordres ? demanda Jean.

- Les ordres ? Oui, il y a de l'ordre à mettre dans les affaires du monde. Il s'agit du futur et non du passé…

- Ah ! Au fait, ta maman m'a dit que les hommes dont tu parles ont été treuillés par hélicoptère. Et…c'était eux les prisonniers ! Dis-moi, tu ne serais pas en train de nous cacher quelque chose.

- Je t'ai dit que je ne pouvais rien dire pour le moment. Ne t'inquiète pas, je n'ai commis aucun crime. Cette histoire dépasse complètement notre entendement.

- Willyam, reprit Jean Martin après quelques instants d'hésitation, *je comprends maintenant pourquoi je ne pourrai pas te convaincre de laisser tomber.*

- *Oui,* dis-je laissant planer un doute.

- *Je compatis à ta douleur. Je sais que tu es un garçon plein d'enthousiasme et de rêves. Après tout, il en faut pour croire en l'humanité.*

- *Et moi,* fit Solange, *je comprends pourquoi tu as mal dormi cette nuit.*

Je me mis à sourire de ce lien de cause à effet. Solange pouvait bien croire à cette interprétation qui me laisserait tranquille. J'avais horreur des interrogatoires.

Jean Martin semblait chercher une solution à mon impasse d'aventurier.

La force de conviction impose le respect, pensa le scientifique des gorges chaudes. Parfois, il en faut peu pour que l'on se prête au jeu du charisme. Aider la cause perdue d'un individu si farouchement déterminé, c'est un peu comme se laisser porter par l'émerveillement d'un conte enfantin. La stratégie de l'impossible à ses charmes, rit-il dans son for intérieur. Le défi est une overdose d'optimisme ! On est entraîné par l'ivresse du surhomme. Il existe un moment magique où la pudeur du mental s'évanouit derrière le chant fragile du possible miracle. Cet instant est une réconciliation avec l'enfant qu'on était. Cette seconde est brève, songea Jean Martin, mais sublime. Après tout, il ne me coûte rien de glisser une information ou deux. J'aurais l'impression de vivre une aventure par procuration. Et puis, qui sait, peut-être cela fonctionnera-t-il ? Peut-être en récolterai-je, si ce n'est une renommée, au moins la satisfaction d'être à l'origine de la vérité.

Jean Martin balbutia quelques mots.

- *Ton cristal, Willyam, quelle forme a-t-il ?* s'enquit-il.

- *C'est un octaèdre parfait. Deux pyramides inversées.*

- *Très intéressant* – Jean Martin fit une pause – *J'ai un ami glaciologue.*

- *Et moi volcanologue,* répondis-je, anticipant sur son soutien.

Il en sourit.

- Il s'est spécialisé dans l'étude des calottes glaciaires.

- Je ne vois pas très bien le rapport.

- Actuellement, il est en mission au pôle sud. Il réalise des expériences de sondage des couches de glace. Il fait des carottages pour étudier l'atmosphère des millénaires passés.

- Parfait ! Qu'il vienne prendre l'apéritif ! Il nous apportera les glaçons, fis-je pour décrisper l'ambiance.

- C'est une bonne idée mais cela lui est impossible.

- A-t-il un planning chargé ?

- Certainement. En fait, il est au secret et il ne peut pas bouger de son centre de recherche…qui est dans la partie française de l'antarctique…à trois cents kilomètres des côtes.

- J'ignorais que les molécules de gaz emprisonnées dans la glace pouvait représenter une menace nationale.

- Il n'a pas pu me dire avec précision l'objet de ses recherches. Cela est sans rapport direct avec l'atmosphère. Ils utilisent un appareil sophistiqué.

- Tu m'impressionnes. J'imagine qu'ils ne s'en servent pas pour chercher le Yéti, dis-je, moqueur.

- C'est bien plus étrange encore. Ils ont isolé des formes enfouies dans la glace depuis des centaines de milliers d'années, à plusieurs kilomètres de profondeur.

- Ca devient captivant. Continue, exigeai-je.

- A l'origine, la recherche portait sur la fonte des glaciers géants qui serait l'une des conséquences du réchauffement de l'atmosphère.

- Ya des gens qui réinventent l'eau chaude ?

- Pas des moindres. Cette expédition est en partie financée par de puissantes entreprises pétrolières qu'on accuse d'être à l'origine de l'effet de serre.

- Cette théorie est très controversée.

- Justement, ils veulent certainement démontrer que ce phénomène de réchauffement n'a aucun lien avec leur commerce.

- Qu'ont-ils trouvé alors ?

- Ce qu'ils ont découvert semble plus menaçant que les deux ou trois degrés centigrades de ce réchauffement.

- Bon, c'est quoi ? dis-je, impatient.

- Je n'en sais pas plus.

Je fus abasourdi par cette chute.

- T'en es sûr ?

- Armand est colonel de réserve. Il m'a passé un coup de fil par satellite mais sa communication a été coupée.

Solange et moi buvions les paroles du scientifique. Après le feu du volcan, les glaces antarctiques allaient-elles parler ?

- Qui est Armand pour toi ? l'interrogeais-je.

- Il s'appelle Armand Jouvain. C'est un camarade de promotion. Nous avons fait ensemble le tronc commun de nos études.

- Vous avez grimpé chacun sur votre branche.

- Il a choisi le froid et moi le chaud.

Il posa un regard sur Solange et se mit à rire. Je l'accompagnai pour oublier mes ressentiments. La demoiselle ne parut pas comprendre nos sous-entendus.

- Nous ne nous sommes revus que dix ans après nos études, reprit le scientifique. *C'était dans un colloque international, en marge d'une conférence socio-politique à Rio de Janeiro.*

- Rio, oui, j'en ai entendu parler.

- On s'est promis de ne plus se perdre de vue. C'est ce que l'on a fait depuis.

- Je suis touché par cette fin heureuse mais quel est le lien avec le cristal ? questionnais-je.

- J'ai, disons, l'intuition qu'il existe un rapport, même lointain. Armand a eu le temps de me dire que des objets très denses étaient prisonniers dans les couches profondes de la calotte glacière.

- Un type a oublié de sortir ses canettes du congélateur ?
Jean resta de glace.

- A ces profondeurs, avec la diagenèse, c'est-à-dire l'expulsion de l'air des couches de plus en plus compactes, la pression de la glace est colossale.

- C'est pratique de compacter pour le recyclage.

- Peu d'objets résistent à cette étreinte.

- C'est peut-être de simples roches ?

- Non, leur forme est trop…exotique.

- Un peu comme mon cristal ?

Jean ne me répondit pas.

Un silence épais s'appesantit dans la cuisine des Laville. Je n'eus d'autre idée que d'aller voir ce qui se complotait aux pieds de la Terre.

- *Comment puis-je y aller ?* fis-je, brutalement.

- *Je n'en ai aucune idée,* s'excusa Jean Martin. *C'est quasiment impossible. Tout doit être étroitement surveillé.*

Je fis une expiration de dépit. Ma candeur était si spontanée qu'elle en devenait presque stupide. Qui étais-je pour envisager, avec une telle arrogance, cette improbable issue ? Solange muette depuis plusieurs minutes coupa cet élan.

- *Laisse tomber, c'est complètement utopique.*

- *Tes encouragements font plaisir à voir.*

- *Willyam, réfléchis. Même si tu parviens à approcher le camp scientifique, que crois-tu qu'il se passera ?*

- *Je proposerai mes services. La collaboration, c'est bien ce que tu suggérais, Jean ?*

- *Penses-tu qu'ils te serviront un thé et des petits fours ? Espères-tu qu'ils t'inviteront à participer à leurs expériences ?*

- *Pourquoi pas ? Je pourrais leur apporter des indices ?*

- *Monsieur Goldman, nous vous attendions ! Il ne manque plus que vous pour découvrir ce mystère extraordinaire !* plaisanta l'économiste.

Je restai de marbre. J'étais déjà ailleurs. J'eus subitement une idée.

- *Jean, quel est le meilleur moyen de se rendre au pôle sud ?*

Il hésita un instant.

- *Eh bien, c'est encore l'hiver. A moins d'être aux commandes d'un brise-glace pour éclater la patinoire flottante, le meilleur moyen c'est l'avion.*

- Il y a forcément des rotations pour les vivres et les nouvelles équipes ?

- Oui. Je crois qu'ils devaient être ravitaillés dans une semaine. Mais les équipes sont désignées des mois à l'avance. Pourquoi cette question ?

- D'où partent-ils ?

- De Melbourne, en Australie.

- Merde !

- Mais…

- Mais ?

- Je crois qu'ils feront prochainement escale ici, sur l'aéroport de Gillot. Exceptionnellement.

- Tu te fous de moi, n'est-ce pas ?

- Non pas du tout. Les derniers événements éruptifs les intriguent beaucoup.

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Des phénomènes similaires ont eu lieu. Ils doivent rencontrer des gens et prendre des échantillons…

- Quels phénomènes ?

- Ecoute, Willyam, c'est…top secret !

- Jean, tu m'en as trop dit ou pas assez. Je t'en prie ne t'arrête pas en chemin.

Il se renferma.

- Allez, quoi ! Tu ne peux pas me laisser en plan. Qu'a-t-on trouvé au volcan que je ne sache déjà ?

- Des champs électromagnétiques incroyables. A cinq kilomètres à la ronde, pas un seul appareillage ne fonctionne.

Je fis semblant de m'étonner. Je tenais une piste et ne voulais pas la lâcher.

- Quel avion doivent-ils utiliser ?

- Je n'en suis pas sûr, mais je crois que c'est un Transall.

Jean s'interrompit.

- Toi, tu manigances quelque chose ! fit-il, intrigué.

- Disons que je pourrais monter à bord !

Solange pivota brusquement sur sa chaise.

- Là, tu pousses un peu, Willyam, lâcha-t-elle. *Les autorités ne te laisseront jamais accéder à l'appareil, surtout si c'est une mission secrète.*

- J'en fais mon affaire.

J'écrasai mon menton entre le pouce et l'index.

- Jean, j'ai besoin de connaître l'heure précise et la date de départ.

- J'ignore de quel tour de passe-passe tu es capable, mais, c'est promis, je vais t'aider. Une fois là-bas, que vas-tu faire ?

- Je ne sais pas encore. J'improviserai. Cette coïncidence est trop belle pour être inutile.

- Il n'y a peut-être aucune relation avec ton cristal. Nous étions dans le domaine de l'imaginaire, de l'hypothétique, de l'improbable !

- Ces derniers temps, j'ai pas mal côtoyé l'impensable. Et puis, qui ne tente rien n'a pas grand chose.

- Cela me paraît léger comme analyse. Tu vas peut-être perdre ton temps et ta santé ? Peut-être la vie ?

- Jean, qu'ai-je vraiment à perdre ? Lorsque la proie cavale dans tous les sens pour échapper au prédateur, elle trouve des solutions inhabituelles.

- Attends-moi un instant !

Jean Martin se retourna vers sa compagne.

- Solange, puis-je faire un tour sur le net ?

- Vas-y, je t'en prie.

Jean Martin se leva et disparut. On entendit le cliquetis saccadé d'un clavier. Jean réapparut quelques minutes plus tard.

- Ca y est ! J'ai ton plan de vol. Immatriculation de l'avion, date et heure prévue de décollage. Tout y est. Même le nom des passagers.

Jean Martin me tendit une feuille. Je fus sincèrement surpris par ce prodige.

- Comment as-tu fait ? m'étonnai-je.

- Le plus simplement du monde ! Armand a eu le temps de me dire qu'un collègue participait à la prochaine expé.

- La chance me sourit. Tu es mon trèfle à quatre feuilles, dis-je en décollant mes oreilles de mes doigts.

Jean gloussa.

- Je suis allé voir son agenda électronique. Une chance pour toi qu'il soit maniaque et précis.

Je scrutai un moment les détails de mon prochain voyage. Le miracle était imprimé sous mes yeux. Je lus en diagonale la liste de noms. Brusquement, mes yeux s'arrêtèrent sur un prénom.

- *Kim !* criai-je*. Kim Zhoung ! C'est incroyable !*

- *Qui est-ce ?* questionna le volcanologue.

- *Euh ! C'est…ça me rappelle quelqu'un.*

Je ne voulais pas trop en dire. Je venais d'apprendre à me méfier de mes amis autant que de mes ennemis. Je me souvins de ce que me disait mon père : *« aime doucement tes amis, haïe gentiment tes ennemis, car la vie réserve des surprises ».*

Kim Zhoung, spécialiste mondial de la médecine par les minéraux, avait été fait prisonnier par les espions français, tout comme mon père. Le voilà qu'il participait à une expédition vers le pôle sud dans le plus grand secret. Kim était un ami intime de mon père. Nous l'avions ramené d'Afrique du Sud pour réaliser des expériences avec le cristal. Cette double coïncidence me regonfla superbement.

Je ne savais pourtant pas l'issue de ce que j'envisageais de faire. Cela me redonna pourtant un espoir extraordinaire.

L'espoir, songeai-je, conditionne bien des événements. L'espoir d'un seul peut être contagieux. Un deuxième voudra croire à l'irrationnelle motivation d'un monde meilleur. Puis, un troisième viendra conforter la prétendue folie d'un fondateur. Puis dix, cent, mille. Des dizaines de milliers peut-être. Y a-t-il une loi qui favorise telle ou telle espérance ? Tous les bouleversements ont une utopie pour origine, pensai-je, encore isolé dans ma méditation. Je glissais le précieux papier dans ma poche.

15 - L'EXOTIC TEAM.

L'appareil se posa en douceur sur la piste de Ramstein.

Ils étaient cinq. Ils étaient chargés de matériels divers. Ils furent rapidement encadrés de militaires d'élite. Accoutrés de vêtements amples, on eut dit des adolescents de quartiers huppés. La moyenne d'âge était pourtant de trente-cinq ans. Tous diplômés des plus célèbres universités américaines, ils avaient au minimum quatre diplômes chacun. Ils avaient eu un parcours différent. L'un venait de la Nasa, un autre de la Silicon Valley, un autre encore des Renseignements de l'US Air Force. Enfin, les deux plus jeunes, Vasquez et Diamond, étaient des chercheurs nobélisables. Vasquez était psychosociologue, Diamond, physicien des particules.

On les conduisit dans les abris antiatomiques. Après avoir passé trois filtres, on ouvrit une porte sur une grande pièce.

- Monsieur le président, voici l'Exotic Team !

Le président se leva et alla leur serrer la main.

- Alex Treders, monsieur le président. Voici Hatch, Vasquez, Kilmer et Diamond.

Il fit signe à ses conseillers de sortir de la pièce. Il voulait être seul, sans influence.

- Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il aux cinq membres de l'Exotic Team.

- Merci monsieur le président. C'est un honneur de…

- Ne perdons pas de temps avec le protocole. Je sais que des gens sont payés pour vous l'apprendre mais l'heure n'est pas aux révérences.

- Bien monsieur.

- Dites-moi ce que vous pensez de nos découvertes. Je veux savoir quelle est la menace.

- Enorme monsieur !

- Vous au moins, vous êtes clair ! Parlez !

- Pedro, met la bécane en route.

Vasquez brancha une informatique sophistiquée, tandis que Hatch et Kilmer réglaient le projecteur. Le mur s'éclaira soudain. Les images surréalistes défilèrent.

- Depuis que l'homme existe, il n'a cessé de raconter des histoires d'êtres étrangers à la Terre. Des Elohims en passant par les petits hommes verts, les extraterrestres sont partout dans l'histoire. Je vous fais grâce des rapports OVNI par milliers.

- La grâce, c'est moi qui l'accorde.

- Je vous l'accorde.

- Amusant votre E.T. !

- En tout cas, sur ces milliers de témoignages, au moins un pour cent est inexplicable selon nos canons théoriques. Beaucoup de déchets, mais beaucoup d'inexpliqués !

- Continuez.

- Ce « petit » pourcentage, c'est notre fond de commerce. Nous gagnons moins que les scénaristes de science-fiction, mais nous en savons plus !

- Parfait ! Que savez-vous ?

- Nous allons vous dire ce dont nous sommes sûrs, ce qui est probable et ce qui n'est pas impossible. Nous allons vous dire aussi ce qui est hors de question !

- Je vous écoute.

Treders manipula le clavier et fit apparaître les conclusions de leurs recherches.

- Ce qui est sûr : les extraterrestres existent !

- Ca commence bien.

- Ce qui est probable : nos ET sont toujours sur Terre.

- Troublant.

- En fait, nous avons pas mal de théories là-dessus, mais ce qui nous manquait c'était leur quartier résidentiel.

- Pourquoi ne les voit-on pas ? Aucune forme de vie n'a été signalée.

- C'est logique, monsieur le président !

- Uniquement pour vous ! Des tas de scientifiques se sont cassés le nez.

- Leur matériel n'est pas adapté. C'est comme si vous tentiez de recevoir la télévision avec une antenne en bois. Au mieux, c'est une sculpture moderne, au pire, c'est de l'incompétence.

- Vous n'avez pas peur des volées de bois verts.

- Autre probabilité : ils sont beaucoup plus évolués, et surtout beaucoup plus vieux que nous.

- Que voulez-vous dire ?

- En seulement trois millions d'années, nous avons atteint la technologie nucléaire. Ce laps de temps est cinq mille fois plus court que l'âge de l'univers. C'est comme si une pelouse anglaise se comparait à une forêt de séquoias d'un kilomètre de haut.

- Vous dites donc qu'il y a de grands arbres dans la prairie.

- Le problème, monsieur, est de savoir s'il nous font de l'ombre.

- Soit ils nous empêchent de voir la lumière, soit ils nous protègent de ses dangers.

- Ou encore, peut-être nous font-ils pousser avec l'humus de leurs feuilles mortes.

- Expliquez-vous, demanda Steven Gardner.

- Ce qui n'est pas impossible : nous sommes les produits de ces extraterrestres !

- Mmm.

- Parlons des impossibilités et des motivations.

- Poursuivez.

Alex Treders présenta des clichés surranés *d'Amazing Stories* et des plus grandes séries et films d'anticipations.

- Nous ne sommes ni leur nourriture ni leurs esclaves.

- Dans le cas contraire, ajouta le président, *nos démocraties n'existeraient pas.*

- Nous ne sommes pas plus des animaux de compagnie.

- Rassurant.

- Pas sûr ! Vous avez entendu parler des enlèvements d'humains par les extraterrestres. Certains revenaient avec un implant. Une sorte d'identifiant.

- Allez au fait. Que sommes-nous pour eux ?

Le chef du groupe prit un crayon et un papier et inscrivit quelques mots. Puis, il présenta la réponse au président en regardant autour de lui si des microphones pouvaient exister. Il fit signe au président de ne pas prononcer un seul mot. Le visage du président fut pétrifié de stupéfaction.

16 - LA TRAHISON.

Soudain, j'entendis un crissement de pneus dans la rue. Tous mes sens se mirent en alerte. Je vis un monospace bleu obstruant l'entrée de la villa. A travers les carreaux de la fenêtre, je plongeais mon regard affûté vers le pare-brise du véhicule. J'aperçut et reconnus le visage rougeaud et moustachu de l'agent des services secrets. Legris sortit promptement de la luxueuse berline. Je compris en une fraction de seconde la situation. La fameuse arrestation des prisonniers hélitreuillés avaient été un subterfuge pour faire baisser la vigilance des protagonistes.

- *Willyam, que se passe-t-il ?* interrompit Solange.

- *C'est à toi que je devrais le demander. Tu m'as trahi !*

- *Qu'est-ce que tu racontes ?*

- *Tu sais parfaitement de quoi je veux parler,* fis-je dans une colère croissante.

- *C'est vrai Solange ?* s'interposa Jean, étonné.

- *Tu les as appelés dès que je suis arrivé. Je croyais que tu étais mon amie. Je me suis trompé,* criai-je.

- *Attend Willyam, je…*

- *Dis-moi s'il y a une sortie par l'arrière,* coupai-je.

- *Va dans la chambre de mes parents, à droite dans le couloir. Je peux tout t'expliquer !*

Je n'attendis pas les explications. Je pris mon sac et courus à grandes enjambées vers le lieu indiqué. Avant que j'aie franchi la porte-fenêtre donnant sur une arrière-cour, j'entendis les derniers mots de Solange.

- *Ils ont pris mes parents en otage ! Je n'ai pas eu le choix !* hurla-t-elle.

La porte d'entrée s'ouvrit avec une violence soudaine.

- *Où est-il ?* cria Legris.

Solange trembla de frayeur. L'irruption des trois agents la tétanisa. Elle tenta d'articuler quelques mots incompréhensibles. Engoncée dans sa culpabilité, et comme pour se racheter, elle voulut me faire gagner du temps.

- *Où sont mes parents ? J'ai fait ce que vous m'avez demandé !*

- *Vos parents ?* fit Legris amusé, *on verra plus tard. Où est passé Goldman ? Avait-il un sac ?*

Solange hésita. Mais elle ne put se dresser contre la domination psychologique de l'inquisiteur.

- *Oui. Il est passé par-là dès qu'il vous a vu arriver.*

- *Doumesche, Mallard au trot ! Ramenez-le vivant,* appuya le chef de bande.

Les agents s'exécutèrent et se mirent en chasse du fugitif.

Je fonçais droit vers les champs de cannes à sucre. Ce qui faisait la richesse de l'île Bourbon allait-il me protéger dans ma fuite ? Toujours enclin à l'introspection, j'eus à peine le temps de me poser cette question, pourtant vitale pour ma liberté. J'entreprit de m'enchâsser dans le feuillage dru et serré du mur végétal. Les poursuivants eurent le temps de distinguer des mouvements dans la masse verdâtre de ce tapis épais. Une fois caché dans cette forêt impraticable, je regrettai que la saison de la coupe n'ait pas été programmée à ce moment même.

Je m'enfonçai avec une lenteur extrême. Je n'avais que cinq mètres d'avance au moment où les agents eurent atteint les cannes qui les dépassaient d'une bonne tête. J'eus un sourire de satisfaction. En un sens, la proie avait pris au piège la meute de loup, assoiffée d'un sadisme malsain. La visibilité devint nulle pour nous trois. Seul le brassage des tiges géantes servait de compas aux chasseurs. Je m'arrêtai un court instant pour

apprécier mon avance. Je repris espoir en constatant qu'elle était supérieure à celle que ma peur viscérale avait réduite. J'eus une brève pensée…

La légèreté d'un seul être produit plus de mouvement que l'inertie de la monstrueuse foule. Dans la vase des turpitudes de la vie, les hippopotames côtoient les insectes des marécages. Les uns marchent, les autres volent. Tout n'est-il qu'une question de masse et de mouvement ? L'homme dans la tribu ne peut-il entrevoir le chemin parcouru par un seul qui en est sorti ?

Alors que je progressais gauchement, mes pensées passèrent du coq à l'âne. Un curieux mélange de faune, de cyclisme et de physique atomique se précipitait dans mon cerveau. La peur brouille souvent les facultés.

L'échappée du coureur, poursuivais-je, surprend toujours le peloton. L'effort que produit l'espoir de la victoire pour l'homme isolé, terrasse l'imagination du groupe. Lui parle de lumière, les autres de folie. A la fin, se disent-ils, l'inertie gagnera et l'effort de plusieurs s'additionnera. Les relais exerceront une aspiration pour absorber, avaler, ruminer lentement mais sûrement l'électron libre.
Souvent les hommes ont vérifié cette vérité. L'électron revient au noyau pour rentrer dans l'ordre des choses. On respire. On a eu chaud. On allait en perdre un. C'est rassurant de parler de cohésion. Rarement, il arrive que les électrons produisent une réaction en chaîne. L'explosion de la victoire se voit, mais ne se vit pas de l'extérieur. Le vainqueur de la lumière est toujours seul à goûter l'irrépressible saveur de l'extase.

Les victoires d'étapes ressemblent trop souvent au podium final. Alors beaucoup s'arrêtent là. On photographie, on interview, on congratule. Quelle victoire ! Mais les lauriers sont passagers. Ils troublent la vue, puis aveuglent. Bientôt, l'oubli ensevelit l'ardente illusion de la course.

Certains dans le peloton visent la Grande Boucle. Ils attendent patiemment que l'effort régulier les emmène vers l'aboutissement que le groupe a oublié en chemin : la pureté absolue de l'effort !

Les collusions objectives existent et la stratégie d'une équipe sape l'espérance d'un seul…

Cette fois, me dis-je, c'est moi qui ferais diversion. Je pris quelques pierres dans le champ cultivé et pentu. Je les lançai une à une dans la même direction. Le chahut des cannes à sucre, dérangées par les projectiles, eut

l’effet escompté. Doumesche et Mallard inclinèrent leur lente trajectoire vers ce qui ressemblait aux pas maladroits d’une proie terrorisée. Je priais pendant ce qui me sembla une éternité.

La course des poursuivants dériva de sa direction initiale. Je réitérais mon stratagème en projetant plus loin de nouvelles pierres. Le danger s’éloigna imperceptiblement. Je retins ma respiration. Mon apnée végétale imitait étrangement les conditions aquatiques : un milieu dense et hostile auquel s’ajoutait la peur d’y perdre la vie. Je devais rapidement décider la manière de me sortir de cette fosse marine. Les prédateurs avaient mordu à l’hameçon précaire. Bientôt, ils lâcheraient l’illusoire appât du bruit des masses minérales. Ils nageraient probablement à contre-courant dans cet océan sucré pour retrouver leur traditionnel sens olfactif, à défaut d’une visibilité suffisante.

J’eus, d’un coup, l’idée d’utiliser le cristal. Déjà les poursuivants revenaient. Je m’accroupis. Ce faisant, je remua les tiges bruyantes qui me tenaillaient. Doumesche et Mallard foncèrent droit sur moi. Je fouillai nerveusement mon sac à dos. J’en retira la sphère. Les pas se rapprochèrent encore. Je plongea ma main dans le bain de vide glacé du ballon. Ce dernier m’arracha un gémissement de douleur. Les cannes à sucre tanguaient à quelques décimètres, dans ma direction. Je vis soudain les deux hommes sur le point de bondir. Je cogna la pointe translucide sur mon crâne. Les hommes restèrent figés…

De loin, le champ de cannes à sucre semblait prendre feu.

17 – LE RENDEZ-VOUS.

Saint-Paul. Mercredi 15 août. 9h30.

Larry Greenwood venait de passer une nuit réparatrice. Le soleil radieux l'invitait au tourisme des tropiques. Mais son boulot de journaliste passait avant tout. Cette fois, c'était loin d'être une partie de plaisir. Il se rendait, à bord d'une berline sans prétention, à l'église de Saint-Paul pour assister à la cérémonie mortuaire du défunt Goldman. Larry Greenwood détestait les enterrements. Le souvenir de la mort trop récente de ses parents, dans un stupide accident de voiture, le meurtrissait encore.

A son arrivée à l'église, il eut du mal à trouver une place pour se garer. Une foule importante se pressait sur le parvis de la bâtisse religieuse. Le personnage dans le cercueil avait visiblement tissé des liens solides avec ses concitoyens. Le journaliste attendit à bonne distance des pierres gothiques.

Larry Greenwood avait du temps devant lui. Les mouvements lents des endeuillés le plongèrent dans une légère apathie. Il songea à la mort.

La mort est la disparition, se dit-il, l'effacement, la fin des choses et des êtres. La mort est un évanouissement de ce qui est. C'est la négation de la vie. C'est la disparition des vanités de la pensée. Elle attend patiemment d'engloutir le jeu.

Parfois, il survit. Qui, de la mort ou de la vie, gagnera dans cette joute d'ombre et de lumière ? La question de la poule et de l'œuf n'intéresse pas le jeu. C'est la fin de la guerre qui est son enjeu. Est-il drame plus comique, et effroyable à la fois, que cette partie de cache-cache entre disparition et apparition ? Entre naissance et mort ? Entre nouveau et ancien ? Le nouveau deviendra ancien. Mais que deviendra l'ancien ? La mémoire ? Le nouveau peut-il se bâtir sur la mémoire ? C'est une antilogie. Le nouveau se bâtit sur le nouveau ! Que devient donc l'ancien ? Quel sens peut-il avoir ? La vie et la mort se moquent-elles de leurs expériences ? Ce jeu n'est-il qu'une fuite en avant ? Sont-elles comme deux enfants qui courent à perdre haleine, foulant le sable d'une plage disparaissant à chaque pas ? Tantôt la mort dépasse la vie. Tantôt la vie double la mort. Quand cette course effrénée s'arrêtera-t-elle ? Surtout comment ? Feront-elles une trêve ? Ne sont-elles pas, finalement, qu'un rêve ?

Si ces deux personnages n'étaient qu'un ? s'interrogea-t-il. Rien ne se perd, rien ne se crée, dit la science, tout se transforme ! Tout pourrait n'être qu'une longue suite de transformations. A sa mort, le corps physique se change en matière organique flasque, puis en molécules de nourriture, de gaz, de pierre, de cendres. Mais nos sentiments, nos joies, nos peines, nos douleurs, nos plaisirs, nos pensées, nos intuitions, notre haine, notre amour, ce qui fait l'*essentiel* de nos préoccupations quotidiennes, ce qui construit notre monde, seraient-ils hors de l'existence ? En quoi se transforment-ils ? La vie après la vie, existe-t-elle ? La conservation de l'âme humaine n'est-elle qu'une infantile espérance ? Le dénigrement n'est-il pas qu'une vaste abomination de l'esprit ? N'est-il pas qu'un effet de la peur des matérialistes ! Souvent la pusillanimité est là où on ne l'attend pas.

Si tout se transforme, pourquoi, diable, l'âme n'en ferait pas tout autant ? Les mécanistes sont pris au piège de leur propre muraille. Le rationalisme ne peut survivre à lui-même ! Cette pensée est bien sortie de l'âme ! Les livres, nous dit-on. Les livres du Siècle des Lumières parlaient-ils de la mécanique quantique, de la conquête spatiale, de l'informatique, des ondes cérébrales, des expériences de mort imminente ?

Larry Greenwood, peu enclin aux débats, reprit ses vieux réflexes de coupeur de têtes. Tiens, fit-il, il faudra qu'un jour je m'occupe de ce que nous coûtent nos savants et de ce qu'ils nous rapportent ! Combien d'entre eux trouvent, pour tous ceux qui cherchent ? Les tabous, ça me connaît ! Si les donneurs de leçons apportaient le bonheur, je l'aurais déjà écrit ! déclara-t-il avec dédain, écartant ses lointains souvenirs d'échec universitaire.

Un cortège funèbre arriva au même moment. Il se souvint de la raison de sa présence : trouver des indices du mystère réunionnais.

Larry Greenwood chercha dans la foule informe la présence d'un visage familier. Il reconnut Moeha Goldman. La femme du défunt descendait d'un véhicule. Elle n'avait pas vieilli depuis qu'il l'avait rencontré à l'occasion de son interview avec Pierre Goldman. La veuve portait de sombres vêtements. Son visage, décomposé par la tristesse, regardait dans le vide de l'absence. Celle de son mari, mais également celle de son fils cadet, Willyam. Ses autres enfants l'entouraient. Ann, Louis et Ron affichaient une amère affliction. Ann, la plus sensible, sanglotait dans une féminine pudeur. Un parterre d'une centaine de personnes s'engouffra dans l'église.

L'office religieux débuta. La gravité des regards en disait long sur l'affection des amis de Pierre Goldman. L'homélie vibrante du prêtre eut les accents d'une apologie christique. Le Père Joseph s'était déplacé de Saint-Louis pour les obsèques de celui qui semblait être un frère pour lui. Soudain, il sortit de son ardeur apostolique et fit référence au volcan :

« *Pierre n'a-t-il pas été baptisé de ce prénom que pour remplir une mission écrite depuis des siècles ? N'a-t-il pas trouvé cette pierre, solide et lumineuse comme il pouvait l'être ? Dieu ne l'a-t-il pas rappelé auprès de Lui qu'une fois cette tâche accomplie ? J'ai vu moi-même ce cristal des mondes inférieurs. Il est semblable à cette étincelle que nous possédons tous, enfoui dans le tréfonds de notre âme. Cette lumière intérieure ne demande qu'à être révélée qu'à notre conscience engourdie. La pierre a disparu avec son fils Willyam. Peut-être Pierre Goldman a-t-il voulu lui confier un héritage spirituel immensément précieux. Gardons espoir ! L'espoir que la lumière réapparaisse. Prions mes frères pour que la lumière du monde grandisse en nous !* »

Les notes de *la Passion selon Saint Matthieu* de Jean-Sébastien Bach surgirent de toute part.

Larry Greenwood reprit espoir, mais pour des raisons bien différentes de celles du prédicant. Si l'ecclésiastique avait vu le cristal, il existait donc bel et bien. Premier indice. Le fils, Willyam, avait disparu. Deuxième indice. Il possédait le cristal. Troisième indice.

La quête circula le long des bancs. Il fouilla dans sa poche pour ajouter quelques pièces au panier en osier qui se présenta. Ses doigts effleurèrent, dans sa veste, un morceau de papier dont ses souvenirs ignoraient l'existence. Il le déplia avec une singulière curiosité. Il le lut :

« *Monsieur Greenwood, votre présence est un miracle. J'ai confiance en vous car vous deviendrez un grand personnage. Rendez-vous à l'aéroport samedi prochain, à 19 heures précises, devant l'accueil de la Chambre de Commerce. Nous partirons en Antarctique. Durée indéterminée. Willyam Goldman* ».

Greenwood fut stupéfié. Ce n'était pas un indice, mais une invitation à l'aventure. Il ne pouvait pas rêver mieux. Il avait perdu Pierre, mais le fils Goldman venait de se faire un prénom. Le journaliste relut cette écriture

énigmatique. Des questions se bousculèrent dans un ordre imparfait. Comment Willyam Goldman avait-il introduit ce message dans sa poche, sans qu'il y ait prêté attention ? Pourquoi le journaliste allait-il devenir un grand personnage ? Ne l'était-il pas déjà, lui l'arracheur d'aveux, le limier de la vérité ? L'Antarctique devenait de plus en plus mystérieux et prometteur. Le centre de gravité du monde s'était-il déplacé ? Vers où, ou vers quoi, allait-il vraiment ?

Les obsèques chrétiennes poursuivirent leur chemin jusqu'au retour à la terre, à la poussière des vanités de la civilisation. Larry Greenwood suivit donc le convoi funèbre vers le cimetière marin situé face à la *grotte des premiers français*, à l'entrée méridionale de la ville. Cette excavation avait accueilli les premiers explorateurs de cette l'île perdue, isolée comme l'âme humaine au milieu d'un océan d'incertitudes. Le début et la fin, se dit-il, se sont donné rendez-vous au même point. Ainsi, en va-t-il du cercle de la vie, des cycles de la nature !

Une fois arrivé devant le champ de pierres tombales, le journaliste remarqua que des hommes s'étaient mis à l'écart de l'attroupement marqué par le deuil. Leur style austère ne se distinguait pourtant pas de la coutumière noirceur des funérailles.

Ces types-là, pensa-t-il, ne sont pas des amis. Ils ressemblent à des vautours attendant de dépecer une dépouille trop récente. Peut-être veulent-ils l'alléger de ses trésors ? Le piller, le détrousser ? Qu'auraient-ils à marauder ? Un fruit de la Terre ? Bien sûr, le cristal !

Larry Greenwood les dévisagea pour imprimer leur faciès dans ses neurones alertes. Intuitivement, le journaliste sut qu'il avait une longueur d'avance sur eux. Il devait à tout prix la conserver. Savaient-ils qui il était ? D'où il venait ? Ce qu'il cherchait ? L'Américain comprenait maintenant que l'affaire serait périlleuse. Peut-être serait-il suivi. Mais pouvait-il reculer ? Peut-être tenait-il le plus grand scoop de tous les temps ? Sa vie durant, il avait rêvé de ça. Il avait une carte d'embarquement dans la poche. La passerelle attendait d'être franchie !

Après que chacun se soit signer au rythme saccadé de l'eau bénite du Père Joseph, la foule s'ébranla pour les condoléances à la famille. Larry Greenwood s'avança, à son tour, vers Moeha Goldman et ses enfants, prenant soin d'être en queue de peloton. Il parvint à leur hauteur.

- Mes condoléances madame, fit-il dans un accent prononcé à l'envi.

Moeha Goldman fut surprise par l'Anglo-saxon de grande taille.

- Je vous remercie. Nous nous connaissons ?

- Oui. Je suis Larry Greenwood. J'ai interviewé votre mari, il y a quatre ans. Je travaille pour le Daily Globe.

- Vous êtes venu des Etats-Unis pour son décès ? C'est vraiment très gentil à vous.

- Non. J'étais venu pour l'interroger sur sa découverte. Pour qu'il témoigne de son aventure. A mon arrivée sur l'île, j'ai eu la tristesse d'apprendre sa mort, et j'ai voulu lui rendre un dernier hommage.

- Monsieur Greenwood, je suis touchée par votre sollicitude.

Greenwood jeta un regard gêné vers la fosse que la tristesse avait recouverte de quelques mottes de terre. De nombreuses fleurs avaient rejoint la glaise. Elles regardaient le soleil pour la dernière fois. L'Américain hésita.

- Croyez-vous madame que nous puissions discuter. Enfin, je sais que le moment est très mal choisi…

- Je vous en prie.

- Votre fils…Willyam…il est vivant !

- Mon fils ! coupa la veuve éplorée, *avez-vous des nouvelles de mon fils ? Je ne comprends pas pourquoi il n'est pas venu. Il aimait tellement son père. Ils étaient inséparables.*

La mère se mit à pleurer. Elle fut prise de spasmes incontrôlables. Le journaliste la prit sur son épaule.

- Excusez-moi…

- C'est moi qui…

- Non, non, je n'ai pas encore la force d'accepter sa disparition, avoua-t-elle.

- Je vous en prie, fit-il dans un français mondain. *Je comprends votre chagrin. J'ai perdu mes parents il y a très peu de temps.*

- Oh ! Vraiment ? J'en suis désolé. Et mon fils ?

- Je…il va bien. Il doit faire un long voyage. Je crois qu'il était là pour la cérémonie. Enfin, je pense. Peut-être n'a-t-il pas voulu se montrer pour des raisons que j'ignore encore. Voulez-vous que je vous rappelle plus tard ?

- Non, non ! Je voudrais des nouvelles de Willyam. Ecoutez, venez à la maison. Nous en parlerons au calme.

- Vous êtes sûre ?

- Oui. Ca va aller. Tenez, je vous présente mes enfants – elle sanglota un court instant – Ann, Louis et voici Ron.

Chacun se serra la main. Le journaliste présenta ses civilités sans obséquiosité.

- Je vous suis en voiture. Je suis garé là-bas, fit-il en tendant l'index vers son véhicule de location.

Le cortège se disloqua. Chacun repartit vers ses affaires quotidiennes. La famille Goldman, suivie de l'étranger nord-américain, monta vers les hauteurs sinueuses des paysages verdoyants. Une pluie fine les accueillit, les soulageant de la chaleur implacable des rivages insulaires. Larry Greenwood remarqua, dans son rétroviseur, une sangsue à quatre roues. Bien que restant à distance, un monospace bleu trahissait l'identité de ses occupants. Un moustachu criblé de taches de rousseur, en place passager, se cachait derrière deux rondelles fumées, maintenues par ses oreilles.

- Qui est le type qui suit les Goldman ? questionna Sylvère Martinoff des services secrets français.

- Les gars de la CIA, répondit son patron Jacques Legris, *m'ont averti que le grand brun devant nous était un journaliste américain. Un coriace apparemment ! Il a ses entrées partout.*

- Ces journaleux ! Avec leur carte de presse, ça se croit au-dessus des lois.

- Il a une sorte immunité. On devra rester à distance. Il devrait nous mener tout droit vers Goldman fils.

- Et s'il nous échappe ?

- Ca lui sera difficile !

- Pourquoi ?

- Les amerloques ont scotché un émetteur sur sa charrette.

- Quoi ! Ils sont ici ?

- Ouais !

- Ils l'ont suivi à l'autre bout de la Terre ?

- Les ordres sont clairs ! On fait équipe. Un satellite ricain plane au-dessus de nos têtes. Il repère les ondes électromagnétiques de la caillasse. En échange, on l'attrape. Eux ont les yeux, et nous les mains.

- Qu'est-ce qu'on fera du cristal lorsqu'on l'aura ? On le coupera en deux ?

- Ca, c'est pas tes oignons ! Ne me poses plus ce genre de question stupide !

- OK, patron.

Les Goldman arrivèrent à leur domicile. Moeha invita son hôte à s'asseoir dans le salon. Elle lui servit un apéritif.

- Vous voulez bien rester à déjeuner ?

- C'est vraiment très sympathique, mais je ne veux pas vous importuner.

Malgré ses investigations audacieuses, Larry Goldman savait se montrer courtois et humain.

- *Monsieur Greenwood,* j'insiste, répliqua la veuve.

- *Parfait, j'accepte. Je vous remercie pour votre hospitalité.*

Moeha Goldman ne répondit pas à cette gratitude et éclaira son visage d'un timide sourire. Elle entreprit de cuisiner.

- *Dites-moi, monsieur Greenwood, que savez-vous sur mon fils ?*

- *Ecoutez, ce que je vais vous dire vous surprendra.*

- *Plus rien ne me surprend*, fit-elle, *depuis qu'ils sont allés sur le volcan.*

- *J'ai trouvé un message dans ma poche,* expliqua Greenwood, *alors que personne ne s'est approché de moi depuis mon arrivée ici. Enfin, pas suffisamment près,* dit-il, coquin.

- *Continuez.*

- *Ce message est signé de votre fils, Willyam.*

- *Que dit-il ?*

- *Il m'a donné rendez-vous à l'aéroport samedi prochain.*

- *C'est à vous qu'il a donné rendez-vous ? Pourquoi cela ? Toute sa famille l'attend ici !*

- *Probablement pour une raison que vous n'ignorez pas,* annonça le journaliste en prêchant le faux pour savoir le vrai.

- *Que voulez-vous dire ?*

- *Nous avons été suivis par des types qui semblent vous connaître.*

- Encore eux !

- Les pouvoirs de cette pierre ont l'air d'intéresser pas mal de gens. Je sais que deux ou trois de mes compatriotes m'ont aussi collé aux basques. Ils étaient dans l'avion qui m'a amené chez vous.

- Si elle est internationale, cette affaire devient de plus en plus sérieuse.

- Votre fils est, soit très fort, soit inconscient ! En tout cas, cette roche vaut de l'or.

Larry observa un intermède méditatif.

- Madame Goldman, que s'est-il passé depuis qu'ils ont découvert le cristal ?

- Mmm…comment savez-vous tout ça ?

Greenwood laissa planer un instant de suspense.

- J'ai reçu le message Internet de votre mari.

- Ah ! Oui. Ce rendez-vous avec mon fils, c'est à quelle heure ? J'aimerais y aller également.

Larry Greenwood tendit le mot manuscrit trouvé dans sa veste. Moeha le lut. Elle reconnut la calligraphie du jeune médecin, rapide et expurgée de l'inutile. Son fils avait choisi la bonne vocation. Elle fut à peine étonnée par son projet de voyage au pôle sud.

- Je crois que ce n'est pas très prudent d'aller à l'aéroport, répondit le New-yorkais. Votre fils doit se montrer très méfiant.

- Pourquoi me dites-vous ça ?

- On a déjà dû vous interroger.

- Comment savez-vous ?

- Je connais les méthodes de ces scélérats. Vous allez attirer votre Willyam dans la gueule du loup.

- Vous…vous avez raison. Ils voulaient m'arrêter moi aussi. Mon mari s'est enfui lorsque je les ai conduit à lui. Mais il s'est montré plus malin.

- C'est un euphémisme !

- Vous savez, c'est à moi qu'il a donné le message que vous avez reçu. C'est une amie de mon fils qui l'a adressé. Mais…

Moeha Goldman se fit plus circonspecte. Elle interrompit sa phrase par peur des conséquences d'une trop candide spontanéité.

- Je vous en prie madame, si vous savez quelque chose, cela peut aider votre fils. J'ai une longue expérience des révélations.

- Mon mari, reprit-elle, *avait glissé deux messages dans la volaille qui les protégeaient. C'est au marché de Saint-Paul qu'il me la vendue. Hihihi.*

C'était la première fois depuis plusieurs jours que Moeha Goldman se mettait à rire. Le journaliste l'accompagna dans ces gloussements libérateurs.

- Votre mari a toujours eu le sens de l'humour. Vendre à sa propre femme des secrets d'Etat, c'est un comble pour un gouvernement familial !

La femme se rasséréna. Le visage enjoué de son interlocuteur la mit en confiance. Après tout, si son fils lui avait laissé un message, elle devait rendre hommage à sa clairvoyance.

- L'autre document, poursuivit-elle, *était destiné justement à Willyam ! Je devais lui donner en cas de problème pour mon mari.*

- Pourquoi ? S'étaient-ils séparés ?

- Oui, temporairement. Il devait le rejoindre aussitôt. Peut-être a-t-il eu l'intuition de sa disparition, une prémonition !

Moeha Goldman cessa soudain de tourner la cuillère en bois qui trempait dans la sauce du carri.

- Attendez ici ! Ann, peux-tu surveiller les saucisses et préparer un rougail ?

Sa fille lui répondit par l'affirmative. La mère s'absenta un court instant. Elle revint et tendit un document dégageant une légère odeur d'entrailles d'animal.

- Voici. Je n'ai pas compris grand chose au texte. Peut-être serez-vous plus perspicace que moi ?

Larry Greenwood le lut à haute voix :

« *Willyam, si tu lis ce message c'est qu'il m'est arrivé quelque chose. Voici des visions que j'ai eues avec le cristal qui vient du feu. Tu feras trois voyages : sur la glace, sur le sable, dans l'espace. Le grand danger, pour l'humanité, vient de l'H.M. Derrière ces deux lettres se cache un plan diabolique. L'avenir des hommes sera une soumission ou une libération. L'Ermite du Temps doit lire ce message. L'issue viendra* par *celui qui comprendra ces mots. Ton père qui t'aime.* »

Le journaliste respecta une minute de silence. Autant par respect pour le défunt que par la surprise de cette prose inhabituelle. Une foule d'interrogations s'imposa à son esprit.

- Monsieur Greenwood ?

- Oui, euh, excusez-moi.

- Avez-vous compris quelque chose ?

- Non, pas vraiment. A par une chose ou deux.

- Lesquelles ?

- Le voyage sur la glace, c'est certainement en rapport avec l'Antarctique où Willyam veut se rendre. H.M., c'est Homo Mercatus. Une association internationale qui signifie « Marché Humain ! »

- Marché humain ? S'agit-il de la mondialisation des échanges ?

- C'est probablement plus terrible. Je ferai une enquête…Madame Goldman ?

- Oui, qu'y a-t-il ?

- Je vous invite à garder un silence complet sur toute cette affaire.

- Pourquoi ?

- En ce bas monde, la connaissance est synonyme de danger.

- Oui, je l'ai appris à mes dépens.

Larry Greenwood hocha de la tête. Son hôte tendit le bras.

- Pour ma part, je vous invite à passer à table.

- Pour des aveux ? fit Larry en souriant.

- Pour déjeuner, répondit-elle en riant.

La conversation se poursuivit sur des thèmes plus quotidiens. Bien que surpris par les piments du rougail, Larry Greenwood apprécia la cuisine créole de son amphitryon. La maîtresse de maison avait visiblement une grande expérience des réceptions mondaines. A la fin du repas, le journaliste prit rapidement congé, non sans avoir présenté ses hommages à la famille attristée.

Il n'avait plus qu'une idée en tête : son départ vers l'Antarctique. Un territoire sans territoire !

18 – QUESTION DE TEMPS.

Aéroport international Roland Garros. Saint-Denis de la Réunion. Samedi 18 août, 18h30.

Larry Greenwood avait pris une bonne avance pour se rendre à son mystérieux rendez-vous. Il attendit patiemment. Il avait emporté avec lui un petit sac de voyage et ses précieuses technologies de communication *high tech*.

Si je connaissais mon invité, le journaliste n'avait qu'un souvenir confus de notre première rencontre. Il m'avait vu quatre ans plus tôt. Depuis, je m'étais métamorphosé en homme. L'initiative des présentations ne pouvait donc m'échapper.

Larry Greenwood, de nature méfiante, jeta un regard panoramique pour découvrir, dans la foule nonchalante de l'aérogare, la présence d'agents secrets. Son œil avisé reconnut, à une vingtaine de mètres, deux des six hommes entrevus au cimetière. L'Américain comprit qu'il avait été suivi.

Willyam Goldman est cerné par la raison d'Etat, avant même qu'il n'arrive, se dit Larry. Les autres argousins doivent probablement se trouver au contrôle de police ou sur le tarmac, attendant l'arrivée improbable du jeune homme et de son cristal.

Larry Greenwood regarda sa montre. Dans trois minutes, le glas sonnerait pour l'impétueux aventurier. Il ne voyait pas comment je pouvais me sortir des griffes de cette police avisée. Dans un mouvement imperceptible, d'autres individus s'approchèrent. Ces visages étaient ceux de ses compatriotes, repérés dans l'avion en provenance de New-York. L'un d'eux se mit à sa hauteur et lui parla dans un accent texan.

- Monsieur Greenwood ?

- Oui ? A qui ai-je l'honneur ?

- Stanley Smith. Je viens vous avertir que nous allons procéder à l'arrestation de monsieur Goldman. Au nom de l'intérêt supérieur des Etats-Unis, je vous demande de nous laisser faire.

- Et si je refuse ?

- Vous serez arrêté pour entrave à la sécurité d'Etat.

- Mais vous êtes sur le territoire français !

- Oui. Pour l'instant…

Au même moment, Larry Greenwood ressentit une légère douleur au sommet du crâne. Un éclair lumineux l'aveugla et alluma l'espace habituellement sombre de l'aérogare. Il ferma les yeux. Il songea d'abord au flash d'un appareil photo, mais un léger vertige l'envahit. Pourtant, il respirait normalement. Un bourdonnement occupa ses oreilles internes. Il s'appuya sur le comptoir de l'accueil pour reprendre ses esprits. En ouvrant les yeux, il constata avec stupéfaction que son interlocuteur restait tétanisé tel un marbre de Rodin. Il prolongea son regard au-delà de son visage. Les passants étaient tout autant figés dans un équilibre précaire. Ils ne tombaient pas. Ils flottaient dans une immobilité absolue. L'air paraissait troublé par un scintillement aux multiples couleurs. Les piliers de l'aérogare, d'un marron douteux, semblaient flous. Larry Greenwood leva ses bras et se tint la tête. Aucun malaise ne vint pour l'alerter d'une maladie cérébrale.

- J'apprécie votre ponctualité monsieur Greenwood, enfin, si je puis m'exprimer ainsi.

Le journaliste se retourna sans difficulté. Mon visage rayonnant l'accueillit par un grand sourire.

- Etes-vous Willyam…Willyam Goldman ?

Je lus dans ses yeux une expression de terreur.

- Je le suis. Je peux enfin vous parler

- Alors, je ne suis pas malade ?

- Non.

- C'est vous ! J'ai rêvé de vous. Vous étiez au milieu d'une salle comble et vous me regardiez droit dans les yeux.

- Racontez-moi.

- Non, non, laissez tomber. C'est probablement un délire psychique. Que se passe-t-il ici ? Sommes-nous les seuls à vivre cette vision ?

- Oui, mais ce n'est pas une vision, c'est un état !

Le reporter laissa retomber ses bajoues.

- Que voulez-vous dire ?

- Monsieur Greenwood, regardez-vous souvent les vidéos ?

Dans la plus grande discrétion, il se pinça un lobe d'oreille pour affirmer sa vitalité.

- De temps en temps.

- Eh bien, c'est comme si j'avais appuyé sur le bouton pause de votre lecteur de vidéodisque.

Il jeta un regard par-dessus mon épaule. La foule était toujours en arrêt.

- Sur pause ?

- En fait, c'est sur ralenti. Un grand ralenti. A peu près quatre mille fois moins vite que la vitesse normale.

Il toussa.

- Comment avez-vous fait cela ?

- J'ai frappé sur votre crâne avec l'une des deux pointes du cristal. Votre crâne, c'est un peu comme une télécommande universelle.

Inconsciemment , il se frotta le cuir chevelu pour y trouver une excroissance.

- Voulez-vous dire que vous pouvez jouer avec le temps qui passe ?

- Vous l'avez dit. Le voyage dans le temps n'est pas une question de déplacement dans un même continuum, mais de dilatation ou de contraction d'une unité de temps.

- Pardonnez mon ignorance mais je ne comprends pas très bien. Le temps ne s'écoule-t-il pas ?

- Bien sûr, il s'écoule. Tout autant que l'eau qui descend de la montagne.

Greenwood pivota sur ses pieds et regarda dans toutes les directions.

- Que fait cette eau maintenant ?

- Le torrent devient rivière. Parfois, il trouve un barrage sur son chemin. Il est alors retenu.

- Ca, c'est maintenant ?

- Sa vitesse est ralentie et la masse d'eau grossit, comme grossissent pour nous les perceptions. L'après-vie est comme une retenue du temps.

Il fut distrait à cette dernière phrase.

- Qu'y a-t-il après le barrage ?

- Ensuite, l'eau devient fleuve pendant quelques kilomètres. Puis un nouveau barrage. Ainsi de suite.

- Le fleuve, c'est le temps normal ?

- Oui.

- Et après, le fleuve, après le bout du bout, où va-t-il ?

- Vers l'embouchure qui donne sur l'océan de l'immobilité. Les hommes appellent cet océan Allah, Yahvé ou…

- Le néant !

Je déclinai cette invitation à la polémique par un mouvement amical des paupières. Larry était très proche de la vérité de Jonathan, mon maître intérieur.

- Que faites-vous avec ce cristal ? reprit Greenwood.

- Je déplace le torrent, la rivière ou le barrage. Je peux même accéder à l'océan, mais c'est plus difficile. Certaines conditions doivent être réunies.

- Lesquelles ?

- Des conditions de niveau vibratoire. Celui de notre propre conscience.

Le reporter se fit pragmatique.

- Vous êtes venu pour me dire cela ?

- Cela ne vous semble pas déjà suffisant ?

- Si, si, mais votre mot…

- Parle de l'Antarctique, je sais.

Il fronça ses lèvres.

- Mmm. Je vois. Ces explications, c'est pour me rassurer.

Je hochais la tête.

- Maintenant, il n'y a plus de temps à perdre.

- C'est l'humour local, je suppose ? Qu'allons-nous faire ?

- Suivez-moi, nous allons prendre un avion. Je vous raconterai en chemin.

- Willyam ! Je peux vous appeler Willyam ?

- Oui. Ce sera plus simple. Je vous appellerai Larry, si vous me le permettez, bien sûr.

- Entendu. Etes-vous sûr de pouvoir revenir dans le temps normal ? Enfin, je veux dire dans le temps que tout le monde connaît ?

- Oui, c'est facile. Il faut juste être précis. Ne vous inquiétez pas. Je l'ai déjà fait. Et bien autre chose encore.

- Willyam, pourquoi m'avoir demandé de vous aider alors que nous nous connaissons à peine ?

Je ne répondis pas tout de suite. Je voulais goûter à cette mystérieuse supériorité.

Nous nous mîmes en chemin vers le filtre de police départ.

Tout restait statufié. Nous passâmes sans difficulté le portique de détection d'objets métalliques. Nous ne prîmes pas la peine de déposer nos sacs sur le tapis du X-ray. La sonnerie de l'arche électronique se déclencha tardivement alors que nous étions déjà à une dizaine de mètres au-delà de la frontière. Nous poursuivîmes à travers la porte d'embarquement d'un vol en cours de traitement. Nous dévalâmes ensuite l'escalier de la passerelle et nous retrouvâmes sur l'aire de trafic des appareils. Nous marchâmes en direction d'un appareil militaire blanc, maculé par l'huile des moteurs. Les deux turbopropulseurs tournaient…au ralenti.

- J'ai fait appel à vous car mon père m'a dit le plus grand bien de votre intégrité.

Il sourit.

- C'est sympa de sa part, mais vous n'avez pas peur des journalistes ?

- Votre métier de grand reporter est tout à fait indiqué pour rendre compte de ce qui se cache derrière l'illusoire et banal quotidien des humains.

Il m'empoigna le bras.

- C'est joliment dit, mais tout n'est pas aussi merveilleux.

- Peut-être, mais je sais ce que vous allez devenir.

- Vous connaissez mon avenir ?

- Oui !

Je le vis déglutir.

- Pardonnez mon incrédulité, mais vous lisez à travers les boules de cristal ?

Je secouais mon sac.

- Non, je ne lis pas à travers le cristal. Je vis à travers lui.

- Que voulez-vous dire ? Vous êtes vraiment mystérieux.

- Je vous ai dit que je connaissais pas mal de choses sur le temps qui passe.

- Continuez.

- La première fois que j'ai voulu revenir au temps normal, j'étais en plein milieu de la forêt de Cilaos, sans aucun repère de la civilisation.

Il rassembla ses idées.

- Revenir ? Ce n'est pas vraiment un voyage.

- C'est ce que je croyais aussi. J'ai fait une erreur monumentale.

- Ah ! Et laquelle ?

Il prit un carnet de notes et griffonna en sténo.

- J'ai imprimé la pointe opaque du cristal sur mon crâne. Pour vous, j'ai utilisé la pointe translucide. La procédure est ainsi. Comme je n'ai rien vu se produire de particulier, j'ai recommencé.

- Que s'est-il produit ?

- Toujours rien ! Je l'ai fait à nouveau. Encore rien…si ce n'est une accoutumance à un phénomène d'abord imperceptible.

Son crayon parcourait des lignes vierges avec une vitesse étonnante.

- Quoi donc ?

- Un léger vide intérieur. Une espèce d'absence de conscience objective.

- Bien, et puis ?

- Au bout de trois fois, j'ai arrêté pensant que j'étais condamné à vivre hors du temps. C'était angoissant.

- Ensuite ?

J'eus l'impression de me retrouver dans un cabinet médical récitant les symptômes d'une maladie contagieuse.

- Ensuite, j'ai marché jusqu'à la première ville. Je me suis rendu compte que les arbres, les feuillages, les fleurs bougeaient comme s'ils subissaient une tempête.

- On est en saison cyclonique ? Je croyais que…

- Leurs mouvements étaient extrêmement rapides, coupai-je. *Pourtant, je ne sentais quasiment aucun souffle.*

Greenwood referma un instant son carnet sur un index. Il regarda ses pieds tout en avançant.

- Vous voulez dire que…

- J'ai trouvé cela simplement curieux. J'ai remarqué que le soleil déclinait plus vite qu'à l'accoutumée.

Une intuition vint à lui.

- Sa trajectoire était visible à l'œil nu ?

- Lorsque j'ai abordé la route, j'ai vu passer les voitures en trombe, comme s'il s'agissait d'un rallye.

- Ya des courses de côtes dans le coin ?

- J'ai failli me faire renverser car je devais être invisible sur la route. Comme une fulgurante et éphémère apparition. Puis, les choses se sont mises à accélérer de plus en plus.

Il notait encore.

- Qu'avez-vous fait alors ?

- Je me suis rangé dans un abri rocheux car je n'y voyais plus rien. Il faisait nuit. J'ai réfléchi à ce qui m'arrivait.

- Vous avez le sens du suspens.

- J'ai compris que le temps défilait en accéléré.

- Vous n'aviez pas de frein.

- Non. Je ne connaissais pas la procédure pour revenir au temps qui était le mien à l'origine.

Il grommela. Je lus une crainte sur son visage.

- Vous vous sentiez prisonnier du temps qui passe, je présume ?

- Je suis passé par une peur terrifiante, comme si j'étais étranger au monde.

- Expliquez-vous.

- J'étais spectateur. Les jours succédaient aux nuits. Les saisons aux saisons. Les années aux années. Puis, les décennies aux décennies.

- Vous êtes bien conservé pour un vieux !

Je ne relevais pas cet humour tant j'étais concentré sur mes souvenirs.

- J'ai eu soudainement l'intuition que je devais utiliser la pointe transparente en frappant deux coups sur mon crâne, au lieu de trois.

Nous fîmes le tour d'un parc à matériel d'escale. La nuit tombait rapidement. Larry se prit le pied sur la flèche d'un chariot à bagages. Il lança un juron ou deux.

- Vous avez réussi à revenir ?

- Le temps s'est mis à s'écouler normalement, mais trente-trois plus tard !

- Comment l'avez-vous su ?

- Le plus simplement du monde. Lorsque je suis sorti de ma grotte, j'ai marché jusqu'à une petite localité, enfin jusqu'à présent.

- Que voulez-vous dire ?

- J'ai à peine reconnu les lieux. Tout avait tellement changé. Ce n'était plus une petite bourgade, mais une véritable capitale régionale.

- Très bien, mais mon avenir ?

Larry Greenwood était bien l'insatiable journaliste que mon père avait décrit.

- Là, j'ai pris un journal et j'ai regardé la date. J'étais effaré. J'ai lu la première page. Votre photo s'étalait en gros plan.

- Ma photo ?

- Oui, en plus vieux, bien sûr.

Il ne manqua pas de grimacer à cette répartie à retardement.

- Que disait cet article ?

- Il faisait votre panégyrique. Vous étiez devenu président…

- Des Etats-Unis ? fit-il dans un rire gras.

- D'un grand parti politique !

- Pourquoi parlaient-ils de moi ?

Je me tus de peur de le brusquer. Tout en marchant, je plongeais une main dans ma crinière blonde. Puis, je stoppais net ma course vers l'aéronef. Larry en fit autant. Je me mis à le dévisager.

- Vous…vous serez assassiné ! L'article parle d'un suicide probablement maquillé.

Larry Greenwood observa un silence de terreur. Je l'avais surpassé en déclarations intempestives. Il pouvait ne pas me croire, mais il lui était difficile de ne pas m'accorder le crédit de la démonstration, celle de l'expérience intime du temps. Je ne sus pourquoi mais j'avais un profond respect pour cet homme.

- Je suis désolé, monsieur Greenwood !

- Désolé, mais pourquoi ? Il faut bien mourir un jour.

- En êtes-vous si sûr ?

- Oui, c'est ce qu'on dit. Je suis rassuré de savoir que je suis mort dans trente-trois ans.

Je ne sus si j'avais fait une erreur. Son aplomb était trop railleur pour être l'effet d'une imposante assurance. Nous reprîmes notre marche lente vers l'appareil.

- Si c'est pour le bien, continua-t-il philosophe, *il y a certainement des écoles qui portent déjà mon nom.*

- C'est tout ce qui vous importe ?

- Pour un ex-journaliste, je suis mort dignement.

Je me mis à rire.

- Pourquoi riez-vous ?

- Vous en parlez au passé, alors qu'il s'agit de votre futur !

- Au fait, comment être sûr que c'est bien ce qu'il se passera ?

Je laissais planer un silence d'incertitudes.

- Je ne sais pas si rien n'est jamais sûr, monsieur Greenwood.

- Vous disiez pourtant que…Vous êtes plutôt versatile Willyam. C'est pas une mauvaise blague au moins ?

- L'histoire est toujours écrite par les vainqueurs. Je crois que c'est à vous de créer l'histoire et de remporter la victoire. La plus importante est probablement celle que l'on mène sur soi-même !

- Vous doutez de moi maintenant ?

Je remontais le col de ma parka. L'humidité de l'océan tout proche s'infiltrait dans mes pores.

- Je ne doute pas de vous, Larry, mais du destin. Je doute des historiens.

- Vous doutez des historiens ? C'est une honorable fonction ! Ce sont des journalistes du temps !

Je tournais la tête vers l'horizon pour admirer une dernière fois les rayons retardataires du soleil couchant.

- Certainement ! Les historiens sont là pour rappeler les faits et éclairer l'avenir des lumières du passé.

- Bon, alors tout va bien.

Il me fallait briser cette grotesque assurance.

- Qu'advient-il du courage, de la détermination, du libre arbitre réel de ceux qui sont censés avoir fait l'histoire ?

Larry fit un mouvement brusque de la tête.

- Je ne comprends pas, Willyam.

- Sait-on jamais qui a véritablement fait les révolutions ?

- Vous n'avez pas fait d'études ?

Je lui adressais un sourire narquois.

- Les hommes illustres ou des inconnus ?

- Excusez-moi, mais la réponse est dans la question.

- Les raccourcis de l'histoire sont une sclérose intellectuelle.

Je vis à sa moue la fracture du conditionnement.

- Vous voulez dire que les grands hommes sont des pantins ?

- Les découvertes et les révolutions ne sont pas le fait d'un homme, ni même de quelques-uns. Je dis que les changements proviennent de l'esprit du temps !

- De l'esprit du temps ? Il faut bien qu'il y ait des individus qui l'expriment !

Le soleil fit un signe d'adieu en plongeant sous les flots. La nuit perçait derrière le halo des mâts de l'aéroport.

- Vous avez raison. Il faut des hommes pour exprimer ce qui doit advenir. De tout temps, la pensée a traversé des milliers d'âmes humaines, qui par leurs perceptions ont donné corps à une idée, une connaissance, un sentiment nouveau.

- Je crains d'avoir aussi ralenti mon cerveau. Expliquez-vous.

- Saviez-vous que des idées identiques sont apparues au même moment de l'histoire chez des peuples qui ne pouvaient physiquement pas entrer en communication ?

- Non.

- Je crois que l'humanité est ainsi. Elle perçoit collectivement de nouveaux courants. Peut-être nous sont-ils adressés par une force supérieure.

- Vous voulez déposséder de leur génie ceux qui ont travaillé avec courage ?

- La pensée ne se possède pas. Elle se vit et se traduit. Montaigne a dû dire quelque chose d'à peu près similaire.

Larry se pinça le nez pour m'indiquer son aversion pour le kérosène brûlé.

- Qui est Montaigne ? Un de vos hommes politiques ?

- Un philosophe du seizième siècle.

- J'aurais alors des difficultés à le rencontrer.

- Qui sait ?

- Pour vous, les Français, rien n'est impossible ! C'est pas Napoléon qui a dit ça ?

Nous n'étions plus qu'à deux cents mètres de l'avion. Les matériels de piste l'entouraient encore. Le pont arrière était toujours ouvert.

- Vous parlez de génie ? Je pense qu'il existe simplement les personnes adaptées. Vous, les Anglo-saxons, vous dites the right man at the right place.

L'échotier fit une pause.

- On devrait dire the right time ?

- La gloire de quelques-uns ne doit pas nous faire oublier que c'est l'humanité qui est en marche.

- Lapalisse était français aussi, non ?

Je restais indifférent à la plaisanterie.

- Les historiens pourraient-ils faire état de ce que pensent réellement des millions de gens au fond d'eux-mêmes ?

- C'est impossible !

- Comment savoir si un homme a capté la vision de plusieurs, ou si les inconnus ont accepté la pensée d'un seul ?

Je reçus une bonne frappe sur l'omoplate.

- Vous, le Chrononaute, en avez une idée, n'est-ce pas ?

- Mon expérience du temps m'a révélé la première solution.

- Je ne serai alors qu'un produit de la pensée d'autrui ?

La proposition m'effleura un instant l'esprit.

- Vous ne serez pas un produit mais consentant et volontaire.

La flatterie l'intrigua.

- Comment en êtes-vous sûr ?

- Vous savez à présent comment cela fonctionne.

- Quoi ? Nous disons des choses que d'autres viennent de penser ?

- Oui ! C'est le pouvoir de la télépathie. Nous sommes tous reliés.

Il rechigna à accepter.

- Plus nous serions nombreux à penser une chose, plus cette idée sera captée par les hommes au pouvoir ?

- Ca fonctionne exactement comme ça !

- Je peux encore refuser. Laissez-moi encore du temps pour ça…

Je venais justement de lui en donner. Mais a-t-on toujours les yeux ouverts ?

- Vous ne pourrez accepter de subir. En revanche, vous ne pourrez pas taire ce que vous verrez et ressentirez.

- Vous pouvez me faire confiance.

Je lui murmurais une confidence.

- C'est déjà le cas.

- Je vous remercie.

Je lui rendis son sourire.

- La douleur des hommes vient de la résistance aux nouveaux courants de pensée.

- Vous ne trouvez pas qu'il y a assez de douleur dans le monde ?

Je relevais le menton vers l'appareil qui se rapprochait. Plus que cent mètres.

- Précisément, elle vient de ce que les hommes n'acceptent plus d'être dirigés selon un modèle dépassé. C'est parce qu'il est en dehors de la nouvelle spiritualité qu'ils souffrent de cet écart.

- J'ai du mal à suivre.

Je ralentissais donc le pas.

- Ce n'est pas parce qu'on est esclave que l'on est malheureux, c'est parce qu'on en prend conscience.

Greenwood le rebelle fut piqué au vif.

- C'est quoi pour vous le bonheur ?

- C'est la capacité d'être en accord avec soi-même, et avec la société qui devrait être.

Cette maturité surprit le journaliste. L'excitation du voyage dans le temps ne m'avait pas conduit à l'héroïque vanité du pouvoir mais à une humilité déconcertante, malgré moi. Peut-être avais-je effectivement cristallisé dans mon mental le sens de la vie. L'évolution des hommes n'était-elle pas que perception de la conscience supérieure contrée par les à-coups de sombres instincts ?

- Willyam ?

- Je vous écoute !

- Selon vous, quelle est la direction de l'évolution ? Croyez-vous à Darwin ?

- Vous voulez parler de la sélection naturelle ?

- Oui.

Je raclais ma gorge.

- Darwin avait raison !

- Tiens, c'est curieux ce que vous dites !

J'écoutais un instant le halètement des moteurs. J'eus l'intuition qu'ils allaient nous emmener vers une réponse définitive dont le monde s'acharnait à me faire douter.

- Il avait raison sur un seul point : il y a bel et bien sélection naturelle. Mais la loi de cette sélection, ce qui fait que les êtres vivants perdurent, ce n'est ni la force ni la domination sur les autres.

- Bien ! Qu'est-ce que c'est ?

Je regrettais qu'il ne prît pas son livret pour l'écrire. Pour une nouvelle…elle en valait des milliers d'autres réunies.

- C'est *la capacité de collaborer au Tout, à plus grand que soi !*

- La complexité progressive des êtres vivants ne viendrait que de cette collaboration de plus en plus consentante ?

- Exactement. Cette théorie du compromis évolutionniste émerge dans les milieux scientifiques. C'est le nouveau courant de l'histoire.

- Vous voulez dire que c'est la fin de la domination ?

L'avion n'était plus qu'à quelques pas.

- Ce sont les dernières heures de la croyance selon laquelle on aboutit à ses fins par la peur que l'on inspire aux autres, affirmai-je.

- Ce sont les pouvoirs qui font tourner le monde…

Larry avait raison mais…

- Erigez un pouvoir, vous verrez aussitôt un contre-pouvoir sortir des limbes de la conscience humaine. La loi d'évolution est imperturbable.

- Vous m'avez l'air sûr de vous...et bien jeune.

Ah ! Les apparences ! me dis-je. Que de jugements n'a-t-on proférés sur les apparences !

- Larry, vous parliez d'histoire. Depuis longtemps la diplomatie et la négociation ont pris le pas sur la guerre.

Les clichés habituels vinrent sans surprise.

- Ce ne sont pas les conflits qui ont manqués.

- Les diplomates ne sont pas des agitateurs. Ils sont si discrets ! Pour eux, mieux vaut un mauvais compromis qu'une bonne guerre.

Greenwood s'arrêta. Il hésitait à monter à bord.

- Donc vous croyez que…

- Ceux qui ne collaboreront pas à l'intérêt des autres seront rejetés et éliminés.

- Par qui ?

- Le plus souvent par eux-mêmes. Nous sommes sur la voie du juste milieu. La voie sacrée par excellence !

- Si les pouvoirs s'annulent, plus rien n'avance, s'étonna Greenwood.

Cette hésitation m'amusa. Elle traduisait pourtant si bien les tergiversations des hommes.

- Au contraire, cela accélère le mouvement de la libération, de la justice et du partage.

Le reporter répliqua aussitôt.

- Vous êtes un doux rêveur, mon cher Willyam. Le monde est féroce. Les proies sont avalées, digérées et rejetées comme des produits de grande consommation.

Je compris pourquoi il tortillait, irrésolu à s'engouffrer dans la gueule du Transall.

- Vous ne pouviez pas me qualifier mieux que cela.

- Ah ! Ca vous fait plaisir le sobriquet de « doux rêveur » ?

Je le fixais dans les yeux.

- Bien entendu ! Celui qui rêve est capable d'anticiper sur les changements profonds et de s'y préparer.

Il me répondit nerveusement.

- Ahahah. Et pourquoi ça ?

Je me tournais vers l'avion et fis mine de m'y diriger. L'Américain restait scotché sur le tarmac, visiblement terrorisé par cette aventure. Il me fallait user de conviction.

- Lorsque le rêve est doux, c'est qu'il est pacifique et heureux. Or, ce sont là les attributs de la future société qui va bouleverser le monde.

Décidément, rien ne le déstabilise, se dit Larry. Sa jeunesse doit l'aveugler.

- Larry ?

- Oui.

- Vous ne voulez pas savoir pourquoi vous serez assassiné ?

Je regrettais cette maladresse en me mordant les lèvres. Mais est-il plus forte motivation qu'une *raison personnelle* ?

- Une parole de trop ? Une décision trop rapide ?

- Non. Ce sera tout le contraire. Vous allez mener un combat de longue haleine.

- Ah ! Et lequel ?

J'indiquais le turbopropulseur d'un hochement de tête, une façon de l'inviter à s'engager sur le pont-levis.

- Celui contre la mafia mondialiste.

- La mafia ? Comment savez-vous que…enfin, il y en a tant ! C'est quoi pour vous la mafia ? fit le reporter aguerri aux sujets épineux des conspirations.

- Je vais d'abord vous dire ce que n'est pas la mafia, fis-je, amusé.

- Tiens, c'est original.

- Fini les gâchettes surmontées de lunettes fumées posées sur des gueules patibulaires. Tout ceci est maintenu dans la croyance populaire pour ne pas montrer le vrai visage du mal.

- Poursuivez ! fit le journaliste surpris par cette analyse.

Cette inversion des rôles eut l'effet de me décevoir. C'était à lui de continuer.

- Les mafieux sont classés en deux catégories : ceux qui dirigent et ceux qui exécutent, souvent sans s'en rendre compte.

- Vous pensez que certains n'en sont pas conscients ?

- Ils évitent de s'interroger sur les tenants et aboutissants de leurs actes, de leurs compromissions et leur obéissance.

J'avais fait mouche. Son visage se raidissait.

- Les conscients et les inconscients ? A votre avis, à quoi ressemblent-ils ?

Je le tapotais sur le bras pour qu'il en prenne son parti.

- Ils ressemblent à vous et moi. Costume-cravate, tenue de jogging ou uniforme de travail.

- Que font-ils de particulier ?

- Ils étudient, produisent, achètent et vendent comme pourraient le faire n'importe qui, mais tout ce qu'ils font suit un objectif de domination.

Je posais un regard au sol sur les traces sombres que les mâts de lumière créaient autour de nous. Il capta le message subliminal.

- Vous croyez à un complot mondial ourdi par des ombres intangibles ?

- C'est une possibilité que je n'écarte pas, dis-je en forme de litote. *Invariablement, elles utilisent deux armes d'une redoutable efficacité : la menace et la planification.*

Le subconscient de Larry s'affola. Il observa l'aéronef.

- Nous ne serions que des moutons marchant vers l'abattoir ?

- La bêtise humaine est pilotée par la propagande. La communication, fut-elle publicitaire, est savamment orchestrée.

- Dans quels domaines croyez-vous qu'ils travaillent ?

- Les plus visibles sont, bien entendu, la drogue et la prostitution. Ces deux commerces ne sont que la partie émergée d'un iceberg planétaire.

- Je vous accorde un point. Nous allons en Antarctique pour découvrir l'autre partie ?

Je répondis indirectement.

- Ils se destinent à tout ce qui conduit à l'esclavage.

- L'esclavage ? C'est pas le futur que vous avez visité mais le passé !

L'image du Titanic sombrant dans les eaux glaciales me fit penser à l'humanité. L'amour allait-il être sauvé d'un naufrage ?

- L'esclavage est encore loin d'être mort, Larry. Sa version moderne est anonyme. Ca le rend plus féroce.

- Plus pernicieux, vous voulez dire.

- Il a pris presque toutes les formes : des plus grossières au plus subtiles.

- Poursuivez.

Les mots que nous prononçons sont notre miroir, avait dit Jonathan. Le Chroniqueur m'en apportait une nouvelle fois la preuve. Son « poursuivez » signifiait « passez devant, des fois qu'il y aurait du danger ». J'optais donc pour le choix des armes.

- Pour mieux asservir, la mafia utilise la peur, le dénigrement et la séduction. Surtout la séduction !

- Le temps vous aurait-il rendu paranoïaque ? Vous m'avez dit vous-mêmes qu'à tout pouvoir survient un contre-pouvoir !

- Oui. A tout pouvoir visible ! A tout pouvoir local !

Il traduisit à sa manière.

- Ils sont partout et nulle part ?

Je frappais sur ma poitrine.

- Toute la difficulté est d'allumer sa lampe intérieure pour éclairer les embuscades de la main invisible de la domination. Elle règne dans le monde et en nous-mêmes.

Larry Greenwood comprit qu'il avait à faire à forte partie. J'étais le digne fils de mon ancêtre. Larry se souvint de mon père et j'en fus heureux.

- Votre père vous a laissé un message que j'ai apporté avec moi. C'est aussi un peu pour cela que je suis venu. Il y a certainement un rapport avec ce que vous me dites.

Il chercha dans sa poche et me tendit le papier que lui avait confié ma mère.

Le journaliste transpirait.

- Tenez, il parle de trois voyages dont le premier est celui que nous allons effectuer vers la glace. Enfin, je présume.

Sa peur était tangible. Je le déridai pour réchauffer l'atmosphère.

- S'il n'y a pas de glace en Antarctique, il n'y en a nulle part ailleurs, répliquai-je en souriant.

- Il parle également de l'Ermite du Temps. Je comprends maintenant à quoi, ou à qui il faisait allusion.

- Etes-vous sûr que vous ne rêvez pas ? dis-je, taquin.

Il me donna un coup d'épaule fraternel.

- Il dit qu'il faut se méfier de l'H.M : l'Homo Mercatus !

- Oui, il m'en a déjà parlé. Il l'appelait aussi l'Horrible Mafia !

Je ne faisais rien pour le rassurer. Il lui fallait prendre ses responsabilités. D'une certaine manière, j'exacerbais son orgueil de grand reporter. Il prit la balle au bond.

- C'est une organisation mondiale et secrète qui concentre les intérêts de toutes les mafias sectorisées.

- Il me répétait souvent que les deux lettres, H.M., contiennent le Plan de la Soumission. Il ne pouvait pas m'en dire davantage.

- Pourquoi s'est-il intéressé à eux ?

Larry ne s'en aperçut pas mais je fus intrigué. Quelles connexions mon père avait-il eu avec l'H.M. ?

- Il voulait lui-même démanteler ce réseau et le faire apparaître au grand jour.

- Son procès, ça vient de là ?

- Oui. Il en savait trop mais pas assez pour fournir des preuves.

Des doutes s'insinuèrent dans mon esprit. Greenwood me troubla un peu plus.

- Pourquoi a-t-il quitté la vie politique ? C'était une magnifique tour de guet !

J'hésitais à avouer mon ignorance. Je prétextais un lieu commun.

- Les politiciens, jusqu'aux plus hauts niveaux, sont souvent l'objet de pressions et de menaces redoutables, lorsqu'ils ne sont pas, eux-mêmes, affiliés à tel ou tel intérêt.

Venais-je de répondre à ma propre peur ? Des mots résonnèrent en moi : *« quoique tu apprennes sur le passé saches que je t'ai toujours aimé ».*

- Si vous connaissez une grande partie de ce message, pourquoi vous l'a-t-il destiné ?

Je grommelais.

- Parce qu'il ignorait qui était l'Ermite du Temps.

- Vous aussi, je parie. Au fait, le nuage du volcan, vous y étiez, je suppose.

- Pour tout vous dire, je suis au cœur de l'affaire. Mon père a adressé le mel avant de m'avoir revu…

- C'est donc vous que je dois interroger ?

Je n'étais plus sûr de rien.

- Larry, nous sommes ensemble pour tout savoir. C'est vous-mêmes que vous interrogerez.

- C'est que d'habitude…

Je le coupais.

- Ces voyages sont comme un plan de vol pour accomplir une mission d'intérêt général. Larry, vous faites partie de ce plan !

- Moi ? Comment pouvez-vous dire ça ?

- C'est écrit noir sur blanc ! « L'issue viendra par celui qui comprendra ces mots ! ».

- Vous ne les comprenez pas ?

- C'est vous qui avez pris ce message et vous saviez que nous allions en Antarctique. De plus, j'ai appris ce que vous allez devenir.

Larry Greenwood apprécia visiblement la finesse de l'analyse. Sa marque de satisfaction par une main sur mon épaule en attesta. Son instinct de félin eut raison de ses craintes.

19 - L'EXPLICATION.

- Etes-vous sûr que ce soit la seule solution ? demanda le président.

- Eh bien ! Rien n'est tout à fait sûr, mais c'est la plus probable en l'état actuel de nos analyses.

- Donc pour vous, ils ne sont ni bons ni mauvais, mais es… ?

- Chut, monsieur le président, coupa Treders.

- Pourquoi voudriez-vous garder le silence ?

- C'est que ça semble tellement incroyable que des bureaucrates pourraient vous convaincre d'abandonner cette idée. Y a tellement de gens prêts à balayer des années d'études d'un revers de main.

- Si vous étiez à ma place, que feriez-vous ?

- Nous ne sommes pas à votre place monsieur.

- Ayez un peu d'imagination que Diable !

- Croyez-vous que nous en manquions ?

- Je poserai ma question différemment. Quelle solution pouvez-vous imaginer ?

- Négocier !

- Quoi ? Mais que voulez-vous négocier ?

- Faites une vente aux enchères ! Nous en épargnerons un certain nombre.

- Les moins bons !

- Probablement. On pourra tout de même sauver une partie de l'élite.

- Et s'ils nous agressent ?

- Vous avez des armes de dissuasion. Mais leur but, vous le savez maintenant, n'est pas de nous détruire ! Ils sont trop évolués pour une réaction aussi stupide.

- Mais nous pourrions refuser ce marchandage ?

- Voyons ! Ils savent déjà que nous les avons repérés. Ils savent que nous pouvons employer la force. Ils feront tout pour l'éviter. Ils devront faire vite pour aboutir à leur fin. Ils demanderont que cette affaire ne soit pas ébruitée pour éviter la panique générale. Ils donneront quelque chose en échange et partiront gentiment.

- Vous m'avez l'air si sûr de vous. Donc, première décision, pas un mot à la presse.

- D'ailleurs, il n'y rien à dire à leur propos puisqu'il n'y rien à voir. En plus, c'est dans un désert inaccessible. Donc black out sans effort. Pour l'Antarctique, je devrais dire White out. Seuls les services secrets…enfin, par définition, ils ne parleront pas.

- Alex. Nous ne sommes pas seuls sur Terre, loin s'en faut.

- Maintenant vous en êtes certain.

- Non ! Ce que je veux dire c'est que le Conseil de Sécurité s'est réuni. Personne ne songe au scénario que vous m'avez décrit. Ils se battent comme des chiffonniers pour des lopins de terre. Il faudra bien que je parle de votre théorie.

- Je comprends. Vous risqueriez de tomber dans des discussions sans fin et sans décision.

- Alors ?

- Je me suis laissé dire qu'une base était déjà à pied d'œuvre au-dessus du site.

- Comment savez-vous que…

- Susie Norman. Elle vous est très fidèle.

- Oui. Elle m'a convaincu qu'elle devait diriger cette opération sous couvert d'organisation non gouvernementale.

- Excellent, la couverture scientifique !

- Nous avons un petit souci.

- Lequel ?

- Les services secrets français ont repéré un trouble-fête qui risque de tout faire capoter. Mais j'ai personnellement envoyé un homme pour le suivre de près. Très peu de monde connaît son identité et pourtant…

Le président resta méditatif. Treders tapota un étrange appareil.

- Alex, vous avez laisser sous-entendre que vous étiez capables d'entrer en contact avec eux.

- Oui, monsieur. Avec ceci !

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est une sorte de radio très sophistiquée. Elle utilise des longueurs d'ondes top secret !

- Bien, bien. Je vous charge d'entrer en contact avec eux. Au fait ? Quelle langage pourraient-ils utiliser ?

- Mais le nôtre, monsieur. Ils connaissent probablement des milliers de langues. Cela fait si longtemps qu'ils sont sur Terre, qu'ils pourraient parler latin s'ils le voulaient.

- Ce n'est peut-être pas la peine de multiplier les traducteurs. Vous avez carte blanche.

- Ca tombe bien ! Sur la carte, l'Antarctique est toujours blanche !

20 - L'EMBARQUEMENT.

Le Transall ronronnait comme un chat qui dort. Nous montâmes à bord où une trentaine d'individus ressemblaient à des statues de sel. Le commandant de bord était en place gauche tandis que le copilote semblait vérifier le verrouillage des ceintures de sécurité des passagers en cabine.

- Comment allons nous faire pour décoller sans se faire remarquer ? interrogea le journaliste.

- Très simplement ! Vous, vous dormirez à l'arrière. Moi, je resterai sur le siège de structure, entre les deux pilotes…enfin, dès que nous serons en montée stabilisée.

Le New-Yorkais mima un gamin sur le point de faire une bonne farce.

- Combien de temps durera le vol ?

- En temps normal huit heures. J'ai regardé sur le logbook du captain.

- Huit heures ! Ca va durer une éternité ! Quatre mille fois huit heures, ça fait…trente-deux mille heures !

Il me fallait le rassurer, mais dans cet état la notion du temps disparaissait rapidement.

- Oui. Ca fait environ mille trois cents jours !

- Vous croyez que je vais attendre plus de trois ans et demi pour atteindre notre destination ?

- Non ! Nous n'attendrons pas tout ce temps. Dans un instant, je modifierai notre temps avec le cristal.

- Je…je ne saisis pas.

Tout en l'installant sur un siège comme un steward l'aurait fait pour un enfant non accompagné, je lui exposais mon plan.

- Nous reviendrons progressivement vers le temps humain. Nous volerons de nuit, et la nuit tout le monde dort. Nous ne pourrons pas nous faire remarquer.

- Vous êtes vraiment sûr qu'ils ne vont pas…

- J'ai mis un somnifère puissant dans les verres d'accueil des passagers et dans les bouteilles d'eau des pilotes.

- Des pilotes aussi ?

Je m'apprêtais à serrer sa ceinture. Il résista. Ses angoisses n'étaient pas tout à fait dissipées.

- Oui. Ca n'est pas très grave. Cet appareil est équipé d'un pilote automatique.

- Oui, mais si quelque chose arrivait ? Sûr que c'est pas une mission suicide ?

- Larry, je suis pilote.

Il se pencha en avant et balança son museau vers le cockpit.

- Vous avez déjà conduit cet engin ?

- Non. J'ai étudié les cartes météo sur le parcours. Rien de bien méchant ne se présentera. Je surveillerai la navigation et je reprendrai les commandes en cas de problème.

- Et en cas d'incident technique grave ?

- Je changerai d'espace-temps, j'éplucherai les documents de bord…

- Les check-lists ?

- Oui et je ferai le nécessaire.

- Vous faites un drôle d'aventurier.

- Et vous un piètre reporter !

Il se remit debout et bougonna.

- Je vous emmène dans le grand froid et vous arrivez avec votre chemisette à fleurs.

- Merde ! J'avais oublié ce détail !

- Pas moi !

Je l'amenais près des paquetages.

- Je me suis permis de prendre des vêtements chauds pour nous deux. Pour les combinaisons spéciales, j'ai vu qu'il y en avait quatre de plus.

- Des combinaisons ?

- Larry, là où nous allons, il fait doux par moins vingt-cinq degrés. Alors même avec cinq pulls, vous serez transformé en glaçon en moins de quarante secondes…dans le temps normal bien sûr.

- Donc tout est prévu…

J'aurais voulu le croire. En tout cas, il était écœuré de cette minutie dans la préparation du voyage.

- Pour un doux rêveur, Willyam, vous n'en êtes pas moins un organisateur hors pair.

- Bon, si vous me le permettez, je vais vous rendre au temps normal ? Enfin, légèrement décalé !

Je m'apprêtais à nouveau à l'asseoir.

- Attendez !

- Que voulez-vous ? dis-je, agacé.

- Vous ne m'avez pas expliqué comment vous étiez revenu en arrière après votre bond dans le futur. Vous savez ? Votre histoire de journal dans trente-trois ans.

A ces mots, il reprit son calepin.

- Tiens, c'est vrai ça…En fait, j'ai réfléchi.

- Vous avez dû avoir le temps de méditer, se moqua-t-il.

- Je fonctionnais comme une vidéo qui ne pouvait qu'avancer. Très lentement ou très rapidement. Mais j'avançai.

- C'est votre côté têtu ?

- J'ai toujours rêvé de connaître le futur.

- Le futur vous a dépassé ?

- Mon passé devait être mon futur !

Larry se mit à rire aux éclats. Il frappa sur mon crâne avec ses phalanges et plagia une certaine brute du nom de Bif Tanner.

- Alors Mac Fly, y a quelqu'un ?

- Vous savez, le passé est aussi important que l'avenir…

- Vous le sentez passer quand vous en manquez !

Larry tapa la carlingue du plat de la main en se tenant l'estomac. Je restai coi. Il me regarda d'un œil mi-clos. Mon immobilité l'inspira.

- Un seul temps vous manque et tout est dépeuplé ! fit-il en tendant le bras vers les conspirateurs mortifiés.

Il se plia sur son abdomen. Je jetai un œil sur un public impénétrable et hermétique à l'humour anglo-saxon.

- Ca n'est pas très sain. L'un ne peut aller sans l'autre.

- Allez, sent l'autre ! Hihihi…c'est vrai qu'il n'est pas en odeur de sainteté…

Je gloussais à mon tour. Tout en riant, je tentais de poursuivre ma démonstration.

- Sans passé ni futur, vous n'avez plus d'identité. Ils forgent le présent.

Il rit encore.

- Vous n'êtes plus entre le marteau et l'enclume ?

Son rire redoubla d'intensité. Je relevais la tête pour comprendre.

- Et vous forgez comme un con sans avoir le temps de devenir forgeron, continua-t-il.

Son hilarité était vraiment contagieuse. Nous tombâmes à terre en nous tordant de douleur. Je bredouillais quelques mots.

- Le présent est une intersection et l'homme une croix.

- Une croix ? Croix de bois, croix de fer, si je mens, j'vais à l'envers… hahaha.

Il n'arrêtait pas de se gondoler.

- Ce centre, c'est le présent ! plaçais-je, légèrement irrité.

- Et l'homme est au milieu ?

A ces mots, il se redressa et se calma instantanément.

- Merde ! La mafia ! On devrait pas en rire. C'est sérieux.

Puis, il éclata de nouveau.

Après quelques respirations, il retrouva ses esprits.

- Putain, ça fait du bien ! Bon, et votre cristal.

- J'ai chronométré le temps pendant lequel il était sur le crâne. Il y avait une relation directe entre cette durée et l'écoulement du temps.

- Ca me paraît rassurant pour le retour du futur, hihihi…

- Vous n'allez pas recommencer ?

- Non ! Mais votre retour ?

- Je me suis dit que la touche de commande ne devait pas être la bonne. Le dessus du crâne permettait qu'un seul sens de défilement : vers le futur. Soudain, j'ai trouvé !

- Sur quoi avez-vous appuyé ?

- Le troisième œil !

- Le troisième œil, qu'est-ce que c'est ?

- C'est un çakra qui se trouve entre les deux yeux, derrière le crâne au-dessus du nez. Tenez, c'est là, indiquai-je en appuyant mon index sur le front de mon vis-à-vis.

Greenwood reprit quelques notes.

- Le temps de contact avec le cristal était-il proportionnel à votre marche arrière ?

- Tout à fait. C'est véritablement magique !

Il fit un schéma rudimentaire.

- En jouant avec les deux côtés du cristal et les deux portes temporelles de votre cerveau…

- Le temps se comporte comme une pâte à modeler. Vous lui donnez la forme que vous souhaitez.

Il dessina un grand point d'interrogation.

- Comment êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ? Vous pourriez tomber un moment trop tôt ou trop tard.

Je fis les cents pas en évitant d'écraser les pieds des voisins assis dans l'axe de l'avion.

- Toute la difficulté est de connaître avec précision le temps d'application du cristal. Ca, c'est mon secret !

- Celui de l'Ermite du Temps.

- J'ai fait tellement d'essais que je n'ai plus besoin de chronomètre. Croyez-moi, je l'ai fait des journées entières.

- Des journées. Dans quel temps ?

Je gloussais discrètement.

- Ca n'a pas d'importance. Je comptais les secondes intérieurement. Maintenant, j'utilise mon horloge interne.

- C'est extraordinaire !

Larry était émerveillé par ces nouvelles possibilités. Son sens pratique émergea soudain de cette hypnotique béatitude.

- Willyam, je voudrais vous demander une faveur.

- Laquelle ?

- Raccourcir mon voyage !

- Combien de temps voulez-vous voyager ?

- Une heure tout au plus ! Ces derniers temps j'ai eu ma dose d'avion.

Je l'observais un instant en serrant la mâchoire. Cette option me fit douter. Même avec quelques mètres d'écart, nous serions aussi éloignés que deux continents. J'avais pourtant une garantie puisque j'étais du bon côté du temps.

- Parfait ! Mais vous ne devrez pas bouger d'un centimètre.

- C'est votre façon de me mettre au garde à vous ?

- Vous risqueriez de vous faire renverser par un passager qui voudrait aller aux toilettes.

Il se rassit.

- Vos explications me font tourner la tête.

- Rappelez-vous tout ira en accéléré autour de vous. Vous n'avez pas d'autre choix que de vous tenir à carreau derrière une couverture.

Il médita quelques secondes.

- Entendu.

- Un autre conseil.

- Oui.

- Mettez-vous un casque. Les turbulences ressembleront à des coups de marteau.

Il attrapa deux coussins qu'il posa sur sa tête.

- Quand l'heure sera venue, je procéderai à l'inverse.

Je lui expliquai que j'allais d'abord contracter le temps à une vitesse moins rapide que celle des membres d'équipage, puis, une fois en vol, j'allais le contracter à nouveau pour lui.

Les préparatifs du décollage me semblèrent extrêmement longs. L'invisibilité a ses inconvénients. D'après mes calculs, nous aurions déjà dû fermer les portes de l'appareil. Soudain, je vis entrer quatre hommes.

Mon Dieu ! m'exclamais-je intérieurement. C'est Legris et sa bande ! Ils sont du voyage…

L'avion roula, remonta la piste et décolla. Je songeai alors à ce que nous allions découvrir sur cette Terre immaculée de l'Antarctique. Ce territoire inconnu allait-il offrir sa virginité à l'irrépressible désir de conquête du genre humain ?

En retournant le globe terrestre, ce continent, excentré des rapacités humaines, devenait le centre qui dominait le monde. Le planisphère traditionnel en faisait la base. Nous nous étions trompés depuis des milliers d'années. Il était la tête, le sommet ! Ce crâne était chauve. Chauve ?

Un perplexité m'envahit tout à coup.

S'il n'y a rien en Antarctique, de quoi est-il riche ?

21 - LE CONTACT.

Susie Norman s'approcha de Steven Gardner.

- *C'est fait monsieur.*

- *De quoi parlez-vous ? fit le président.*

- *Du contact.*

- *Déjà ! C'était extrêmement rapide !*

- *L'équipe que vous avez choisie est très efficace. Je vous en félicite.*

- *Mmm. Bon ! Quand pourrais-je entrer en communication avec eux ?*

- *C'est que…*

- *Oui ?*

- *Cela me paraît très dangereux.*

- *Pourquoi ?*

- *L'Antarctique est un enfer de vent et de froid. Vous risqueriez de mettre votre vie en danger. De plus…*

- *Continuez !*

- *Si vous devez utiliser l'arme atomique, vous seriez très exposé. Et, enfin, les extraterrestres eux-mêmes pourraient se montrer très belliqueux !*

- *L'addition est impressionnante. Après tout, le chef des armées doit rester vivant pour rester le chef.*

- *Bien parlé monsieur.*

- *Bon. Qui pourrais-je envoyer pour me représenter ?*

- *Peut-être faudrait-il en parler au conseil de sécurité ?*

- *Bonne idée !*

- *Cela risque de mettre des mois avant de désigner quelqu'un.*

- *Exact. Surtout que nos derniers échanges n'ont pas été particulièrement fructueux. Que conseillez-vous ?*

- Quelqu'un qui vous soit fidèle, prêt à risquer sa vie.

- Vous en connaissez beaucoup ?

- Bien sûr, monsieur le président. En plus, ils sont tous américains !

- Mais tout de même. C'est une première mondiale. Toute l'humanité est concernée !

- Justement monsieur. La base est internationale.

- La base ?…Ah oui. Ce groupement scientifique que vous avez constitué.

- Nous avons tous les avantages. Ils ont toutes les nationalités, tout le monde est au secret et nous y sommes déjà. Donc pas de perte de temps.

- C'est intelligent. Tout le monde pourra dire qu'il y était. Mais si nous devions utiliser le feu nucléaire ?

- Vous avez vous-même pris la bonne décision en donnant l'ordre à la flotte pacifique de mettre le cap sur l'Antarctique. Nous pourrions établir un pont aérien avec les porte-avions pour évacuer toutes ces nationalités.

- Je vois où vous voulez en venir. En plus, nous serions les sauveurs pour le reste du monde. C'est très bien vu.

- C'est votre idée, monsieur le président !

- Bon ! Alors, mon idée est de vous donner délégation pour ces négociations. Vous me rendrez compte personnellement de la situation.

- C'est que…

- Quoi ? Vous refusez ?

- Non monsieur le président. C'est beaucoup d'honneur !

- J'insiste ! Vous n'avez pas formé de famille, n'est-ce pas ?

- Non monsieur ! Bon alors, tout va bien. Je signerai un décret dans ce sens. Il restera secret tant que nous n'aurons pas abouti à des résultats positifs.

- Monsieur le président.

- Oui ?

- Je dois savoir, dans ce cas, la motivation des…enfin, de cette civilisation.

- Dites-moi d'abord ce que vous avez appris.

- Ils ont désigné des négociateurs choisis parmi les êtres humains. Ils en veulent douze. Nous avons la liste. Ils viennent de tous les continents.

- Déjà ? Mais à quoi allons-nous servir ? Il n'est pas question de se faire dicter notre conduite. Chercher ces personnes. Elles participeront aux négociations, mais vous les dirigerez.

- C'est compris, monsieur le président ! Et pour la théorie de l'Exotic Team ?

- Ah ! Oui ! Dites-moi Susie, vous aimez la peinture, la musique, la sculpture ?

- Bien sûr, monsieur ! L'art est l'expression la plus noble qui soit dans l'univers. C'est peut-être la plus aboutie. On dirait que Dieu lui-même est un artiste ! Mais quel rapport avec leur théorie ?

- Justement Susie. Vous ne pouviez pas mieux dire. Nos dieux sont des esthètes. Leur collection est destinée à un grand musée galactique ! Mais nous sommes leurs œuvres d'art !

22 – LE PARADIS BLANC.

Quelque part au sommet du monde. Dimanche 19 août, vers trois heures du matin.

La nuit étendait encore son empire sur le sixième continent. Il restait encore deux heures de vol. L'appareil survola bientôt l'*Ice Shelf* de Weddell. Contrairement au pôle nord, le pôle méridional était une immense étendue de terre et de montagnes. Un inlandsis disproportionné le recouvrait. Ces masses glacées étaient de véritables boucliers d'eau douce congelée et compressée. L'Antarctique était protégée d'une calotte glacière de 12,5 millions de km2. Seuls quelques nunataks, les montagnes locales, transperçaient les vastes étendues planes de la glace. En comparaison, la superficie du bouclier septentrional du Groenland, était presque huit fois moins grande. La calotte de l'inlandsis antarctique représentait près de 80% des terres de la planète, recouvertes par la glace.

L'hiver austral semblait tourner nos appétits humains en dérision. Le froid était si intense que le continent doublait de surface à cette période. Quelques semaines suffisaient à l'hiver pour agrandir l'équivalent d'un territoire que des civilisations mettraient des siècles à conquérir. Les banquises monstrueuses gagnaient sur les mers libres. Telles une enceinte fortifiée, les glaces flottantes offraient une géométrie variable à cette contrée perdue.

La banquise de Ross, ce blindage rigide de plusieurs mètres d'épaisseur, déposée sur l'océan le long des côtes face au Pacifique, couvrait une superficie supérieure à celle de la France.

J'avais étudié ce continent paradisiaque avant de m'embarquer vers l'inaccessible.

Des noms d'aventuriers au courage exceptionnel me fascinaient : Roald Amundsen et ses quatre coéquipiers, pionniers du pôle sud géographique ; suivis de Scott, Wilson, Bowers, Oates et Evans, morts au retour de ce même centre ; Shackleton, Ross, Crozier, Weddell, Charcot, David, Priestley, Murray, Adams, Mawson, MacKay, Cherry-Garrard et tous les explorateurs, les vrais, plus ou moins anonymes, qui endurèrent des souffrances inhumaines dans l'indifférence générale. Plus près de nous, des célébrités : Haroun Tazieff, Paul-Emile Victor, Jean-Louis Etienne…d'autres

encore. Des monuments d'humanité. Des monuments de dépassement de soi !

Le voyage, songeai-je, n'est pas déplacement. Ce n'est pas même l'aventure, c'est l'au-delà ! C'est l'inconnu des rencontres. De la rencontre de soi-même avec les éléments, les événements, les difficultés, les surprises et…les autres ! Le voyage, c'est un aboutissement sans destination. C'est l'effort de l'adaptation aux conditions de survie et d'élévation. L'Antarctique sublimait le voyage. Il le portait au paroxysme de l'incertitude. Il amplifiait à l'extrême la volonté de subsister, de perdurer et d'atteindre les capacités dissimulées de l'être, enfouies au plus profond de ce qui est inachevé : le surhomme !

Le voyage n'est pas tourisme, cette tare grotesque de la découverte. *On ne goûte vraiment que ce que l'effort a produit.* La visite est effleurement. Le voyage est transcendance ! Le monde civilisé vaporisait ses charters d'inconsistance. Des collections brillantes de souvenirs grossissaient de non moins rutilantes armoires de bibelots et d'images. Peu, très peu, s'élevaient au contact du monde. A peine, me dis-je, ressent-on une incoercible saveur d'inoubliable. Mais peut-on assujettir le sens de la vie à des photos aussi vernies fussent-elles ? Le voyage, c'est l'au-delà, répétais-je, l'Au-delà !

Dans dix minutes humaines, l'appareil allait se poser. Nous avions pris les précautions nécessaires pour passer inaperçus. Dès que le temps dilatait, nous devenions invisibles aux profanes.

Soudain, l'avion glissa sur la glace dans un chuintement neigeux. Il s'arrêta. Puis, les moteurs repartirent de plus belle. Les pilotes l'emmenaient probablement vers l'aire de stationnement. Enfin, les deux turbopropulseurs cessèrent leur grondement perçant. Le copilote se dirigea vers la porte et l'ouvrit au moyen d'un bouton poussoir. Une lame de froid sec s'engouffra dans la cabine. Les passagers s'y étaient préparé. Ils avaient revêtu des vêtements polaires qui déformaient leur silhouette. Avant même que le premier passager eut pu franchir le seuil de l'appareil, nous avions dévalé la pente de la gueule béante à l'arrière, prenant soin d'emporter nos bagages.

L'inconnu immaculé des glaces polaires nous accueillit dans un silence révérenciel. Il sembla terrifiant. Une bulle d'ouate vaporeuse nous entoura. L'épais velours glacé disparut et se confondit avec un ciel absent. La splendeur hostile de l'Antarctique ne fut qu'un verre de lait dans lequel nous baignâmes. Nous étions dans une balle de ping-pong. Le blanc partout sans

un trait franc pour distinguer l'orientation de l'univers. Le *White Out*, me rappelai-je, était le nom que l'on donnait à cette fantaisie météorologique. Une visibilité nulle dans une sphère cotonneuse, sans pesanteur, ni haut ni bas. L'atmosphère était indicible. Je ressentis d'étranges présences. De belles lumières informes semblaient nous cerner. J'avais beau tendre le bras, rien de tangible ne rencontrait mes tâtonnements.

Nous marchâmes aveugles vers un ronflement discret. Les lumières nous précédèrent. On eut qu'elles voulaient nous monter le chemin de la base. A mesure que nos pas nous éloignaient de l'appareil, le coton s'effilochait D'autres clartés apparurent indistinctement. Puis, elles devinrent plus nettes. Avant que le brouillard n'ait totalement disparu, j'eus le temps de voir cinq silhouettes lumineuses sans visage apparent. Elles se dissolvèrent dans la glace lorsque la nuit me fut plus claire. Je m'arrêtai un instant et fus stupéfié par le décor.

J'aperçus le camp de base, à quelques dizaines de mètres. Il était constitué d'énormes demi-sphères. Ce camp était un village en arc de cercle. Une dizaine de dômes encerclait une place illuminée. Ces voûtes étaient reliées par des tubes circulaires. Le dôme central devait s'élever à une bonne cinquantaine de mètres. Il semblait gigantesque.

Les demi-sphères périphériques mesuraient une quinzaine de mètres de haut, comme des immeubles de cinq étages. Dans la pénombre, je distinguai une peinture rouge et or s'étalant sur les coques des bâtisses. Nous nous pressâmes pour y accéder.

Un panneau lumineux embrasait l'obscurité timide du village scientifique. Des lettres scintillantes affichaient l'ambition des habitants : BIENVENUE A NOVA LUMEN !

- Willyam, à votre avis, qu'est-ce que ça veut dire Nova Lumen ?

- C'est encore du latin. A croire que cette langue est tout sauf morte.

- A moins que cela ne soit un signe. Que la tradition va réapparaître, osa Larry.

Je dodelinais la tête en marchant.

- C'est contradictoire.

- Pourquoi cela ?

- Nova signifie nouvelle et Lumen, lumière. Nouvelle Lumière !

- Espérons que ce ne soit pas les flammes de l'enfer, fit-il, pessimiste.

Au loin et en arrière plan, je vis une forêt de cônes que je pris d'abord pour des pyramides. Ils étaient hauts d'une vingtaine de mètres. Les parois extérieures étaient luisantes. Cette peau de titane ressemblait à un miroir déformant. J'en comptai, au premier coup d'œil, une quinzaine. Certains devaient occulter d'autres clones technologiques.

Nous fîmes rapidement le tour du village.

Un balisage lumineux rouge et vert ceinturait ou parcellisait les zones d'activité. Des lampadaires, diffusant un bleu pâle, irradiaient une lumière blême sur la neige défigurée par des congères. Un réseau de câbles courrait à même le sol. Ils étaient signalés par de petites ampoules rougeâtres qui en suivait le parcours.

A proximité, les traces d'un cratère profond étaient visibles. Le halo évanescent de la station marquait, de son auréole, le cisaillement d'une fracture glaciaire. La cicatrice portait le souvenir de débris métalliques. Un maillage orthogonal de filins d'acier, tapissant le fond de cette cuvette, rappelait les techniques de fouille archéologique. Un drame avait dû avoir lieu, songeai-je.

Larry Greenwood, qui me suivait fidèlement, me héla.

- Willyam ! Je crois que nos pas dans la neige vont être repérés ! Nous devrions marcher sur leurs empreintes.

- C'est inutile.

- Ah ! Et pourquoi ?

- Notre état nous rend plus léger. Notre corps vibre sur une fréquence qui diminue notre poids. S'il était le même, la neige n'aurait pas le temps de s'affaisser à notre passage.

Il fit quelques sautillements.

- Peut-être, mais le bruit que nous produisons est bien réel !

- Vous avez raison. Mais la fréquence sera si élevée et si brève qu'il leur sera impossible d'identifier ces sons humains.

Il s'étonna.

- Expliquez-vous.

- Ils croiront à un sifflement de l'oreille interne. De plus, ici tout est plat. Les bruits peuvent provenir de l'effondrement de la glace à des kilomètres de ce camp.

- Parfait. Je vois que vous avez réponse à tout. C'est agaçant pour un journaliste, mais c'est rassurant pour un béotien du hors-temps.

J'ouvris la lourde porte de l'édifice central en effleurant une petite surface sensible. Le journaliste emboîta mon pas, non sans la crainte d'être repéré. Il ne s'était pas encore habitué à mon audace. Son expérience du temps était encore trop fraîche pour s'accorder la nonchalance de l'initié. L'ouverture et la fermeture de la porte ne seraient certainement pas repérées par les occupants.

L'opération durerait une seconde tout au plus.

- Dites, vous êtes sûr qu'ils ne peuvent voir ce que nous faisons ?

- Larry, répondis-je, serein, l'œil humain, dans le temps normal, ne peut voir que 24 images par seconde.

- Oui, je m'en souviens.

- Or, nous défilons à 3600 images/seconde. En dessous de deux minutes trente d'immobilité, vous êtes au pire la vingt-cinquième image.

- C'est l'image subliminale ?

- C'est ça. Au-delà, vous êtes à peine un fantôme.

- Sauf si je dors.

- A moins que vous ne dormiez une demi-journée, je vous mets au défi d'être aperçu. Croyez-moi, il ne peut y avoir meilleur rempart !

- Peut-être, mais il n'y a pas de réveil.

- Si ! Votre horloge interne.

Mon explication le rasséréna. Larry Greenwood respira de longs instants pour assimiler ces données extratemporelles.

Finalement, le New-Yorkais s'habitua progressivement à l'hibernation des êtres humains de la station.

- Willyam, j'ai l'impression que je vais m'ennuyer dans cette atmosphère de congélation. Tout est complètement arrêté.

- C'est le moins que l'on puisse dire.

- On ne peut même pas interroger qui que ce soit. C'est frustrant pour un type comme moi.

Je vis plusieurs personnes autour de nous. Les passagers du vol nous rejoignirent avec une lenteur infinie. Nous bougions sans cesse pour éviter d'être vus.

Je me souvins d'une visite au musée Grévin sur les grands boulevards parisiens. Les personnages de cire étaient étonnement réalistes. La sculpture de leur gestuelle les rendait vivants mais ils ne bougeaient pas. Nous avions la même vision que celle de ces poupées muettes.

- Larry, je comprends votre angoisse. Ne préférez-vous pas tout visiter, tout éclaircir, tout comprendre avant de passer aux présentations ?

Sa démarche nerveuse était cocasse.

- Vous voulez faire du tourisme ?

- Mieux vaut savoir à qui l'on a à faire.

- Vous avez raison.

- Larry, je vous propose de nous mettre au travail. Commençons par visiter les lieux.

Nous nous mîmes en marche pour une perquisition préliminaire du dôme principal. Une coursive circulaire large de quatre ou cinq mètres entourait la voûte centrale. Des caméras de surveillance étaient perchées à trois mètres et ne laissaient aucune zone d'ombre. Après quelques minutes, nous vîmes des portes donnant vers l'intérieur. En face de chaque porte, un escalier situé dans le couloir descendait vers le niveau inférieur. Après un quart de tour, nous aperçûmes l'un des tunnels qui accédait au flanc sud du village scientifique. Il était si grand qu'un camion aurait pu l'emprunter.

Soudain, j'aperçus de petits véhicules qui étaient stationnés au début du demi-tore. Des gardes de l'expédition faisaient une ronde de surveillance. Notre présence les laissa indifférents.

- Auriez-vous une idée sur la méthode d'investigation, vous qui êtes spécialiste ?

- La question est : que devons-nous chercher ?

- La réponse peut-être multiple.

Je fis des propositions.

- Un objet ? Un complot ?

- Une révélation pour le monde ?

- Ou les trois à la fois ?

Je me frottais le crâne.

- Voyons ce que nous avons comme indices. D'abord, cette station. Un volcanologue, parmi mes amis, m'a mis sur la piste d'un scientifique qui travaille ici. Un certain Armand Jouvain !

- Que fait-il ici ?

- Il est glaciologue. J'ai un autre ami. Il était dans l'avion avec nous.

- C'est curieux pour quelqu'un qui se cache dans le temps ! Vous n'avez finalement que des amis ! Pourquoi ne pas me l'avoir présenté ?

Le passé de mon père semblait douteux. Son ami l'était donc tout autant. Je gardais ce sentiment pour moi en attendant d'en savoir un peu plus.

- Cela aurait été trop dangereux de nous montrer à visage découvert devant ses camarades de mission.

- Comment s'appelle-t-il ?

- Kim Zhoung. C'est un grand scientifique chinois.

- Vous saviez qu'il devait venir ?

J'éludais la question.

- J'ignore comment il a réussi à se faire embaucher pour cette expé. J'ai appris à me montrer méfiant.

Larry esquissa un sourire.

- Nous devrons donc savoir dans quel camp il se range et pour qui il bosse.

Cette remarque instilla un curieux malaise. Si mon père avait fait confiance à Greenwood, c'était bien avant sa mort, à une époque trop floue pour laquelle il pouvait avoir occulter de terribles secrets. Le journaliste était-il un repenti de *l'Homo Mercatus* ? Je lui tendis une perche.

- Troisième indice : H.M., Homo Mercatus ! Il faut savoir ce qu'elle manigance, et quels sont ses buts.

Il tomba dans le piège.

- Quatrième indice : je sais qu'une compagnie pétrolière finance cette opération et affirme avoir trouvé du pétrole là-dessous.

J'insistais.

- Peut-être cette compagnie a-t-elle des accointances avec Homo Mercatus ?

- Cinquième indice, reprit l'Américain, *il existe un plan pour soumettre l'homme. Il faut trouver.*

- Les menaces dont l'homme peut être l'objet ?

- Tout à fait. Sixième indice : il y a eu un accident grave ici, il y a un an environ.

Son niveau d'information mit mes sens en alerte.

- Comment ? Savez-vous s'il y a eu des morts ?

- Oui. Au moins un. L'un de mes informateurs m'en a parlé, fit le journaliste, mystérieux.

Je découvrais peu à peu qu'il en savait bien plus que moi. Je ne sus si mon initiative faisait parti d'un plan dicté à mon insu.

- Quoi ? Vous aviez déjà des infos concernant cette base ?

- Oui. C'est tout à fait fortuit.

Je frissonnais à cette explication trop facile.

- Décidément les coïncidences sont aux quatre coins du monde ! déclarai-je, soupçonneux.

Je m'imposais une réflexion. Je ne savais si je devais avouer l'un des secrets dont j'étais le gardien. Après tout, mieux valait que l'Américain soit informé. Ce serait une façon pour moi d'évaluer sa franchise.

- Larry. J'ai omis de vous parler d'un détail qui peut s'avérer important.

- Oui. Lequel ?

- Nous sommes dans le royaume des morts, sur la première marche vers d'autres mondes. Nous sommes dans l'astral.

- Dans le royaume des morts ! s'exclama-t-il.

A moins d'être un comédien hors pair, il montra une mine blême qui me rassura.

- Oui. C'est ainsi. Il se pourrait que vous croisiez des défunts. S'il y a eu accident mortel, peut-être en reste-t-il ?

- Willyam, vous me faites froid dans le dos. Je vous assure que ce n'est pas un mauvais jeu de mot dans cette contrée désolée.

- Disons que cela peut faire partie du paysage.

Il hésita.

- Si des types ont été refroidis, ils ont dû l'être doublement.

- C'est probablement l'humour américain ?

Son visage se ralluma.

- Cette fois, c'est de l'humour. Un humour noir dans un paradis blanc. Ahahahah…

- Larry, je ne veux pas vous faire peur, mais un mort, ça peut parler. Ce pourrait être notre septième indice.

- Alors vous ! Vous ne perdez pas le Nord, même ici !

Je fis un rictus embarrassé. J'avais tant appris ces derniers jours que je ne me rendais plus compte du fossé qui me séparait du commun des mortels. Quantité de concepts et d'informations me paraissaient désormais admissibles, et même comme allant de soi. Mon partenaire me servait de miroir.

Il tourna en rond. J'eus du mal à capter ses pensées intimes.

- Voilà ce que je propose, fit le journaliste, *si nous avons sept indices, nous n'avons, pour l'instant, aucune réponse.*

- Dans le cas contraire, nous ne serions pas là à nous geler les…

- Willyam, vous avez veillé toute la nuit devant le panneau de pilotage. Vous devez être épuisé.

- Je vous le concède…

- Moi, je n'ai pas eu le temps de me reposer en une heure de vol.

Il s'arrêta. Son cerveau semblait tourner à plein régime.

- Où voulez-vous en venir ?

- Je suggère de dormir un peu dans un coin. Disons cinq ou six heures. Le premier qui se réveille, réveille l'autre.

Dormir ! Voilà un mot que j'avais oublié. L'excitation de ces derniers jours m'avait rendu insomniaque. Il me fallait récupérer.

- Marché conclu. D'ailleurs, on ne pourra pas découvrir grand chose en pleine nuit, indiquai-je.

- Sauf que la nuit se termine dans plus de quarante jours.

Il regarda une horloge lumineuse sur un mur.

- Il n'est que trois heures trente-deux.

J'observais à mon tour l'horloge qui indiquait la date et l'heure. A côté de l'horaire local, un chiffre luminescent me sembla étrange : 3 632 415 !

- J'apprécie votre pragmatisme, avouai-je. C'est vrai que je tombe de sommeil. Vous avez vu ce nombre ?

- Oui. C'est curieux. Allons chercher un endroit pour nous allonger au chaud ! suggéra Larry.

Nous visitâmes rapidement nos quartiers. Le bâtiment principal de *Nova Lumen* s'avérait être le lieu de vie de la mission. Au sous-sol, nous trouvâmes la chaufferie. Nous nous y installâmes à même le sol avec des duvets confortables. Notre aventure n'avait rien de douces vacances sous les tropiques, mais l'exotisme du site n'avait pas d'égal.

- Larry, ce chiffre, c'est quoi à votre avis ?

- Je n'en sais rien. Une distance ?

- Quelque chose voyage ? Ou arrive ?

- Si c'est une distance en kilomètres, c'est dans l'espace !

- Et en mètres ?

- C'est sur le continent.

- Qu'y a-t-il à 3600 kilomètres ?

- Peut-être le pôle sud géographique.

- Nous vérifierons. Je vous souhaite bonne nuit, Larry.

- Bonne nuit, Willyam.

La nuit dut être agitée pour Larry Greenwood.

Il n'avait pas appris à élever ses vibrations. J'avais soigneusement évité d'entrer dans un débat inutile. Seule l'expérience intime des rêves réservait le crédit à une réalité étonnante. Larry Greenwood devait faire face à la vérité. Sa vérité ! Celle de ses croyances !

Quant à moi, je goûtais les délices de la paix intérieure, celle que l'on acquiert par le détachement, avant de m'effondrer dans un sommeil neigeux.

Instinctivement, je me réveillais. Pourtant, je ne me sentais pas totalement reposé. Tout à coup, je perçus un son grave…

23 - LE CADEAU SURPRISE.

L'hélicoptère volait à basse altitude. A des kilomètres de la base, les passagers aperçurent les feux de positions des engins chenillés. Leur trace au sol ne permettait pas de les repérer dans ce lavis impressionniste. Tels des caméléons blindés, ils se confondaient avec la neige reflétant par endroit les scintillements de la voûte céleste. La surveillance de la zone était une précaution indispensable pour s'assurer de l'innocuité de l'aire de glace qui allait être le théâtre d'une première mondiale : la négociation entre deux civilisations avancées !

Pour Susie Norman, à bord de l'hélicoptère, cela ne faisait aucun doute : les Aurèles étaient en haut des escaliers de l'évolution et les hommes à mi-pente.

- Monsieur de Charenson, où en sont les recherches sur les cristaux ?

- Nous avons avancé à grands pas, madame. Nous en avons récolter plus de dix mille.

- Dix mille ? En combien de temps ?

- Cinq mois.

- C'est curieux ce que vous dites.

- Pourquoi ?

- Les premiers événements sont apparus précisément il y a cinq mois.

- De quoi parlez-vous ?

- Du conflit au Moyen-Orient, du mini-crack boursier à Tokyo, du séisme près de Calcutta, de l'inondation monstrueuse en Europe et de l'explosion d'une centrale nucléaire dans la toundra russe.

- Nous sommes probablement en présence d'une coïncidence.

- C'est peut-être un indice. Où en sont nos expériences ?

- Nos Diplomates sont au point ! Les premiers essais en vol du HotSpeed sont prometteurs.

- Je ne veux pas des promesses mais des résultats tangibles. Quels essais avez-vous faits ?

- Ces engins à propulsion magnétodynamique accélèrent à trois cents.

- Trois cents quoi ?

- Trois cents mètres/seconde par seconde. En une minute, on atteint déjà plus de mille kilomètres/heure. Notre record de vitesse est de vingt-huit fois supérieur. Pour l'instant, bien sûr.

- C'est bien. Avec combien d'hommes à bord ?

- Huit. L'engin pèse seulement une trentaine de tonnes.

- Quel diamètre ?

- A peu près vingt mètres.

- Je suppose que vous n'avez qu'un seul prototype ?

- Quatre, madame, déjà quatre ! Ils nous en ont livré cinq en tout, mais…

- Parlez, Antoine ?

- Nous en avons perdu un hier soir.

- Quoi ? Un prototype extraterrestre ! Bon. Qu'avez-vous fait des débris ?

- Nous n'avons pas de débris.

- Il s'est craché sans casse ?

- Ce n'était pas un accident madame, mais un vol. Quelqu'un l'a pris devant nos yeux.

- Quoi ?

- Pourtant personne n'a vu qui que ce soit monter à bord. Chaque appareil est entouré d'une quarantaine de miliciens. C'est incompréhensible.

- Tout est explicable.

- Nous soupçonnons l'Ermite du temps.

- L'Ermite du Temps n'est qu'une légende pour gamin attardé. Certains, dans notre organisation, répandent cette information sans fondement.

- La disparition de l'engin est loin d'être une légende !

- Monsieur de Charenson, connaissez-vous le principe du rasoir d'Occam ?

- Oui, je sais, l'explication la plus simple est toujours la meilleure.

- Je soupçonne une surveillance erratique chez vous.

- Sauf votre respect, madame, vos sous-entendus sont insultants. Croyez-vous que nous soyons bien placés pour parler d'évidence dans ce paysage mystérieux ? Certains disent que les extra…enfin, ceux qui logent en dessous sont des….

- Taisez-vous ! Et moi je suis Mata Hari peut-être !

- Qui sait ? Avec les vies antérieures…Vous avez peut-être fait de l'espionnage pour le compte de l'Allemagne pendant la première guerre mondiale. Maintenant vous pourriez tenter de vous racheter.

- Balivernes ! Quoi qu'il en soit, vous avez intérêt à retrouver cet engin.

L'hélicoptère arriva à proximité de *Nova Lumen*. Il se posa sur la croix lumineuse aux flashs saccadés de l'héliport. Un véhicule les emmena directement vers le bâtiment des négociateurs. Une allée de solides guerriers leur montra le chemin.

24 – L'INFORMATEUR.

Je me levais d'un bond et attrapais mes vêtements hivernaux. Je tendis l'oreille et cherchais à comprendre l'origine de cette basse fréquence. Le dôme tout entier vibrait d'un tremblement sourd. Larry n'était plus là. Je me précipitais à l'extérieur de la chaufferie, puis de l'enceinte pour atteindre la nuit polaire. Je courus quelques pas et me mis à la hauteur d'une silhouette humaine immobile qui regardait le ciel. Je l'imitais et scrutais les profondeurs nocturnes. Les étoiles étaient au rendez-vous, rivetées solidement dans la voûte de charbon. Les sons graves persistaient. Je ne vis rien qui puisse expliquer le ronronnement d'une machine puissante.

Soudain, j'aperçus parmi les constellations deux scintillements anormaux et fixes. Un rouge et un vert. Rouge à gauche, vert à droit.

Bon sang ! Suis-je bête ? C'est l'avion qui décolle !

Qui repart ? Mais il ne s'est passé que quelques secondes dans le temps humain ! A peine six ou sept ! L'appareil était collé à une hauteur que j'estimais à cinq cents mètres. Il était donc impossible qu'il eût pu s'accrocher à ses hélices en si peu de temps. Je consultais ma montre avec frénésie et constatais avec horreur qu'il était sept heures vingt-huit, c'est-à-dire quatre heures après notre arrivée. Le Transall avait fait une escale complète pour refaire les pleins. D'ailleurs, il lui aurait été impossible de repartir sans ravitaillement. J'étais déboussolé. La trotteuse restait sans vie. J'étais donc hors-temps. Une question me surexcita : le temps est-il devenu fou ? Ai-je déréglé son long fleuve tranquille ? Je fus perturbé à double titre.

Tout d'abord, je ne comprenais pas cette situation insensée. Ensuite, l'isolement grandissant me fit paniquer. Sans avion, mon destin se terminerait dans cette impasse glaciale. Dieu sait quelle mort tragique m'attendait au détour de ce piège austral. Il faisait froid, il faisait nuit, le temps perdait son bon sens, et je venais d'être abandonné. Le pont aérien s'était évanoui. Les cailloux blancs du Petit Poucet se fondraient à jamais sur la plaine immaculée de la carapace polaire, et plus encore dans la forêt du temps. Un tronc la cachait entièrement. Un curieux sentiment de claustrophobie m'envahit. J'étais seul au monde dans un univers sans limite. Après l'expérience morbide de la caverne cilasienne, je restais sur le qui-vive. Un souvenir surgit.

Je me rappelais une nuit terrible, alors que j'avais six ans. Je m'étais levé pour aller aux toilettes trouvant par miracle le chemin qui m'y conduisait. J'étais dans cet état de somnolence où nos facultés sont diminuées par la poursuite d'un rêve. Après m'être approximativement délesté, je retournais dans ma chambre plongée dans une infinie noirceur. La boîte de Pandore s'ouvrit sans égard pour ma jeunesse. Je ne retrouvais plus mon lit. Je me heurtais sur un placard, puis sur un meuble non identifié. Je ne comprenais rien. Je me blessais à la tête, aux jambes, puis aux pieds. Je me mis accroupi et me cognais encore. Je sanglotais. Finalement, je m'allongeais au sol et rampais tant bien que mal. De chaudes larmes ruisselaient sur mes joues endolories et je m'évanouissais dans un cauchemar interminable. J'étais seul au monde et je m'entendais gémir de voir mon univers s'écrouler peu à peu.

Au petit matin, alors que les volets filtraient quelques rayons solaires, je m'aperçut que je me trouvais sous mon lit. Tout à coup, je compris : ma chambre avait été déménagée la veille !

Là, au milieu du néant, je ressentais la même peur viscérale. Quelqu'un avait bouleversé le sens du décor. Il était imperturbablement statique et muet. Seule, ma raison s'accrochait à ce ronronnement. Le monde était mort et j'étais vivant, effrayé mais vivant. Tout à coup, mon subconscient fit émerger une curiosité philosophique. Ma bouche découpa la froidure.

- *J'ai peur donc je suis !* m'écriais-je.

Mon voisin se tourna vers moi dans un geste lent.

- *Moi aussi !*

J'ouvris les orbites pour avancer mes yeux. Ils étaient tel un nouveau-né passant la tête par le col qui l'emmène dans la vallée du monde réel avant son cri d'effroi. Je suffoquais et me reculais de plus en plus vite. Emporté par l'élan, le sol se déroba et je fis un grand soleil pour m'effondrer sur le béton glacé. Je me frottais les paupières pour faire disparaître ce qui ne devait être qu'une rémanence de visions oniriques. L'apparition persistait. Pire, elle bougeait. L'inconnu s'avança. A mesure qu'il approchait dans la lumière blafarde de la nuit, je remarquais des stigmates profonds sur son visage. On eut dit qu'il avait été soufflé par la flamme d'un bec Bunsen.

Il me tendit la main pour me relever. Sa voix m'avait effrayé. Son geste me rasséréna. Je tendis la main vers la sienne. Elle se referma sur du vide. Le bonhomme dans la neige se mit à rire. Je fus stupéfié par ce corps brumeux dressé devant moi. Je parvins à retrouver une attitude digne et attendit qu'il engage la conversation.

- *Je suis désolé de vous avoir fait peur, déclara-t-il, mais j'ignorais qu'il y avait encore d'autres morts dans le coin.*

Je sursautai et me mis debout prestement. En une fraction de seconde, je dévisageais cet ermite à la forme ovoïde.

- Bon…bonjour, qui êtes-vous ? lui demandai-je.

- Salut, je m'appelle Juan Sanchez. Je suis mort. Vous aussi, non ?

- Non, non. Je vis encore dans le monde des vivants. Enfin, je suis entre les deux. Je navigue. Mon nom est Willyam Goldman.

- Willyam. Heum. Vous naviguez ? Vous êtes marin ?

- D'une certaine manière, je le suis. Mon océan est le temps.

- Vous avez mal choisi. On s'ennuie mortellement ici !

- Je veux bien vous croire. Vous n'avez pas pu rejoindre un niveau supérieur ?

- Non. Mes camarades ont pu le faire. Pas moi ! J'ai l'impression que c'est à cause du cristal que j'ai touché.

- Du cristal ? Y a-t-il aussi un cristal ici ?

- Oh oui ! Pas qu'un ! Il y en a des centaines !

- Ca fait longtemps que vous êtes au courant ? Pourquoi êtes-vous là ?

- Bien sûr ! Notre expédition DeepPolar a découvert le premier il y a plus d'un an. Il y a eu l'explosion…

Il caressa son visage.

- Après, je les ai tous vus débarquer.

Je m'approchais de lui et contins mes craintes. J'eus un haut-le-cœur en découvrant sa peau flétrie et tuméfiée.

- Juan, cette explosion a du être terrible.

Il m'adressa un sourire de tristesse.

- Ca s'est passé si vite. C'est après que mon cauchemar a commencé.

Je ne sus s'il avait connu pareil déferlement démoniaque.

- Que voulez-vous dire ?

Il pointa un index accusateur vers les bâtisses.

- Tout ce que l'homme compte d'inhumain est concentré dans ce désert de glace. Tant que le mal reste une histoire à dormir debout, vous espérez.

- C'est votre cas, non ?

- Quoi ? Dormir debout ? Je ne dors jamais. C'est ça mon drame.

Juan Sanchez étouffa ses émotions dans un sanglot contenu. Il semblait plus marqué par l'intérieur que l'extérieur. Je le laissais poursuivre.

- Les forces du mal sont tangibles ici. Elles sont programmées. Cette machine infernale est tellement folle que personne n'irait imaginer un scénario aussi monstrueux.

- C'est peut-être ce qui fait sa puissance : l'inimaginable !

- Vous, au moins, vous comprenez. Le mal véritable n'est pas la brutalité mais l'efficacité !

- Parce qu'on admire le prodige qui dissimule le plan ?

Sanchez s'éloigna en direction du dôme principal. Puis, il se retourna.

- Vous venez, ou vous comptez rester là toute la nuit ?

Je levais la tête cherchant désespérément l'aube solaire. Il gloussa. J'intervint avant ses railleries.

- Je sais, je sais, ça risque d'être long.

Je le rejoignais d'un pas mal assuré.

- Au fait, je n'ai pas réussi à attraper votre main. Comment faites-vous pour…

- Vous savez, je passe à travers toutes les parois.

- Ah ! C'est ennuyeux…

Je m'étonnais qu'il se dirige tout droit vers le dôme, délaissant avec indifférence la porte d'entrée.

- Avec un peu d'entraînement, on peut même traverser les murs.

- Que voulez-vous dire ?

- Il suffit d'oublier qu'il y a un obstacle et hop, vous êtes de l'autre côté.

Il n'était plus qu'à deux mètres du bâtiment.

- Vous…vous voulez dire que vous traversez les obstacles ?

- Pour ma part, j'ai un an d'expérience. Vous pouvez faire comme moi, si vous voulez.

J'accédais à une cloison et tentais d'y pénétrer un doigt. D'abord résistant, le mur céda à ma pression. Je le retirai aussitôt.

- Mon Dieu ! m'exclamais-je. *Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Bien sûr, nos molécules sont moins nombreuses.*

- Donc, elles s'insèrent dans celles des parois.

- Il faudra que je fasse d'autres essais. Mais…il n'y a pas de danger ?

- C'est un peu comme pour entrer dans un bain moussant. La matière, ici, ce sont des milliards de bulles les unes sur les autres.

- De la mousse de savon ? ajoutai-je, incrédule. *Vous prenez souvent le bain ?*

- Oh oui ! Plusieurs fois par jour. Parfois, ça colle légèrement et vous en emportez un peu sur vous. Mais, à la fin, ça part.

- Pourquoi faites-vous cela ?

- Le chemin le plus court reste la ligne droite. C'est fou le temps qu'on gagne en allant droit au but ! Bon vous venez ?

Il disparut. D'abord hésitant, je plongeais complètement dans le mur, m'attendant à un choc brutal. La surface convexe s'évanouit dans un picotement proche des chatouilles. Cette fois, contrairement à mon enfance, ma traversée fut une victoire. Je vis à nouveau Juan Sanchez. Il m'attendais silencieux dans le corridor circulaire.

- A propos, qu'est-ce que vous faites ici ?

- Ici ? Dans le couloir du temps ?

- Non, sur cette base ?

- Mon camarade et moi, nous menons des investigations.

- Ah ! C'est un reportage ? Où est votre ami ?

- C'est une enquête. Pour que la justice et la vérité éclatent au grand jour !

- Vous n'êtes pas près d'y arriver. Quand la nuit tombe ici, c'est pour des mois ! Alors, votre ami ?

- Suivez-moi, je vais voir s'il est revenu. Il s'est peut-être perdu comme moi. Si ça ne vous dérange pas, je prendrai le chemin normal.

Il accepta. Nous nous dirigeâmes vers la chaufferie. Instinctivement, je lui fis confiance. Je le mis dans la confidence.

- Nous soupçonnons une vaste conspiration internationale. Nous ignorons qui est derrière tout ça.

- Vous aussi ! Vous avez compris que nous étions manipulés.

- Vous savez quelque chose ?

- Il y a un an déjà, je me posais des questions. J'ai découvert tellement de choses sur cette base que je préfère ne pas retourner sur Terre, si je puis dire.

- Continuez.

- J'ai été écœuré. C'est pas le dégoût, c'est la peur qui me tenaille. C'est pour cela que je reste coincé dans ce trou perdu.

Je me rendis compte que ce sentiment d'angoisse nous avait uni, pour des présentations pour le moins inattendues.

- Je suis d'accord avec vous, pour être perdu, il est perdu. A des kilomètres à la ronde, y a pas âme qui vive.

Cette affirmation me sembla soudain saugrenue puisque j'étais au pays des morts. Pourtant, Juan était le premier être vivant à qui je parlais.

- Même s'il y a ce trafic de cristaux, je me trouve bien ici. Je suis comme au paradis. D'ailleurs, j'ai parfois l'impression d'être entouré d'une multitude de formes angéliques.

- Des anges ? Ce sont des hallucinations. Moi aussi j'en ai eu.

- Vous savez, je suis seul et j'ai tellement d'imagination…Nous sommes en plein désert, alors...

- Ce doit être des mirages. Tout est blanc et reposant.

Tout au fond de moi, je pensais « noir et effrayant » car six mois sur douze, les noires prenaient la main sur l'échiquier planétaire. Avant la nouvelle aube, les blancs seraient peut-être mats. Echec et mats ! Juan Sanchez répondit, à sa manière, à cette réflexion.

- Cela me laisse du temps pour méditer sur la condition humaine.

- Parlez-moi de ces cristaux. D'où proviennent-ils et qu'en font-ils ?

- Le premier cristal, c'est moi qui l'ai trouvé. Oh ! Je sais que j'aurai pas de médaille pour ça. D'ailleurs, c'est lui qui m'a trouvé.

- Il vous a trouvé. J'ai peur de ne pas comprendre.

- J'ai failli me le prendre sur la tête. On l'a remonté, il y a un an, dans un pain de glace. Il y avait une fève dans la brioche ! Hihihihi…

- Que s'est-il passé ?

Son visage se referma. Ses souvenirs semblaient affluer dans la douleur.

- La fève a cassé notre belle mécanique en trois fois rien de temps. Comme une dent qui trouve un caillou dans les lentilles.

- C'était quoi votre expédition ?

- Nous étudiions les différentes couches glaciaires dans lesquelles on trouve l'atmosphère des ères passées. Vous voyez ? Ere, E.R.E !

Je ne voulais pas le faire souffrir plus longtemps, mais je n'avais pas compris qu'il me tendait une perche.

- Willyam, j'erre dans l'air des ères.

- Désert ? C'est vrai, vous ne manquez pas d'aire !

- Ahahah ! Vous ne pouvez pas savoir ce que ça fait du bien de faire de l'humour. Celle-ci, ça fait huit mois que j'essaie de la placer.

- Je vous comprends. Vous êtes si seul…

- C'est pas ça. Ici, les gars sont tellement graves et fliqués que ça en devient morose.

- Ils ne rient jamais ?

- Il n'y a guère qu'à Noël dernier qu'ils se sont un peu lâchés.

Nous atteignîmes la salle thermique. Larry dormait. J'avais eu une hallucination. Je fus soulagé par sa présence. Elle me rappela à l'ordre. Je devais en savoir plus.

- Et pour les cristaux ?

- Quand ils sont venus en catastrophe, il n'y avait plus rien à sauver…à part mon cristal. Je le tenais au moment de l'explosion du Psy. Ensuite, je me suis retrouvé sous un mètre de ferraille.

- Du psy ? Les psychologues se servent de cristaux maintenant ?

- C'est le sobriquet de la machine à forer qu'on nous a refilée. Ce cône, c'était pas du hasch torsadé roulé trois brins, mais il est quand même parti en fumée.

Je me demandais s'il allait toutes les sortir d'un coup. Sanchez était comme Robinson Crusoe. Ces mois passés sans parler le rendaient soudain exubérant. Je compatissais et attendis qu'il s'exprime sans frein. Juan était d'une intelligence fine et avait eu le temps de gagner en maturité. Il comprit qu'il fallait économiser ses blagues. Il ressemblait à ces aventuriers, mourant de soif au milieu d'un désert, à qui l'on tend une gourde pleine d'eau : ne boire qu'à petites gorgées ! Je comblais donc l'intermède en songeant au *Psy*.

- Le même que ceux que nous avons vus à l'extérieur du village ?

- C'est ça. Au bout de deux mois, ils sont venus avec des tas d'appareils compliqués.

- Ca servait à quoi ?

- Le deuxième mois, un nouveau Psy ! Puis un troisième. Bref, en huit mois, ils ont installé une vingtaine de perforatrices en forme de tipi.

Je raclais ma gorge. Cette fois, c'est moi qui avais soif d'en savoir plus.

- Ils avaient besoin de tant de glace que cela ?

- Tu parles ! La glace, ils s'en foutaient. Ils ne s'en servent plus que pour l'apéritif.

- Il faut un océan d'alcool pour venir à bout du congélateur.

Sanchez en rit à gorge ouverte. Je me sentis fier de le rendre heureux, lui qui avait tant souffert de la solitude.

- Ils ont remonté des dizaines et des dizaines de cristaux, dit-il enfin.

- A quoi ressemblent-ils ?

- A des pyramides collées l'une sur l'autre. Un côté pile, un côté face.

Je tombais pile.

- Quoi ?

- Ils ont fait des tas d'expériences de résistance à la chaleur, à la pression, à l'enfoncement, et j'en passe. Rien n'y fait. Même pas le rayon laser. Ils sont indestructibles !

- Mais qu'en ont-ils fait ? insistais-je.

Il ricana d'une convulsion libératrice.

- Un jour, un type a égaré un des cristaux. Ils l'ont retrouvé à dix mètres du sol avec les provisions de hamburgers qui dansaient autour.

- Vous voulez dire qu'ils étaient en lévitation ?

- Je ne vous le fais pas dire. Depuis, ils vérifient que tout est bien arrimé. Alors, ils ont fait de nouvelles expériences.

- Lesquelles ?

- Ils ont fait flotter des caisses, des briques, des morceaux de glaces énormes…

Des souvenirs m'effleurèrent.

- Des hommes, aussi, non ?

- Plusieurs en même temps, je vous dis. Au fait, comment le savez-vous ?

J'évacuais l'interrogatoire.

- Oh ! Une intuition…

- Puis, ils ont construit un hangar à trois kilomètres d'ici pour y mettre des appareils sans moteur ! J'ignore d'où ils proviennent mais ça ne m'a pas l'air humain.

- Peut-être la magnétodynamique, proposais-je.

- La quoi ?

- Ma-gné-to-dy-na-mi-que ! C'est un principe de propulsion par des champs magnétiques très puissants.

Auraient-ils maîtrisé ici les phénomènes qui s'étaient produit sur le Piton de la Fournaise ?

- A propos, comment savez-vous que ces appareils existent ?

- Pour moi, c'est très simple de tout savoir sur ce qui se trame dans le secteur.

- Oui, j'oubliais vos facultés.

Gagnant en décontraction, Juan s'adossa contre un mur. Imperceptiblement, il s'enfonçait. Bientôt, je ne vis de son visage que le bout de son nez. Il se redressa prestement et s'ébroua. Il s'époussета encore quelques secondes et continua.

- Il suffit de regarder les gens travailler sur ordinateur. Au début, je connaissais tous les codes, tous les mots de passe, tous les sésames qu'ils veulent planquer aux espions du monde entier.

Ma curiosité gonfla comme une baudruche.

- Pourquoi ? Quelqu'un les épie ?

- Vous pouvez me faire confiance, ça remue dans le ciel. Des satellites, des avions, des drones. Tout le monde essaie de comprendre cette soudaine

activité dans une région qui n'a d'intérêt que pour les skieurs de fond. Et encore, j'en ai pas croisé.

- Vous vous rappelez les codes ?

- Non. Ce jeu a perdu de son intérêt.

Juan devint pensif.

- Il n'y en a qu'un dont je me souvienne. Ils le mettent partout, comme un préfixe.

- C'est quoi ?

- HM !

- Savez-vous ce que ça signifie ? questionnais-je dans une candeur feinte.

- Oh, ça veut dire beaucoup de choses !

- Ah ?

- Vous en voulez quelques-uns, je parie ?

Je jetai un œil de côté sur le journaliste.

- Nous sommes venus pour cela, mon ami et moi.

Je me tournais vers Larry qui dormait comme un bébé et tendais le bras.

- A propos, cela ne vous dérange pas que je le réveille. Je suis sûr qu'il aura de bonnes idées. Il a l'habitude des questions !

- Non pas du tout. Ca fait longtemps que je cherche à discuter avec quelqu'un. Une aubaine d'en trouver deux d'un coup.

Je remuais timidement Greenwood. Il se retourna pour signifier qu'il ne fallait pas le déranger. J'insistais avec plus de fermeté en prononçant son prénom bruyamment près de l'oreille. Le journaliste sursauta.

- *Mais patron, je vous assure que je suis sur une piste,* annonça-t-il à Ted Burner.

Ce dernier ne lui répondit pas.

- *Larry, c'est moi Willyam. J'ai un ami à vous présenter. Nous sommes au pôle sud, à des milliers de kilomètres de New-York ! Et de Ted…*

Il ouvrit une paupière.

- *Je suis désolé, s'excusa Larry.*

- *Ne le soyez pas. Nous sommes vraiment sur une piste. Voici un membre de la première expédition.*

Larry Greenwood lui serra la main. Mais il ne put l'attraper. J'en ris bruyamment.

- *Vous ne m'aviez pas dit que nous étions trois dans cette affaire. Pourquoi m'avoir caché cette info ?*

Je me gondolais de plus belle.

- *Larry, je vous présente Juan Sanchez ! Un informateur de première main qui est venu à nous.*

- *Ah ! Je préfère…Comment dites-vous ?*

- *Juan Sanchez,* reprit le défunt.

- *Mais...mais, c'est vous alors le cousin de votre cousin,* annonça-t-il maladroitement.

Nous le regardâmes interloqués.

- Je veux dire, le cousin du taxi à New-York !

- Vous connaissez Rodrigo ?

- Oui, c'est lui qui m'a parlé de vous en m'emmenant à l'aéroport.

- Fanstastico ! Que le monde astral est petit !

Mon camarade se réveilla complètement. Il eut une frayeur en observant son visage rongé par les brûlures.

- Que faites-vous ici ? Vous…vous êtes mort ! lâcha l'Américain.

- Oui, c'est ce que disent les gens qui vivent de votre côté. Moi, je me sens pleinement vivant puisque je le sais.

- Que savez-vous ?

- Je sais que je suis vivant !

- J'y suis, hurlais-je en me frappant le front. Blaise Pascal avait tort. Je sais donc je suis ! m'écriais-je en faisant écho à une expérience récente.

Voilà le sens de la vie ! continuai-je, silencieux. C'est ça le *Secret du Voyage !*

- Vous voulez dire, ajouta Larry, *que nous sommes venus ici pour apprendre cette formule : « je sais donc je suis ». Mais nous ne savons rien !*

- Excusez-moi Larry, mais ce serait trop long à expliquer. En revanche, Juan a des choses à nous raconter.

J'expliquai en peu de mots tout ce que m'avait déjà dit l'hôte de l'astral. Larry Greenwood fut atterré par ces révélations.

- HM, dites-vous ? répéta le journaliste. *J'ai vraiment l'impression de me trouver dans un immeuble où tout le monde rencontrerait le concierge du rez-de-chaussée pour entendre les mêmes choses. Même, aux étages de la conscience, on le sait. A croire que Homo Mercatus est un secret de polichinelle.*

- Vous n'y êtes pas du tout, Larry, balbutia l'Espagnol. Homo Mercatus est une porte d'entrée.

- Que voulez-vous dire ?

- Ces deux lettres sont une clé. Ils résument une série de projets que cette organisation veut mettre en place sur la planète.

L'intérêt du journaliste monta en flèche.

- Quels sont ces projets ?

- J'ignore s'il existe un ordre d'apparition, mais j'ai vu plusieurs formules qui utilisent ces deux lettres maléfiques, HM.

- Dommage que je ne puisse utiliser mon ordinateur pour prendre des notes. J'ai déjà essayé mais, en astral, on dirait que ça ne fonctionne pas.

Je soulevais un sourcil interrogateur. Je ne l'avais pas encore vu se servir de son ordinateur.

- Dites toujours, j'essaierai de m'en souvenir, poursuivit le reporter.

- Ne vous inquiétez pas, Larry. Vous pourrez toujours fouiner dans leurs bureaux pour le découvrir.

- Vous souvenez-vous quand même de quelque chose ? Une piste ?

L'Espagnol rassembla ses forces.

- Voilà ce que j'ai retenu de ces deux lettres : treize plans de conquête. Ils semblent tous incompréhensibles. On dirait qu'ils sont imbriqués les uns dans les autres.

- Liés ?

- Chacun est une suite logique des autres. Certains semblent même une invitation à l'âge d'or…de la corruption.

- Des plans diaboliques ?

- Pour un peu, ça vous rendrait paranoïaque.

Greenwood affecta un sourire écrasé. L'hôte de l'astral continua.

- A côté, le roman de Georges Orwell, « 1984 », ou celui d'Aldous Huxley, « le Meilleur des mondes », sont de douces rêveries pour bambins de maternelle. Nova Lumen serait plutôt « le monde des Meilleurs ! »

Cette expression figea mes traits.

- Décidément, le paradis est pavé de mauvaises intentions ! lança Larry Greenwood.

- Euh ! fis-je. Je crois qu'on dit le contraire.

- Vous n'auriez pas quelques exemples ? questionna le journaliste qui fit semblant de ne pas m'avoir entendu.

- Pardonnez-moi, mais tous ces plans sont en anglais. Depuis que je rôde ici, j'ai perdu la mémoire de la langue de Shakespeare. Je les ai classé par catégorie : économie, systèmes, santé, esprit.

La frustration de Larry fut à son comble.

- Vous n'auriez rien à nous mettre sous la dent ? insista L'Américain.

Juan fut de bonne composition. Pour une raison curieuse, il eut envie de nous aider.

- Comme je suis scientifique, il y en a un que j'ai retenu facilement, Hydrate of Methane. Je ne sais pas vraiment à quoi ça correspond.

L'échotier marmonna quelques mots.

- Hydrate de Méthane…Mais j'ai lu un article là-dessus ! vociféra tout à coup le journaliste.

- C'est quoi cette mixture ? demandai-je, ignare.

- Ce pourrait être le futur remplaçant du pétrole !

Je plissai mon front.

- Vous croyez qu'il y a cet hybride de métal en Antarctique ? fis-je confusément.

- Non, hydrate de méthane, fit-il d'une voix claire*. Je ne crois pas qu'il y en ait dans le coin.*

Je perdis quelques-uns de mes repères. Sa culture me rendit perplexe. J'avais sur le journalisme un jugement méprisant. Je dus ravaler mon dédain. Un doute s'invita à l'intérieur.

- Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez chimiste.

- Je me suis intéressé à cette substance tout à fait par hasard.

Sa réponse me rassura.

- Allez-y ! demanda l'Espagnol astral.

- J'aime beaucoup les histoires étranges. Alors, je me suis penché sur le mystère du Triangle des Bermudes.

- Le triangle du Diable ? suggérais-je.

- La légende du Triangle des Bermudes raconte que des bateaux et des avions ont été engloutis de façon inexplicable…

Le chroniqueur pesa sur ce dernier mot. Je pris la balle au bond.

- Or, il existe toujours une explication à tout, n'est-ce pas ?

- Un Américain a proposé une solution qui tient la route.

- Cet hydrate-quelque-chose serait comme une suceuse géante qui avalerait des monstres d'acier ? proposai-je, surpris par la cause du phénomène.

Il flotta comme un air de mystère.

- L'hydrate de méthane n'est pas un aspirateur mais plutôt une soufflerie !

- Ah bon ! Il les envoie dans l'espace ? Les restes de ces navires sont pourtant au fond de l'océan ?

- C'est exact. La théorie de ce géologue est la suivante : les plateaux continentaux situés à quelques centaines de mètres de profondeur sous l'eau contiennent des sédiments.

- Jusque là, tout va bien.

- Certains retiennent des poches d'hydrate de méthane.

- De leurs petits bras musclés ?

Greenwood haussa ses épaules.

- Lorsqu'il y a des bouleversements de plaques tectoniques, des fissures apparaissent. Ces fissures peuvent briser ces couches qui libèrent un gaz, ce fameux hydrate de méthane.

- Nous y voilà. Quelles sont les conséquences ?

- Les mêmes conséquences que les bulles que vous pourriez faire dans votre baignoire. Elles remontent à la surface et s'évacuent dans l'atmosphère.

Juan trépigna. J'apprit bientôt à décoder cette façon d'annoncer une nouvelle plaisanterie.

- Décidément, on en sort pas des bulles. A croire que le Pape s'occupe de tout en ce bas monde, fit-il, rieur.

- J'ai manqué un épisode ?

- Ne faites pas attention, Larry, l'invitai-je. *Vous voulez dire que l'océan s'amuse à faire des bulles ? En quoi ces bulles sont-elles dangereuses ?*

- Lorsque vous barbotez dans l'eau, le gaz qui remonte crée un bouillonnement à la surface de votre bain. En mer, c'est la même chose. Mais…

- Oui ?

- Le méthane a une faible densité.

Je traduisis cette remarque.

- Son énergie, en remontant vers la surface, est donc très grande.

- Le bouillonnement est, en effet, très gros.

- Oui, mais ça reste une hypothèse, répliquai-je.

Larry avait horreur que l'on doute de lui.

- Des expériences ont été réalisées dans le plus grand bassin d'expérimentation pour navires pétroliers, du Texas, expliqua le New-

Yorkais. On a crée des bulles de gaz, juste au-dessous d'une maquette de navire, en respectant les proportions.

L'Espagnol susurra quelques mots.

- Les bulles chatouillaient les coques de navires ?

- C'est pire que le supplice médiéval de la chèvre qui vous lèche les pieds. Les pétroliers sombrent au bout de quelques minutes seulement.

- Vous voulez donc dire que, dans le Triangle des Bermudes, les bateaux ont dû subir la même chose ?

- C'est la meilleure théorie. Des couches d'hydrate de méthane se trouvent à la verticale de cette zone.

La démonstration n'était que partielle.

- Pour les bateaux, je comprends, mais pour les avions ? Ils ne flottent pas sur l'eau !

Larry me conduisit au tableau comme un enfant du primaire.

- Ils ne flottent pas, ils volent…dans une masse de gaz qui se libère et qui monte. Rappelez-vous sa faible densité.

- Les avions subissent donc des turbulences de grande ampleur ?

- Non. Ce ne sont pas les turbulences qui sont en cause. C'est la nature du gaz.

- Que voulez-vous dire ?

- Le méthane est un gaz incolore qui brûle avec une petite flamme. C'est ce que l'on appelle un gaz naturel. D'ailleurs, on le transporte dans des méthaniers.

- D'accord…

- Au contact des moteurs des avions, il y a combustion. Les moteurs explosent avant que vous ne puissiez vous rendre compte de ce qui se passe.

Cette explication prosaïque me fit rougir.

- Bien sûr ! C'est ce gaz qui est à l'origine des coups de grisou dans les houillères. Très meurtrier !

- Et plouf ? fit l'Espagnol.

- Et plouf !

J'appréciais la hauteur de l'analyse. Mais il me sembla que l'on s'éloignait du sujet.

- Pourquoi l'organisation Homo Mercatus s'intéresserait au Triangle des Bermudes ?

- Non, ils s'en moquent. C'est l'hydrate de méthane qui est stupéfiant.

Voudraient-ils faire sauter la Terre ? osai-je entre mes dents.

- En quoi ?

- On a estimé la réserve de ce gaz à 350 milliards de tonnes sur la planète. Le double des réserves de pétrole !

- A quoi peut servir ce composé chimique ?

- Une fois transformé, il pourrait remplacer le pétrole en adaptant les moteurs.

- Du gaz naturel à la place du pétrole, constatais-je*, c'est plutôt une bonne nouvelle, non ? C'est l'énergie écologique par excellence !*

Greenwood releva les sourcils en parfaite symétrie.

- Ca, c'est la partie glorieuse de la médaille. Mais, il y a un revers.

- C'était trop beau pour être simple. Bon, et c'est quoi le problème ?

- Le problème…c'est le réchauffement de l'atmosphère.

- On n'en sort pas, fit l'Espagnol. *Comment sait-on qu'il y aura réchauffement ?*

L'Américain expira de dépit devant cette déprimante ignorance.

- Par expérience. On le sait par la chimie, mais aussi parce que la Terre a déjà connu un accident géologique.

- Une météorite ?

- Non, mais c'est tout comme ! Cet accident serait à l'origine de la fin de la dernière ère de glaciation.

- Je comprends pourquoi, maintenant, ces types veulent installer le quartier général de leur organisation ici, annonça Juan sans parader.

- C'était quoi cet accident, Larry ? fis-je, soucieux de faire avancer notre enquête.

- Nous sommes huit mille ans en arrière, à proximité de la Norvège. Une série d'explosions sous-marines gigantesques ont lieu. Elles proviennent probablement du déplacement des plaques tectoniques. Ces déflagrations laissent plusieurs cratères au fond de l'eau. Le plus grand d'entre eux a trois kilomètres de large.

- Trois kilomètres ! C'est monstrueux !

- Ces explosions, poursuivit-il, *évacuent des millions de tonnes d'hydrate de méthane. Ce gaz provoque aussitôt la montée en température de l'atmosphère, la fonte des glaces et l'inondation de milliers de kilomètres carrés de rivages…*

Je le coupai.

- Que croyez-vous qu'il pourrait arriver avec ces réserves de méthane que l'on a découvert ?

- Si on les libérait instantanément, la température de l'atmosphère grimperait de quatre degrés en dix ans seulement !

Je m'étonnais de cet accès de pessimisme dans le ton du New-Yorkais.

- Que quatre degrés ? C'est rien du tout !

- Rien du tout ? Vous voulez rire ? Les scientifiques poussent déjà un cri d'alarme pour deux petits degrés en…cent ans !

Je fis un calcul rapide.

- L'hydrate-machin-chose…ça ferait quarante degrés en cent ans. Vingt fois plus !

- Non ! Quatre degrés en une seule fois. Déjà avec l'effet de serre actuel, les eaux monteraient en provoquant des phénomènes d'envergure…alors si vous ajoutez l'hydrate de méthane, imaginez !

Les tropiques à Vladivostok, pensai-je. Ca promet.

- La balnéothérapie, j'adore. Je sens que j'ai déjà les pieds dans l'eau ! déclarai-je, infantile. Mmm. Des vacances en Normandie en plein mois de décembre, avec cocktail et parasol…

A la vérité, je ne prenais pas toute cette histoire au sérieux. Larry s'énerva de cette inconsciente nonchalance. Je soupçonnais mon impudence d'altérer plus son amour propre que sa raison.

- Vous ne croyez pas si bien dire, interrompit l'Anglo-saxon, rageur. Toutes les réserves d'eau douce seraient sérieusement entamées. Les océans

pourraient monter de plusieurs mètres. La plupart des rivages seraient noyés.

Je me pris à son jeu en l'entraînant dans une spirale d'hypothèses.

- Toutes les économies maritimes seraient bouleversées.

- La course aux travaux dans le bâtiment, le long des côtes, seraient arrêtée net.

- Des investissements spéculatifs pourraient être réalisés en arrière-pays dans la majorité des pays côtiers, proposai-je.

- Et à proximité des fleuves qui grossiraient rapidement…

- Bref, les conséquences seraient incommensurables à l'échelle planétaire, n'est-ce pas ?

- Sauf pour celui qui connaîtrait le plan, ajouta Juan Sanchez. *Celui de cette organisation.*

Il s'approcha de nous et, de ses bras, nous rassembla pour un huit clos. Nous penchâmes la tête pour entendre ses murmures.

- Je ne voudrais pas me mêler des affaires des vivants, fit-il en ouvrant des guillemets de ses doigts, *mais je vous suggère d'aller voir du côté du bâtiment des Communications. Tous les plans s'y trouvent.*

- Où est-il ?

- C'est celui qui est le plus au Sud, au bout du croissant de lune. C'est dans cet édifice que vous ferez la meilleure récolte.

- A quoi servent les autres constructions ? m'enquis-je.

- Y a des labos partout. L'un des dômes est réservé au stockage des cristaux. C'est pas compliqué, c'est indiqué à chaque entrée. Yen a même un pour les Négociateurs et un autre pour l'armement.

Larry resta bouche bée.

- L'armement ? Les négociateurs ? Ils préparent vraiment une guerre alors ? jeta confusément le journaliste.

- Je ne sais pas vraiment qui sont les Négociateurs. Le dôme N° 8 est probablement le lieu le plus secret !

Sanchez s'arrêta pour réfléchir.

- L'un des plans s'appelle Holy Morning !

Je m'essayais aux techniques zygomatiques du mort.

- Rien à voir avec la grasse matinée, je suppose ? Ca veut dire quoi, Larry ?

- Saint Matin, si vous préférez !

Juan Sanchez se dressa.

- C'est là qu'ils le préparent. Très facile pour le repérer : y a un maximum de gardes.

- Pourquoi une matinée plus sainte qu'une autre ? m'étonnai-je. *Le Saint Matin de Nova Lumen. On peut dire qu'ils ont le sens du drame prophétique.*

Le reporter prit son calepin et gribouilla quantité de mots. Ce geste m'amusa par son côté jeune écolier.

- Peut-être est-ce l'annonce d'un avènement ! affirma Greenwood.

- Un astéroïde ? Un Messie ? proposai-je.

- Ou un Antéchrist ! renchérit le Nord-Américain.

Il notait toutes les propositions.

C'est curieux que Jonathan ne m'ait pas parlé de cette prophétie ! pensai-je en songeant à ses révélations.

- Une prophétie comme celle de Jean dans l'Apocalypse ? Celle de Malachie ? Ou de Fatima ?

Le Madrilène, ébahi par la minutie du correspondant, secoua sa main pour dire non.

- Ce n'est pas une prophétie ! Vous êtes en présence d'une préparation méticuleuse. C'est pas une arrivée mais un départ !

Larry Greenwood fut surpris par cette découverte et l'inscrivit aussitôt. Quant à moi, je sentais l'invasion du doute qui montait les remparts de ma forteresse mentale. Cette assertion semblait illogique.

- Pourquoi les conspirateurs voudraient-ils partir d'une planète sur laquelle ils assoient leur domination ? C'est comme si on vous offrait la belle vie et que vous la refusiez.

Larry intervint.

- Alors, ce ne sont pas les hommes de cette organisation qui partiraient mais…ceux qui l'empêchent de s'étendre.

- A qui pensez-vous ?

- Des rebelles, des hérétiques, des incorruptibles. Que sais-je ?

Je suggérais timidement une solution.

- Vous voulez parler de tous ceux qui ouvrent l'esprit des hommes à de nouvelles valeurs ?

Juan en rajouta.

- Ce pourrait être cela. Si le matin est « saint », c'est qu'il n'y a plus de dissidence.

- Les conspirateurs veulent certainement « assainir » la planète entière, fit Larry.

Ce vocabulaire me glaça le sang.

- Où donc peuvent-ils les envoyer ?

- Dans l'espace ! s'écria le journaliste, emporté par son imagination débridée. *Et sans billet retour !*

- Oui, c'est ça ! hurla Juan Sanchez. *C'est un départ définitif dans l'espace. Je m'en souviens maintenant.*

Une chape de silence tomba. Seuls les halètements de la pompe à chaleur nous maintenaient dans le monde sensible.

- Sans billet retour ? pensai-je à haute voix. *La colonisation de l'espace ? L'alibi est génial !*

J'écarquillais les yeux de terreur. Brusquement, je suffoquais.

- Mais…mais alors, il pourrait s'agir de l'Arche ? Ce vaisseau ne contiendrait qu'une cargaison d'exclus, de parias, d'insoumis ?

Les deux comparses restèrent cois.

- De quoi parlez-vous ? fit l'Américain éberlué.

- D'un événement qui est déjà arrivé ! Dans le futur…

- Vous vous êtes encore promené dans le temps ? Vous auriez pu quand même m'avertir de…

- Larry ! Ca c'est passé avant que je ne vous rencontre ! Ce serait long à vous expliquer.

Imperceptiblement, le scientifique recula. L'Anglo-saxon se fixa devant moi, planté comme un pieu d'exorciste.

- Je suis sûr que vous pourriez le faire en peu de mots.

L'atmosphère se comprima.

- Je me suis vu dans un futur lointain, voilà ! Je vivais dans l'Arche ! C'est un vaisseau spatial qui partira dans quelques dizaines d'années. J'ai…j'ai oublié de vous parler de ça.

- Quoi ! Vous avez oublié !

La moutarde me montait au nez.

- Ne le prenez pas sur ce ton, Larry ! Est-ce que je vous demande de me raconter votre vie ?

Il releva les épaules pour m'intimider de sa carrure.

- Je n'ai rien à cacher ! Mon job est de découvrir celle des autres !

Ayant reprit vigueur, mon sang ne fit qu'un tour.

- Ah bon ! Si je n'étais pas venu vous chercher, vous seriez reparti respirer les caniveaux de New-York !

Larry me fusilla du regard.

- Bon, je vais vous laisser, coupa l'Espagnol. *Je m'en vais visiter le hangar…Euh ! Un dernier mot.*

- *Quoi !* cria le reporter.

- *En modifiant mes vibrations, je peux alourdir mon corps.*

Cette remarque inopportune nous obligea à nous détourner de notre duel. Le trépassé resta digne. Je ne vis aucune trépidation annonciatrice d'un mauvais jeu de mots.

- *Vous prenez du poids ?* questionna Larry Greenwood en songeant à son patron.

- *C'est une façon de voir les choses. Le poids des erreurs passées, oui.*

Larry manquait de discernement. Il tirait sur tout ce qui bougeait. Peut-être était-ce la frustration d'un monde sans vie.

- *C'est pesant, je suppose*, fit-il, sarcastique.

- *Faisons une trêve, Larry. Juan est en train de nous dire une chose importante.*

Le scientifique me fit un sourire complaisant.

- *Dans ces cas là, je vis le temps en accéléré. C'est-à-dire celui des humains.*

- *Comment pouvez-vous changer ces vibrations ?* demandai-je pour parfaire mon éducation astrale.

- *En songeant aux affaires bassement matérielles ! A un souvenir terrestre…*

- *Pourquoi nous dites-vous cela ?* fit Larry, agacé.

Juan se tourna vers moi et fut indifférent à cette agressivité. Il semblait avoir acquis une forme de sagesse.

- Lorsque je vous ai vu pour la première fois, je vous ai dis que j'ignorais qu'il y avait encore d'autres morts dans le coin.

- Y a-t-il eu un autre accident ?

- Non, pas du tout. Y a des gens comme vous.

Se sentant mis sur la touche, Greenwood posa sa voix.

- Des gens comme nous ? D'autres voyageurs du temps ?

- Eux sont du côté des conspirateurs. J'ai entendu qu'ils cherchaient l'Ermite du Temps.

- Ils sont dans le même état que nous ? insista le journaliste nous désignant tous deux.

Comme si Sanchez avait toujours été là, il s'offusqua de cette attitude colonialiste.

- Je les ai vus dans notre espace-temps.

Nous nous regardâmes, Larry et moi, de nouveau complices.

- Ermite du Temps, c'est une drôle d'expression, n'est-ce pas ? s'appesantit Juan.

- Oui, en effet.

- C'est curieux, reprit-il. Vous ne trouvez pas ?

Nous restâmes silencieux. C'était peut-être un piège.

- Ca ne ressemble pas à l'un de leurs plans, poursuivit Sanchez dans son monologue.

- Nous ne connaissons pas leurs plans ! lui dis-je, bredouille.

- C'est pas H et M. Là, c'est E.T., ExtraTemporel !

- Quand les avez-vous vu disparaître, puis réapparaître ? fit enfin Larry.

- Il y a quatre heures.

- De quelles heures parlez-vous ? Soyez clair !

Ce détail était capital, bien sûr. Pourtant, avec un peu de réflexion, l'armoire à glace aurait pu faire l'économie de cette question incendiaire.

- J'en ai vu trois qui frappaient leur crâne avec un cristal. Ils venaient de sortir de l'avion.

Je m'interrogeais sur cette découverte faite par mes ennemis. On avait dû leur donner un cristal trouvé sur ce site. Comment pouvaient-ils connaître cette méthode pour passer dans un autre espace-temps ? Bien sûr ! me dis-je. Ils m'ont vu faire dans le champ de cannes à sucre. Ils auront transmis cette information vers cette base perdue ! A cette heure-ci, peut-être ont-ils déjà réalisé des expériences, celles par lesquelles je suis passé. C'est probable.

Le danger était désormais réel !

La course poursuite n'aurait pas lieu dans une verdure sucrée, mais sur les boulevards du temps infini. Je me mis à espérer. Je me dis que plus on ralentissait le temps, plus grande devait être la conscience du voyageur. Mes poursuivants restaient du côté obscur. Ils ne pouvaient donc pas, selon toute vraisemblance, dépasser une certaine limite, que moi, *l'Ermite du Temps*, finirais bien par découvrir. A moins qu'il ne soit trop tard…

25 - L'ATTAQUE.

- Capitaine, venez voir.

- Qu'y a-t-il, Happer ?

- Nous venons de recevoir deux messages. L'un vient des Chinois, l'autre des Anglais. Selon leur position transmise par satellite, ce qu'il ont vu vient vers nous.

Le capitaine de vaisseau lut les deux textes fort laconiques :

Avons repéré aéronef circulaire volant à trois cent mètres, faisant route au 130°. Confirmez que cet appareil vous appartient.

Témoignage OVNI, route au 130°, aucun écho radar, très basse altitude. Environ vingt mètres de diamètre. Confirmez si c'est un de vos appareils.

- Que doit-on leur répondre monsieur ?

- Bien reçu !

- D'accord, mais qu'est-ce que je leur répond ?

- Répondez-leur, deux points, ouvrez les guillemets, « bien reçu. » Reçu ?

- Reçu ou bien reçu, monsieur ?

Le capitaine Silk leva les yeux au ciel.

- Ne répondez pas !

- Donc, « ne répondez pas ». Mais monsieur, c'est eux qui posent la question.

- Monsieur ? fit un contrôleur.

- Oui ?

- Eagle Four viennent de nous signaler une intrusion dans notre espace aérien.

- Signalement ?

- C'est…

- Signalement ? cria-t-il.

- Un OVNI, monsieur ! Vitesse exceptionnelle. Droit sur nous.

Silk écrasa sa main sur un bouton rouge.

Soudain, l'alarme du porte-avions lâcha un son strident dans une sinusoïde aiguë.

- Silk ! hurla l'amiral.

- Oui, monsieur. Intrusion dans l'espace aérien.

- Confirmez position radar de l'intrus.

Silk fouilla sur le scope.

- Pas d'écho, amiral. Ce sont les chasseurs qui ont vu quelque chose à quarante-cinq nautiques !

- Vous fatiguez pas, je les vois de la passerelle. Mon Dieu !

L'amiral, entouré de quatre officiers supérieurs, avança son nez vers la vitre de la passerelle de commandement.

- Il s'arrête, monsieur.

- Mettez les batteries antiaériennes en position de tir. Vous ferez feu sur mon ordre.

- Il est juste au-dessus ! Il risque de s'écraser sur nous !

Tout à coup, le disque planant au zénith du porte-avions fit jaillir un éclair fulgurant d'une énorme intensité.

Un immense arc électrique se propagea sur le navire. Bientôt, la cuirasse d'acier sombra dans les flots glacials de la mer de Ross.

26 – LE CHAT ET LES SOURIS.

Après que Juan Sanchez eut pris congé en plongeant le plus naturellement du monde dans un mur épais, nous observâmes un silence. Cette nouvelle nous avait réconciliés, Larry et moi. Rien n'unit mieux que des ennemis communs. C'est bien ce qui faisait le malheur des hommes. Nous ne devions pas céder à la division au moment précis où la cohésion devenait vitale. Chacun se plongea dans une méditation empreinte d'incrédulité. Les révélations du scientifique espagnol, évoluant dans l'empire du trépas, sonnaient mal. La fiction était trop excentrique pour être vraie. Les plans de *l'Homo Mercatus* n'étaient-ils pas qu'imagination sans frein ?

J'allai même jusqu'à regretter les affres urbaines de la civilisation de la dégénérescence.

La décadence, me dis-je, c'est l'échec de l'espoir. C'est l'incapacité patente d'un modèle de société. C'est la mort lente d'une forme d'organisation, celle du chacun pour soi, de la détresse, des ombres tristes et sans goût de la fuite en avant.

De nos jours, plus le temps passe, moins le temps importe. Les idées, les projets, les rêves diminuent d'intensité. Lentement la projection, au-delà de soi, raccourcit son emprise. On fait des projets à dix ans, puis à cinq ans, enfin à quelques mois. On ne s'intéresse plus qu'à la dernière nouveauté servie sur un plateau de facilités burlesques. On prend, on teste, on jette. On prend à nouveau et on range avant même d'avoir vécu. Nous sommes comme des robots à qui l'on intime l'ordre publicitaire de consommer. Bien monsieur ! Bien madame ! J'achète !

Non, ne le répétez pas. J'obéis ! J'achète !

Voilà la décadence, l'absence du choix. Pas des choix illusoires du confort et de la luxure. Non, du choix d'être et de refuser le modèle. Au moins, le sursaut est possible. Improbable, mais potentiel !

Juan Sanchez nous avait plongé dans une impasse collective suicidaire. La manipulation du destin ! Telle était le projet à long terme d'*Homo Mercatus*. Le vrai pouvoir du cauchemar allait étaler ses tentacules insidieux sur une population planétaire anesthésiée.

Rien n'est plus facile que d'hypnotiser quelqu'un qui somnole déjà. Non seulement le cobaye s'endort, mais en plus il réclame le sommeil. Dans ce rêve funeste déambulent de sinistres personnages : Corruption, Avidité, Compétition, Futilité, Abrutissement, Drogues.

Le chat cernait les souris. Et elles ne le voyaient pas venir. Ses pas feutrés refermaient savamment les portes de la cage de l'avenir…

Pendant que nous rêvassions, j'eus mes sens en alerte.

Je ressentis soudain une présence hostile. Le bourdonnement grave de la chaufferie, dû au différentiel du temps, fut troublé par des sons étonnamment aigus. Ils signifiaient l'existence d'êtres humains dans cet espace-temps. Les bruits se rapprochèrent. Ils se dirigèrent négligemment vers la porte de notre cachette. Avant que Larry n'eut pu prononcer le moindre son, je lui fis signe de se taire en appliquant mon index sur les lèvres. L'envoyé spécial obtempéra. Nous nous sentîmes acculés dans cette voie sans issue. Dans un réflexe grégaire, nous adoptâmes une position accroupie derrière de gros tuyaux brûlants.

La porte s'ouvrit.

Instinctivement, je me précipitai sur le cristal déjà sorti de la bulle de vide. L'issue du temps était-elle préférable à celle de l'espace ?

Revenir au temps humain nous condamnait à l'immobilité relative. En revanche, une dilatation supplémentaire dans l'empire de Chronos pouvait renverser la situation. La menace à forme humaine qui s'approchait serait, elle-même, tétanisée par rapport au nouveau temps que je projetais d'atteindre. Je craignis pour Larry. J'ignorais si son niveau de conscience était suffisant pour accepter une nouvelle extension temporelle sans dégâts. Peut-être risquerais-je la vie du New-Yorkais en l'emmenant vers une autre dimension.

Mon choix fut instantané. J'appliquai la face translucide du cristal sur le sommet de mon crâne. Je m'envolais, seul, vers un nouvel horizon inexploré. Pendant ce temps, Larry Greenwood allait tomber sous les griffes félines de l'assaillant. Qu'importe, j'aurais, dans l'avenir, le loisir de le libérer. A moins que ce ne soit dans le passé…

Une lumière inconnue m'entoura subitement. La clarté puissante de ce halo me terrassa quelques brefs instants. Je me trouvai à nouveau dans la chaufferie. Même les molécules de l'air semblaient congelées dans cette usine à chaleur. Je constatais que ma propre aura irradiait de puissantes volutes multicolores. La lumière inconnue provenait de mon corps. Je fus rassuré par ma capacité à m'élever vers le ciel de la connaissance. Je réfléchis à la conduite à tenir.

Je me savais identifié et pourchassé. Je savais aussi que d'autres connaissaient la méthode pour voyager dans le temps. J'avais appris que d'autres cristaux existaient. Ils représentaient un grand danger. Une conspiration gigantesque planait au-dessus de l'humanité. Tel un rapace dominateur, le Diable surplombait de son œil perçant les mouvements de ses proies. Le programme était proprement infernal : le pouvoir et l'intelligence au service de la peur. Le goût de cette chute me fit tressaillir d'effroi.

Je croisais, en me dirigeant vers l'extérieur de la chaufferie, l'inconnu qui s'était approché de nous. Je l'observai un instant : un homme plutôt jeune et bien bâti, le cheveu ras et une gueule coupée à la serpe. Tout à coup, je le reconnus. C'était l'un des deux espions qui m'avait pourchassé dans les feuillages verdâtres du champ de cannes. Il semblait irrité de m'avoir manqué une deuxième fois. Il avait l'attitude d'un militaire d'élite dans son accoutrement blanc. Je fus amusé par ce détail. Le sens du mimétisme des maîtres de guerre était méticuleux. S'habiller de blanc pouvait jeter le trouble. Un béotien, sans discernement, pouvait croire à une entité favorable et bénéfique, rayonnant de bonté. On pouvait confondre vêtement et aura. Le blanc, ça rassure toujours. Bien sûr, à l'extérieur, dans ce paradis antarctique immaculé, cette robe de mariée devenait invisible. Mais, dans le royaume des morts, la supercherie pouvait prendre une autre tournure. Même l'arme que portait le militaire était blanche. Je me penchai sur cet armement curieux. Je constatais avec épouvante qu'il s'agissait d'un modèle comportant, en guise de culasse,…un cristal !

Je pris conscience que le danger était réel pour Larry. J'ôtai soigneusement l'arme de son propriétaire.

Mon regard fut attiré par un second objet qu'il portait en bandoulière. Un écran circulaire figurait la rose des vents. Au centre un point rouge clignotant marquait la détection de…de mon cristal ! Je retirais aussi ce gadget de son cou. Je tentais de comprendre son fonctionnement. L'échelle de lecture

variait : kilomètres, hectomètres, décamètres, mètres et…décimètres. Cette précision me glaça l'épine dorsale.

Je tirai le badge de l'inopportun visiteur pour le lire. Son nom y était inscrit : Marc Doumesche. Ce dernier aurait la surprise d'une soudaine disparition de son attirail que je transportais désormais. Une fois le calibre en forme de mitraillette dans les bras, je me sentis maladroit. Pouvais-je, moi le pacifiste convaincu, me servir de cet engin de mort et retourner le canon vers les conspirateurs ? Pouvais-je entrer dans leur logique guerrière ? N'y perdrai-je pas mon âme et mon niveau de conscience ?

D'un autre côté, mes défenses étaient limitées. La fuite perpétuelle était-elle une solution durable ? « Fais toujours face aux difficultés, me disait mon père, c'est le meilleur moyen pour leur donner une juste proportion ».
Pour la première fois depuis mes premières expériences hors du temps, je me posai une question cruciale : comment la lumière peut-elle combattre l'ombre ? Comment le bien affronte-t-il le mal ? En le neutralisant ?

En l'immobilisant ?

Finalement, je me résignais à procéder à des essais. Peut-être cette arme ne détruisait-elle pas. Peut-être n'avait-elle pour objet que de paralyser l'ennemi. Je sortis de la pièce en confiant à ce nouveau degré de pétrification le soin d'apporter une solution efficace.

Je remontai au rez-de-chaussée et croisais l'horloge du couloir courbe. Les diodes m'informèrent du temps humain : 7h29. A peine une minute de plus. Peut-être même quelques secondes seulement. Le temps me sembla désespérant long. Je commençai à paniquer à l'idée d'attendre indéfiniment dans ce décor congelé. Il faudra bien que je prenne des décisions efficaces, me dis-je. Alors que j'allais reprendre ma course vers la sortie, je remarquai que le chiffre mystérieux avait changé : 3 617 987 ! Donc, la distance variait. Quelque chose se rapprochait ? Mais quoi ? Je me refusais à toute spéculation pensant que ce serait pure perte de temps. Enfin, façon de parler.

Je me retrouvais à l'extérieur du bâtiment. Le protectorat de la nuit durerait encore quelques semaines. Je fis quelques pas. Juan avait parlé de trois hommes. Il en restait au moins deux probablement armés. Je me rendis compte que je prenais des risques. Je me décidais à bondir de planques en

planques et me dirigeais finalement suffisamment loin de la zone de vie, vers l'excavation où avait eu lieu l'accident. Je devais tester cette arme.

La température comateuse s'insinua dans les quelques pores dégarnis de protection. Ma peau pouvait se briser comme du verre. Tout au plus, les moins soixante degrés centigrades pouvaient-ils éviter qu'elle ne se disloque sous l'effet d'un choc anodin. Pour éloigner les risques d'éparpillement, je pris garde de ne pas glisser.

Une fois sur l'orle du cratère, je découvris quelques bidons vides à une dizaine de mètres plus bas. J'ajustais mon tir et appuyais sur ce qui ressemblait à une gâchette. Un éclair fulgurant découpa l'atmosphère par un trait horizontal presque tangible. Un rayon laser, droit et brillant, sortit du canon et toucha la cible. Elle fut pulvérisée en une fraction de seconde. Pas pulvérisée, vaporisée. J'en fus atterré. L'intention du combattant d'élite était désormais claire.

Je scrutais le mécanisme de l'engin de mort et notai la présence d'un curseur. Un index était engagé à fond dans un sens. Je le reculais de quelques millimètres et repris une position de tir. Je respirais calmement pour accroître la précision du point d'impact. Une deuxième cible s'offrit en pâture à l'exercice meurtrier. Cette fois le métal fondit lentement. Sur cet objectif, l'incandescence des premières secondes se transmua en bleu de méthylène, puis, progressivement en rouge vermillon.

Je venais de découvrir le mode d'emploi machiavélique de cette arme surpuissante. Pour me rassurer, je fis une troisième tentative en dosant le curseur en position basse. Une troisième cible me procura une réponse satisfaisante en pétillant de multiples étincelles orangées, à peine perceptibles. Le bidon se déforma légèrement. La menace était donc graduelle ! Appropriée, me dis-je, pour reprendre une sémantique toute militaire.

Je poursuivis mes investigations dans l'organisation technique des différentes pièces composant cet équipement de *neutralisation*. Une inscription était gravée sur l'un des flancs de l'arme : *le Diplomate* !

J'entrepris de procéder à la dissection de ce médiateur d'un genre nouveau. Comme je ne me promenais jamais sans un couteau suisse, je sélectionnais une lame adaptée. Après quelques instants d'analyse, je parvins à le scinder en deux : une partie active, une partie projection.

La partie active était comme un cerveau. Elle possédait un appareillage complexe doté d'électronique et de technologies supraconductrices. Cet ensemble *high tech* était relié au cristal qui, un fois en marche, devait tourner à grande vitesse sur son axe dans une chambre de vide. Peut-être cette vitesse était-elle variable, selon la position du curseur. L'axe du cristal restait colinéaire à l'axe du canon. Je ne mis pas longtemps pour m'apercevoir que la partie opaque de l'octaèdre était orientée vers la cible. L'opacité s'était assombrie à chaque tir. Bientôt, elle ne deviendrait qu'une pierre de lave, grisâtre et mate.

Je fis un parallèle entre le voyage dans le temps et la capacité meurtrière de l'engin. Je déboîtais la pierre et l'enchâssais dans le sens opposé, la pointe translucide vers l'extérieur.

Je remontais le *Diplomate*, non sans avoir scruté le canon. Il était constitué de tores dont la fonction électromagnétique ne faisait pas l'ombre d'un doute. Ces rondelles, de section circulaire, ressemblaient à des alliances dorées entourant un doigt long de vingt centimètres. La maniabilité du *Diplomate* était stupéfiante : moins de cinquante centimètres pour à peine deux kilogrammes de technologies. Négocier avec le *Diplomate* devait s'avérer d'une remarquable facilité.

L'inversion des pointes du cristal me procura un bref haut-le-cœur. Je m'étais peut-être mis en danger en intervertissant les pôles. L'arme allait certainement se retourner contre moi. D'un autre côté, j'hésitai à faire face au canon pour tenter un tir dans cette configuration. L'alternative était risquée. Je choisis de me mettre de côté pour esquiver chacune des deux pointes. L'arme de poing pouvait tout aussi bien exploser. Au moins, avais-je, par ce choix, limité le péril.

Après avoir pris la précaution de placer l'index du curseur dans sa position de moindre effet, j'agençais maladroitement le canon vers une quatrième cible, de même nature que les précédentes. Je vis que les bidons étaient, en fait, des conteneurs servant certainement à stocker la glace millénaire.

J'appuyai sur la gâchette. Une lumière pâle et violette sortit du tube d'acier. Elle atteignit le métal. Un léger éclat scintillant se produisit. Ce dernier disparut très rapidement.

Je déplaçai alors légèrement l'index au centre du curseur et fis une nouvelle tentative sur cette masse qui ne semblait pas avoir été touchée. *Le Diplomate fut soudain plus convaincant*. La lumière violette était plus prononcée, presque étincelante. Le bidon exhala quelques flammèches qui ne consumèrent pas sa structure. Une espèce d'aura en sortit qui fut de courte durée. Le conteneur revint à son état initial, mais je perçus une oscillation avec laquelle j'entrai en résonance. Elle s'estompa.

Pour me convaincre de ma théorie, je repoussais une dernière fois le doigt du curseur dans sa position extrême et envoyai une dernière salve. Cette fois, le trait violet prit la forme d'une boule de lumière blanche intense, grosse comme un ballon de basket. Au contact de la cuve vide, elle émit un bruit cristallin. La cuve sembla grossir, mais cet effet s'amenuisa. En réalité, la cuve flottait dans une évanescente clarté. Les vibrations du métal se maintinrent sur une fréquence grave. On eut dit une corde de contrebasse jouant éternellement un adagio irréel sur une note unique.

La conclusion s'imposa. L'inversion des pôles du cristal donnait de nouveaux arguments au *Diplomate*. Ce dernier pouvait manier à l'envi destruction ou construction, la vie ou la mort. Il reviendrait toujours aux hommes de choisir le côté obscur ou celui de la lumière.

J'étais persuadé du caractère inoffensif de mon arme. J'eus une intuition nette. J'en avais fait un faiseur d'alliés. Après tout, me dis-je, n'est-ce pas là la vraie fonction d'un diplomate : modifier le point de vue d'un autre pour que, du dialogue, surgisse la lumière ?

Je me demandais s'il existait un terme qui signifiait le contraire d'une arme. Une *désarme* ? Une *anarme* ? A moins que ce ne soit une *arme positive* s'opposant à une *arme négative* ? La distinction ne me satisfit pas. Je décidai de l'appeler l'*Initiateur* !

L'initiateur : celui qui délivre, qui transmet l'initiation de l'amour, qui produit la transformation magique de la paix.

J'étais aux anges. Une sorte d'excitation me gagna. J'envoyai des pétarades vers un ciel translucide et sombre. Les boules de lumière se perdirent dans un champ d'étoiles du côté d'Orion. Puis, je tirai dans tous les sens par jeu. Je restai ainsi de longues minutes à danser et à décorer la base de ce feu d'artifice. Des dizaines de sphères partaient à la conquête de mondes inaccessibles comme si je les libérais d'une cage de vide.

Ce nouveau jeu me transporta de joie. Je bondis d'allégresse mais ne descendis plus. Je restai suspendu en l'air tant j'étais léger comme une plume. Ma position aérienne, d'abord délicieuse, tourna soudain au tourment. Je me souvins de ma première lévitation en présence de mon père et du joyau. A nouveau, la mémoire du passé me servait de béquilles pour progresser.

Voilà, me dis-je à quoi sert l'ancien : à ne pas tomber !

Je ne trouvai aucune amarre pour regagner la terre ferme. Je tentais de me rasséréner par d'amples respirations et me concentrais sur ma volonté de toucher le sol. Lentement, mon corps m'obéit et je m'approchai délicatement de la neige vierge. Je la sentis enfin sous mes pieds.

Mais…mais certaines bulles revenaient vers moi ! Je me protégeai piteusement les yeux avec un bras. Rien ne m'atteignit. J'ouvris les paupières pour constater qu'elles flottaient devant moi. Elles n'avaient plus la même couleur ni la même forme. Elles ressemblaient exactement aux lueurs ovoïdes que j'avais aperçues en arrivant dans ce camp. Elles restaient immobiles comme si elles attendaient de bondir sur moi. L'effroi me transperça et je me mis à courir vers le dôme principal. Je m'éloignais de ce danger qui me rappela mon cauchemar cilasien. J'entrai dans le dôme et pressa le pas en prenant la corde de la courbe, rasant ainsi les murs. Je ne croisais personne à l'exception des légionnaires montant la garde des bâtiments.

Avant de descendre l'escalier vers la chaufferie, je vis le nombre énigmatique : 3 617 986. Un de moins. Mais un quoi ?

Je regagnais rapidement mon dortoir de fortune.

Je vis Doumesche statufié. Il semblait tout de sel vêtu. Je me mis à sa hauteur et m'excusais auprès de l'espion muet pour l'expérience que j'allais mener.

Après avoir réglé l'intensité au plus bas, je reculais de quelques pas et lui adressai l'expression de mes sentiments les meilleurs à travers le canon du *Diplomate*. Quelques étincelles percutèrent son corps refroidi. Son maintien trahissait une intention malsaine. L'homme figé crut soudain en luminosité. Il était trop tôt pour conclure à un effet bénéfique sur mon cobaye. Je renouvelais mes civilités par une nouvelle projection, réglée cette fois à la

puissance moyenne. L'aura de l'involontaire récepteur gagna en clarté. J'attendis et constata avec stupeur que les gestes de l'agent de la conspiration s'accéléraient. Il était dans un état temporel intermédiaire entre le mien et celui de l'Américain.

Le militaire allait donc atteindre Larry Greenwood bien avant que ce dernier n'eût pu entamer le moindre mouvement. Avec une lenteur infinie, les traits du visage du militaire se transfigurèrent. Ils passèrent d'un ton martial robotisé au sourire fraternel qu'arrachaient d'imaginaires retrouvailles entre deux amis.

Après plusieurs minutes interminables, le soldat fut à proximité du journaliste. Croyez-moi, le hors-temps vous apprend la patience. Je pensais à mes copains de fac et leur adressai une pensée : vous avez de la chance de vivre en même temps que le reste de l'humanité…

Dans un geste éternel, il lui tendit la main pour l'aider à se relever. La différence temporelle entre les deux individus mit en lumière la difficulté de l'exercice. L'Américain n'était qu'une masse inerte et trop lourde pour le démon transformé en ange. Ce dernier ne lui adressa finalement qu'une tape amicale et paresseuse sur l'épaule. Il afficha pourtant un air dépité par l'attitude indifférente du journaliste. Ce dernier ne savait pas encore que le camp des alliés grossissait de minutes en minutes. A moins que ce ne soit de centième de seconde en centième de seconde. Tout est tellement relatif !

C'est curieux, me dis-je, comme les souris se reproduisent plus vite que les chats…

27 - L'ESCALADE.

- Monsieur le président, la communication est établie avec le conseil de sécurité.

- Parfait. Je viens immédiatement.

Steven Gardner se tourna vers Georges Grachek.

- Georges, il n'y a pas de temps à perdre. Fais tout de suite ce que je t'ai demandé.

- *Entendu, monsieur le président !*

Steven Gardner s'éloigna et entra dans la salle de visioconférence.

- Messieurs les présidents, je vous remercie à nouveau d'interrompre vos activités. L'heure est grave.

- Nous vous écoutons Steven, fit le président anglais.

- Nous avons perdu trois navires de guerre en l'espace de dix minutes, et quatre mille hommes !

- Nous vous présentons nos condoléances les plus sincères, fit le président russe.

- Je vous remercie, Vladimir. Mes généraux sont sur les dents. Ils veulent frapper vite et fort. J'ai besoin de votre accord. Ce continent est international et nous appartient tous.

- Monsieur le président Gardner, fit le Chinois, je suis très préoccupé.

- Nous aussi.

- Qui nous dit que ce n'est pas une manœuvre de diversion pour nous faire accepter ce que vous avez échoué à faire auparavant.

- Enfin, vous délirez ! Ce sont nos soldats et nos bâtiments de guerre qui gisent par trois mille mètres de fond. Et puisque vous me tendez une perche, pourquoi seuls les américains ont été touchés.

- Qu'insinuez-vous ?

- Que votre technologie a progressé. Nos espions confirment que des technologies américaines ont été volées il y a huit mois !

- Vous avouez implicitement avoir les moyens d'une telle destruction.

- *Allons, allons, messieurs !* intervint le président français. *La menace est sous près de cinq kilomètres de glace. Ne nous trompons pas d'ennemi.*

- Rien ne prouve que les agresseurs sont les aliens ! rétorqua le Russe.

- Mais quelle preuve vous faut-il ? Les militaires chinois ont eux-mêmes adressé un message à l'amiral Loness. A moins qu'il s'agisse, pour les Chinois de se disculper d'avoir une telle technologie.

- Votre accusation est très grave ! s'insurgea le Chinois. *Seriez-vous en train de nous provoquer monsieur l'Américain ?*

- Tout comme vous l'avez fait à l'instant ! répliqua Gardner.

- Cherchez-vous la troisième guerre mondiale ? Nous vous attendons. Nous sommes plus d'un milliard, et vous à peine le quart.

- Je crois messieurs que tout ceci est indigne de notre rang, fit l'Anglais.

- Cela ne m'étonne pas des serviteurs de l'Amérique ! renchérit le Russe.

- Il me semble tout de même que l'explication la plus simple, c'est que cette attaque venait des extraterrestres, déclara le Français. *J'ignore pourquoi seuls vos compatriotes ont été visés, monsieur le président, mais le fait est qu'ils sont très efficaces…enfin, je veux dire très dangereux ! Savons-nous seulement ce qu'ils veulent ?*

- Non ! fit aussitôt l'Américain. *Nous le saurons peut-être un jour.*

- Attendez-vous que nous soyons tous exterminés pour le savoir ?

- Nous y travaillons. Dans tout les cas, encore une agression de ce genre, et mes généraux auront raison de ma patience…

28 – L'EXPLORATION.

Je compris que mon *Initiateur* avait une fonction similaire à la procédure que j'employais sur le crâne.

Cette métamorphose me poussa à la méditation. Des questions se bousculèrent. Qu'est-ce que la conscience ? Pourquoi est-elle liée à la vitesse ? Au temps ?

Je commençais par le commencement. Prendre conscience signifiait « mieux observer ». Plus intensément, plus objectivement, plus intelligemment, sans le jugement hâtif de l'émotion. J'eus bientôt beaucoup plus de sympathie pour la science. N'y a-t-il pas mission plus essentielle, pour la science, que d'observer et comprendre ?

Observer et comprendre ! Toute la difficulté consistait précisément à lier observation et entendement car nous sommes si avides d'expliquer que nous en oublions d'observer, ou de remettre en question l'observation. Je me dis que la plus sacrilège des attitudes était de se laisser séduire par l'explication car elle ressemble à l'aboutissement alors que la conscience ne fait que s'entrouvrir. Car l'explication dépend de ce que l'on a observé ! Et l'observation des outils pour le faire ! Donc l'explication dépend des outils. Or, quel est le plus fabuleux des outils, si ce n'est la conscience ? Pour satisfaisante qu'elle fut, cette logique se refermait sur un paradoxe. A moins, me dis-je, qu'un coup de pouce « extérieur » n'invite l'homme à changer de niveau. Alors, le paradoxe deviendrait simple cercle parallèle et inférieur à d'autres. Pour en sortir, je devais changer de point de vue. Le temps le permettait car les phénomènes à observer étaient prisonniers du temps. Le temps lui-même glissait, se contractait, se dilatait. Ainsi, la conscience modifiait le temps ! J'atteignis donc une première conclusion : *plus on prend conscience des choses, plus le temps est dilaté !*

En d'autres termes, me dis-je, plus on est actif dans ses observations, plus les secondes grossissent. Cela est imperceptible au débutant mais décuplé pour l'initié. Pour les premières formes de conscience comme le végétal ou le minéral, les secondes doivent représenter des mois ou des années humaines.

Pour communiquer, l'observateur et l'observé devaient se situer dans le même temps. Ou plutôt, le même cycle. Les autres règnes étaient

conscients mais de façon différente et comprenaient le monde avec leurs propres outils. Pour une plante, l'homme n'est peut-être qu'une illusion fugace. Ou un dieu qui décide de vie et de mort. Il va si vite ! Je songeais à ces films en accéléré. Peut-être les animaux ou les plantes nous perçoivent-ils ainsi ? Comme un éclair ! Cette image m'extirpa de ma contention et j'observais mon initiateur.

L'inconvénient du *Diplomate* était de taille. Si la relation entre le temps et le niveau de conscience était celle que je devinais, l'excès de lumière pouvait conduire à la mort.
Une mort peut-être définitive, comme celle que Jonathan, mon maître intérieur, m'avait expliquée : *l'involution !*

Cet accès de lumière pouvait se comporter comme un excès d'orgueil pour une âme incapable d'approcher la lumière absolue : on se croit arrivé alors que le parcours ne fait que débuter. La lumière pouvait aveugler, brûler ou terrasser avant de consumer, pour l'éternité, le malheureux apprenti-sorcier qui se risquerait à dépasser ses limites. Je me souvins de la conscience mesurable…

Une borne haute, une borne basse. Au cours d'une vie, les êtres humains pouvaient naviguer entre les deux limites, variables selon sa conscience individuelle : c'était l'inné !

Avec l'acquis, les limites progressaient.

L'*Initiateur* apportait peut-être un sursis ou un sursaut. Le Diplomate-version-positive devait pousser plus loin la borne haute de sa propre perception de la conscience universelle. Il permettait un dépassement de soi-même au-delà de ses facultés, comme un ticket gagnant de tombola. Mais une limite devait exister dans cette surenchère de record spirituel. Il devait exister d'autres bornes dans l'espace-temps spirituel. Au-delà de ces nouvelles frontières, l'initiation forcée devait se transformer en arme destructrice, comme une surexposition fatale un soleil brûlant. L'*Initiateur* devait donc être manipulé avec perspicacité, à défaut de précision.

Une question taraudait mon esprit excité : l'effet de l'*Initiateur* était-il durable ? Le *Diplomate* allait-il marquer définitivement la mémoire de l'impétrant ? Après les négociations lumineuses pouvait-on revenir à de plus noirs désirs ?

J'eus l'intuition que cela pouvait dépendre du bénéficiaire des ondes initiatiques. Cela devait résulter de son niveau de conscience intrinsèque.

La loi de l'évolution intérieure devait posséder des règles strictes. Mon père m'avait indiqué que les leçons de vie devaient être assimilées avant de pouvoir prétendre aux stades supérieurs de la conscience. L'*Initiateur* n'était donc qu'un pulsar d'extases mystiques, qu'une étoile à rayonnement de sentiments divins à fréquence variable.

Il fonctionnait comme un appareil photo. L'obturateur s'ouvrait plus ou moins longtemps selon le temps de pause. La lumière pénétrait par l'objectif et imprimait, dans la conscience, la vision d'états sublimes. J'en déduisais que l'*Initiateur* était donc un producteur d'espoirs spirituels.

En dernière analyse, il restait à l'homme le libre arbitre.

L'effort pour s'élever vers la Source ne pourrait lui être épargné. Au moins, l'existence de mondes supérieurs était-elle devenue une réalité sous-jacente, une intuition profonde, une intime conviction. Conclusion, me dis-je, l'*Initiateur* est un *inspirateur* à doses discontinues !

Je réalisais qu'il était temps pour moi d'explorer ce monde mystérieux. J'allais seul au devant de l'inconnu. *L'Ermite du Temps* n'était-il pas, par définition, isolé du monde ? A posteriori, je compris que les lumières que j'avais aperçues, à défaut d'être identifiables, semblaient plutôt amicales. Le village *Nova Lumen* était une invitation prometteuse. Mais qu'allait-il surgir du Nouveau Luminaire ? Les flammes de la destruction ou celles de l'amour ?

L'état dans lequel je me trouvais était véritablement nouveau. Mon corps était tellement léger et transparent que j'en eus peur de disparaître à jamais du monde matériel. J'avais l'étrange sensation de ne plus être dans mon corps. Je ressentis cette effrayante impossibilité de regagner ma chair sensible.

Je me souvins d'une expérience hors du corps, dans l'astral, une décorporation comme disent les spécialistes.
Une fois, j'avais eu du mal à réintégrer mon véhicule musculaire. J'avais appelé à l'aide mais personne n'était venu. Ce n'est qu'après un effort sur moi-même pour me calmer que j'étais parvenu à mettre en phase mon corps astral avec la viande que l'on prend habituellement pour soi.

Après une période d'adaptation à cette pseudo-vacuité, je voulus faire l'expérience du passe-muraille. J'oubliai donc les issues traditionnelles et m'enfonça dans la paroi épaisse de la chaufferie. Lorsque je pénétrais ma main libre dans le mur solide, j'eus une désagréable sensation de picotement. Je la retirais aussitôt. Lentement, je fis une nouvelle tentative pensant que je devais m'y habituer. Cette fois, j'enfonçais tout le bras. En dépit de la gêne, j'apprit à me familiariser avec cette fusion entre la dalle de béton et mon membre. Je passai l'épaule, puis le buste, ma tête restant encore en arrière. Enfin, je m'enchevêtra tout entier. Mon visage n'était plus qu'un bouillonnement de molécules. L'expérience fut de courte durée car j'étais déjà de l'autre côté. Je m'aperçut que l'*Initiateur* ne m'avait pas suivi, ni le détecteur et encore moins le cristal lui-même que je portais sur moi.

Tout à coup, je vis que je me trouvais dans une grande salle ronde. Des centaines de sièges étaient disposées sur cinq rangs et formaient des cercles concentriques. Au centre une énorme sphère de cinq mètres planait dans une lumière bleutée.

Oh, mon Dieu, mais c'est la Terre !

C'était un hologramme en mouvement. Elle tournait lentement. Ici ou là, des zones étaient marquées d'étiquettes. Je m'approchai et ne pus traduire les chiffres et les lettres qui étaient inscrits. Je pivotais et observais le mur concave. Des signes kabbalistiques, éclairés par des lumières indirectes, formaient un ornement bien étrange. Je reconnus certains d'entre eux. Des symboles de sociétés secrètes et de confréries ésotériques emplissaient la paroi courbe. C'est une salle de rituel ! me dis-je. Pourquoi diable une base scientifique posséderait-elle un endroit pareil ? L'atmosphère de ce synode me mis mal à l'aise.

Pour me rassurer, je revins à l'intérieur de la chaufferie par l'obstacle mural dressé devant moi. Je fus définitivement tranquille en retrouvant mon équipement de *Chrononaute*. La densité des objets devait être trop grande pour jouer à cache-cache en compagnie de leur tuteur. Bien que je me sache seul dans ce monde endormi, je me dis qu'il était préférable de ne pas me séparer de mon porte-parole cristallin. Je pris donc le chemin de la porte d'entrée. Cette méthode manquait nettement d'originalité mais ne souffrait pas d'inefficacité.

Je me situais maintenant au rez-de-chaussée. J'entreprit de visiter le site de recherche. Je devais commencer par le bâtiment principal où je me trouvais. J'ouvris une porte au hasard vers le centre et tombai sur un nouveau couloir circulaire. Cette fois des escaliers montaient à l'étage supérieur. Je fis rapidement un tour complet dans ce corridor qui n'ouvrait sur aucune porte vers l'intérieur. La salle de rituel devait prendre le volume de deux étages. Je pris un escalier au hasard et vis une plate-forme qui accueillait une grande salle à manger au centre de laquelle une rotonde servait probablement de cuisine. Tout autour, et au-dessus du premier couloir, des portes donnaient certainement sur des chambres à l'équipement sophistiqué. D'autres escaliers grimpaient vers d'autres appartements. Ce niveau et les suivants servaient d'hôtel.

C'était un modèle d'organisation pour camp de vacances. Tout le confort moderne avait envahi les quelques milliers de mètres carrés des différents niveaux. Même la décoration était soignée : lambris de pins, appliques de verre ciselé, parquet de chêne verni et moquette de lin formaient un écrin pour des meubles contemporains de grande valeur. Courbes et évidements avaient été choisis par un esthète parisien. Un mélange de bois, de verre et d'acier ornait cette demeure plantée comme un oasis dans ce désert de glace. La dimension et le nombre de pièces de l'édifice devaient accueillir plus d'une centaine d'occupants. J'en conclus que les locataires resteraient pour un long séjour, et non pour une seule nuitée, aussi longue fut-elle.

Je descendis et me dirigeais vers un dôme voisin en prenant le tunnel Sud. Le tube était construit d'un verre épais qu'un treillis d'arceaux et de longerons solidifiait. J'aperçut une magnifique aurore australe irisée de couleurs chatoyantes qui s'élevait en arabesques vers les cieux étoilés de cette interminable nuit. Après une trentaine de mètres, j'atteignis la coupole voisine.

Construit sur le même modèle extérieur, mais dans un format plus réduit, la bâtisse de stockage des pierres de l'ère glaciaire était reconnaissable par l'ornement en relief d'un frontispice. Ce qui me frappa le plus, c'est le soin qu'avaient apporté les concepteurs de cette base à l'aspect presque magique et enchanteur de l'agencement. L'architecture de ces igloos modernes évoquait les parcs d'attraction américains. C'est la mixité des traits futuristes et des accessoires vieillots qui marquait le plus. On eut dit un rêve d'adulte tentant d'exprimer, avec une certaine maladresse, ses espoirs infantiles de conquête.

Cette fois, le couloir était plus à l'intérieur. Je remarquai qu'une multitude de locaux le ceinturait. Ces cellules accessibles par de larges ouvertures comportaient vivres et matériels divers.

C'est le bâtiment logistique, me suis-je dit.

J'actionnais une touche d'ouverture pour pénétrer au centre. Après avoir franchi ce nouveau seuil, je tombai face à face avec un gardien lourdement armé. Ce dernier n'eut aucune réaction comme j'eus pu le prévoir. Derrière lui, une nouvelle porte s'annonçait par une indication : STATION NOVA LUMEN.

Nova Lumen ? Mais nous y sommes déjà ! Je fus intrigué par cette inscription et appuyai sur la commande d'ouverture. Un petit sifflement précéda le recul, puis le basculement latéral du panneau. Je franchis le seuil, referma la porte aussitôt et fus pris d'un vertige.

Une caverne d'Ali Baba se présentait à moi. Des milliers de cristaux s'empilaient contre les parois sphériques d'un dôme de cinq ou six mètres de haut. C'était une géode minérale géante. Les pointes se dirigeaient vers un centre géométrique invisible. La lueur d'un plafonnier se diffractait en des millions de rais multicolores. Un cône de clarté tombait du sommet vers le sol où des figures s'entrecroisaient. C'était impressionnant de beauté. Je restai un moment à admirer ce phénomène extraordinaire, probablement unique au monde.

Je pris un cristal pour en tester les particularités. Chaque cristal était enchâssé dans une alvéole souple. Je l'appliquai sur mon crâne et revins rapidement au temps humain. J'observai ma montre pour en constater les effets. Le temps s'écoula normalement.

Je vis que le sens des pointes était identique pour tous les cristaux : le côté translucide vers l'intérieur. J'installai à nouveau le cristal dans son logement. La curiosité s'empara de moi. Que se passerait-il si je me mettais au centre ?

Je fis quelques pas, puis m'arrêtais. J'hésitais à continuer. Je vidais mon esprit et posais enfin mes pieds dans le cercle gravé au sol.

Tout à coup, le parquet se retira en quartier vers le mur. Je compris qu'une colonne supportait mon corps dans l'axe vertical. A mesure que les lames

triangulaires s'éclipsaient en s'éloignant du centre, je découvris la parfaite symétrie de la voûte sous mes pieds. Le dôme de cristaux devint sphère de diamants. J'étais devenu un funambule en haut d'un mât.

Rien ne se produisit. Je frappais alors le sommet de ma tête avec le cristal à ma disposition en ayant une pensée pour Jonathan, mon maître intérieur.

Soudain, une fréquence stridente se fit entendre. Un faisceau de lumière sembla jaillir de toutes parts. Bientôt, le mécano cristallin devint presque invisible. La pièce de stockage n'était plus. Je me retrouvais baigné dans un halo incandescent de splendeur…

29 – LE MANUSCRIT.

Je devins spectateur…
Je vis une scène étrange dans laquelle je retrouvais mon mentor. Cette fois, Jonathan Leroy ne semblait pas me voir. J'hésitais à l'appeler lorsqu'une découverte me frappa : je n'étais pas le seul dans l'université de la vie !

A ce moment de l'histoire, il m'est indispensable de rappeler quelques faits.

Quelques jours plus tôt, Jonathan, mon maître intérieur, avait disparu après m'avoir transmis des révélations sur l'avenir des hommes. Nous étions alors dans la *Chambre de la Conscience Visible,* le fameux nuage sphérique. Tous deux étions alors placés à quarante mètres au-dessus du cirque de Cilaos, dans cette nuée de poussières volcaniques. Jonathan poursuivait une quête : les *Secrets du Voyage* de l'Arche.

Le vaisseau spatial, l'Arche, dans lequel Jonathan Leroy vivait, poursuivait sa route vers Aurius. Cette destination était mystérieuse. Aucune raison logique ne pouvait conduire au choix de cette curieuse étoile, à moins que des intentions souterraines n'aient dicté cette impérieuse direction. C'est ce que Jonathan recherchait. J'étais lié à lui par une relation indestructible puisqu'il était *ma future dernière incarnation*.

Jonathan était mon aîné de près de quatre siècles. Il m'avait demandé de façon implicite de l'aider à résoudre une enquête qui allait s'avérait complexe. Jonathan, le maître, devait chercher dans le temps et l'espace les indices d'une équation galactique.

J'entendis les pensées de mon instructeur…

« Je viens de quitter le Palais Matriarcal de l'Arche, se dit Jonathan, et j'ignore quelle décision prendre. J'hésite. Qui choisir ? La mort des hôtes ou celle des humains ?

J'ai plusieurs jours devant moi avant de m'engager dans une voie irréversible. Marie, l'amante, a eut le temps de me montrer le *Manuscrit des Révélations Futures*, clé de voûte de l'histoire humaine. Mais il manque un passage éminent. Celui qui doit marquer le sens de cette histoire. Dans quelques semaines le *Mur de Lumière* sera franchi. Je n'ai eu qu'une brève conversation avec Stix. C'est insuffisant pour être sûr de ce qui s'est

vraiment passé sur Terre. Sont-ils tout à fait ce qu'ils disent avoir été pour les hommes ?

Désormais je suis seul, se dit encore Jonathan Leroy, seul sur les rives du temps qui passe. Ses ondes effervescentes coulent imperturbablement vers l'océan de l'immobilité. Les hommes sont comme des branchages emportés par le courant. Certains, les plus nombreux, s'accrochent aux obstacles. Ils souffrent. Ils luttent contre les flots qui les emportent vers l'embouchure de la quiétude. D'autres se laissent porter par les rouleaux fluides des vagues mais ne voient pas la surface de la réalité. Plus rares sont ceux qui se maintiennent hors de l'eau par une respiration puissante et décontractée. Leurs poumons s'emplissent de l'ère qu'ils traversent. Ils s'adaptent sans jamais perdre de vue l'impermanence du paysage.

Tantôt sombre, tantôt clair. Parfois large comme des plaines, parfois étroit comme des gorges. Le temps est une succession de panoramas. Selon que les yeux sont embrumés par la vase, ou ouverts à la clarté du ciel, les hommes jugent le tourbillon des malheurs ou l'espace infini de l'espoir. Je suis là. J'observe. Je remonte d'un pas lent le sentier des voyageurs qui cheminent le long de la coulée du temps. Parmi des millions d'individus, des corps flottants sur ces ondes m'attirent. Je sais, continua Jonathan, qu'ils sont une part de moi-même. Mes yeux aperçoivent le bouillonnement des eaux supérieures mais ignorent les invisibles turpitudes de la vie sous-marine dont ces âmes sont témoins.

Avec Willyam, c'était simple. Les conditions idéales étaient réunies pour mon enquête : un cristal et un volcan pour l'expurger. Mes autres vies antérieures n'ont pas la même fortune pour un contact intelligible et efficace. Il me faut imaginer d'autres scénarii. »

Jonathan s'assit le long du flux qu'il contempla. Puis, il se mit à flotter au-dessus de l'onde pour mieux observer les gesticulations des civilisations passagères. Il pensa à la conversation qu'il eut avec moi. Il m'avait appris le regard profond dans le miroir. Ce regard intense qui permet de passer de l'autre côté, celui de son âme véritable. Il se concentra sur l'un des personnages qu'il avait été dans des temps reculés, mais…ce n'était pas moi !

Spectateur des méditations de mon maître, je pris brusquement conscience que je n'étais qu'un chaînon dans la longue suite d'incarnations de Jonathan, homme spatial parvenu à la conscience absolue. Je n'étais

qu'une étape et lui la destination. Je revivais l'une de ses vies antérieures à travers ses yeux. Moi la partie, je m'étais pris pour le tout. Je fus étonnais de découvrir cette vie antérieure que je méconnaissais. J'avais pourtant visité tant de « moi » dans les siècles passés.

Si je pouvais admettre, sans en prendre ombrage, que je n'étais qu'une partie de l'univers dans l'espace, il me fut bien plus difficile de l'accepter pour le temps. Ce jeu de croisements entre futur et passé ne lassait de me surprendre. Le temps n'était qu'une forteresse dont les escaliers se dérobaient à l'incompréhension de la vanité humaine. Je ne faisais qu'un avec Jonathan et Jonathan ne faisait qu'un avec…

Mars 1788.

Marie-Louise se réveilla après une nuit agitée. Ses longs cheveux bruns s'étalaient sur l'étoffe amidonnée d'un large oreiller. Marie-Louise était veuve de fraîche date. A son réveil, elle embrassa le coussin voisin qu'elle étreignit dans ses bras fougueux. Son fidèle mari n'était plus. Elle répétait inlassablement ce rituel pour revivre les instants de bonheur dont le soleil naissant, transperçant la dentelle des rideaux, avait été si souvent témoin.

Albin de Montignac était mort dans un terrible accident de cheval. Son destrier l'avait envoyé contre un arbre après qu'une meute de chiens eût affolé l'équidé.

Marie-Louise de Montignac pleura chaudement, mais sans cri. Après avoir recouvré une apparente maîtrise d'elle-même, elle décida d'aller se coiffer devant le meuble qui arborait de délicates sculptures de bois.

Elle avait tant de fois honoré, de sa magnifique coiffure, les sorties mondaines de son époux dont elle soutenait les activités philosophiques. La jeune femme était écrivain.

Elle s'assit et prit délicatement la brosse en ivoire. Elle fixa son image sur l'écran étamé du miroir. Avec la lenteur d'une mélancolique adolescente, elle tira sa crinière dans un subtil mouvement vertical. Elle imprima infiniment ce geste bienfaiteur dans la brousse ocre de sa chevelure. De temps en temps, elle s'arrêtait pour scruter les sentiments de son visage endolori par la tristesse. Elle resta statufié dans une incompréhensible torpeur.

Soudain, un autre visage la fixa. Elle écarquilla ses yeux noisette et ondula son front pâle par l'effet de la surprise.

- *Albin ?* fit-elle par réflexe.

Dans la seconde qui suivit, Marie-Louise de Montignac comprit qu'il y avait méprise sur la personne.

- *Qui…Qui êtes-vous ?* susurra-t-elle dans une expression de terreur.

Le visage de son vis-à-vis était trop jeune pour ressembler à son défunt mari, disparu dans sa trente-huitième année. Le joli minois devant elle était trop parfait pour être la copie rajeunie du compagnon de sa vie. L'adolescent, qui fit intrusion dans l'intime territoire de la coiffeuse, afficha un large sourire. Ses yeux exprimaient la joie des retrouvailles. Marie-Louise ressentit une vague de familiarité qui venait, respectueuse, s'étaler sur le sable de ses émotions.

- *Bonjour Marie-Louise,* fit l'étrange personnage, voleur de reflet.

Bien que la veuve vit les lèvres de l'intrus articulant ces quelques mots, sa voix de lait résonnait dans sa tête. Elle savait qu'elle ne provenait pas du miroir.

- *Bon…Bonjour…Euh !* fit Marie-Louise embarrassée par la situation.

- *Jonathan ! Appelle-moi Jonathan.*

Marie-Louise pivota à cent quatre-vingts degrés pour mettre un terme à cette supercherie. Elle devint blême en constatant sa solitude. Elle se retourna et lança un coup d'œil derrière le miroir incliné. Peut-être quelqu'un lui avait-il fait une mauvaise farce en installant un équipement de prestidigitation. Rien !

Elle revint, presque par politesse, reprendre la conversation. Le jeune homme attendait patiemment.

- *Bien…Jonathan. Que fais-tu dans ma chambre ?*

Elle s'aperçut tardivement qu'elle laissait découvrir ses avantages féminins.

- Sais-tu qu'il est inconvenant d'entrer dans l'intimité d'une jeune femme ? fit la noble dame en froissant, dans ses mains, le liseré échancré de sa robe de nuit.

- Tu as parfaitement raison, fit Jonathan en écho. Je suis aussi dans ma chambre. J'y ai tant de souvenirs.

- C'est faux ! Absolument faux. J'ai toujours habité ici puisque c'est Albin, mon mari, qui a fait construire cette demeure ! répliqua l'aristocratique héritière.

La prestance de Jonathan, le fils de l'Arche, était impressionnante. Il avait atteint un détachement étonnant vis-à-vis de lui-même. Quand bien même cette femme du dix-huitième siècle était son propre subconscient, le prodige était capable de se parler à travers elle avec le calme d'un lac de montagne. Il montrait même un respect profond envers cet autre lui-même comme il eut fait avec autrui. Essayez donc de vous parler comme à un étranger. Présentez-vous vos défauts et vos qualités avec paix et sérénité ! Jonathan répondit à Marie-Louise.

- Je suis tout à fait d'accord avec toi.

- Parbleu ! Qui te permet de me tutoyer ? lâcha-t-elle de son regard torve.

- Mon rang, jeune et fière dame, fit le trublion amusé par l'accent hautain de Marie-Louise.

- Bien ! Quel rang, je te prie ?

- Le onzième !

- Que cela signifie-t-il ? Gent Jonathan, quel noble nom as-tu ?

- Leroy. Jonathan Leroy !

- Mon Dieu. Par tous les Saints de la Trinité, pardonnez mon irrespect, ô ! Mon Roi. J'ignorais que le trône avait changé de main. Je suis si triste et seule que j'ai failli aux obligations de ma noble lignée, s'excusa Madame de Montignac.

Jonathan se mit à glousser dans une candide expression.

- Marie-Louise, je suis le onzième après toi. Je suis toi, onze vies plus tard !

- Pardonnez mon incorrection, Sire, mais j'ai du mal à comprendre vos propos, avoua la veuve éplorée.

- Marie-Louise, je sais que tu crois en la réincarnation puisque tu fréquentes un cercle philosophique très mystique.

- Vous aussi , Sire ?

- Le reflet que tu vois dans ce miroir, c'est toi-même…mais dans près de sept cents ans. Je suis toi et tu es moi…bientôt

- Mon Dieu. Par tous les Saints de la Trinité !

Je pris conscience que j'avais été aussi cette grenouille de bénitier. Cela expliquait mon athéisme de jeunesse. Ainsi en va-t-il du pendule des incarnations. On rejette souvent ce que l'on a été ! Loin des morbides projets de *l'Homo Mercatus*, j'entrais dans cette enclave temporelle, décidé à progresser. En me concentrant sur mon maître intérieur, je venais chercher des conseils. Et voilà que je tombais sur une discussion de salon. Pire ! De salon de coiffure ! Mais rien n'arrive au hasard. Je devais certainement apprendre de cet intermède. Jonathan m'en donna indirectement une confirmation.

- Toutes les grandes âmes de la Trinité sont déjà bien occupées à aider l'humanité de ton siècle. Ceci est une affaire entre nous deux.

- Quelle affaire Jonathan ? interrogea Marie-Louise.

- Le plus grand complot de l'histoire, Marie-Louise. Le plus grand !

Je fus satisfait de cette tournure. Ce contact était probablement inscrit dans les futures archives du temps.

- Un complot contre le Roi. J'en ai entendu parler. Mon Dieu ! Par tous les Saints…

- Cesse de faire appel aux divinités d'aussi stupide façon, coupa Jonathan.

Il prit soudain une impressionnante ascendance sur la veuve.

- Tu prononces ces mots avec une telle platitude, reprit-il, *que c'est indigne de ton apparente noblesse. La plupart des gens de ta caste et de celles qui viendront dans les générations futures n'ont pas la moindre idée de la signification des mots sacrés.*

Marie-Louise parut indifférente à cette attaque. Elle continua de se brosser. Je reconnus en elle mon autodéfense maquillée.

- Albin ne m'a pas donné de fils. Pourquoi dis-tu cela ?

- Tu récites ces expressions populaires sans aucune intensité. Sais-tu que la prière n'a aucun intérêt si tu ne la ressens pas dans toute sa force ? Aucun intérêt, répéta-t-il, si ce n'est de se mentir !

- Tu me réprimandes pour une affaire qui ne préoccupe que le clergé ?

J'aurais cru m'entendre : esprit méthodique ; un tiroir pour chaque chose…

- Lorsque tu t'adresses à Dieu, quel qu'en soit l'image que tu en as, tu dois avant tout percevoir la grandeur de l'humilité.

- Je vais souvent à la confesse !

Justification habile. Mon portrait féminin me surprenait à peine.

- Dieu n'est pas un courtisan, ni un courtisé. Dieu n'entend pas le son. Il entend l'émotion ! Donne tes paroles comme on offre sa vie, alors Il t'écoutera et tu seras comblée.

Marie-Louise fut terrassée par l'autorité naturelle d'un garçon de dix-huit ans. Jamais on l'avait préparée à un tel affront. Toute son éducation avait été soigneusement entourée des respectables précautions envers la maturité de l'âge. Plus on vieillit, plus sage on devient, lui avait-on enseigné.

La théorie naissante de la réincarnation ressemblait plus à une séduisante parure de l'esprit qu'à une claire compréhension du progrès spirituel. La réponse de Marie-Louise en attesta.

- *Serais-tu une vieille âme ?* fit-elle en oubliant négligemment qu'elle parlait à elle-même onze vies plus tard.

- *Une vieille âme ?*

- *Une âme évoluée !* dit-elle pour se racheter.

- *Voilà une bien belle illusion,* fit Jonathan.

Marie-Louise reposa sa brosse blanchâtre.

- *Pourquoi ?*

Elle eut quelques scrupules à ouvrir son coffret de maquillage. Elle aurait été embarrassée de se poudrer le nez devant un homme. Cette pudeur était un paradoxe car elle se montrait sous son vrai jour, sans fard devant sa conscience. A sa façon, le maître ne lui accorda ni répit ni circonstance atténuante.

- *Lorsqu'elles découvrent la réincarnation bien des personnes ajoutent des leçons de vie à mesure que les vies s'égrènent.*

- *Ce n'est pas une addition ?*

- *Crois-tu que plus nous avons de vies antérieures, plus sage nous sommes ? C'est trop simpliste pour être vrai !*

- *Quelle est donc la réalité de la réincarnation ?* s'enquit Marie-Louise.

Avec quelques siècles d'avance, j'avais donc posé cette question. Jonathan y répondit avec autant de siècles de retard. Jonathan ? Tout en écoutant la conversation, je saisis ma propre erreur. Je n'étais plus tout à fait l'une et pas encore l'autre. En réalité, j'étais les deux à la fois : le passé et le futur ! Et le futur me parla du passé.

- Je te le dis, la vieillesse d'une âme ne fait pas son niveau spirituel mais celui qu'elle aurait pu atteindre. C'est un peu comme l'écriture.

- Explique-toi.

- Beaucoup apprennent à lire et à écrire.

- C'est mon cas, dit-elle, heureuse.

- Parmi tous ceux qui savent écrire, combien ont écrit de journal intime et sincère tout au long de leur vie ?

- Eh bien, l'idée m'a traversée l'esprit.

- Pour la réincarnation, c'est la même chose. Nous avons tous le potentiel d'évoluer mais peu l'expriment avec force.

- Avec force ? Nous sommes un potentat en puissance ? fit-elle.

Que le vocabulaire est taquin en prenant de l'âge ! me dis-je.

- Tu peux rencontrer de très vieilles âmes moins évoluées que des âmes à mi-parcours dont la détermination à se purifier est grande.

- La valeur n'attend pas le nombre d'incarnations ?

- Certains mettront mille vies pour sortir du cycle. D'autres mettront le double ou le triple. L'évolution n'est ni collection, ni rivalité. C'est même exactement le contraire !

Il n'en dit pas plus. Je dus traduire pour moi-même : l'évolution est essence et symbiose. Marie-Louise restait enfermée dans son siècle comme nous le sommes si souvent encore.

- Les vies ne font pas la valeur à jouter ?

- Méfie-toi de ceux qui pensent être « évolués ». Préfère toujours les belles âmes aux vieux egos !

Marie-Louise était visiblement secouée.

- Dans nos réunions philosophiques, ajouta Marie-Louise, *nous apprenons à découvrir ce que nous avons été auparavant. Quelqu'un m'a dit que j'étais un grand prêtre du temps des Pharaons. Qu'en penses-tu ?*

- C'est ce que tu as été, mais ceci est une nouvelle erreur.

- Ce n'était pas en Egypte ?

Je riais à la fois du détachement de mon maître et de l'insistance de la belle romancière. Cette expérience ouvrait mon esprit à ce que j'étais : un conflit entre vanité et perfection.

- Marie-Louise, nous nous intéressons tous au rang, à la fortune ou aux pouvoirs. Beaucoup se gargarisent d'avoir été des personnages illustres.

- Etais-je plus pécheresse que prêtresse ?

- Trop rarement nous nous intéressons aux défauts des jeunes âmes que nous avons forcément été, fussions-nous princes ou princesses.

- Es-tu venu pour m'admonester ? En ce cas, je te prie de retourner d'où tu viens !

Je commençais à comprendre d'où me venait mon orgueil.

- Souviens-toi que les pauvres, les malades, les gens de peu de gloire ou de vertus sont beaucoup plus nombreux que les puissants.

L'héritière montra de l'impatience.

- Les éduquer, c'est la raison d'être de notre Sainte-Mère l'Eglise !

Jonathan affecta un sourire de compréhension.

- L'expérience de l'argent et du pouvoir est avant tout un prétexte supplémentaire pour mettre notre âme à l'épreuve.

- Comment cela un prétexte ? quémanda l'aristocrate.

- Le pouvoir est pernicieux car il obstrue la vision de l'humilité, non pas d'être puissant mais d'assumer cette puissance.

- Explique-toi, reflet !

Ce qualificatif déguisé m'amusa. Elle couvait le sarcasme que je chérissais tant jadis.

- Peu sont capables d'être riches car il faut avoir la richesse en soi. Ce n'est pas parce que tu distribues à tous les vents que les bénéficiaires grandiront en sagesse.

Marie-Louise de Montignac mis une main sur un petit coffre-fort.

- Non ! Mais en écus, oui !

Elle l'ouvrit pour vérifier son contenu. Je voyais d'où me venait mon attachement à l'épargne.

- Il ne faut pas donner du poisson mais apprendre aux autres à pêcher, continua-t-elle comme elle-même s'activait dans ce sens.

- Il faut apprendre aux autres à aimer le poisson !

- Tout le monde aime le poisson.

- L'apprentissage de la pêche ne sera qu'un prolongement de ce désir ! Les riches doivent apprendre aux pauvres l'amour de l'abondance.

Jonathan pesait ses mots. Il n'avait pas dit « amour de la richesse », celle qui thésaurise, qui fige les inégalités, mais celui de l'abondance qui coule généreusement. La veuve s'en étonna.

- Quel rapport avec l'incarnation ?

- C'est cette épreuve que les puissants choisissent avant de s'incarner ! Ils oublient trop facilement les épreuves de ce choix.

- Quelles épreuves, Jonathan ?

- Saurons-nous gérer, partager et faire fructifier les bienfaits dont nous jouissons pour le bonheur commun ?

- L'effort est chez les petites gens.

- Il est beaucoup plus difficile d'être au sommet !

J'eus soudain une grande compassion pour les nantis car souvent ils étaient pauvres. La richesse du cœur leur était difficile d'accès.

- Difficile d'être puissants et fortunés ? C'est une négation des douleurs du monde !

- De même qu'il est difficile d'aimer ses ennemis, il est transcendant d'élever l'autre à son rang.

La finesse de Jonathan était exemplaire. Il savait cette femme de lettres sensible aux belles phrases. Il captait son attention avec de jolies fleurs académiques. Le subterfuge fonctionna.

- Tu veux dire que répartir n'est pas ennoblir ?

- En haut, les tentations sont plus fortes. Pauvreté apparente n'est pas sainteté clairvoyante. C'est le détachement qui la conforte.

- Peut-on être riche et spirituel ?

- Les vrais bâtisseurs sont indifférents à leur fortune personnelle. Je te le dis, pour être détaché d'une chose, il faut d'abord l'acquérir et la posséder.

Je retrouvais la philosophie sous-jacente du maître : c'est l'effort qui importe et non le résultat. L'attachement au succès corrompt la persévérance. Marie-Louise s'accrocha à sa culture religieuse.

- Le Christ a dit qu'il faut tout lâcher pour le suivre…

- C'est de cela dont je te parle. Pour atteindre ce lâcher prise là, avoir une chose et ne pas s'y agripper, il faut une abnégation hors du commun.

Elle réagit avec impétuosité.

- C'est le monde à l'envers ! Veux-tu dire que le karma est plus lourd à porter lorsqu'on a tous les attributs du bonheur ?

Jonathan resta d'un grand calme.

- Les individus beaux, riches et en bonne santé ne font que récolter les fruits de leurs actions passées. Ces critères sont donc un signe de leur degré d'évolution !

- De leur évolution ?

- Le parcours est long et de nouvelles épreuves se présenteront sur leur chemin. Plus on monte, plus on peut tomber de haut. La beauté, la richesse et la santé terrestres sont éphémères.

Elle referma son coffre de dépit.

- Alors, qu'est-ce qui est essentiel ?

- C'est la réalisation intérieure qui compte.

- Pourquoi certains maîtres spirituels connaissent l'infortune et les maladies graves ?

- Ils accélèrent leur connaissance de la souffrance humaine pour mieux vivre la compassion envers l'humanité. Plus tard, ils apporteront des solutions durables.

Pour anodine qu'elle fut, cette vérité transcendait nos visions justicières d'une courte vie. La noble eut un sursaut égotique.

- Et pour moi, Jonathan ?

- C'est de l'intérieur que tu apprendras ce qui est bon pour toi.

- La critique d'autrui n'est qu'illusion ?

- Le jugement des autres n'est qu'un succédané à l'introspection. L'essentiel est intérieur. Il n'est invisible qu'aux handicapés spirituels ! Ce que nous sommes tous au début !

J'eus une brève pensée pour *l'Homo Mercatus*. Son plan allait-il faire de nous des paraplégiques à vie ? A vie ? répétais-je. Pour combien de vies ?

Je songeais soudain à l'énigme du Sphinx : « quel est l'animal qui a quatre pattes au lever, deux à midi et trois au coucher ? »…L'homme ! Le bébé, puis l'adulte, puis le vieillard et sa canne. Ce troisième stade était-il une malédiction à lever ? Le dernier chiffre ne devait-il pas être le un, l'unité ? Marie-Louise sembla m'avoir entendu.

- Est-ce qu'il devient inutile de parler de réincarnation ?

- Ce n'est pas inutile, c'est accessoire !

- C'est pourtant une révolution de la pensée ?

- Toute révolution est vouée à la normalité. C'est une question de temps.

- Tu renies cette loi divine ?

L'inversion des rôles arracha un sourire au maître. J'avais déjà expérimenté cette attitude. Le dieu en elle respira posément avant la révélation. Elle dépassait tous les dogmes, icônes et guerres de religion !

- Au contraire, je la sanctifie car n'est sacré que ce qui est assimilé !

- J'ai du mal à comprendre, Jona…

- La connaissance est l'œuvre de Dieu, c'est pourquoi le Père n'attend pas les bagages de son Fils. Il attend le Fils lui-même !

Jonathan fut extrêmement pudique car il aurait pu dire : « n'est sacré que le Fils en Soi ! »

- Jonathan, es-tu un Maître ? fit Marie-Louise en adoptant une attitude plus familière.

- Non, je ne suis pas un maître. Je suis ton maître ! Il n'y a de maître véritable qu'en soi-même.

- Il n'y a de maître qu'intérieur ?

- Avant de parvenir à s'écouter sincèrement, Dieu qu'il faut des béquilles pour avancer vers la Lumière.

Je sursautais. Jonathan savait-il que j'étais là à l'écouter ?

- Les guides spirituels, n'en sont-ils pas ?

- Tu l'as dit toi-même : ce sont des Guides. Il n'y a que deux formes de maîtrise : sur les autres ou sur toi-même.

Le puzzle commençait à se former. Sans la nommer, Jonathan venait de parler de *l'Homo Mercatus* ! La maîtrise sur les autres ! C'était là son plan diabolique. Comment déjouer ce programme si cadencé ? J'eus l'impression que Marie-Louise parlait pour moi.

- Eclaire ma lanterne, Jonathan.

- Dans le premier cas, il s'agit de domination. Dans le deuxième, il s'agit de transmutation. Les Guides n'ont d'autres missions que l'apprentissage de cette seconde forme.

- Il n'y a donc personne qui ne puisse nous montrer la voie à suivre ? De vrais gourous ?

- Ils sont très rares et très nombreux à la fois.

- Tu excelles dans les mystères.

- Dans la vie quotidienne, il y a quantité de personnes dont tu croises le chemin qui prononcent des mots, qui agissent d'une manière particulière, dont l'impact sur ta conscience est important.

- Monsieur tout le monde ?

- Eux ne le savent pas toujours, mais ils te délivreront des messages capitaux pour ta progression. Il te faut y prêter attention.

Le premier pas, me dis-je, est donc de faire attention aux signes du destin. J'avais, en cela, fait du chemin.

- Et ceux qui sont rares ?

- On les appelle maîtres spirituels car ils sont réputés avoir atteint la permanence de l'illumination.

La précaution oratoire du maître était aussi discrète que subtile.

- Ce n'est pas le cas ?

- Eux seuls le savent vraiment. A moins que tu ne sois capable de voir l'éclat de leur lumière intérieure, tu ne peux en juger.

- Ce qu'ils disent n'est pas suffisant ?

Je ne perçus pas chez l'aristocrate le moindre sarcasme. En effet, Jonathan avait choisi la voie du dialogue pour l'aborder. Face à des esprits chagrins, c'eut été une redoutable passe d'armes. Il me fallait donc attendre pour comprendre le vrai but de mon maître en visitant ce siècle.

- Le maître spirituel authentique voit plus loin que tes envies immédiates. Il s'adresse à toi autant qu'à celui ou celle que tu deviendras.

- Pourquoi ne me parles-tu que par énigme ?

Je gloussais en silence.

- Tu as mis le doigt dessus, Marie-Louise. Je te félicite !

- Je crains de ne pas mériter ces congratulations.

- L'énigme est la plus belle forme de message.

Marie-Louise resta interloquée.

- Comment peux-tu apprendre d'une chose que tu ne comprends pas ?

Je crus que le visage du maître s'avançait dans le miroir.

- Elle appelle la réflexion. C'est cet effort qui produit la révélation et non l'affirmation.

- Les maîtres ne servent à rien alors.

Je fus surpris par cette incartade. Comment pouvait-elle avoir perdu son temps jusqu'ici. Jonathan ne la laissa pas trop longtemps dans le doute. Peut-être avait-il pitié ?

- Le guide emploie l'énigme pour provoquer le mouvement intérieur de la recherche. Servir la vérité brute n'apporte que doutes et incompréhensions.

- On tourne en rond ! C'est celui qui a déjà compris qui peut comprendre !

- Non. C'est celui qui accepte de comprendre qui parvient, plus tard, à l'entendement.

J'étais fier de mon maître comme un enfant l'est pour son père, et pourtant il était en moi. Peut-être, justement, que…

Bref, je m'étais tant battu pour convaincre des gens qui ne voulaient pas être convaincus. Quelle perte de temps, me dis-je a posteriori. Marie-Louise devrait certainement faire comme moi. Que dis-je ? Elle allait nécessairement faire de même. Elle entama le processus.

- Il n'y a qu'une seule vérité !

- Oui, la tienne ! Mais nous ne cessons de nous transformer. L'illuminé sait que la vérité est relative. C'est pourquoi, il parle, non à celui qui est en face de lui, mais à celui qui, bientôt, découvrira la profonde signification d'une phrase.

- Cela n'a pas de fin !

- Le cercle a-t-il une fin ?

- Alors cela n'a pas de sens !

- Le maître vise le centre, c'est-à-dire l'être, et non la périphérie de l'intellect.

Marie-Louise tentait vainement d'assimiler.

- Qu'est-ce qu'un disciple ?

- Le disciple de la spiritualité est plus rapide à saisir le sens caché des choses. On est toujours le disciple d'un maître…

- Cela n'a pas de…

- Jusqu'à ce que l'on découvre qu'ils ne font qu'un !

Elle sembla outrée.

- N'as-tu pas de maître ?

- Plus tard, dans les siècles à venir, la masse des hommes formera une assemblée de disciples conscients…qu'ils sont leur propre maître.

J'aimais terriblement Jonathan pour la concision de ses idées. Il m'apportait inlassablement cette fraîcheur d'esprit qui avait fait de mon expérience dans le météore une renaissance à la vie. La jeune femme me rappela que j'avais, en fait, oublié certaines leçons.

- Ce sera une philosophie ou une religion ?

- Tout n'est qu'une question de vocabulaire. La psychologie, la philosophie et la religion ont chacune leur glossaire.

- Tu n'as pas répondu à ma question.

- *Le mental tente de les séparer pour y voir plus clair.*

L'intellect multiplie les symboles que l'émotion unit. L'expérience intérieure va bien au-delà des frontières de la logique.

- Nos dernières découvertes sont…Enfin, depuis un siècle, René Descartes…

- L'homme est écartelé entre le monde sensé et le monde sensible. Ne trouves-tu pas curieux de constater que ces mots ont la même racine tout en s'opposant ?

- Bien sûr, mais où veux-tu en venir ?

- La paix intérieure vient de ce qu'ils ne sont qu'UN : celui du sens !

- Je ne suis pas plus avancée.

Je croyais à nouveau m'entendre. Quelques semaines plus tôt, j'aurais pu tout autant troquer ma crinière blonde contre la broussaille ocre de sa chevelure.

- Le sens le voici : désire un monde de sagesse !

- L'émotion au service de la pensée ? A supposer que ce soit le cas, ce n'est pas le but de tous.

- L'émotion de la pensée, c'est l'imagination. Le but le voici : l'UN-différence !

- L'indifférence ?

- La diversité extérieure des hommes dans l'unité intérieure de l'humanité.

- Et toi Jonathan ?

- Moi ?

- Quel est ton but en venant me voir ?

- Je cherche un livre !

Enfin, il y venait. Je remerciais mon âme antérieure d'avoir posé la bonne question.

- Tu n'as pas de bibliothèque ?

Je me mis à sourire de cette maladresse par ignorance. L'Arche de Jonathan abritait les Archives Mondiales, la plus grande bibliothèque de tous les temps.

- Je cherche un livre ancien.

- Je peux te prêter quelques ouvrages en latin.

- C'est charitable de ta part !

- Quel genre littéraire aimes-tu ? Histoire, roman, lettres classiques ? De quels pays ?

- L'Atlantide !

- La Tante Hide ? Je ne connais pas ce personnage. Dans quel ouvrage ?

Je pouffais de rire avec d'autant plus de plaisir que j'avais mis Jonathan sur cette piste.

- Je cherche le Manuscrit des Révélations Futures.

- Des révélations ? s'étonna Marie-Louise. Veux-tu parler des quatrains du grand maître de Salon de Provence, Nostradamus ?

- Non. Je parle d'un ouvrage qui remonte à l'Atlantide, une lointaine civilisation que Socrate a évoquée.

- Que contient ce livre ? Comment sais-tu qu'il existe ? lança à brûle-pourpoint la jeune veuve.

- Je connais déjà ce manuscrit puisque je l'ai lu ! En partie…

Je vis verdir le visage de Marie-Louise. J'éclatais spontanément dans l'hilarité la plus débridée.

- Tu es curieux Jonathan ! A quoi cela peut-il te servir de connaître une chose que tu as déjà ?

- La version que j'ai est incomplète. Il manque un passage qui sera subtilisé après la Révolution !

- Quelle révolution ?

Nouveaux éclats de rire.

- Celle qui arrivera en 1789 ! La royauté n'en a plus pour très longtemps.

- Mais…c'est l'an prochain ! Il faut que je prévienne…

- Personne. Tu ne dois rien dire. D'ailleurs, personne ne te croira car tu es mal placée noble dame.

- A qui peut servir ce manuscrit dans ce cas ?

- A l'humanité future ! Elle doit découvrir ce qui manque avant que je n'intervienne dans l'Arche.

- Es-tu Noé ?

Je me mis dans un coin de la pièce et pleurait de rire tant la situation était décalée. Soudain, je vis les yeux du maître se tournant vers moi. J'en fus mal à l'aise puisque je devais être invisible et inaudible.

- Non ! L'Arche est le vaisseau spatial où j'habite. L'homme doit évoluer rapidement avant qu'il ne soit trop tard.

- C'est la nouvelle Arche d'Alliance dont parle la Bible ?

Je me montrais plus discret dans mes gloussements.

- C'est possible. J'ignore qui sont les signataires de cette alliance.

- Quelle est la menace, Jonathan ?

- Le Mur de Lumière ! C'est ce que les hommes appellent le Jugement Dernier. En réalité, c'est une vitesse : la moitié de la vitesse de la lumière !

- Je ne comprends pas grand chose, Jonathan. C'est quoi un vaisseau spatial ? La lumière aurait-elle une vitesse ? Un mur ?

- Ce serait long pour t'expliquer toutes les révolutions scientifiques qui nous séparent.

Marie-Louise se fit pensive.

- Le Jugement Dernier aura lieu dans l'espace ?

- Marie-Louise, c'est une question de point de vue, mais rien n'a lieu en dehors de l'espace. La Terre n'est qu'un point infiniment petit dans le cosmos.

- Est-ce Dieu qui juge ou des anges ?

J'eus envie de répondre : les hommes eux-mêmes ! Jonathan fut plus rapide.

- Le Jugement Dernier n'est pas la sanction d'un tribunal divin, c'est une limite spirituelle ! Elle se traduit par une vitesse que l'homme atteindra…s'il le peut !

- C'est quoi cette vitesse de la lumière ? Combien de lieues par heure ?

- 300 000 kilomètres par…

- C'est quoi un kilomètre ?

- Quatre fois moins qu'une lieue.

Elle compta mentalement.

- 85 000 lieues par heure ?

- Non, par seconde !

- Pardon ?

- 7,5 fois le tour de la Terre en une seconde.

- Dieu tout puissant ! Doux Jésus ! Les calèches iront vraiment aussi vite ?

- Oh ! Elles seront légèrement transformées.

Je me pinçais les lèvres pour ne pas céder aux zygomatiques.

- Que se passe-t-il à la moitié de cette vitesse ?

- Pour la franchir avec plénitude, cette vitesse est liée à un niveau de conscience minimum pour les êtres qui s'en approchent.

Le cerveau de la fière dame de Montignac passait dans le rouge.

- Pourquoi cette limite serait-elle la moitié de la vitesse de la lumière ?

- Probablement parce que l'Etre Suprême attend que l'homme fasse la moitié du chemin pour faire l'autre moitié !

Un long silence s'installa dans la chambre.

- Pour ton manuscrit, je n'ai rien de tel chez moi.

- Je le sais. Tu dois aller trouver la descendance de Nicolas Flamel.

Ce nom me disait quelque chose. Marie-Louise me servit d'historienne. Je trouvais cela très pratique.

- Celui qui a décrypté la pierre philosophale d'un texte kabbalistique au XV siècle ?

- Ce texte est précisément le Manuscrit des Révélations Futures. Cette pierre est en réalité un cristal !

- Qui dois-je aller trouver ?

- Son arrière-arrière-petit-fils. Jean-Etienne Flamel ! Il habite près de la Tour Saint-Jacques au Marais à Paris.

Tout comme mon âme-sœur, je fus impressionné par cette précision si lointaine dans le futur.

- Comment es-tu sûr qu'il est en possession de ce manuscrit ?

- Tous ceux qui l'ont eu entre les mains sont indiqués par un code secret.

- C'est à huit heures de route !

- Oui, c'est un long chemin pour une noble dame. Je t'en prie Marie-Louise, tu es la seule personne sur qui je peux compter.

- Pourquoi me le donnerait-il ?

- Il ne le fera pas. Tu dois juste le consulter.

- Quelle raison dois-je invoquer ?

- L'Antéchrist !

- Cet homme viendra sur Terre ?

- Non, c'est une femme ! Une très belle femme !

- Une femme ? Comment une femme peut-elle prendre le pouvoir ?

- Là aussi, ce serait long pour t'expliquer l'évolution de l'humanité. Tout le monde s'attend à voir un homme…

- Oui…mais l'Antéchrist est bien trop connu pour être un indice suffisant pour ce Jean-Etienne Flamel.

- Donne-lui le titre du Manuscrit : Esse Velum, Revelare Futurus. Manu Scriptus !

- Bien…que dois-je chercher ?

- Tu dois me dire ce qu'il est écrit au treizième chapitre ! Celui qui devrait parler de l'Homo Mercatus !

Ca y est, me dis-je. Voilà pourquoi je suis ici !

- Est-ce le prochain stade évolutif de l'homme ?

J'espérais que l'histoire ne l'entende pas.

- Cela ressemble à l'aboutissement du mal ! C'est peut-être l'outil de l'Antéchrist !

- Va-t-elle le mettre à exécution ?

Mon attention fut étirée à l'extrême.

- Je ne le sais pas encore.

Ma déception fut grande. Pourtant, l'espoir m'habitait encore.

- Si c'est dans ton passé, comment peux-tu ignorer que ce plan n'ait pas été réalisé ?

- Parce que je ne suis plus sur Terre pour le voir. Or, ce plan doit utiliser les mots et les espoirs de la spiritualité pour mieux se dissimuler.

Marie-Louise s'inclina vers un Christ en laiton.

- Le mal usera des pouvoirs du bien pour étendre son empire maléfique ?

- La séduction de l'esprit deviendra de plus en plus subtile. Les symboles cachent parfois des intentions contraires.

- C'est cela la force de l'Antéchrist ?

Je vis des larmes couler sur les joues de mon maître. J'en fus troublé.

- Oui, le visage de la pureté et non la pureté elle-même ! L'homme croira plus aux symboles qu'en lui-même.

- Cette parole de Saint-Thomas, « je ne crois que ce que je vois », c'est…

- La fondation même de la domination de l'image !

Marie-Louise de Montignac agrippa la croix et la tint sur son cœur.

- J'ai du mal à saisir. On devrait vivre ce que l'on croit…

- Et croire ce que l'on vit. C'est cela l'évolution !

Elle prit le miroir entre ses mains.

- Si tu n'es plus sur Terre, pourquoi, diable, te préoccupes-tu de ce qui s'y passe ?

- Ce qui se passe sur Terre conditionne la véritable mission des hommes et des femmes de l'Arche. Nous a-t-on envoyés pour se débarrasser de nous, ou pour porter l'étendard de la divinité ?

Holy Morning ! L'expression me revint en mémoire. Comment Jonathan avait-il eu une intuition aussi nette ? Je marchais en rond pour retourner la question.

- Qu'est-ce que la réponse peut changer pour toi ?

- La direction du voyage !

- Tu veux parler d'un retour vers la Terre ?

- Oui ! Sauf si quelqu'un peut empêcher que ce plan aboutisse !

Je m'arrêtais brusquement. A qui fait-il allusion ? Marie-Louise me fit écho.

- A qui penses-tu ?

- A toi !

- A moi ? Je ne suis personne !

- Tu ignores seulement qui tu es en réalité. Ou plutôt ce que tu deviendras !

Non…non ! Il ne veut quand même pas que… Enfin, c'est impossible ! Il ne sait pas que je suis là.

D'ailleurs, Marie-Louise posa le dilemme avec adresse.

- Tu m'as dit que je deviendrai ce que tu es. Donc tu ne sais pas qui tu es.

- Je ne sais pas qui je continue d'être sur la Terre.

- Es-tu dédoublé ?

- Je sais simplement que celui que j'ai été peut faire de mauvais choix.

Mais…Il parle de moi ! Je m'approchais du miroir. L'écrivain poursuivit.

- Cela dépend de ce qui est dit dans ce manuscrit ?

- Oui…car il nous entend en ce moment même. Il doit être conscient de l'enjeu !

A cet instant, je croisais son regard aimant. Je compris.

- Qui continuerais-tu d'être ?

- L'Ermite du Temps ! Un être éternel qui peut voyager dans le temps à sa guise, qui peut abandonner sa mission, sa quête, sa légende.

- Tout ceci n'est pas très clair. Vis-tu sur Terre ou dans l'espace ?

- Moi, Jonathan, je vis dans l'espace. Mais je viens de découvrir que je suis l'Ermite du Temps.

Marie-Louise en perdait son latin. Elle se frotta ses longs cheveux roux.

- Bon, cela signifie que je me poserai des questions existentielles. Tout ceci est totalement fou. Je délire devant mon miroir, et je me torture l'esprit.

Elle était sur le point de craquer.

- Marie-Louise, celui qui m'a transmis cette information c'est *l'Ermite du Temps* lui-même, l'une de mes âmes, dans une vie antérieure. Il s'appelle Willyam Goldman.

Le doute venait de filer à l'anglaise. J'eus l'impression d'être à la place de la jeune femme, juste devant le miroir.

- C'est donc lui qui est l'Ermite du Temps ?

- Oui, il possède un cristal qui permet de voyager dans le temps.

- Comme tous trois nous ne sommes qu'un, tu as également cette faculté.

Il ne répondit pas et réfléchit intensément.

- Le paradoxe, c'est que, pour qu'il soit une de mes vies antérieures, il a bien fallu qu'il meure…pour que je puisse renaître.

Marie-Louise respira profondément pour suivre cette incohérence.

- Or, il peut voyager dans le temps tout comme toi.

- Pour moi, c'est un peu différent, je voyage dans la conscience car je suis éternel par nature, alors que lui l'est par moyen.

- Quel moyen ?

- Un cristal ! Cette fameuse pierre philosophale.

Elle gonfla à nouveau ses poumons, abandonnant au passage sa pudeur. Tiens, j'étais une belle femme ! Une question brutale débarqua en moi : peut-on tomber amoureux de l'une de ses vies antérieures ? Est-ce un inceste ? Une illumination ? Je chassais vite la question et écoutait mon âme.

- Il peut donc aller au-delà de sa mort et avant sa naissance.

- Oui, cela le rend éternel tant qu'il ne fait pas d'erreur !

- Tu ne comprends pas pourquoi il est l'une de tes vies antérieures.

- De cela, je suis sûr !

L'énigme était, pour le coup, trop complexe à résoudre. Elle évacua le mystère par un lieu commun.

- Notre problème n'est-il pas simplement de découvrir qui nous sommes ?

- Justement, le Manuscrit des Révélations Futures possède une partie de la réponse. Il évoque l'existence d'un ermite qui voyage dans le temps, et qui peut changer le cours des choses.

Marie-Louise me lança un défi par Jonathan interposé.

- S'il peut changer le cours des choses, pourquoi ne l'a-t-il pas déjà fait dans mon futur ?

Je n'avais aucune aspirine pour me libérer d'un étau encombrant.

- A force de voyager, on peut oublier la raison du voyage, et la splendeur du but.

- On peut oublier ? Veux-tu dire que nous sommes tous des voyageurs ?

- *Oui. Notre différence vient de l'écoulement de temps.*

La plupart des hommes croient qu'ils voyagent dans l'espace alors qu'ils traversent le temps.

- Même l'Ermite du Temps peut oublier qu'il a un but ?

Cela devenait agaçant que l'on parle de moi comme si j'étais absent. Comment pouvait-elle me prêter un si lâche destin ? Se connaissait-elle de mieux en mieux ?

- Peut-être est-il le plus sujet à l'oubli.

Même Jonathan me faisait un procès d'intention.

- Pourquoi ?

- Si tout t'est accessible, tu peux ne plus avoir envie de bouger. C'est l'inconnu qui forge la curiosité et l'effort du changement.

Très fort ce maître ! Il m'avertissait du piège que j'allais me tendre, sans me le dire directement. Le summum de la sagesse…ou de la ruse ! Marie-Louise restait son interlocutrice apparente.

- Mais l'univers est si grand !

- Il est grand pour celui qui met longtemps à le découvrir. Quand la Terre ne deviendra qu'un village pour les hommes, ils visiteront le village voisin.

- Penses-tu que le voyage physique n'existe pas ?

Jonathan était bien placé pour parler de voyage, lui qui avait déjà parcouru des millions de kilomètres interstellaires.

- En réalité, seul le voyage dans la conscience intérieure existe.

- A quoi sert l'espace ?

- L'espace n'est qu'une succession de décors dont on prend conscience pour donner une réalité aux états de l'incarnation.

- Tout m'a l'air si compliqué, Jonathan.

La veuve tournait de l'œil. Cette discussion était complètement irréelle, tant pour la situation que pour le degré d'abstraction des sujets. Je me félicitais intérieurement d'avoir été cette pétillante femme de lettres. Jonathan ne lui laissa pas de repos.

- L'espace-temps est une fonction de la conscience !

- Tu es sûr ?

- Tous les savants sont persuadés que l'espace et le temps existent sans conscience. Leurs mesures ne sont pourtant que des sous-produits de la conscience, une perception de l'intellect. Le temps linéaire et l'espace statique sont une vue de l'esprit, une construction mentale.

- Mais tout se déplace ?

- En définitive, la vitesse, composante du temps et de l'espace, est une fonction de la conscience.

Un éclair de génie frappa la jeune femme.

- D'où le Mur de Lumière ?

- Tu es intelligente, Marie-Louise.

Mon maître se reconnaissait donc à travers elle.

- Qu'est-ce qui voyage exactement ?

- Je te l'ai dit, la conscience voyage dans des dimensions uniques : les états de conscience.

- Ces états provoquent ou permettent d'atteindre des vitesses…

- La boucle est bouclée.

- C'est comme des poupées russes ?

A chacun ses jeux d'enfants, me dis-je.

- Les fonctions s'emboîtent les unes dans les autres.

Comme les incarnations ! continuais-je, silencieux. Marie-Louise eut la même réaction que moi lors de mon premier contact avec Jonathan. Une fois que le maître intérieur est accessible, rien ne vous émeut plus que sa douce protection.

- A quel moment pourrais-je te revoir ?

- Lorsque tu auras rencontré Jean-Etienne Flamel, tu reviendras devant ton miroir et j'apparaîtrai.

- Je trouve ce jeu de plus en plus amusant.

Jonathan sourit et lui répondit avec amour.

- Le jeu trouve le je de plus en plus prometteur. A bientôt, Marie-Louise…

Jonathan disparut aussi soudainement qu'il était apparu.

- *Jonathan !* lâcha Marie-Louise dans un élan d'empathie.

Jonathan ne revint pas.

Marie-Louise de Montignac resta bouche bée. Presque par réflexe, elle reprit sa brosse en ivoire et répéta les gestes rituels de la beauté féminine. Elle contempla longtemps son reflet avec une joie indicible. Qu'il était doux de découvrir l'âme qui lui faisait face. Qu'il était merveilleux de se redécouvrir !

Je compris à cet instant pourquoi cette vie antérieure m'était inconnue. Je ne pouvais pas la voir tant que ma conscience n'avait pas atteint une nouvelle étape. Je devais d'abord apprendre les enjeux de mon destin ! *L'Homo Mercatus* se dressait devant moi. Le dilemme était simple désormais : *Mafia contre ma foi !*

Mais le mystère grandissait plus encore que la découverte…

30 - LA REVELATION.

- Steven, ce n'est pas prudent de rester en Allemagne.

- Pourquoi, Georges ?

- Elle est à portée de tir. Mieux vaut aller dans le bunker des Rocheuses.

- Tu as raison. Fais préparer Air Force One. Décollage dans une heure. J'ai deux ou trois choses à faire.

- Entendu. J'attends encore des informations de la CIA pour l'affaire qui nous occupe. Elles devraient tomber d'ici une demi-heure.

- Parfait.

Georges Grachek s'éloigna. Soudain, le téléphone sonna.

- Allo ?

- Monsieur le président, c'est Susie.

- Oui Susie ? Où en est-on ?

- Nous avançons ! Les négociations auront lieu demain. Vous serez tenu informé heure par heure. J'ai appris pour l'attaque. C'est un véritable drame. Quelle consigne me donnez-vous ?

- Soyez ferme ! Encore une agression et nous ripostons sans sommation. Ils doivent quitter les lieux sous trente jours !

- Bien monsieur le président !

- Ah ! Encore une chose ! Je déménage ! Je vais dans le bunker des Rocheuses. Vous avez toutes les coordonnées ?

- Bien sûr, monsieur le président !

- Parfait ! A demain ! Les généraux sont au courant. Vous avez carte blanche ! Bon courage !

- Merci monsieur !

Steven Gardner raccrocha le combiné calmement. Puis composa un numéro.

- Président Gardner ! …Vous me confirmez ?…N'en parlez à personne ! Des milliers me dites-vous ?…compris ! Ne vous inquiétez pas !…Oui, oui, je sais qu'il me protège !

Le président des Etats-Unis fit face à une carte de l'Antarctique et médita quelques instants.

Georges Grachek fit irruption dans le bureau.

- Ca y est, j'ai ce que j'ai demandé ! C'est énorme, Steven. A peine croyable.

- Parle !

- La CIA me confirme quatre choses. Un, Susie Norman n'est pas née de façon naturelle. Deux, le manuscrit des Français dit exactement ce qui se passe en ce moment. Trois, l'attaque ne venait pas des aliens ! Quatre, la véritable Exotic Team a été séquestrée. Ceux que tu as vu sont des imposteurs.

- J'en étais presque sûr ! L'homme, une œuvre d'art ! Cela se saurait si c'était vrai. L'avion est prêt ?

- Oui, monsieur le président ! Je dois rester ici pour protéger tous les documents.

- Comme tu voudras ! Georges ?

- Oui, Steven ?

Le président fit un sourire.

- Je savais que je pouvais te faire confiance !

Grachek hocha de la tête et lui sourit en retour.

Air Force One décolla. La tension était à son comble. Bientôt, il se mit en croisière au-dessus de l'Atlantique.

Soudain, une masse sombre survola l'appareil. Un jet de lumière fissura l'air sans oxygène et pulvérisa le Boeing 747 du président des Etats-Unis.

31 – LA PROPHETIE.

Je me souvins de *Nova Lumen*, de *l'Homo Mercatus*, de Larry Greenwood. J'étais ailleurs sans jamais les avoir quitter. Cette projection me sembla de la plus haute importance pour résoudre les énigmes de l'Antarctique.
J'observais toujours mon maître. Je pénétrais dans l'intimité de ses méditations…

Jonathan n'avait aucune certitude. Marie-Louise pouvait douter de son expérience de contact avec lui. Le miroir crée tant de distorsions et de méprises qu'elle pouvait se convaincre d'une hallucination. Au contraire, elle pouvait en parler partout autour d'elle. Devant l'inattendu, se dit Jonathan, il y a deux formes de réflexes : l'exagération ou le scepticisme.

« L'exagération est courante. Pour évacuer la platitude d'une vie sans relief, l'homme ou la femme se montrent prompts au gonflement des phénomènes hors du commun. On enjolive, on pare, on invente, on affabule. Le naturel inexpliqué devient surnaturel. On crée de nouvelles lois pour autant que son intellect soit équipé d'outils efficaces d'abstraction. L'agent de propagation, crédule, véhicule une histoire mensongère par simple amour de la poésie des mots. Le cheval devient Pégase. La jeune fille se transforme en fée et l'homme poilu en loup-garou. Tout sort du contexte. La fable est érigée comme se dresse la tour de Babel, sur la foi et la construction de quelques-uns. La mythologie creuse un sillon profond pour emporter les flots de croyances imaginaires.

A contrario, le sceptique canalise, à sa manière, les faits imprévus. Il emboîte les phénomènes dans les piles convenablement rangées de ses certitudes livresques. Toute sa vie, il a chaussé la même pointure. Seul ses souliers, affirme-t-il, permettent d'avancer. Se pourrait-il que tu aies une pointure supérieure pour aller plus loin dans la connaissance ? Cela est impossible ! Les marchands de chaussures ont créé la pensée unique, celle de la normalité. Si tu avances plus vite, c'est que tu triches. Si tu sembles sérieux, que tu utilises le même verbiage, il se pourrait que l'on t'emboîte le pas. Qu'on admette un rangement de plus. Fuie les bonds et préfère la marche car le saut te contraindra à te taire ou à t'isoler. Il t'est interdit de bondir…au cas où tu resterais en l'air, suspendu à cette fameuse légèreté de l'être.

Souviens-toi du premier pas de l'homme sur la Lune. Dix ans après, beaucoup d'octogénaires croyaient à un bluff des Américains. »

Se pourrait-il qu'il y ait un juste milieu entre exagération et scepticisme ?

Jonathan n'avait donc aucune certitude sur le sort de la mission qu'il avait confié à cet autre lui-même, version féminine. Une question le brûlait. Stix, son ange gardien, l'avait prévenu. Jonathan Leroy était-il dans l'erreur en communiquant avec ses âmes antérieures ? Ce lien procédait d'un paradoxe dangereux. Chaque vie comporte des leçons que les individus ont choisies d'apprendre. Rien n'est demandé au-delà de ce qui est nécessaire. Rien d'impossible pour le niveau de conscience en présence.

Sa requête auprès de Marie-Louise pouvait-elle changer cette règle ? Il venait de modifier la raison de sa venue sur Terre ! Jouait-il à l'apprenti-sorcier en manipulant, pour son compte personnel, la loi de cause à effet du divin karma ?

D'un autre côté, Stix et les siens avaient peut-être pactisé pour empêcher que l'homme d'entrer en contact avec leur maître intérieur. Jonathan avait le pressentiment qu'une vaste conspiration avait du avoir lieu. De tout temps, les hommes avaient été priés de chercher le salut auprès d'intercesseurs. Les intermédiaires entre l'homme et Dieu n'étaient pas optionnels mais obligatoires. Jonathan se moquait-il des fondements de la nature spirituelle de l'évolution ? La question était cruciale à divers titres. Elle conditionnait la structure même de l'univers. Le temps était-il linéaire ? La superposition des plans de vie était-elle une réalité dépassant l'existence du monde sensible ? Jonathan devait rapidement trouver la réponse sous peine de subir la terrible menace dont lui avait parlé son maître invisible, Stix.

Quel jeu Stix, l'Aurèle, jouait-il avec Jonathan ? Quel terrible secret les Archers devaient-ils ignorer. Peut-être le statut même de l'homme. Ce dernier était-il hors de la nature ? Devait-il se conformer aux règles strictes et sévères du respect de la virginale nature dont il devait s'accommoder ? Les Archers, locataires d'un vaisseau interstellaire, avaient fui la Terre pour évacuer la question. Jonathan médita longuement sur la nature humaine.

Les écologistes extrémistes du début du troisième millénaire avaient vu en l'homme l'ennemi de la nature. Un intrus dans l'écosystème autonome de la Terre. Pour eux, les œuvres de l'intellect n'avaient pour résultat que de défigurer les paysages, les équilibres et les mécanismes fragiles de l'être

vivant planétaire. L'homme était-il ce parasite immonde que servaient les tenants de la vie sauvage ?

A l'opposé, la nature lui était-elle soumise ? L'homme avait-il l'absolue prédominance sur tout être dans le seul but de le servir ? Devait-elle rendre gloire à sa grandeur ? Les spécialistes avaient alors parlé de *technonature*. Cette capacité à maîtriser les formes et les destinations de chaque produit de l'écosystème. D'y intégrer son architecture et ses réalisations mécanistes. On fabriqua alors des ersatz démesurés de l'intelligence naturelle. La productivité avait alors commis quelques végétaux et animaux hybrides. On produisait à l'échelle des continents. On spéculait à l'échelle des places boursières. On glorifiait la performance, la concurrence, la domination d'un marché, l'élitisme des supercracks. On pilotait les curseurs de l'économie. On actionnait des leviers de la richesse brute, immédiate, inhumaine.

On taillait des haies pour leur donner la forme voulue. On aplatissait les montagnes pour en faire des plaines de hautes tours de pouvoir suprême. On déviait les fleuves et les routes pour les irriguer.

Jonathan pressentait que ces deux voies n'étaient que d'inexorables impasses.

L'homme est de la nature !

Il en provient pour la sublimer, pour l'enrichir, pour l'élever !

Mais voilà, la nature n'avait pas dit son dernier mot. Personne n'avait vu en elle une âme à part entière. Personne n'avait fait le lien entre ses colères et l'érection déviationniste d'une industrie surproductrice. Séismes, inondations, tempêtes, feux de forêts, sécheresses. Tous ces maux de la Terre formaient les phrases de sa douleur. La Terre devenait folle d'un manque de sommeil. Comme ces prisonniers à qui l'on interdit de dormir pour les asservir à la démence afin qu'ils parlent, qu'ils trahissent et qu'ils craquent. La Terre a besoin de repos. Ses friches sont d'indispensables inspirations après l'expiration de ses fruits.

Les cycles : voilà le sésame de l'Eden !

Alors, Jonathan estima qu'il était temps de réapparaître aux yeux de Marie-Louise. Il s'était écoulé vingt-huit jours pour elle.

Tandis que j'avais quitté depuis un moment la station *Nova Lumen* en Antarctique, je lisais toujours à livre ouvert les pensées et les intentions de mon Maître Intérieur. J'assistai à nouveau au contact entre Marie-Louise, l'aristocrate, et Jonathan, l'Archer.

Le miroir de la coiffeuse resta leur médiateur temporel.

- *Bonjour Marie-Louise.*

- *Mon Dieu !* fit-elle surprise.

- *Non, non ! Ton maître.*

- *Mon maître…*

- *Mes amis m'appelle Jonathan. Ne suis-je pas ton meilleur ami ?*

- *Jonathan. J'attendais impatiemment ta venue.*

- *C'est bon signe. Tu es en chemin vers moi. As-tu rencontré Jean-Etienne Flamel ?*

- *Monsieur Flamel a accepté de me recevoir. Je n'ai pas compris pourquoi il m'a répondu si vite.*

- *Que lui as-tu dis qui justifie cet empressement ?*

- *Je lui ai écrit juste après ta visite. Je lui ai demandé s'il connaissait l'existence du Manuscrit des Révélations Futures issu de l'Atlantide. J'ai été accueillie quatre jours après.*

- *C'est bien. C'est de bon augure*, affirma le Prodige.

- *C'était plus qu'un augure, c'était une nécessité*, répliqua Marie-Louise.

- *Explique-toi,* réclama le Maître Intérieur en commun.

- *Jean-Etienne Flamel a bien ce manuscrit. Mais il ne savait pas quel était son usage.*

- *Et maintenant ?* questionna le visiteur.

- *Il a compris.*

- *Quoi ?* fit Jonathan de sa voix de lait.

- *La nécessité de le protéger. Je lui ai parlé de notre conversation.*

- *Continue.*

- *Ce livre a été transmis à son ancêtre par une tribu égyptienne,* expliqua la veuve. *Elle vit au cœur du désert,*
sur les bords du Nil près de Gizeh.

- *L'Egypte ? Intéressant.*

- *Il semblerait que cet ouvrage ait transité par plusieurs régions du monde avant de lui être parvenu. Il sait qu'il devra le transmettre.*

- *Ce manuscrit explique la thèse de la race dominante : la lumière du monde voyage de peuples en peuples dans le sens inverse de la rotation de la Terre.*

- *Bien sûr ! L'histoire démontre que la suprématie intellectuelle et spirituelle change de fuseau horaire d'Est en Ouest…Comme le soleil. Le plus amusant c'est que toutes les grandes civilisations l'ont porté comme leur propre héritage…*

- *C'est en effet un héritage,* déclara l'adolescent du futur.

- *Ecoute Jonathan. Au cours de l'histoire, il est passé de mains en mains. Chaque fois, un gardien du Manuscrit des Révélations Futures a été désigné par des entités invisibles pour le conserver secrètement à l'abri des ires populaires et des guerres.*

- *Pourquoi cet ouvrage resterait-il un mystère pour des yeux interdits ?* s'étonna l'Archer.

- *Parce qu'il est unique !* répondit aussitôt madame de Montignac en relevant ses cheveux.

- Tu veux dire qu'il n'en existe qu'un seul exemplaire au monde ?

- Un seul qui soit authentique ! Trop de gens voudraient sa destruction.

- Il y a donc de fausses copies ?

- Il y a des plagiats et des interprétations infidèles.

- Jean-Etienne Flamel connaît-il ces succédanés ?

- Il m'a dit une chose incroyable, fit Marie-Louise hésitante.

- Poursuit ! exigea le Maître.

- Tous les textes sacrés du monde – la femme marqua une pause craintive - sont inspirés du Manuscrit des Révélations Futures !

- Continue.

- Il m'a cité les plus répandus et d'autres que je méconnaissais : la Bible, le Coran, le Ramayana, le Bhagavad-Gitâ, les Veda, le Livre des Morts, la Torah, égrena-t-elle, *et d'autres encore. Tous ont des emprunts à ce Manuscrit.*

- As-tu lu le treizième chapitre ?

- Oui, répondit-elle laconique. *Heureusement, je lis le latin.*

- Que dit-il ? fit Jonathan soudainement empressé.

- Le titre de ce chapitre n'est pas Homo Mercatus mais Hora Malignus, déclara-t-elle en baissant les paupières. Homo Mercatus n'est que son bras armé.

Marie-Louise faillit sangloter. Elle n'ignorait pas ce que cette prophétie représentait pour les générations à venir.

- Hora Malignus ? s'interrogea Jonathan comme un mystère dévoilé. *Bien sûr !*

- *Cela ne t'étonne pas ?* fit-elle surprise.

- *Hora Malignus, c'est l'Heure du Malin ! Or, Stix, mon Maître Aurèle, m'a parlé un jour de l'un des leurs du nom de Malig !*

- *Malig ?* Drôle de nom, souria-t-elle timidement.

- *C'était un grand initié aurèle,* assura le fugueur temporel.

- *Que lui est-il arrivé ?*

- *Après le déluge de l'Atlantide,* annonça Jonathan*, il a fait dissidence. Il a rompu un contrat solennel avec l'Etre Suprême.*

- *Quel contrat ?*

- *En un temps très reculé, perdu dans ce qui n'est même plus la mémoire humaine, il a choisi la voie des Ténèbres.*

- *Les Ténèbres ? C'est une image, n'est-ce pas ?*

- *Pas du tout !* fit le jeune homme divin. *C'est un lieu.*

- *Où est-ce ?*

- *Les profondeurs de la Terre !* expliqua-t-il. *Sa puissance est très grande car des cristaux s'y trouvent naturellement, à des kilomètres sous le sol. Ce sont d'excellents émetteurs-récepteurs.*

- *Que veux-tu dire ? fit la femme du dix-huitième siècle. Y a-t-il un lien avec Franz Mesmer et son magnétisme ?*

- *Lointain,* susurra le reflet moiré. *Très lointain.*

- *Encore une histoire futuriste…*

- *Ils sont si profonds qu'ils ne peuvent être expurgés de ces entrailles,* murmura le Prodige en songeant à sa propre audace.

Jonathan Leroy était lui-même allé chercher dans les abysses mésosphériques le cristal que je possédais désormais.

- Malig aurait désespéré de voir les hommes évoluer vers les sommets de la spiritualité juste avant la chute de l'Atlantide.

- La chute de la Genèse ? murmura-t-elle.

- Ce fut un échec planétaire. Cet échec l'a poussé dans…une déprime angélique. L'espoir l'a quitté.

- Les Aurèles auraient-ils une psyché comparable à la nôtre ? interrogea la jeune femme.

- Probablement.

- La déprime ? Mmm.

Marie-Louise était triste. Elle ne portait plus le deuil de son mari mais celui d'un être de lumière déchu.

- Malig est Lucifer, fit-elle dans un claquement de voix.

- Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

- Le Manuscrit des Révélations Futures parle d'un changement de visage et de nom. Il dit que la lumière a rejoint le minéral. C'est Lucifer !

- Pourquoi aurait-il changé de nom ?

- Si c'est une déprime, elle s'est transformé en colère. Il a cru que Dieu avait demandé à cette civilisation très évoluée de remplir une mission impossible.

- Et ?

- Alors, il a voulu se montrer plus adroit que Dieu, plus malin.

- Comment ? s'enquit Jonathan.

- En mettant tout en œuvre, continua Marie-Louise*, pour démontrer aux Aurèles qu'il s'agissait bien d'une mission impossible. Que l'homme est incapable d'être l'Elu !* hurla-t-elle.

Le visage féminin se mit à fondre en larmes. La veuve s'essuya les joues du dos des mains, en prenant soin d'épargner son maquillage discret.

- Il s'est mis à dominer le monde, bredouilla-t-elle encore, *pour l'asservir ! L'énergie des humains a renforcé son pouvoir au cours des siècles.*

Marie-Louise s'effondra. Jonathan ressentit les lances de sa douleur maternelle. Elle semblait torturée par l'absence d'un enfant qui aurait pu porter ses propres espérances en une victoire de la lumière. Sans descendance, la partie était perdue. Le mal avait vaincu. Son cœur meurtri ouvrit en grand la fissure de l'humaine souffrance morale. La brèche devint déchirure. Jonathan pleura avec son disciple.

Je fus moi-même bouleversé. Je fus emporté par cette peine immense. Un filet d'eau salée ruissela sur ma peau éthérique.

- Stix, reprit lentement le Maître Intérieur, *m'a dit que Malig était justement celui qui possédait le plus haut pouvoir psychique parmi les siens, la plus grande lumière.*

Marie-Louise de Montignac recouvra ses instincts pudiques. Elle sortit une étoffe de lin brodé d'une boîte en marqueterie. Elle régla son souffle après quelques délicats attouchements sur son épiderme laiteux et endolori. Elle reprit son rapport oral.

- Le Manuscrit précise que grâce, ou à cause de cela, il s'est cru supérieur au groupe. L'individualité est née chez les Aurèles. Elle portait un nom : le Malin ! martela-t-elle.

- Tu veux dire qu'avec sa ruse, il est capable de contrarier le travail spirituel de milliers d'Aurèles ?

- Avec le concours des hommes, oui, confirma l'éplorée.

Elle inspira longuement et fit un effort de concentration. Elle poursuivit dans la contrition.

- Monsieur Flamel dit que le Malin connaît autant, si ce n'est plus, le Plan Divin. Il connaît les méthodes d'inspiration, la nature de l'esprit humain et… la mécanique des Tuteurs, a-t-il ajouté. *Je ne sais pas de quoi il voulait parler.*

- La mécanique ? Cela veut technologie.

Plissant son front, l'altière dame de Montignac s'étonna de ce curieux vocabulaire.

- Dans plusieurs siècles après toi, expliqua le Maître, les hommes découvriront et inventeront tellement de choses étonnantes que ton imagination ne pourrait les concevoir.

- Nous avons pourtant fait de grands progrès avec les inventions actuelles. A quoi serviront les nouvelles techniques ?

- Construire ou détruire ! Souvent avec le même principe, précisa Jonathan.

- Peut-on faire les deux avec la même chose ? s'exclama l'héritière.

- Presque toutes les découvertes fondamentales produiront le bonheur et le malheur. C'est ce combat que mènent les Aurèles contre Malig.

- Le mal-heur est finalement l'Heure du Mal-in, conclut-elle. *Le Mal intérieur !*

- Et le bon-heur, l'Heure des Aurèles.

- Cela ne rime pas pour eux.

- Ahahah. Bon vient du latin « bonus ».

Marie-Louise fronça d'un sourcil ombrageux. Elle caressa de ses doigts fins la dentelle de son col.

- Douterais-tu de mon éducation ? s'offusqua-t-elle en se perdant dans l'arbre généalogique de sa noble lignée.

- A l'origine, insista l'irrespectueux hôte de l'esprit*, bonus signifiait « qui est approprié au but poursuivi » !*

- A quoi cela nous avance-t-il ? Cette étymologie n'annonce pas l'intervention des Aurèles.

- Justement ! fit, primesautier, le reflet par un sourire délicat. *Ils doivent passer inaperçus aux yeux des humains. Pour eux, seul compte le concept du bon : le but !* fit Jonathan, finalement rieur.

- Et pour le mal ? interrogea la suzeraine, imperturbable.

- Il est issu de Malig, celui qui est séparé. Le mal est le concept de la séparation de l'individu, c'est-à-dire l'ego, celui que l'on voit. Malig est l'Ego Universel, le grand promoteur de la séduction.

- Bien sûr ! s'écria Marie-Louise retrouvant un visage ouvert.

Jonathan fut surpris par la métamorphose de l'aristocrate.

- Qu'y a-t-il ?

- Le Manuscrit des Révélations Futures, continua-t-elle en levant un index démonstratif, *le dit clairement dans le treizième chapitre !*

- Quoi donc ?

- J'ai d'abord cru à une allégorie. Malignus doit étendre son pouvoir sur la planète par la séduction !

- Oui, c'est en effet le cas.

- C'est la troisième et dernière arme. Les deux premières sont la Peur et le Dénigrement. Peur, Dénigrement et Séduction, c'est la trinité du Malin.

- Inquisition, calomnie et commerce ! Cela colle avec l'histoire, rétorqua l'adolescent.

- Par tous les Saints !

- Cela te reprend ?

- J'y suis maintenant ! Le Manuscrit révèle un code secret ! La trinité du Malin, c'est le chiffre de la Bête : 666 ! Les plans de l'Homo Mercatus seront mis au secret par des nombres.

- Quels nombres ?

- Le numéro de chaque plan multiplié par ce chiffre maléfique. Le mystère réside dans la numérotation de chacun des plans.

- Explique-toi.

- Ce sont les vingt premiers nombres divisibles que par eux-mêmes.

- 666 multiplié par les nombres premiers ?

- C'est exact, Jonathan. Le Manuscrit évoque le vingtième plan : le dernier combat contre Malig, indiqua la veuve dans une œillade vengeresse.

Le Prodige hésita. Cet interrogatoire pouvait affecter son âme antérieure. Ce contact ne devait pas se prolonger trop longtemps. L'équilibre psychologique et affectif de Marie-Louise était peut-être menacé. Il voulut pourtant éclairer la noirceur de son vide spatial.

- Ce combat, peux-tu me dire de quelle manière il se produira ?

- Littéralement « à armes identiques sur un terrain vierge ».

- Tu veux dire « égales ». A armes égales.

- Le texte latin dit « idem ». je suis désolée Jonathan. Egal vient de « aequalis ».

- Bien. Je te fais confiance !

- Mais…

Marie-Louise de Montignac, jusqu'alors inactive devant sa fenêtre intérieure, se leva. Si son interlocuteur offrait un reflet sur cet écran patiné, la conversation avait lieu sans le moindre son. Elle vaqua donc à ses occupations de maîtresse de maison. Ses mains passèrent sur des bibelots importés du Moyen-Orient. Elle mit un peu d'ordre dans sa chambre.

- Mais quoi donc ? s'impatienta la voix intérieure.

- Ces armes n'existeront qu'au dernier moment, sur une terre encore inconnue…Elles seront humaines. Des armes humaines !

Le maître commençait à entrevoir la signification de cette érudition abstruse.

- Et ? insista Jonathan.

- Personne ne saura avant longtemps l'issue du combat.

- Serait-ce pour cela que je l'ignore ? Je ne suis donc pas plus avancé !

- Tous ceux qui y assisteront, dit le Manuscrit, disparaîtront. Le Territoire dont il parle sera inhabité. Le plus étrange c'est que nous connaissons déjà tous les continents. Je me demande où cela peut-il être.

- Pourquoi s'agit-il de l'Heure du Malin ?

La veuve frissonna. Une sensation polaire glaça ses veines. Elle s'en expliqua auprès de son maître par une réponse terrifiante.

- Le treizième chapitre évoque l'apparition physique de Malig au dernier moment…pendant une heure !

- L'apparition physique ? Cela risque d'être surprenant pour les acteurs de cette lutte.

- Qu'entends-tu par-là ?

- Stix m'a dit que Malig a tenté des expériences de fusion entre lui et des animaux terrestres. Il voulait accumuler la puissance d'un certain nombre d'animaux. Mais il pourrait tout autant le faire avec un être humain.

Marie-Louise révéla des yeux effrayés.

- Pourquoi aurait-il fait cela ?

- Ainsi, il pouvait tenir l'homme en tenaille entre le règne animal et son propre règne d'ange déchu. Il a construit une forme de prison mentale : la force des animaux conjuguée à la puissance psychique du divin.

- Cette geôle démoniaque va peut-être se refermer à l'Heure du Malin, fit-elle, crispée.

- Heure du Malin, répéta Jonathan. *Sais-tu ce qu'il se passera pendant ce laps de temps ?*

Des images terrifiantes vinrent à l'esprit délétère de la veuve. Je ressentais ses émotions avec une prodigieuse acuité.

- L'assaut final ! cria l'émotive aristocrate dans une explosion d'énervement.

- Je ne veux pas te torturer plus longtemps, âme chérie.

- Alors cesse ce questionnement sans fin.

Le maître s'en trouva déconcerté.

- Que t'arrive-t-il ?

La grande bourgeoise se redressa. Son corset lui procura une gêne. Ses poumons semblaient comprimés.

- Je ne savais pas à quel point cette invisible bataille pouvait m'affecter.

- Soit confiante !

Elle inclina la tête et sanglota à nouveau. Elle se dirigea vers la fenêtre et fixa l'horizon.

- J'aurais préféré ignorer tout le drame de l'espèce humaine.

- Marie-Louise, je…

- Au moins, coupa-t-elle, les ignares sont heureux dans leur merveilleux malheur. L'aventure humaine est un hypocrite et funeste voyage.

Jonathan lui laissa le temps de retrouver son souffle.

- A tout voyage, il y a des étapes…

- Mieux vaut ne pas regarder en face les immondices de leur sardonique félonie. L'homme est un monstre qui se nourrit du malheur des autres. Et en plus, il en rit…

- Oui, je comprends…

- C'est ce rire qui me fait souffrir, Jonathan. Est-ce que tu entends cela ? Je ne suis qu'une anomalie, qu'un rêve, qu'une expérience ratée !

- Mais non…

Je n'ai même pas de fils pour espérer. Je ne suis qu'une impasse.

- Marie-Louise, je suis là !

- Maintenant ou plus tard, nous disparaîtrons tous !

Marie-Louise pleura à gros bouillons. Elle bouscula rageusement, d'un bras destructeur, quelques vases de porcelaines posés avec tant de science féminine sur la commode d'acajou que des ciseaux de bois avaient patiemment vivifié.

- Marie-Louise ?

- Quoi encore ? hurla-t-elle à cette voix devenue agaçante.

- Je t'aime !

- Qu'est-ce que cela peut changer ? fit-elle en haussant les épaules.

- TOUT !

- Tout ?

- Cela peut tout changer !

- Mmm, grogna-t-elle.

- Tu es tombé dans le piège de la déprime, puis de la colère…tout comme Malig. Vois le Diable comme une déprime généralisée affectant les hommes, et tu le considéreras différemment.

- Cela ne change pas l'existence de la déprime.

- Tu sais au moins que c'en est une. Il y a une issue à tout.

Elle se retourna tout à coup vers son miroir.

- La mort est une issue ! lâcha-t-elle brutalement.

- La vie éternelle l'est aussi !

- Tu dis cela pour me rassurer, n'est-ce pas ?

- Non ! déclara Jonathan sur un ton d'indignation.

La belle baronne s'arrêta net dans son mouvement drapé.

- Comment cela, non ?

Le reflet fit une pause, puis lui asséna une vérité sans ménagement.

- Ce n'est pas toi que je veux rassurer.

Marie-Louise approcha son visage vers l'ouverture moirée. Dans un mouvement de défi, elle fut nez à nez avec Jonathan.

- Qui d'autre alors ?

- L'Ermite du Temps ! lança-t-il à l'invisible spectateur que j'étais.

- Alors, va lui parler, fit Marie-Louise vexée par cette cavalière indifférence*. Enfin, si tu le peux.*

- Marie-Louise, c'est toi qui vient de lui parler à l'instant. Il est là avec nous. Il nous observe. Il lit nos pensées. Tous trois, nous ne formons qu'un.

- Que veux-tu dire ? demanda-t-elle à peine rassérénée.

- Chacun de nous, fit l'adolescent dans une douceur infinie, *peut vivre l'état de l'Ermite du Temps.*

- Quel état ? Le Maître Intérieur n'est-il pas suffisant ? Combien sommes-nous là-dedans, fit-elle en frappant son crâne.

- Le Maître Intérieur sait tout, aime tout. Sa puissance est trop grande pour que le simple mortel ne doute pas de son existence.

- La perfection n'est pas de ce monde !

- Le monde est un rêve…et l'illusion est parfaite !

- Toi aussi alors ! C'est complètement grotesque.

Jonathan fit un sourire. Je compris pour la première fois que si les réponses étaient des illusions, celui qui posait les questions n'en était pas une.

- L'Ermite du Temps qui est en nous est comme un passeur de guet.

- Fait-il des tours de passe-passe ?

- Il sait que la conscience universelle que tu appelles perfection n'est pas de ton monde.

- Je n'ai pas besoin de lui pour le savoir !

- Il peut voir que ton monde se transformera encore. Encore et encore. Le monde sera tellement différent qu'alors la perfection pourra advenir !

- S'il est là, pourquoi ne nous parle-t-il pas ?

- Parce qu'il découvre sa propre mission à l'instant ! Il ne peut pas intervenir directement dans ses propres incarnations. Il ne peut qu'être spectateur de ses gesticulations antérieures.

- Il ne sert à rien alors.

- Il apporte l'espérance à sa propre âme au cours du temps. L'Ermite du Temps, c'est l'espoir incarné en chaque homme, en chaque femme. Il visite les pas que tu feras dans le temps et l'espace.

- Est-il le chemin vers le Maître Intérieur ?

- En écoutant son propre Ermite, chacun devient l'espoir d'un monde meilleur…

- Peut-il faillir à sa mission ?

- Il le peut toujours.

- Pourquoi ?

- Car il peut prendre le chemin pour acquis.

- Il ne l'est pas ?

- Sans lui, la destinée n'existe pas.

- Le chemin est seulement tracé ?

- Les étapes préexistent mais elles ne sont pas la route. C'est l'Ermite du Temps qui peut lier les points entre eux.

- Il est le mécanisme d'entraînement de l'horloge du temps ?

- C'est cela. A heure régulière, le Maître Intérieur, l'Homme Divin, pourra te parler.

La gracieuse resta silencieuse. Le puzzle commençait à retrouver forme cohérente. Elle souleva donc le voile du drame manichéen.

- Sans espoir, le but est inaccessible ! Je comprends le manuscrit maintenant ! lança-t-elle de ses dents éclatantes.

- Que comprends-tu, Marie-Louise ?

- Il y aura une vraie bataille !

- Un combat ?

- Oui, assura-t-elle de haut de sa renaissante assurance. *Certaines phrases sont incompréhensibles dans le texte, mais c'est une guerre rapide.*

- Ce combat aura lieu car l'espoir sera toujours vivant ?

Marie-Louise retrouva une fougue d'adolescente. Elle fouilla ses souvenirs et ouvrit en pensée une page du manuscrit.

- Certains tuent, d'autres transforment. Mais je ne sais pas ce qu'ils changent.

- Qui doit participer à cette lutte ? Est-ce que c'est écrit ?

- Il est dit que Douze Elus seront choisis. A ces Guerriers s'ajouteront deux hommes.

- Qui sont-ils ?

- Il y a l'Ermite du Temps…

- L'Ermite du Temps ! Peut-être va-t-il mourir ? Qui est l'autre ?

- Le quatorzième sera un traître, un imposteur !

- Ciel ! C'est en fait le treizième !

- Pourquoi ?

- L'Ermite du Temps n'est pas un combattant, c'est un homme seul, isolé, un fou du Roi.

- L'espoir est toujours fou ! s'écria l'âme antérieure*. La victoire de la Lumière dépend de lui.*

- Ou Sa défaite d'un Judas.

- Est-ce toi, le but fait homme qui perd confiance ?

- Je ne perds pas confiance, je doute de ce que je suis. Aussi curieux que cela puisse paraître, il se pourrait que Willyam Goldman ne soit pas vraiment l'Ermite du Temps…ni moi, d'ailleurs.

- Pourquoi ? interrogea l'âme-sœur. *As-tu changé d'avis ?*

- Non. Je me suis déjà trompé une fois, avoua le Maître. *Pourquoi pas une deuxième ?*

- Tu doutes de ses capacités à faire face à la lutte ?

- Je ne doute pas cette fois, je crains pour lui.

- Que crains-tu Jonathan ?

- Qu'il recule ! Qu'il échoue, qu'il passe la main et qu'il oublie !

- Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

- Que l'espoir est parfois temporaire. Que la tentation est grande de passer le témoin, de croire que l'on n'est pas digne du combat.

- Moi aussi, j'ai été soumise à la tentation il y a à peine quelques minutes.

- Marie-Louise, tous les êtres humains en sont dignes, mais ils l'ignorent. Tous dignes, sans exception !

La bourgeoise se sentit de plus en plus emportée dans cette aventure. Ses traits devinrent plus humains. Les masques tombaient les uns après les autres. Elle comprit qu'elle était héroïne avant l'heure. Cette femme était l'avenir de l'homme.

- Jonathan ?

- Oui ?

- Si l'Ermite du Temps a déjà visité le futur, il connaît déjà l'issue de cette bataille ?

Le reflet se mit à réfléchir.

- Non !

- Pourquoi ?

- Ses décisions sont indispensables à son futur. Ce face à face est sur sa route !

Jonathan instaura un règne éternel de silence en lui. Soudain, il imprima ma pensée.

- La Légende…c'est toi !

32 – LE MANIPULATEUR.

J'eus le tournis. Je devais faire le point. Je voulus me diriger vers la station *Nova Lumen*. Soudain, je me retrouvais dans la salle de téléportation dans le temps humain. Je découvris avec surprise en regardant ma montre qu'il ne s'était écoulé que deux ou trois secondes.

Si j'avais découvert cette prodigieuse capacité de transport, *l'Homo Mercatus* pouvait tout autant parvenir à voyager dans le temps.

Je me sentis diminué par cette expérience. N'étais-je pas, finalement, qu'un manipulateur hasardeux et audacieux ? Mes jongleries n'étaient-elles pas à la portée de chacun ? Chaque lecteur de ma biographie imaginaire ne pouvait-il pas atteindre l'aventure intérieure telle que je la vivais ?

Le rang *d'Ermite du Temps* me parut secondaire, éphémère et présomptueux. Il me sembla que tout le monde pouvait devenir ce que j'étais. L'irrépressible et insidieuse vanité du regard que je portais sur ce que j'appelais « le commun des mortels » fut blessée mortellement. Jonathan, mon maître intérieur, l'avait lui-même affirmé : *l'Ermite du Temps* peut oublier sa mission, sa quête, sa légende. Plus encore que ceux dont le but de l'existence est circonscrit à quelques temporelles et terrestres ambitions matérielles.

S'engager dans la recherche de la vérité, de l'élévation spirituelle, de l'introspection rend plus grande sa responsabilité de la mémoire du sens, de la vocation affirmée du bien contre le mal, du règne divin !

Je compris que je n'avais fait, jusqu'alors, que jouer au prestidigitateur. J'apparaissais et disparaissais à ma guise. Je jouais à cache-cache, aux cow-boys et aux indiens, aux gendarmes et aux voleurs. J'avais trop regardé la télévision et ses flots continus de thrillers insipides. Je me parais des accessoires de Sherlock Holmes ou me déguisais en Hercule Poirot. A peine étais-je devenu Georges Smiley dans *l'espion qui venait du froid* de John Le Carré.

Je n'avais pas vraiment construit Ma Légende Personnelle, Mon Aventure Intérieure Unique. Je n'étais pas encore Moi !

J'avais trouvé les cristaux des conspirateurs, mais, pour l'heure, ils demeuraient inertes et sans danger immédiat tant que cette procédure restait secrète. Si j'étais recherché dans les dédales du temps, peut-être trouverais-je refuge dans le temps présent, dans l'instant unique de la confrontation. Je devais oublier que j'avais des ennemis et ne fuir que le temps qui passe. *Le seul ennemi véritable que je me connaissais était moi-même*.

Mon aventure cilasienne en avait été la preuve.

Je devais remettre les choses en place, dans un ordre chronologique cohérent : je reviendrais dans le temps où j'avais croisé Doumesche ; je le renverrais au temps humain ; je retrouverais Larry Greenwood dans son espace-temps ; et, dans celui-ci, nous visiterions de fond en comble la base antarctique pétrifiée, aidé en cela du *Diplomate Initiateur* pour faire face aux rencontres hasardeuses. Mon but était clair désormais : découvrir et déjouer les plans de *l'Homo Mercatus*.

Pour cela, je venais d'apprendre de la bouche de Jonathan, l'homme spatial, que le *Manuscrit des Révélations Futures* était la clé du passé. Il devait probablement servir de mode d'emploi. Marie-Louise avait dit « à armes identiques ».

J'exécutais mon plan pour retrouver mon camarade d'expédition. Je me promis d'éviter ces escapades temporelles qui ne pourraient qu'apporter plus de confusions et de maux de tête. Je passai la porte de notre dortoir, cognais la tête du militaire, le ramenai devant la porte de la chaufferie, me tins devant l'Américain et imprimai le cristal sur mon crâne.

- *Tiens,* chuchota Larry Greenwood, *c'est curieux les bruits de pas ont cessé.*

- *Euh…oui, j'ai réglé le problème !* dis-je en le dominant de ma position aérienne.

- *Vous avez réglé le problème ? Mais lequel ?*

- *C'était l'un des hommes dont Juan Sanchez a parlé. Ils sont à ma recherche. La vôtre aussi par la même occasion.*

- *Qu'avez-vous fait ?*

- Ca serait long à expliquer, mais il s'est passé tant de choses, entre deux de nos secondes, que vous risqueriez d'y perdre votre latin. J'en perds déjà le mien. Quoique…

Larry, encore allongé, se dressa sur ses deux jambes.

- Vous connaissez le latin ?

- Entre temps, j'ai récupéré ceci, fis-je en exhibant le *Diplomate* dans sa fonction *d'Initiateur.*

Il observa l'engin en contenant sa surprise. Il s'ébroua pour parfaire sa tenue vestimentaire.

- Willyam, vous seriez sympa de me considérer comme un vrai collègue.

Je m'adossais contre un mur.

- Pourquoi me dites-vous ça ?

- Je ne suis pas venu ici pour faire de la figuration ! Si vous voulez que nous fassions équipe, il n'est pas question que vous vous échappiez entre deux phrases !

A ces mots, il me prit par l'épaule pour m'emprisonner. Son geste avait un accent de familiarité, comme un grand frère qui conseille son cadet.

- Larry, je vous présente mes excuses. C'est sincère !

- Mmm.

- Je comprends que vous soyez frustré. Je le serais tout autant. En dilatant à nouveau mon temps personnel, je suis passé dans une dimension qui réclame un niveau de conscience élevé.

Il recula brusquement et croisa ses bras.

- Et alors ?

- J'ai crains que vous ne puissiez franchir cette nouvelle limite. J'ai eu peur pour votre vie.

Larry dessina un visage austère.

- C'est charitable de votre part, mais que savez-vous de ma conscience ?

Je fus choqué par cette ingratitude.

- Mais, j'ai pensé à vous…

- Comment pouvez-vous être certain que je sois incapable de franchir d'autres niveaux ?

Sa réplique eut l'effet d'une claque pour mon ego.

- J'avoue que je l'ignore.

- Parfait ! Un moment je vous ai cru imbu de votre personnage. Je vous demande de me faire la promesse de ne pas m'abandonner une seule seconde sans m'en avertir.

- Je ne suis pas votre nounou ! Et s'il y a du danger ?

- Jurez-moi alors que vos décisions seront prises dans un esprit d'équipe sans équivoque, ni sous-entendu !

- D'accord ! Nous faisons équipe. Nous avons besoin l'un de l'autre.

Il fit un pas vers moi et me serra la main.

- Tope-là ! Nous avons tous besoin les uns des autres.

- Je m'en souviendrai.

Il s'éloigna vers ses effets personnels et tira un duvet.

- Je préfère vous entendre parler comme ça. Puisque nous en sommes aux confidences, j'ai moi aussi mon Diplomate !

Il exhiba un modèle identique au mien.

- Quoi ! Vous vous fichez de moi ?

- Pas du tout, je suis allé le chiper à l'un des collègues du militaire que vous avez rencontré.

Tel un enfant au lendemain de Noël, Larry observa son jouet sous tous les angles.

- Comment avez-vous fait cela ? Vous n'avez pas de cristal ?

- J'ai utilisé le vôtre, tout simplement !

- Le mien ? Je ne m'en suis jamais séparé !

D'un air détaché, il le mit en bandoulière. Le ronronnement grave de la pompe à combustion s'interposa entre nous. Puis, il mit un terme à ce gémissement pesant.

- Si !

- Ah, bon ! A quel moment ?

- Quand vous dormiez !

Je me jetais sur lui et lui attrapais le col. Aussitôt, il appuya le canon de son *Diplomate* sur mon abdomen. Je dus céder à ses arguments.

- Vous…vous êtes…

- La tentation a été trop grande. Je me suis dit que si vous aviez réussi vos aller-retour dans le temps, je pouvais tout aussi bien exécuter des pirouettes temporelles.

- Mais, c'est moi qui…

- J'ai largement eu le temps d'apprendre à manipuler le cristal comme vous.

J'observais monter en moi la colère d'une nouvelle trahison. Je me sentais décidément trop seul. « Méfie-toi de tes amis », me disait mon père.

- Ah ! J'ajouterai que j'ai eu le temps de dormir dans un autre espace-temps.

Je rassemblais les faits en battant mes pieds au sol.

- Quand Juan Sanchez nous a révélé la présence de militaires à la recherche de l'Ermite du Temps, vous connaissiez déjà cette information ?

- Exact ! N'est-ce pas le travail d'un journaliste que d'enquêter et de savoir avant les autres ce qui se passe dans le monde, fut-il celui du temps ?

Bien qu'adroit, l'alibi me parut bancal.

- Pourquoi avez-vous fait cela ?

- Mon métier m'a rendu paranoïaque ! A moins que ce ne soit une paranoïa latente qui ne m'ait conduit à ce métier.

- Vous êtes un accro du boulot à ce point ?

Il caressa inconsciemment son arme.

- Un bon journaliste doute de tout le monde. C'est cela le Fight Spirit du journalisme : la méfiance ! Je me méfie de tout. C'est maladif.

J'allais m'installer sur un promontoire, posais mes fesses et regroupais mes jambes vers moi dans une position protectrice.

- Si vous êtes paranoïaque, vous ne pourrez jamais me faire confiance ?

- Tout a une limite. Vous m'avez avoué votre fugue temporelle. Donc, je vous crois.

- Est-ce que je peux vous faire confiance maintenant ?

- Bien sûr puisque je viens de vous dire que j'ai emprunté votre cristal !

Instinctivement, je vérifiais que je l'avais toujours dans ma besace.

- Vous serez peut-être tenté de me le reprendre. Je vais devoir le planquer sans arrêt. Nous devrons faire chambre à part.

Il déploya ses zygomatiques en extension.

- Rassurez-vous, j'ai pas l'intention de dormir avec vous toute ma vie. De toute façon, ce serait inutile !

Je me raidis.

- Pourquoi ça, Monsieur le journaliste ?

- Ahahahah. Vous m'êtes vraiment sympathique, Willyam ! Même avec vos airs hautains, vous mimez très mal la perversité.

Sa décontraction fut contagieuse.

- Mouais. Qu'avez-vous encore fait ?

- Je n'ai pas eu besoin de votre permission pour aller piquer un cristal dans une caisse, dans le dôme voisin.

Sa faculté d'adaptation me sidéra. Il était bien loin de ses premiers pas timides sur la glace.

- Vous êtes allé dans le bâtiment des cristaux ?

- Oui, tout comme vous ! Y avait un local latéral.

- Comment le savez-vous puisque je vous ai laissé ici, statufié en compagnie du skieur alpin ?

Larry sortit son calepin de sa poche et le secoua.

- C'est vous qui m'avez donné la recette !

- Quelle recette ?

- Partir dans le futur ! J'ai pris votre cristal quelques secondes et je vous l'ai laissé. Je savais que j'allais en trouver ailleurs.

Un doute m'envahissait lentement. N'étais-je qu'un faire-valoir, ou un pion de l'échiquier ?

- Vous m'avez espionné ?

- Je me suis demandé ce que vous alliez pouvoir faire. Je me suis baladé dans ce camp et soudain, je vous ai vu marcher dans le tunnel Sud.

- Vous m'avez suivi ! C'est un comble ! En plus, vous m'avez fait prendre un risque énorme en me laissant dans le temps des hommes !

- Et vous, vous m'avez abandonné ! C'est pas mieux. D'ailleurs, j'ai perdu votre trace dans le dôme d'à côté.

Cette nouvelle me rassura. Le sas de téléportation lui avait donc échappé. A moins que sa perfidie ne soit exacerbée.

- Et après ?

- Je suis revenu. Je savais qu'un militaire allait nous visiter. Je ne vous raconte pas la suite puisque vous la connaissez !

J'eus l'impression que nos retrouvailles avaient été fortuites. Nous aurions pu nous manquer à quelques secondes près. Je songeais aux coïncidences. Il arrive fréquemment que vous rencontriez un visage connu à l'autre bout du monde, ou dans un embouteillage sans pareil. Tout vous éloigne et pourtant il est là devant vous.

- Bon Dieu !

- Qu'y a-t-il ? Ca vous surprend ? Vous ne vous en êtes pas privé de ces va-et-vient dans le temps, tout seul !

- Justement, Larry, je ne suis peut-être pas l'Ermite du Temps !

- Qu'est-ce que ça change ?

- C'est peut-être vous, cette Légende !

- Moi, une légende ? On l'écrira peut-être à ma mort, mais pas de mon vivant !

- Oubliez que vous êtes journaliste !

- Difficile. J'ai ça dans la peau.

- Oubliez même que vous pourriez devenir un grand homme !

Ses yeux et ses narines se plissèrent.

- Vous vous foutez de moi ?

Je me levais et fis les cents pas.

- Vous pourriez simplement être la Légende vivante de l'Ermite du Temps qui doit révéler au monde ce qui doit advenir !

- Dites, vous ne seriez pas en train de me faire porter le chapeau des voyants en tous genres.

- Précisément, non. Pas en tous genres. L'Ermite du Temps est unique ! Il aidera le passage de l'humanité dans l'ère du Verseau !

- Oh la la ! C'est pas rien ça !

Je m'arrêtais et fixais son matériel.

- Il doit expliquer ce que sont les prophéties interdites ! En plus, vous avez un ordinateur portable pour adresser un message Internet au monde entier.

- L'originalité est un peu courte.

Je raclais ma gorge et pris conscience de cette nouvelle situation.

- La légende dit que l'Ermite du Temps adressera un message Internet pour dévoiler le futur ! Or, je n'ai pas encore eu le temps de le faire complètement.

- Hihihi. Vous n'avez pas encore eu le temps ?

- Je sais, ça paraît un peu juste comme explication. En tout cas, vous êtes peut-être celui-là !

Larry joua avec son carnet de notes et fit défiler les pages avec son pouce.

- Moi journaliste, révéler le futur ! Dans ce job, on parle de ce qui vient de se passer. Pas de ce qui doit arriver.

Je le dévisageais de haut en bas.

- Bien sûr ! C'est le changement radical que doit connaître votre profession ! Vous savez, d'un certain point de vue, ça m'arrange de ne pas être l'Ermite du Temps.

- Vous avez l'art de retourner votre veste. J'ai rarement vu ça. Tout au moins aussi vite ! Pourquoi ça vous arrange de ne plus être cet ermite ?

Je pensais bien sûr aux révélations du manuscrit et au combat final.

- Parce ce que c'est lourd à porter comme responsabilité ! Annoncer le futur. Pensez-y ! Et si je me trompais ?

- Je vous remercie de me refiler le bébé. Vous pensez qu'on va jouer longtemps à se repasser la patate chaude ? Après tout, c'est vous le premier qui avez eu ce titre.

- Oui. Enfin, je me suis un peu autoproclamé.

Il ne comprenait un traître mot car il ne savait rien de ma rencontre nuageuse avec mon maître intérieur.

- Pas du tout. C'est même votre père qui en parle.

Larry avait soigneusement tout noté. Il me mit son journal intime sous le nez. Je le lus avec application.

- Non, il a écrit que le message doit être lu par l'Ermite du Temps. Or, c'est bien vous le premier qui l'avez lu.

- Vous ne croyez pas que l'on tourne en rond. Il faudra bien attendre la fin de l'histoire pour savoir qui est l'Ermite du Temps.

La fin de l'histoire, me dis-je. Mais laquelle ? L'aventure humaine aura-t-elle jamais une fin ?

- De toute façon, c'est pas le titre qui compte !

- Ca commence à m'agacer ces chamailleries.

Dans sa rage, Greenwood jeta son carnet en direction de son duvet.

- *Vous avez certainement raison,* avouai-je. *Cette Légende se réveillera bien au moment voulu.*

Sauf si elle n'est…qu'une légende.

- *D'ailleurs, nous n'avons pas beaucoup avancé dans notre enquête. Il serait temps que nous découvrions pourquoi nous sommes ici à des milliers de kilomètres d'un bon restaurant !*

- *Bien parlé ! L'exercice, ça ouvre l'appétit,* dis-je. *Voilà le programme : on mange et on fouine.*

- *Pourvu que nous trouvions autre chose qu'un steak congelé.*

- *Ca vous dirait un sauté de mouton avec des petits champignons.*

- *Ouais. C'est vous qui régalez ?*

- *J'ai vu que les cuistots allaient préparer ça pour midi. Il suffit d'être à l'heure pour le repas !*

- *Oui, oui. Avec un bon vin ! Disons, un Bourgogne premier cru.*

- *Va pour le Bourgogne ! Allons-y maintenant, c'est à trois secondes d'ici…*

33 - LES PLEINS POUVOIRS.

- Madame Norman, j'ai une triste nouvelle.

- Qu'y a-t-il général ?

- Le président a disparu. Air Force One a explosé en vol.

- Mon Dieu ! C'est affreux ! Que sait-il produit ?

- *Nous l'ignorons. Nous n'avons aucune explication, aucun message radio des pilotes, aucune trace radar.*

L'avion a simplement disparu, comme vaporisé !

- C'est insensé ! Je veux une enquête immédiate.

- Elle a déjà commencé madame.

- Parfait. Je veux des rapports d'étape toutes les semaines.

- Nous sommes dans l'embarras !

- Pourquoi général ?

- Le décret signé par le président fait de vous son intérim jusqu'à l'issue des négociations.

- C'est vraiment un honneur !

- En effet ! La puissance militaire des Etats-Unis est sous votre commandement ! Mais il vous manque les codes de mise à feu des armes stratégiques.

- J'espère que nous n'aurons pas à en faire usage.

- Peut-être, mais nous devrons probablement les utiliser.

- Je ne tiens pas à prendre une telle responsabilité.

- Mais c'est une exigence madame !

- Heum. Attendez un instant, je prends de quoi écrire.

- C'est un peu plus complexe que cela madame.

- Pourquoi ?

- C'est une commission qui doit vous remettre ces codes, de visu !

- Rien ne presse, n'est-ce pas ? L'ultimatum est dans trente jours.

- Jamais les Etats-Unis n'ont été dans l'incapacité d'appuyer sur le bouton. C'est un impératif !

- N'y a-t-il personne qui pourrait le faire à ma place dans l'intervalle ?

- C'est juridiquement impossible !

- Je comprends. Nous ferons cela sur un navire de la Naval. Quel est celui qui est le plus proche des côtes ?

- L'Indépendance, Madame. Nous vous transmettrons ses coordonnées géographiques.

- Parfait. Rendez-vous mardi après les premières négociations. Disons dix-neuf heures locales.

- C'est demain. Dix-neuf heures. Entendu madame. Tout ceci restera strictement sous silence.

- A demain.

34 – L'ARMAGGEDON.

Le temps de changer deux fois le temps, nous montâmes munis de notre attirail, non sans avoir croisé à nouveau l'horloge. La distance avait encore été modifiée : 3 585 620 ! Nous nous retrouvâmes dans le restaurant deux étages au-dessus, attablés à côté d'une cinquantaine de personnes.

C'est fou ce que le temps peut déformer nos perceptions. Le silence monacal du repas me rappela l'une de mes retraites chez les Trappistes. J'avais apprécié les déjeuners frugaux de ces moines qui respectaient un mutisme religieux hors du commun. J'avais été frappé par la concentration qu'ils observaient pour ressentir la diversité des goûts d'ascétiques portions de légumes. Depuis ce jour, je m'étais aperçu que la lenteur des mouvements nourriciers, de l'assiette vers la bouche, accompagnait invariablement le respect du silence. Le tumulte était plus fréquent dans notre modernité « civilisée ». Lenteur et silence devaient propulser ces hommes de prières vers des hauteurs que de grands philosophes auraient voulues atteindre.

Tandis qu'au-dehors la nuit noire sévissait, nos hôtes involontaires étaient mortifiés ! Leur visage trahissait une infinie tristesse de se trouver là, aux confins de nulle part. Je pris la parole pour m'extirper d'une torpeur glaciale. Bien sûr, je n'eus qu'un seul interlocuteur.

- Larry, vous ne trouvez pas qu'ils sont tout sauf joyeux ? J'ai souvent remarqué que les tristes sires ont de tristes desseins.

Nos pas nous conduisirent vers la rotonde du self-service.

- Je suis bien d'accord avec cette observation. On dirait qu'ils vont enterrer quelqu'un…Oh, pardon !

Il fit une profonde grimace pour marquer son inconvenance.

- *Je vous en prie.*

Greenwood me laissa passer en premier. Je pris les couverts et glissais mon plateau sur un large porte-à-faux en inox. Larry en fit de même.

- A propos, vous étiez aux obsèques de votre père, n'est-ce pas ?

- Oui, j'y étais.

- Je n'ai pas eu le temps de vous présenter mes condoléances. C'est vrai que l'excuse ne tient pas, mais ces vingt-quatre dernières heures…enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

Son embarras me procura une occasion de le mettre au ban. Cette vengeance mesquine s'estompa et je lui accordais la grâce d'un sourire complaisant.

- Ne soyez pas désolé. J'ai eu le temps de discuter avec mon père après sa mort. Il va bien. Très bien même !

- Vous avez discuté avec votre père ? …Ah, oui, j'avais oublié…Bon tant mieux !

J'attrapais une salade verte et une bouteille de vin miniature, puis m'avançais et hésitais à prendre de la viande. Je me contentais d'une bonne ratatouille.

- Puisque nous parlons d'enterrement, j'ai l'impression que ces gens vont emmener l'humanité à l'abattoir.

- Vous pensez au règne de l'Homo Mercatus ?

- Tout à fait, Larry ! La conquête en treize plans dont nous a parlé Juan Sanchez me fait froid dans le dos. Ca paraît incroyable, mais je suis convaincu que ces plans existent bel et bien.

Je doublais deux individus dans la file d'attente après les avoir vilipender pour leur lenteur. Le journaliste, voyant que je m'éloignais, cria une question.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Vous avez vu quelque chose ?

- Euh ! Disons que j'ai une intuition, dis-je en forçant la voix.

Passant la tête par-dessus l'épaule d'un conspirateur, je vis sur son plateau une convoitise fromagère qui manquait sur les étagères. Tout en le remerciant pour son altruisme, je la lui chapardais. Je lui escroquais une pomme par la même occasion. Larry m'avait rejoint.

- Pour ma part, j'ai noté sur un bout de papier la signification de ces lettres. J'ai trouvé tout ça sur un tableau dans le bâtiment des Plans.

Je tentais de mettre de l'ordre dans la chronologie des événements. Ce ne fut pas chose simple.

- Vous les connaissiez avant notre rencontre avec l'Espagnol ?

- Oui, mais j'ignorais totalement à quoi cela pouvait correspondre. J'ai trouvé cela simplement curieux. Quand il a évoqué l'hydrate de méthane…

- J'ai de plus en plus l'impression de ne servir à rien.

- Là aussi, c'est un réflexe de journaliste. Je vois, je note. Je comprendrai plus tard.

Je me tournais vers lui.

- Et entre temps vous en faites un article ?

- Ahah. Vous avez du mal à me pardonner.

Je me dirigeais vers une table libre.

- C'est que…bon, et c'est quoi cette technique ?

Il me rattrapa et s'assit face à moi. Il prit une fourchette qui resta un instant suspendu à la verticale. Il la ballotta entre le pouce et l'index.

- Nous devrions tous faire cela. A quel moment sait-on le sens d'une expérience, d'une phrase, d'un livre, d'un rêve, d'une rencontre ?

- Tiens vous me rappelez mon père, mâchouillais-je dans ma laitue.

- Ah bon ? Je ne lui ressemble pas du tout.

Je bus une gorgée de vin et éclaircis ma voix.

- Non, je veux parler des coïncidences et des signes. Il disait que la vie est sans cesse parsemée de signes qui nous apportent des réponses aux questions incessantes que nous nous posons.

Je fis un geste panoramique avec mon verre pour désigner les bâtiments de l'H.M.

- Il avait une façon poétique de parler des emmerdes.

- Il disait qu'il faut tout noter. Surtout ce qui ne nous apparaît pas cohérent, intéressant de prime abord.

- Je dois avouer que dans mon métier, j'ai expérimenté maintes méthodes d'investigations.

- Vous êtes du FBI ?

Larry ne répondit pas à cette provocation. Je me demandais, l'espace d'un instant, si son silence n'était pas un aveu. Il le combla rapidement.

- Je me suis rendu compte que le fait d'écrire des événements anodins, des faits étranges sans liens logiques apparents, permettait de mettre au jour des informations de la plus haute importance.

Je balançais mon regard de droite et de gauche pour percer des indices. Les buts de cette base n'étaient pas blancs comme neige. Je répondis à Larry.

- C'est précisément cette incapacité des êtres humains à relier des faits très éloignés qui rend la mafia superbement puissante.

- Elle se rit de notre linéarité mentale, confirma-t-il.

- La mafia, c'est l'ombre !

- L'observation, c'est la lumière ? ajouta le chroniqueur pour se conforter.

Entre deux bouchées, je levais la tête pour regarder l'éclairage.

- L'ombre d'un corps ne ressemble jamais à ce corps. Elle est toujours déformée.

- Optique ou philosophie ? fit-il, amusé.

Je dressais mon couteau sur la table.

- Lorsque nous sommes juste sous la lumière, dans le flux constant de la vérité intérieure, l'ombre disparaît. On ne doute jamais de ses décisions sous ce lampadaire.

- Et en-dessous on voit le lac des signes ? A moins qu'on entende leurs chants ?

- Les signes, c'est le langage de la vie.

- Vous voulez parler de la synchronicité ?

- Oui.

- J'ai lu deux ou trois bouquins là-dessus. Un type très bien en a même fait des romans. Terrerouge qu'il s'appelle, enfin je crois.

- Que dit-il ?

- Cet écrivain raconte qu'il faut faire attention aux signes du destin. On apprend alors à agir correctement.

- Mon père disait que l'observation des signes était un excellent moyen d'avancer et de percevoir différemment ce que nous sommes.

- Que voulez-vous dire par « ce que nous sommes » ? Voulez-vous que nous fassions mieux connaissance ?

- L'ego refuse souvent d'admettre ses défauts et ses erreurs.

- L'ego est juge et partie !

Le juste est parti, songeais-je, quand nous revenons dans l'ombre. Des revenants ! Voilà ce que nous sommes. J'en fis part au journaliste.

- Nous sommes des momies, Larry, recouverts de petites bandelettes.

- Vous êtes la réincarnation de Toutankhamon ?

- Chaque fois que nous observons quelque chose de particulier en nous, nous enlevons une bandelette.

- C'est cela se mettre à nu ? Pas très conseillé au pôle Sud !

Je faillis recracher ma dernière fourchette. J'oblitérais ma bouche de mes doigts et après avoir maîtrisé ma respiration, absorbais le jus de la vigne. Larry m'accompagna dans mes gloussements. Je parvins enfin à m'en expliquer.

- Notre moi supérieur est peu à peu vivifié. Alors, la momie se transforme en être glorieux.

- C'est joli.

- Nous devenons aptes à considérer tout être comme une momie en cours de démortification : le processus inverse des anciennes pratiques égyptiennes.

- Très bien mais où voulez-vous en venir ?

- En fait – je fis une pause - notre état normal est un état de mort ! Nous allons lentement vers un état de vie. Là est probablement le Secret du Voyage !

- C'est pour cela que certains disent que la naissance est une mort, et la mort une nouvelle vie.

- Larry, ce que tout le monde prend pour un symbole est tout bonnement la simple, la stricte réalité !

Je l'avais ébranlé sur ses fondations.

- Oui, cette…théorie est séduisante.

- Lorsque nous naissons, nous mourrons ! C'est la mort de la conscience. La vraie vie est l'état dans lequel nous nous trouvons tous deux, l'après-vie ! Nous devrions dire, l'après-mort !

Il serra ses lèvres et fit un hochement de tête.

- C'est une véritable révélation, dites-moi.

- Je ne vous le fais pas dire ! Si tous les hommes pouvaient considérer l'existence ainsi, nous mettrions une énergie prodigieuse à recouvrer la vie.

- Les expériences de notre vie quotidienne sont des tentatives de la conscience de naître à la vie ?

- La vraie vie est celle des vibrations spirituelles. C'est la liberté totale. Il faut faire disparaître les chaînes de l'esclavage pour donner une chance à chacun de retrouver la vitalité de la conscience.

Larry regarda son assiette. Il considéra la viande décharnée et la repoussa devant lui.

- Donc, nous sommes morts, alors que nous nous croyons vivants, et dans cette mort nous tendons vers la vie.

J'aimais sa façon d'apprécier la vérité. « Nous tendons vers la vie ! » Je frappais son plat avec mon couteau.

- Les processus chimiques, Larry, sont la démonstration que nous avons besoin de béquilles pour retrouver la vie.

- Lorsque nous « mourrons », fit-il, *ces mécanismes cessent car nous n'avons plus besoin de matière pour revenir à la vie. C'est ça ?*

Je lui souris.

- C'est ça ! Les incarnations successives sont un apprentissage de notre autonomie.

Il bascula en arrière et observa le plafond.

- Au bout du chemin, nous n'aurons plus besoin de changer de corps pour passer d'un plan vers un autre ?

- Nous serons éternels.

Il dégaina son joyau et le fit tourner entre ses mains.

- Ce cristal, c'est la fontaine de Jouvence ?

- Je pense. C'est la Pierre Philosophale !

- Vie et mort, répéta-t-il, *mort et vie. On n'est que le reflet du miroir, alors qu'on s'en croit l'origine.*

- Oui, c'est cela qui a fait naître la dualité du bien et du mal.

- Allez-y.

J'appuyais un doigt sur le marbre.

- L'enfer, c'est la mort que nous vivons sur le plan terrestre. Tant que nous penserons qu'il est de l'autre côté du trépas, nous connaîtrons toujours exactions, meurtres, cupidité et j'en passe.

- La réincarnation, c'est une forme de vie à crédit ? demanda-t-il dans un sourire mystérieux.

- L'homme remet après la mort le solde de ses comptes. Or, c'est à chaque seconde que le solde a lieu, ici et maintenant.

- Le solde ? De quelle manière ?

- En restant maintenu, ou non, dans un état de mort de la conscience, en revenant constamment pour de nouvelles incarnations.

L'échotier joua avec le tourniquet des condiments. Le blanc salé et le noir poivré jamais ne se rencontraient. Je me dis qu'il fallait avaler tout le poivre pour ne garder que le sel de la vie.

- La délivrance viendrait donc de cette prise de conscience que nous sommes morts et qu'il faut revenir à la vie, balbutia le journaliste.

- La meilleure preuve est l'inertie.

- Qu'entendez-vous par inertie ?

- Notre propre inertie. La pesanteur est la soumission. Lorsque nous sommes soumis, nous subissons.

- Oui, nous subissons presque tout : notre respiration, notre flux sanguin, les images qui défilent devant nous, les pensées des autres, le stress, la peur, les maladies, l'empoisonnement mental. Tout.

- Nous subissons tout, larry. Et subir, c'est mourir !

- Ceux qui se suicident ont-ils raison d'accélérer leur retour à la vie, si je puis dire ?

- Pas du tout. C'est même l'inverse. Ils fuient l'éveil.

- Bien sûr, l'éveil n'a lieu que pendant la démortification ! Pas mal le coup des bandelettes !

- Sinon, il n'existerait pas d'éternité ! C'est cela le sens unique de la vie : de la mort à l'éveil de la conscience.

Après un moment de silence, Greenwood jeta un fond de verre dans son gosier.

- Cela fait du bien d'oublier quelques secondes Homo Mercatus ?

- Justement, leur programme est un plan de soumission, de maintien de l'état de mort.

- Ils veulent nous couvrir de bandelettes et nous faire croire qu'elles tiennent chaud ?

Un rire fébrile s'empara de moi.

- Et indispensables…à la vie ! C'est cela l'esclavage : les bandelettes de l'ignorance.

Le New-Yorkais tapota l'une de ses poches.

- Je sais à quoi ressemblent ces bandages ! J'en ai toute une liste.

- Votre fameuse liste. Montrez-moi.

Il prit une mine d'indifférence.

- Tout est en anglais mais je ne suis pas sûr de tout comprendre. Il ne reste plus qu'à décrypter.

- Bon sang, mais montrez-la-moi cette liste.

- Pour quelqu'un qui navigue dans le temps comme on prend le métro, je vous trouve soudain très nerveux.

- C'est que…

- Craignez-vous que je m'envole avec, sans vous ?

- Larry, cessez ce petit jeu.

Greenwood se referma.

- OK, j'ai compris que je ne dois plus filer à l'anglaise, mais, de grâce, arrêtez de me torturer en tournant autour du pot.

Il sifflota.

- Larry, suppliai-je, *je n'ai qu'une parole.*

- D'accord, c'était un dernier test. Juste histoire d'apprécier la solidité de votre engagement.

Il sortit un document qu'il extirpa de sa veste.

- Tenez ! C'est certainement dans le désordre. J'ai tenté de les classer en quatre catégories selon les indications de Juan Sanchez.

Je le lus avec avidité…

> *Economie :*
> *Hydrate of Methane, Hand of Magic, Happiness Maker, Hazard Monitor, Hot Maids, Holding & Merger,*
>
> *Systèmes :*
> *Huge Maze, Hair Moth, Hardware Master, Harvest of Mystery, House Mother, Holy Morning,*

Santé : Health Messages, Honey Medecine,

Esprit :
Heaven Mask, Hope Management, Half Man, Hole of Memory, Horizon of Mind.

A cet instant, je fus pétrifié d'effroi. Les traits du démon prenaient forme. Je ne voyais pas encore ses yeux mais ses paupières commençaient à bouger.

- Larry, pardonnez-moi, mais je ne suis pas très avancé.

- Vous voyez que ça sert à quelque chose un journaliste !

- J'ai repéré quelques mots mais mon niveau de traduction s'arrête là.

Larry adopta une attitude professorale en sortant un crayon. Il le balada sur la feuille meurtrie par les pliures.

- Vous avez remarqué qu'à chaque expression, on retrouve les lettres H et M.

- Oui, je vous remercie. Ca ne m'a pas échappé, dis-je en grognant.

- Le premier, Hydrate de Méthane, vous le connaissez déjà !

- Oui, le futur remplaçant du pétrole, le réchauffement de l'atmosphère et ses conséquences sur la montée des eaux.

- Le deuxième, Hand of Magic, est mystérieux. Ca signifie main magique ! C'est de l'économie.

- Pourquoi mettre la main dans ce sac-là ?

- Il n'y a pas de meilleur moyen de soumettre que l'argent.

- Bien sûr ! L'argent corrompt et corrode le métal précieux de notre esprit.

- Puisque tout le monde courre après, c'est parfait !

- Continuez.

- « Miniaturisation » plus « microchirurgie » égal « puce intelligente dans la main ».

- C'est une hypothèse insensée !

- A des milliers de kilomètres du premier village, dans des conditions climatiques inhumaines, sur une base top secret, rien n'est insensé.

La répartie ne me convainquit pas.

- Quel intérêt ?

- Un intérêt colossal ! Le monde à portée de main !

- Ou, « dans votre main, le monde ! »

Larry se pencha vers moi pour une confidence. Il lorgna de chaque côté comme s'il voulait rester discret. Son comportement me fit douter. Le moins que l'on puisse dire, c'est nous étions dans la gueule du loup. Greenwood murmura.

- Remplacez v par n et vous obtiendrez « dans notre main, le monde ! »

Je chuchotais à mon tour.

- La main de cette organisation mafieuse ?

- Exactement. Imaginez une méga-alliance commerciale et financière transnationale : la mafia !

Il plaqua un index sur ses lèvres.

- Jusque là, je suis.

- Imaginez un implant siliconé admis par les liaisons nerveuses de la main. Un coup de bistouri et l'énergie électrique du corps humain devient gratuite.

Il accompagna le geste à la parole en enfonçant un ongle dans la paume d'une main.

- Pas mal !

- Imaginez les chaînes de l'esclavage qui se referment sur la main du consommateur.

- Comment peut-il devenir esclave avec une simple puce électronique ?

Il sortit un objet de sa poche et le brandit devant mon nez.

- Le client est déjà habitué aux cartes bancaires. Il n'aura aucun mal à se laisser séduire par une micro-puce. En plus, une puce c'est « inn » ! fit-il en plongeant son doigt dans la main. *Vous voyez ?*

Je ris jaune.

- C'est le compte en banque nomade ? C'est ingénieux mais pas génial !

- Plus inviolable qu'une carte à puce, la main magique est invisible, indolore et proprement unique, pour ne pas dire inique.

Ca ne donne plus envie de serrer la main, me dis-je, mais pour les achats, c'est parfait.

- Le consommateur devient le roi du monde.

Larry mâcha un reste de tarte aux abricots. Sa phrase fut saccadée.

- Mmm, la seule promesse que, mmm, la mafia pourrait vous faire, c'est d'être le roi des cons.

Décidément, ce journaliste me plaisait bien. Un peu cachotier, mais sympathique.

- Pourquoi la main magique serait-elle inviolable ?

- Précisément parce que vous la possédez en vous.

- En moi ? C'est lumineux !

- Quoi ?

- Imaginez le slogan publicitaire : buvez à la source intérieure !

- Bien sûr ! Le divin est en vous ! Ca sent à peine l'arnaque, dit-il.

- Là, peut-être réside le chiffre de la Bête, proposai-je. *Le Livre étrusque des morts dit que la Bête apparaîtra par la séduction.*

- Le chiffre, ah oui ! Votre code interne posséderait plusieurs millions de chiffres complètement indécryptables. Il vous garantit à vie contre la piraterie.

- Bref, mieux qu'une assurance, un sésame.

Je me plongeais dans une réflexion sur ces nouvelles données. J'en sortis brusquement.

- Et l'amour dans tout ça ? demandai-je. *Il ne pourra jamais disparaître.*

- Tout, assura Larry, même les relations amoureuses pourraient être accessibles par cette pastille du bonheur.

- Crachez-la votre Valda !

- Dans ce grain de riz, votre profil psychologique pourrait vous être offert pour rencontrer l'âme sœur. Voire toutes vos relations !

Fini les coïncidences, me dis-je. Notre vie serait réglée par des agences matrimoniales à l'échelle des continents.

- La main magique est donc une main électronique dans un gant de chair.

- Ce pourrait être la plus grande opération de credit revolving de tous les temps, suggéra l'Américain.

- Crédit revolver ?

- Ahahahah. C'est un peu ça : on vous met un revolver sur la tempe pour vous faire acheter. C'est un crédit que vous utilisez de façon impulsive, comme un instinct enfoui dans les neurones de votre cerveau.

- Oui, c'est la révolution du monde bancaire !

Greenwood manipula son rectangle de plastique. Il condensait sa vie entière.

- Partout, dans toutes les grandes surfaces jusqu'aux plus petits magasins, vous avez accès à ce mode de paiement. Vous achetez sans compter.

- Puis vous faites de nouveaux crédits pour payer les crédits antérieurs ? osais-je.

Le journaliste claqua le tranchant de la carte sur un morceau de pain qui n'avait rien demandé à personne. Une croûte s'envola et retomba au sol. Elle gisait inerte.

- Jusqu'au couperet des huissiers !

- Vous voulez dire que l'on ne vivrait plus que sous ce modèle de consommation ? La vie à crédit ?

- Avec la main magique, ce serait plutôt un crédit pour la vie. La meilleure des prisons qui soit…pour le bourreau, bien sûr.

Rien ne vaut une bonne laisse pour limiter les mouvements du gentil toutou.

- Ce serait, à n'en pas douter, le mode de paiement manuel le plus efficace n'ayant jamais existé, plaisantais-je.

L'Américain resta pensif alors qu'il engouffrait une dernière bouchée.

- Bien qu'étant la fonction initiale de la puce électronique, c'est mieux qu'un moyen de paiement.

- C'est-à-dire ?

- Cet implant est idéal pour une traçabilité parfaite des individus et, ce, à leur insu.

Big Brother ! Thème rebattu mais tellement d'actualité.

- Ce serait un peu comme une empreinte digitale ?

- Pire ! Un fichier portable de toutes vos habitudes, comportements et style de vie.

Quoi de plus malin que donner l'illusion de la liberté. En regardant les gens solidifiés autour de nous, j'en fus moi-même pétrifié.

- La main magique pourrait faire de l'homme l'esclave moderne.

- C'est ce que je vous dis. Sa survie pourrait dépendre exclusivement de cette puce électronique.

- Comment est-ce que les hommes pourraient tomber dans ce piège infâme ? m'étonnai-je.

Larry me répondit du tac au tac.

- Excellente question !

- Qui appelle une excellente réponse !

- La classe dirigeante de la mafia est à la tête d'une myriade d'entreprises dans le monde.

Ce site était un avant-goût de cette hypothèse. Un axiome manquait toutefois à l'appel.

- Il leur faudrait des entreprises dans tous les secteurs ?

- Avez-vous déjà observé les personnes qui composent les conseils d'administrations des entreprises ? Dans les plus grandes, ce sont presque toutes les mêmes.

Si l'armoire à glace était paranoïaque, il ne manquait pas d'arguments pour le justifier.

- Donc les alliances interentreprises grandiraient de plus en plus pour s'attacher les services des meilleurs à qui on offrirait la main magique.

- Des alliances qui grandissent ? C'est déjà le cas aujourd'hui : Offres Publiques D'achat, hostiles ou non, fusions, acquisitions en tous genres. C'est le règne du gros poisson qui avale les petits.

- Quelqu'un a dit « Big is beautiful », le gros est beau, avançais-je.

- Il aurait dû ajouter « but a bad beast », mais une méchante bête !

Belle est la Bête, songeais-je tout à coup. Une évidence me fracassa le crâne.

- On assiste à la course pour être numéro un, deux ou trois.

- Imaginez un monde où il n'y aurait plus que le numéro un !

- Comment les salariés seraient-ils attirés par un tel système ?

- Séduction par des stock-options, des avantages en nature, tout y passe. C'est d'ailleurs, le nom de l'un des vingt plans : Holding & Mergers. Cela signifie Société-Mère et fusions.

- La Société-Mère pour prendre la place de la Terre-Mère ? fis-je dans une intuition étonnante. *Le système supplante le mystère !*

La main magique troublerait la vue par cette confusion.

- Saviez-vous qu'un holding est une personne morale à but strictement financier ?

- Personne morale ? Vous avez de drôles d'expressions pour parler de la mafia.

- Justement, ça fait partie du plan : faire croire aux vertus de la société capitaliste. Les personnes morales sont des entités sous forme de sociétés, d'associations ou d'organisations en tous genres.

Larry avait réponse à tout. Cela me devenait de plus en plus inquiétant. Comme s'il en faisait partie.

- Que deviennent les êtres humains ? demandai-je.

- Les personnes morales s'opposent aux personnes physiques qui, elles, sont d'authentiques êtres humains réputés capables d'atteindre l'esprit de moralité.

- Si ce sont les sociétés qui détiennent la morale moderne, les clients-employés deviendront donc de plus en plus captifs ?

- De la main magique ! asséna-t-il.

- Oui. La morale ne sera plus qu'une pastille à digérer ! Un salaire à gagner.

- Les salaires, reprit Larry Greenwood, *seraient versés de la main à la main, comme au bon vieux temps. La mafia offrirait même un salaire à vie pour éloigner ses futurs esclavages des remous douloureux du chômage et de la misère.*

Cette logique rétrograde prenait toute sa dimension dans un marché mondial fini. La ruse de la Mafia consistait à interdire l'accès au gâteau en se faisant passer pour le sauveur.

- Les entreprises alliées pourraient même transférer les employés en cas de coup dur en bourse. Les clients-salariés n'y verraient que des avantages.

- D'autant que les premiers salaires seraient énormes, surenchérit le New-Yorkais,*…mais exclusivement réservés à l'acquisition de biens de consommation produits par la méga-alliance de la mafia.*

- Les salariés deviennent les clients et réciproquement ? Que devient la balance commerciale de ces entreprises si ce qu'elles gagnent est reversé en salaires ?

La foudre de la compréhension me brisa comme un silex. Toute l'incohérence du monde moderne provenait de ce déséquilibre perpétuel. La frayeur d'une arithmétique nulle entre les entrées et les sorties présidait aux fractures sociales ! Si c'est positif quelque part, c'est négatif ailleurs ! L'écart portait un nom : la pauvreté ! Larry aboutit à la même conclusion à sa manière.

- C'est un problème de vitesse de propagation de la main magique. Le client anonyme, hors de l'Alliance, a encore le choix.

- Le client-employé, sorte d'abonné à vie, ne l'a plus, m'assurai-je.

Le journaliste n'avait d'autres choix que d'agréer ce mécanisme.

- A terme, c'est vrai, les consommateurs sont ses propres employés, plus d'autres ne possédant pas la main magique.

- Qu'est-ce que ça change ?

- Tout ! L'Alliance peut grossir plus vite que ses concurrents. A la fin, sa capacité de vendre devient sa capacité de payer les salariés.

La stratégie devait s'effondrer d'elle-même.

- Toute cette mascarade devient absurde ! m'étonnai-je.

- Entre temps, le marché est passé de quelques centaines de milliers de consommateurs à quelques milliards.

Pour planifier, rien n'est plus irritant que la concurrence.

- Donc plus de bénéfices ?

- Oui. Les bénéfices grossissent plus vite que le marché grâce aux gains de productivité.

- Qu'entendez-vous par-là ? fis-je.

- Je pense à la baisse des matières premières, contrôlées bien sûr par cette même mafia, et surtout à la gestion efficace des ventes.

- Gestion efficace. Vous êtes journaliste ou économiste ? doutai-je.

Il se mit à rire.

- Il n'existerait plus d'invendus, ni de promotion à l'étalage, annonça-t-il.

De lointains souvenirs scolaires s'affichèrent sur l'écran de ma conscience.

- On reviendrait, à l'échelle planétaire cette fois-ci, à la logique de production du début de l'ère industrielle où le producteur fixait les prix.

- Exact ! Les bénéfices grimperaient beaucoup plus vite que les charges de production.

Je grommelais.

- Mais, à la fin, insistai-je, *si tous les clients sont les employés, et inversement, qu'adviendra-t-il de ce système économique.*

Larry laissa planer un silence pesant. Tout le réfectoire avait l'air d'attendre sa réponse comme dans ces émissions télévisées où le bon public, hagard, est suspendu au dénouement.

- Ce système ne sera plus économique, mais totalitaire !

La phrase résonna dans la coupole.

- Expliquez-vous ! réclamais-je.

- Pour sortir de cette impasse économique, il existe deux solutions.

- Une bonne et une mauvaise ?

Greenwood exhiba deux doigts en forme de victoire.

- Deux mauvaises ! La première consisterait à vendre ses esclavages, à d'autres concurrents de moins en moins nombreux, et de moins en moins riches.

- C'est donc la seconde solution qui verra le jour.

- La seconde solution, poursuivit le journaliste, *consisterait à vendre, aux enfants de ses employés, ce qu'ils consommeront plus tard.*

Je vis l'image d'un pendule fonçant dans le sens opposé à celui de la vie à crédit. Cette fois, on paierait les biens avant et non après. La cascade financière se déroula dans mon esprit. Après l'investissement initial, le retour serait colossal.

- Donc une trésorerie positive.

- Astronomique, vous voulez dire.

- Un café ? proposais-je.

- Volontiers.

Je me levais et fis couler deux cafés dans le percolateur automatique. Je revins m'asseoir.

-Merci, Willyam. La mafia est championne de la spéculation !

- Pardonnez mon incompétence économique, mais je ne comprends pas très bien votre raisonnement.

- La mafia pourrait prévoir à cent ans ou plus, déclara Larry.

- Comment ?

- Elle peut contraindre ses salariés d'investir pour leurs enfants.

- Ils seraient forcés d'investir ?

- Par la culpabilité ou la menace.

- S'il en est ainsi, deux ou trois générations pourraient rester sous le joug de l'Alliance.

Il avala une gorgée noirâtre.

- Tous les biens seraient hypothéqués, expliqua Greenwood. *Seule resterait aux individus la force de travail dont la valeur s'étiolerait avec le temps puisqu'elle serait décidée par la mafia.*

Je trempais à mon tour les lèvres dans ce breuvage brûlant.

- Vous suggérez que cette valeur serait dévaluée lentement mais sûrement.

- La valeur ajoutée deviendrait la charge ajoutée, suggéra-t-il.

Je fus surpris par cette vérité d'une redoutable actualité.

- Elle l'est déjà puisqu'on met des gens à la porte alors que les bénéfices affluent ! Le pouvoir d'achat ne serait plus que le pouvoir d'obéir à l'acte d'achat ?

- L'obéissance à cet acte conduirait la prochaine génération à l'obéissance tout court ! conclut-il.

Le mécano de la *main magique* parvenait à son achèvement.

- Et l'obéissance, c'est l'esclavage !

- Vous voyez, Willyam ! Vous feriez un excellent économiste du vingt et unième siècle !

Je remuais nerveusement ma cuillère dans la tasse presque vide.

- Donc le but de ces entreprises n'est pas de vendre mais de gagner.

Larry traça deux traits *presque* parallèles sur une feuille. Il forma un angle entre les deux. Je saisis aussitôt la notion de dérive qu'un vent de travers produit sur la trajectoire d'un avion.

- Cette différence, apparemment infime au début, prend des proportions inattendues après quelques dizaines années de pouvoirs.

- Cela pousserait les gens à ne plus faire d'enfants, m'insurgeais-je. *Le système se gripperait de lui-même.*

- C'est une éventualité que la mafia a envisagée car elle a une autre solution.

- Ah ? Laquelle ?

L'Américain entoura une expression dans la liste diabolique.

- Le plan Half Man !

- Qui signifie ?

- Demi-homme !

- Comment devient-on une moitié d'homme ?

- Par clonage ! Par clonage de centaines de milliers d'êtres humains. Ces clones seraient totalement soumis à une nouvelle race d'êtres supérieurs : les High Members !

- C'est quoi ça encore ? Un nouveau plan ?

- Non, c'est la caste des Hauts Membres de la Mafia, ceux qui gouverneront le monde. Les filleuls du Parrain…

Je ne sus si mon cerveau droit n'était pas en sur-régime.

- Dites-moi, interrompis-je, *vous n'auriez pas lu trop de science-fiction ?*

Il gloussa.

- J'aime beaucoup ce genre littéraire. Ca donne souvent à réfléchir. Dans de nombreux domaines, la réalité a dépassé la fiction.

- A quoi pensez-vous ?

- Au roman, De la Terre à la Lune de Jules Vernes.

- Classique !

- Aujourd'hui, nous allons sur Mars, quarante ans seulement après les premiers pas sur la lune.

- C'est dans l'ordre des choses…

- Vous trouvez ? Mars est deux cents fois plus loin que la Lune, et encore, lorsque cette planète est au plus près de la Terre.

La comparaison était adroite car il ne suffisait pas d'allonger la durée du voyage. Il fallait aussi soulever et emporter la charge nécessaire.

- D'accord pour l'espace, mais…

- Les exemples ne manquent pas, Willyam : l'informatique, les aliments génétiquement modifiés, les armes, la communication, l'astronomie, les conquêtes sous-marines…

- Et l'empire mafieux ! Ca va j'ai compris. Conclusion : ce qu'un homme a pensé, un autre peut le réaliser !

- Oui, je crois que c'est Léonard de Vinci qui l'a dit. Mais il avait tort sur un point.

- Ah ?

- Aujourd'hui il ne s'agit pas d'un homme mais des hommes. Nous sommes au carrefour des choix de l'humanité.

L'affirmation tomba comme un couperet sur mes épaules. Larry Greenwood combla le silence.

- On prête à Malraux une phrase célèbre : « le vingt et unième siècle sera spirituel ou ne sera pas ».

- Spirituel ou religieux ? Je ne sais plus.

- Là aussi, je pense qu'il s'est trompé, déclara Larry. *Je crois que le vingt et unième siècle sera spirituel mais on ne le sait pas !*

J'éclatais de rire tant cette remarque dans sa bouche avait d'aveu d'impuissance.

- Alors, faites votre boulot ! Informez vos lecteurs !

Il resta interdit. Pour faire bonne figure, il trouva un prétexte.

- Tout le monde n'a pas la chance de se promener dans le temps.

- Après toutes ces promesses machiavéliques, je vous trouve soudain très inspiré mon cher Larry.

- C'est que les voyages ça forme la fraîcheur d'esprit !

- Vous voyez, vous êtes déjà un précurseur dans votre métier. Je vous dis que le journalisme conduira à révéler ce qui doit advenir !

- Ca fait longtemps que le ridicule ne tue plus, mais tout de même.

Longtemps ? pensais-je. C'est amusant comme nos expressions sont dérisoires dans un autre territoire. L'empire du temps relativise tant de certitudes.

- Cela dit, vous êtes en contradiction avec votre théorie de la main magique…et de tous les plans de l'Homo Mercatus.

- En effet. Nous sommes écartelés entre nos petites affaires quotidiennes, bien cupides, et nos rêves de grandeur.

- Un rêve, c'est forcément ailleurs ? C'est ça ?

- C'est parce qu'on ne sait pas qu'il sera spirituel que la mafia peut étendre son territoire dans ce siècle, rétorqua-t-il.

- En se rappelant de ce qui est en nous, nous barrons la route de l'H.M., avant même qu'ils n'aient pu mettre leurs plans à exécution, conseillais-je.

Larry se mit à penser intensément. Il se pencha sur la table en se prenant la tête. Brusquement, il se releva.

- Willyam ?

- Oui, je vous écoute.

- Je me suis toujours demandé pourquoi les grandes prophéties de la fin du vingtième siècle n'ont pas eu lieu. Est-ce qu'il s'agissait de sornettes selon vous ?

- Je ne crois pas, annonçai-je. *Peut-être n'ont-elles pas encore eu lieu ! La majorité des gens ont une vision binaire des annonces prophétiques ou des voyances.*

- Expliquez-vous.

- Le mot prophétie signifie « parole de Dieu ».

- Où voulez-vous en venir ? questionna Larry.

- Dieu ne pouvant pas se tromper, la prophétie est une vérité de l'avenir.

- Une prophétie est, soit avérée, soit une supercherie.

Je me rendis compte que notre éducation duale fermait souvent la porte au juste milieu.

- Une prophétie est ce qui pourrait advenir si les hommes ne réagissaient pas.

Il releva la brousse de ses sourcils.

- C'est la première fois que j'entends ça.

Je fis une grande inspiration.

- Dieu lui-même ne peut pas sortir de sa logique du libre arbitre offert à sa créature.

- En effet, ce serait une négation même de sa création, de son univers ! fit le journaliste.

- Sans libre arbitre le monde n'existe plus puisqu'il n'est que le résultat de la conscience.

- Ca se tient. La conscience humaine produit des choix humains.

J'appliquais ma main ouverte sur la table.

- Si tout était écrit, le jeu cesserait par absence de règles du jeu, par absence d'intérêt pour le Joueur.

Larry fit la moue.

- Bien sûr, le jeu deviendrait vide de sens !

- La liberté est le jeu en soi !

- Dans ce cas, qu'est-ce qu'une prophétie ?

J'affichais mon contentement. Je savais que ma réponse était un tremblement de Terre sur la planète Cogitus.

- C'est une probabilité !

- Une probabilité ?

- Plus forte que la moyenne des événements que l'on qualifie d'aléatoires.

- Donc, le hasard existe bien, se rassura-t-il. *Mais Dieu joue-t-il au Baccara ?*

- Ce que nous nommons hasard, est le résultat d'un choix, sur un plan déterminé. Plus cette probabilité prophétique grandit, moins il y a de chance d'échapper aux faits.

Il tenta de traduire.

- Plus on est proche, dans le temps, d'une vision, plus celle-ci a des chances d'aboutir ?

- C'est ça. En fait, tout est prophétie ! Même en science !

Greenwood semblait abasourdi.

- Existe-t-il une alternative ?

- Il existe toujours une issue, déclarai-je pour me convaincre.

- C'est ce qui se passe pour les rêves prémonitoires ?

- Certainement. Tous les rêves prémonitoires n'ont pas toujours lieu. Il suffit de se prémunir.

- De se prémunir contre quoi ? interrogea l'Américain.

Je fis une pause en pensant à mon père et à ses vérités divines.

- Contre le fatalisme. C'est la force que l'on donne aux choses qui les rend plus probables. C'est le même phénomène mis en œuvre dans la sorcellerie.

- Vous niez sa réalité ?

- Les vaudous et les marabouts ont une emprise sur les gens parce que ces derniers donnent une réalité à ces croyances. C'est une démonstration inductive.

Son visage ne fut plus qu'un point d'interrogation.

- Inductive ? Excusez-moi, mais mes chères études ont cessé de me poursuivre, fit-il en s'esclaffant.

- Cela signifie que vous partez les faits pour en conclure une loi.

- Inversement, reprit Larry, *un raisonnement déductif part d'une loi pour en découvrir les conséquences. Je m'en souviens.*

Je jetais un œil sur son cristal posé sur la table.

- Les personnes se disent que si cela a fonctionné pour quelqu'un, alors cela marchera pour eux. Ils deviendront donc esclaves de la domination des sorciers.

Il comprit mes sous-entendus et en sourit.

- C'est donc cela le fatalisme : l'absence de l'exercice du libre arbitre.

Je me penchais vers lui.

- Vous remarquerez que la grande majorité des prophéties ont été écrites dans des temps reculés.

- En effet, admit Greenwood.

- Or, plus nous progressons en conscience avec le temps, plus de liberté nous acquérons. Et donc, conclus-je, *moins de prise nous donnons aux visions catastrophiques de l'avenir.*

Il grommela dans sa barbe.

- Si c'est une loi universelle, elle vaut pour toutes sortes de choses.

- Je le crois. L'ensemble des phénomènes de l'univers n'est que le résultat des lois de la probabilité, y compris dans les équations. C'est incroyable la puissance que l'on confère aux chiffres.

- On dit qu'ils ne mentent pas.

- Une interprétation n'est pas un mensonge, Larry, c'est une version de nos perceptions.

- Vous avez un exemple ?

- L'intelligence !

- L'intelligence est relative ?

- On a longtemps cru que la taille et le poids du cerveau étaient proportionnels à l'intelligence des hommes. Or, il n'en est rien.

- Un autre ?

- La météo ! Vous avez beau mettre les nuages en équation, il y a toujours un papillon qui bat de l'aile pour aplatir vos orgueilleux pronostics.

- Les événements dont vous parlez viennent des lois ! Celles de la physique, de la chimie, de la mécanique

- Mais aussi de la psychologie, des comportements sociaux ou de la spiritualité.

- Il y a enchevêtrement de lois ? s'étonna Larry.

Je me disais que la science n'avait pour but que de cerner au plus près les chances d'évoluer mais ne produisait pas le progrès lui-même.

- Les faits ne sont que des combinaisons de probabilités. Pour certains, la probabilité d'être hors des lois est infime car nous sommes encore des momies pour la matière. Pour d'autres, elle est immense.

- La probabilité d'être en dehors d'une loi grandit avec l'immatérialité des phénomènes ?

- Tout à fait, affirmai-je. *Le Secret du Voyage, c'est la maîtrise des probabilités. Les lois de l'univers sont un point appui à l'évolution. La science de la probabilité est celle qui recouvre toutes les autres. Elle est, par excellence, celle du libre arbitre.*

Le New-Yorkais s'appuya sur son coude et fit tourner sa petite cuillère comme une hélice.

- Plus la conscience augmente, plus cette science de la liberté est vérifiée. C'est bien ce que vous voulez dire ?

- Quel que soit ce que vous pensez d'une chose, elle n'est ou ne sera que le résultat d'une probabilité, plus ou moins grande selon les lois mises en œuvre.

Mon vis-à-vis prit sa cuillère entre le pouce et l'index à l'horizontale et lui imprima un mouvement saccadé pour donner l'illusion de sa souplesse.

- Ces derniers temps, ajouta-t-il, *la conception mécaniste du monde est de plus en plus battue en brèche par les scientifiques.*

Je répondis à sa lointaine question sur l'alternative.

- Vous pourrez toujours sortir des statistiques convenues.

- Elles-mêmes sont influencées par la croyance ambiante, n'est-ce pas ? demanda Larry.

Je poussais mon menton vers lui.

- Si les journalistes, les scénaristes, les écrivains prenaient conscience de leur pouvoir d'influence, ils pourraient tordre le cou à certaines croyances générales et en faire surgir d'autres, plus ouvertes à la spiritualité authentique.

Il se mit à l'aise en s'enfonçant dans son siège.

- Vu de cette manière, cela me paraît tenir debout. A votre avis de quoi dépendent les résultats issus des probabilités ?

- Des moyens ! On sort des lois de la statistique selon les moyens que l'on se donne.

- Des moyens ? Financiers ? suggéra le journaliste, embrumé par le prisme de ses valeurs sociales.

Instinctivement, je regardais ma montre mais je mesurais la futilité de ce geste conditionné.

- Ces moyens dépendent de la connaissance des causes et des choix que l'on fait.

- Causes et choix ? Expliquez-vous.

- Veut-on se remettre en question ? Accepte-t-on de dépasser les illusions ? Quelle énergie sommes-nous prêts à engager ? Quel « moi » laisse-t-on parler ? fis-je enfin.

Son pied tapa nerveusement celui de la table.

- Dompter la matière procède de cette faculté de dépassement de soi ?

Cette question cruciale eut l'effet d'une décharge électrique.

- Cela paraît incroyable, je sais. Avez-vous déjà réfléchi à nos doutes, nos hésitations, nos faiblesses pour des choix insignifiants. Alors que dire des inerties plus grandes !

- Vous parlez de la volonté ?

- De la volonté au service de l'imagination. Nous réfutons nos pouvoirs car nous ne sommes vieux que de trois millions d'années. Imaginez l'humanité dans trois cents millions d'années.

- Difficile.

- Je vous le concède ! Maintenant imaginez une civilisation extraterrestre vieille de trois milliards d'années, mille fois plus vieille que nous !

Larry resta perplexe. Je lus dans ses yeux le sentiment que tout s'effondrait autour de lui. Le temps transformait l'univers. Une révélation le frappa en plein cœur.

- C'est peut-être le même écart qui existe entre l'amibe et Mozart !

- Le futur sera nécessairement le résultat de nos choix, dis-je en guise de lapalissade.

- Conversation intéressante !

- Si ces choix sont conscients, puissants et collectivement orientés, ils peuvent éloigner les menaces de la soumission.

La lumière intérieure fit son office.

- Les prophéties négatives ne surviennent donc que lorsqu'on transgresse la loi d'évolution, cette fameuse sélection naturelle par la collaboration avec d'autres que soi !

Enfin, me dis-je, le journaliste peut écrire le futur.

- Je crois. Certains ont, consciemment ou non, mis un frein aux secousses prophétiques.

- Les secousses de Nostradamus et consorts ? fit Larry.

Je jubilais.

- Vous le disiez. Je crois que nous sommes à la croisée des chemins.

- Devant chaque choix il y a une croisée, répliqua-t-il.

- Bien sûr, il y a un temps pour tout.

- Vous récitez vos dictons ?

Je cognais mon index sur la table de marbre.

- Je parle du temps pour les grandes décisions. La prière et la volonté farouche d'un monde meilleur font basculer progressivement la détresse dans l'oubli.

Son amertume prit le dessus.

- Tout est loin d'être gagné.

- J'ai rencontré quantité de personnes particulièrement éclairées et altruistes.

- A qui pensez-vous ?

- Vous savez, on blâme les hommes politiques plus par habitude que par raison.

- Ah ! Les hommes politiques, j'en connais un bon bout.
Peut-être pas les bons bougres, songeais-je.

- Larry, je suis frappé par votre métier.

- J'espère que ce n'est pas trop douloureux !

Le personnage m'était sympathique. C'est presque à regret que je sortis l'artillerie lourde.

- Au prétexte de votre liberté de penser, vous assassinez l'espoir.

Sa mine déconfite traduisit mon escarmouche.

- Expliquez-vous.

- Vous servez, de long en large, les enjeux personnels, les stratégies, les chausse-trappes. Ce faisant, vous oubliez l'essentiel des efforts de progrès des individus. Vous emprisonnez les hommes politiques dans votre logique guerrière.

- Je vois ! Nous avons les hommes politiques que nous méritons !

Je doutais un instant qu'il admette aussi vite cette brutale passe d'armes.

- Les hommes politiques ont aussi le peuple qu'ils méritent. Leurs discours et leurs actions ont une influence plus forte que vous ne croyez. Vous, les journalistes, avez une action sur leurs discours.

La contre-attaque ne se fis pas attendre.

- Vous vous laissez bercer par les mots enchanteurs des orateurs ?

- Non, je les écoute avec beaucoup d'attention. Rares sont ceux qui parlent de rêves. Trop, parmi eux, sont englués dans un réalisme cynique.

- Tout le monde, il est beau, tout le monde, il est gentil ?

Je pris un ton plus doux.

- Je parle des vrais hommes politiques. Pas des opportunistes prêts à s'enrichir.

- Le temps dont vous me parlez est révolu, fit-il, vainqueur.

J'utilisais son énergie au combat pour le renverser.

- C'est vrai ! Entre temps, il y a eu des guerres et des paix, des progrès scientifiques, le boom de la télévision, de l'informatique, des avancées incroyables aux plans social, technique et culturel.

Il chercha une justification en forme de parade.

- Les journalistes ont dévoilé quantités d'affaires politiques et économiques.

- Justement. Les mentalités changent.

- Dans quel sens ?

- Désormais, nous pouvons regarder en face la réalité du monde. En adulte.

- *L'adulte ne se fait plus d'illusions !* lâcha-t-il en jetant ses dernières forces.

J'éclaircis ma voix en aspirant un verre d'eau.

- *Le propre de l'adulte est le courage, cette capacité à se regarder dans son miroir. Tout le monde, il devient beau et gentil, par la force du courage…*

Il secoua la tête et souffla par ses naseaux comme un cheval blessé.

- *Votre espoir est admirable. Vous faites œuvre de conviction.*

- *Vous, de sarcasmes, Larry, et d'aveuglement. La nature profonde de l'être humain est la bonté ! Mais la mode est à la violence, au vulgaire et à la tricherie.*

Il se redressa sur ses pattes.

- *Comment ça une mode ?*

- *Dans toutes les formes d'art, d'expression et d'actions, on stigmatise, la rébellion et la destruction comme un mouvement culturel. On glorifie la laideur !*

- *J'avais jamais vu les choses comme ça.*

- *On l'érige en mode de pensée créatif. Ce n'est qu'une réaction contre quelque chose.*

- *Quoi donc ?* demanda-t-il.

- *Contre le bien-pensant !*

Il remua nerveusement ses couverts.

- *Le mal-pensant ne serait que l'effet d'une culture décadente ?*

- *C'est un rejet global et maladroit des valeurs ancestrales du paraître.*

- Les traditions ont failli à leurs messages ?

- Pour perdurer, elles se sont adaptées à la valeur montante.

- Laquelle ?

- L'économie !

- Tout ça me paraît bien flou, dit-il par dépit.

J'inspirais profondément et m'enfonçait dans mon siège.

- Prenez du recul, proposai-je. *Vous constaterez que la culture économique est très récente.*

Il dodelina du chef.

- Oui, à peine un demi-siècle.

- On ne parle plus que de cela maintenant.

- Pourquoi à votre avis ? fit-il, joueur.

Pour graver sa mémoire, je détachais mes mots.

- Pour une raison simple : c'est le dernier bastion des démons enfouis dans nos cœurs.

Larry s'affala sur son bras allongé en appuyant sa tête sur une main.

- L'économie n'est qu'un moyen.

- Comme l'était l'énergie atomique ! L'homme en a fait une bombe. Ce n'est que plus tard qu'il a réalisé des applications pacifiques.

Je l'avais de nouveau ébranlé. Je ne pouvais pas le laisser chancelant. Il tenta de rester dans le ring.

- *Que deviennent les politiciens dans cette affaire ?* s'étonna-t-il.

- *Un politicien doit contribuer à l'organisation de la société,* répondis-je. *Cette organisation bâtit les conditions de l'évolution.*

Le pugilat se transforma en simple plaidoyer.

- *La responsabilité des politiciens est donc de préparer les conditions d'une nouvelle société ?*

- *Je crois qu'il est inutile de critiquer pour le plaisir de le faire.*

- *Je concède,* fit-il, *que, souvent, la critique n'est que la démonstration de sa propre faiblesse.*

Je remerciais son maître intérieur de le guider.

- *Les politiciens ne sont pas des idiots comme beaucoup voudraient nous le faire croire.*

- *Pour certains, ils sont même brillants, admit-il en imitant ces petits chiens à tête basculante que l'on trouve à l'arrière des voitures.*

Je le remerciais doublement.

- *Ils sont loin d'être les seuls à préparer l'avenir, mais leur contribution est énorme pour accélérer ou freiner le processus.*

Par jeu, il prit son carnet et son crayon comme à l'interview.

- *Vous voulez faire de la politique ?*

- *Pas du tout. Je constate simplement que la politique se résume à un simple dilemme.*

Comme s'il avait récupéré ses forces, il montra un sourire carnassier. Peut-être le contact avec son moi supérieur avait-il été interrompu par un parasite.

- Je vous écoute, annonça-t-il, sarcastique. La politique, c'est ma passion secrète.

- Capitalisme et communisme sont déjà hors course. A moins que…

- Tiens, tiens ! Ca risque d'intéresser du monde…

- Ils sont par nature voués à l'échec. Pour le premier, le capital crée du capital. C'est le nivellement par le haut, la sélection des plus forts. Pour le second, le travail modélise le travail. Le nivellement par le bas, la sélection contre-nature.

- Et donc ?

- Dans les deux cas, l'humain n'est pas concerné.

- Quel est le dilemme alors ?

Je pris le temps de la concentration.

- L'individu contre l'humanité et inversement.

- C'est pas un peu la même chose ?

- Pas du tout. La seule équation à résoudre est celle de la conscience. L'individu doit prendre conscience de l'humanité, et cette dernière de l'individu.

Son nez fut circonspect.

- C'est un peu court.

- C'est comme pour le corps humain. La cellule doit servir le corps et le corps doit respecter la cellule car les deux sont inséparables. En s'épanouissant la cellule épanouit le corps.

- Ca se traduit comment ?

- La richesse de l'individu ne viendra que de la richesse de l'humanité. Toute l'organisation humaine, c'est-à-dire les réseaux de connexion, doivent tendre à donner la liberté et rendre responsable.

Il réfléchit un instant.

- D'accord mais…

- Tout viendra de l'éducation de la personnalité pour voir émerger l'individu pour l'humanité…

- Et inversement. Mais j'ai peur de ne pas comprendre.

- Rien de ne devrait être appris avant que l'enfant n'ait pris conscience de ce qu'il est au fond de lui. Le savoir viendra ensuite naturellement.

- Vous voulez dire que l'on confond éducation et scolarité ?

- Bingo ! La scolarité forge la compétition extérieure, l'éducation la mutation intérieure. C'est l'auto-sélection ! Le juste milieu !

- Que deviennent les politiciens dans cette philo ? demanda-t-il.

Comme les coureurs de fond qui acquièrent le second souffle perdant le souvenir de la douleur, nous oubliâmes la proximité des conspirateurs.

- Le politicien méritant lutte pour convaincre une masse de gens conditionnés par les étiquettes.

- Ils se sont eux-mêmes sont enferrés dans la logique partisane !

Je pointais un doigt démonstratif.

- Vous les y avez aidé. Je suis convaincu qu'il faut élire des hommes et non des partis.

Larry se recula sur sa chaise.

- La corruption vient de ces derniers, c'est vrai.

- La corruption, c'est comme un rouleau compresseur. Si les autres le font, pourquoi pas moi. Et voilà, l'engrenage fonctionne.

Larry mit ses bras en croix.

- Dans un parti, on se protège mutuellement.

- Je dirais plutôt que l'on s'affirme, répliquais-je.

- Faut-il changer toute la classe politique ?

Je mimais un métronome.

- Les hommes politiques de la nouvelle génération ont un courage exceptionnel.

- Comment pouvez-vous les reconnaître ? fit-il avec un sourire en coin.

Je me mordis la commissure des lèvres.

- Ce n'est pas une simple question d'âge. Certains jeunes ne font qu'imiter la ruse de leurs aînés.

- Bon ! Alors, à quoi ressemble le politicien de demain ?

- Il ne fondera pas ses projets sur des stratégies mais sur la sincérité.

Il s'arrêta net, puis marmonna dans ses dents.

- La stratégie ? Que faites-vous de la compétence ?

Je compris aussitôt que cette question n'avait pas pour but de débattre de l'utilité de la compétence mais de son contenu. Ainsi, nous serions tombés dans celui de la stratégie. Je contournais le piège.

- Beaucoup se croient intelligents parce qu'ils ont une stratégie.

- Vous me mettez dans l'embarras.

- La stratégie n'est qu'une vision adolescente des pouvoirs. Elle a présidé aux considérations de l'autorité des ères passées. Les modes de pensée évoluent vers autre chose.

- Continuez…

- L'ère du Verseau verra naître une forme plus adulte de souveraineté. Elle sera basée sur des valeurs éthiques, de vérité et de partage de pouvoir, de collaboration et de défis.

J'avais pris des risques. Larry était fin limier. Je ne pouvais éluder son expérience intime du monde de l'intrigue.

- Vous parlez de vérité, mais les hommes politiques naviguent entre des intérêts divergents, des corporatismes effrénés, des lobbies puissants…

- Et des égoïsmes séculaires, continuai-je. *Tout le monde cherche à se protéger du malheur.*

Greenwood me remercia pour l'estime implicite que je venais de montrer pour sa carrière. Mais cette marque d'encouragement ne fit pas pour autant baisser sa garde.

- C'est pour cela que les hommes tendent à dominer les autres.

- Pour beaucoup d'entre nous, ce n'est pas une fin en soi, c'est seulement une voie de salut immédiat.

- *Vous n'avez rien résolu,* s'écria-t-il.

Il s'arc-boutait sur des solutions concrètes. Mais comment lui dire que seule est tangible la motivation des hommes. Le reste n'est que formules passagères car le système génère les lois de sa justification. Je me souvins de l'interview d'un homme politique qui décrivait dans une candeur retrouvée l'élan de cœur que Mai 68 lui avait fait naître : « cet instant magique où vous changez l'Histoire ! »

- *On découvre de plus en plus que le partage enrichit tout le monde,* rappelai-je. *Cette loi spirituelle est sous-jacente.*

- *Dans les faits, il y a des hommes plus égaux que les autres…*

- *Larry, l'égalité n'existe nulle part dans l'univers. Vous devriez parler de respect.*

- *Terrain glissant.*

- *Seuls existent des degrés d'évolution. Plus on est évolué, plus on partage. Plus on partage, plus on élève les autres.*

Il se mit à glousser avec trépidations.

- *Que voulez-vous partager ?*

- *Les moyens de s'élever !*

- *J'aime beaucoup votre fraîcheur d'esprit mais…*

- *Croyez-moi, partout sur la Terre, les hommes ont compris intérieurement que le don avait un effet boomerang. Celui qui donne est repéré.*

- *On le sollicite plus souvent,* fit-il en tendant la main.

Je lui donnai la salière et s'en trouva surpris

- C'est vrai. Mais à force de donner, la bonté naturelle chez les autres est révélée.

Par badinage, il me tendit le poivrier.

- Alors, repris-je*, celui qui a donné reçoit de ceux-là mêmes qui en profitaient.*

- Vous voulez dire que leur âme est touchée par son altruisme.

Je fixai le journaliste d'un regard perçant.

- Larry, par qui êtes-vous le plus impressionné ? Celui qui donne ou celui qui prend ?

Il prit un instant pour répondre.

- Par celui qui se bâtit tout seul !

L'emblème américain du *self made man* forçait bien sûr le respect. Pourtant…

- La seule façon de se bâtir tout seul est de vivre dans le désert.

- Que faites-vous de l'effort ? se plaignit-il.

- Là est le vrai problème !

- Lequel ?

- La réussite vient de votre foi à l'obtenir. Il n'y a de réussite qu'à travers les autres !

- Par rapport aux autres ?

- Grâce à ceux qui collaborent à votre réussite. C'est votre foi que les autres respecteront.

L'acharnement au travail est une vertu qui en impose. Mais le travail conscient n'est-il pas une façon de donner ? Larry troubla ma contention.

- *Et le don dans tout ça ?* fit-il en ouvrant ses mains.

Je cherchais le timbre de voix le plus sucré dont je sois capable.

- *Le respect d'autrui viendra de votre capacité à donner et non à dominer. Ne confondez pas respect et peur. Chassez le surnaturel, il revient au galop.*

- *Vous croyiez que les hommes politiques sont capables de monter ce cheval-là ?*

Je levai la tête pour capter quelque inspiration.

- *Au fond, Larry, c'est quoi un politicien, si ce n'est un homme ou une femme bâtie sur les croyances ambiantes ?*

- *La foi ambiante ? Ca fait un moment que l'Eglise et l'Etat ont divorcé.*

- *La spiritualité est trop importante pour la confier à des religieux ! Les nouveaux politiciens commencent à le découvrir et à penser par eux-mêmes !*

- *Quelle est donc leur but ? Créer de nouvelles sectes ?*

Greenwood rassembla ses mains en prière et fit des salutations orientales saccadées. Je me mis à rire avec enthousiasme. Au bout d'un temps, je dévissais le capuchon du poivrier et le vidais sur le marbre tête en bas.

- *Leur mission est de renverser la structure mentale de leurs concitoyens.*

Jetant un œil sur la blancheur de la salière, il poursuivit.

- *De dévoiler le fondement de cette fameuse loi d'évolution ?*

- Cette vision du respect individuel par la mise en commun de nos richesses sera la source de la véritable prospérité.

- J'accorde que souvent l'on voit les choses de façon trop statique alors que tout démontre le contraire.

J'osais une image surannée.

- Les politiciens contemporains sont, à leur manière, des héros des temps modernes.

- Là, vous poussez un peu fort ! contesta le journaliste.

- Détrompez-vous ! Il leur faut une longue série d'ingrédients : intelligence, élégance, disponibilité, écoute, créativité et conviction.

Il se pencha vers moi.

- Ce qui manque le plus c'est un langage franc !

- Justement ! Faites le bilan ! Vous verrez que cela fait beaucoup pour un seul homme, ou une seule femme. On appelle ça la sainteté !

Larry détourna son regard. On eut dit que ce langage le dérangeait. Soudain, il aperçut six femmes attablées non loin de là.

- Je crois que la femme aura une position majeure dans l'avenir !

- Surtout, fuyez les femmes qui veulent ressembler aux hommes.

- C'est ce que je fais déjà à New-York !

- Celles-là n'ont rien compris de ce que sera le nouveau millénaire. La femme de demain sera féminine, nourricière et maternelle. Elle prendra le pouvoir grâce à ces vertus protectrices.

- Tiens, vous me rappelez quelqu'un.

- Qui donc ? Quelqu'un de la famille ?

- Oh ! C'est une amie. Elle veut libérer les femmes. Du coup, elle m'enferme dans ses schémas de pensée.

Souvent les luttes, pensais-je, délivrent les uns et cloîtrent les autres car on ne sait que faire des prisons existantes.

- La vraie libération des femmes, affirmai-je, *ne viendra pas du mimétisme mais de la reconnaissance de leurs qualités propres.*

- Je n'arrête pas de lui dire que l'égalité entre deux sexes complémentaires est une aberration en soi. Elle ne m'écoute pas.

- Vous voyez que ça vient. C'est la manière de jouer un rôle ou une fonction qui importe.

Le journaliste, fiévreux, remua sur son siège.

- Quelle est votre solution ? s'enquit-il par un sourire en demi-lune.

- L'une des grandes découvertes à venir, c'est la manière de conduire l'humanité vers plus de maternité, de féminité, de sensibilité.

Je sentais que Larry était mal à l'aise. Les femmes n'étaient pas son fort. Il se dépêcha de détourner la conversation.

- En parlant de découverte, je crois que j'ai compris ce que signifient certaines expressions de l'H.M.

- Allez-y. Ne vous privez pas de m'en faire part.

Il racla sa gorge pour se préparer à des effets ostentatoires.

- Happyness Maker, par exemple, c'est le Faiseur de Bonheur.

Je tapotais le poivre renversé avec ma cuillère.

- Il pourrait s'agir de la drogue qui provoque des états d'extases hallucinatoires.

- Je le pense aussi. Hot Maids, ce sont les Domestiques Chauds. Ca ressemble, à s'y méprendre, à la prostitution organisée.

Je tournais un index en cercles aériens.

- Je vois que votre imagination est fertile !

- Je suis payé pour ça, fit-il fièrement.

J'acquiesçais, ironique, en pensant aux vertus de son métier.

- Je ne résisterai pas à d'autres hypothèses.

- Surtout, ne résistez pas. Ca donne l'impression d'être au cinéma.

- House Mother, justement, c'est la *Maison de la Mère*.

- Qu'est-ce qu'on y fait dans cette maison ?

- On joue !

- On joue ? Mais à quoi ?

- Aux jeux de hasard. Ce sont les casinos, les loteries, les tickets à gratter.

- Pourquoi la mère ?

- L'oisiveté, la facilité, l'absence d'effort, c'est la mère de tous les vices.

Si c'était le cas, *l'Homo Mercatus* ne manquait d'humour. D'humour d'un noir poivré, bien sûr !

- Vous avez d'autres exemples de ce cercle vicieux ?

- Tenez, Hazard Monitor. C'est le Contrôle des Risques !

- De quels risques s'agit-il d'après vous ?

- Des risques de violence, de rébellion ou de catastrophes naturelles, que sais-je ?

- De l'ensemble des risques, peut-être. Un plan de prévoyance à grande échelle, suggérais-je.

Larry chuchota.

- Peut-être même la maîtrise des éléments ?

- C'est tout le secteur des assurances qui serait en cause, alors, continuai-je.

Il poursuivit sur un ton confidentiel.

- Oui, je crois que cela doit être très proche. J'ai lu un jour que nous allions avoir des gros soucis avec les réassureurs.

- Qui sont-ils ?

- Ce sont des sociétés qui assurent les sociétés d'assurance !

- Une forme de double protection ?

- Oui, c'est cela. Les assureurs versent des primes colossales à ces gens qui les indemnisent grassement en cas de très gros pépins : séismes, tempêtes, raz-de-marée. Tous les coups de colère de la nature.

Ces dernières années, la Terre s'était mise à parler aux hommes. Visiblement, nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes…sismiques.

- Que croyez-vous que l'H.M. va changer ?

L'Américain se mordit la gencive.

- Le problème c'est que les actuaires ont remarqué que les catastrophes se multiplient sans pouvoir y changer grand chose.

- Vous voulez dire qu'ils vont droit au dépôt de bilan ?

Il ondula son front.

- Les primes sont révisées à la hausse régulièrement.

Tout ceci a pourtant une fin. Si la mafia peut contrôler les hommes à sa guise, ce sera beaucoup plus difficile pour les caprices de Dame Nature.

Je grognais timidement.

- Que croyez-vous qu'il se passera ?

Il nettoya la table des miettes éparpillées et superflues. Il en fis un tas informe.

- On évacuera toutes les zones à risques ! On y mettra les indésirables qui devront s'y débrouiller tout seuls.

Je mesurais combien le subconscient a de pouvoir symbolique.

- Comment pourrait-on les inciter à y aller ?

Il haussa les épaules.

- De multiples manières : prêts, emplois, richesses en tous genres. On pourrait les sélectionner sur des profils psychologiques. C'est la gestion aboutie des probabilités.

- C'est proprement machiavélique !

- Je ne vous le fais pas dire !

Je repris le papier de Greenwood et fis une vérification.

- Je constate que vous ne m'avez cité que les plans liés à l'économie. Avez-vous des hypothèses pour les autres secteurs ?

Il resta un moment silencieux, goûtant les délices de sa supérieure avance.

- Prenons Heaven Mask ! lâcha-t-il finalement.

- Mmm. Cela doit vouloir dire Masque du Paradis !

- Exact ! J'ai longtemps tourné en rond avant de comprendre le sens de cette poésie hermétique.

Je me grattai le menton.

- C'est peut-être en rapport avec l'idée que l'on doit se faire du paradis. La drogue à nouveau.

- Non ! C'est plus subtil que cela. Le paradis est lié au ciel.

Je fus surpris par cette suggestion contemplative.

- C'est pas nouveau.

- Or, en définitive, le ciel c'est l'espace.

- Peut-être, mais le masque ?

- Le masque c'est ce qui empêche de voir le vrai visage d'une chose.

Sa logique était stupéfiante mais à mon tour, je manquais de concret.

- Comment pourrait-on masquer le ciel puisque nous l'avons sans cesse au-dessus ? En y mettant des nuages ?

- Je ne pense pas. L'Homo Mercatus doit savoir que c'est en changeant de point de vue que l'on progresse.

Des brides du manuscrit me revinrent en mémoire.

- Le Diable serait-il spirituel ?

Larry ne releva pas ce *point de détail*.

- Pour occulter la vision du paradis, c'est-à-dire la Terre vue de l'espace, il faut empêcher l'homme d'aller dans le cosmos.

- Vous voulez dire que l'espace est le paradis ?

- Non. Je veux dire que l'espace ouvre les yeux sur le monde.

- Je suis passionné par les étoiles, mais je n'ai pas une seule lueur de compréhension.

- Pratiquement tous les astronautes ont eu des visions mystiques dans l'espace.

- Ah bon ?

Larry fit un geste de la main de haut en bas.

- Lorsqu'ils sont revenus sur Terre, ils ont tous parlé d'un sentiment nouveau qui les habitait.

Je cherchais une explication à cette curieuse affirmation.

- Oui, ils ont pris conscience de la relativité de nos buts, de la grandeur de l'univers et de la fragilité de la Terre.

- En montant, ils ont découvert une nouvelle échelle de valeur, si je puis dire, pour eux-mêmes, à titre personnel.

Je fis courir mes doigts sur des barreaux imaginaires.

- Ils sont montés sur une échelle et redescendus sur une autre ?

Il se mit à rire et serra ses doigts.

- Ils ont pris un coup de poing spirituel !

Je reculais brusquement devant les phalanges poilues de mon interlocuteur. Son argument massue ne m'atteignit pas, mais je perdis l'équilibre.

- Quel rapport avec le plan Heaven Mask ?

- Le paradis, c'est la conscience éveillée ! Le projet de l'Homo Mercatus consiste à freiner cette prise de conscience.

- Voire à l'empêcher ? demandai-je.

- Pour cela, l'homme ne doit pas aller dans l'espace.

- C'est déjà fait ! m'étonnai-je.

- Seule une poignée l'a fait. A peine deux ou trois cents sur plusieurs milliards d'habitants. Une goutte d'eau dans l'océan !

Je bougonnais dans ma moustache.

- Les Russes ont pourtant envoyé le premier touriste dans l'espace !

Il secoua la tête en songeant aux freins que la Nasa avait mis à l'entreprise de Dennis Tito.

- L'un des grands débats, à propos de la conquête spatiale, ce sont les vols automatisés contre les vols habités.

Soudain, une évidence me piqua les synapses comme eut pu le faire un arc électrique.

La Terre occultant la moitié du monde, nous n'avons d'autre choix que de lever les yeux, jusqu'à la douleur musculaire, pour admirer les étoiles et inconsciemment le Créateur, Dieu ! Or, dans l'espace, il nous suffit de nous tenir droit et sans effort pour Le regarder en face, dans toutes les directions. L'homme devient alors le centre du monde, car tout est centre dans l'infini. Réfléchis avec sincérité ! Cette différence de point de vue, et de courbatures, transforme radicalement la soumission à un Dieu extérieur et lointain en une libération divine de l'intérieur. Dans un cas, Dieu est au-dessus ! Dans l'autre, il est au-dedans ! Le réflexe pavlovien devient alors acte hominien !

Toutefois, le sujet des vols habités ne m'était pas inconnu et les « contrariétés physiques » étaient nombreuses.

- L'envoi de l'homme dans l'espace est dangereux et très cher.

- Ceux qui affirment que c'est inutile alimentent ce plan obscur, volontairement ou non, précisa Greenwood.

Je me dis que l'H.M. ne devait rien entreprendre qui ne soit fondé sur des principes apparemment raisonnables. C'est même ce qui en faisait sa force.

- Pourtant ces arguments sont tout à fait recevables !

- Comme l'étaient ceux des détracteurs de Christophe Colomb, de Magellan, de Cousteau ou d'autres encore.

- J'admets que la grandeur de l'homme vient de ses défis et de ses dépassements !

Je retournai dans ma mémoire les grands débats.

- Bien sûr ! Ce sont ces mêmes détracteurs, dis-je soudain, *qui prétendent qu'il faut d'abord lutter contre la faim dans le monde !*

- Là, ils ont raison !

- Pardonnez-moi, mais votre vision des choses est dépassée !

- Ca fait toujours plaisir.

- Cela n'a rien de personnel, mais beaucoup réagissent encore comme vous.

- Raison de plus !

L'argumentaire par le nombre ne m'impressionnait pas plus maintenant qu'avec Jean Martin, le volcanologue.

- Ce n'est pas parce qu'il y a plusieurs problèmes qu'il ne faut résoudre que le plus urgent. Cette politique mène à la catastrophe.

- Pourquoi ?

- Car à la fin, vous ne faites que cela : vivre dans l'urgence et le stress. C'est d'ailleurs ce qui se produit dans les entreprises qui n'ont pas de plans à long terme.

- La mort des milliers de gens ne vous émeut pas ?

Je croyais m'entendre discutant avec mon père, juste après avoir trouvé le cristal. Cette fois, je dus lui succéder. Est-ce cela le véritable héritage ?

- La tristesse n'a jamais apporté de solution ! Au contraire, elle renforce la difficulté.

Larry fut désarmé.

- Je reconnais que le Tiers-Monde et les sans-abri de nos villes n'ont pas besoin que l'on soit triste.

- Ils veulent que l'on bâtisse pour eux un monde meilleur, en respectant leur identité, leur besoin de reconnaissance, rappelai-je.

Greenwood semblait avoir des comptes à rendre.

- L'apitoiement, faussement charitable, sur le malheur des autres, accroît, il est vrai, notre incapacité à construire ensemble des solutions durables.

- Or, continuai-je, *n'est durable, dans la nouvelle ère, que la participation collective à des projets.*

- Le combat contre la malnutrition doit en faire partie !

- Vous-mêmes, Larry, qu'avez-vous fait pour arrêter la faim dans le monde ?

Son embarras fut à l'image de sa nervosité.

- Euh…et bien je crois qu'il y a les gouvernements pour cela !

- C'est une erreur de penser que les structures réaliseront la loi d'évolution à notre place…car c'est vous qui serez menacé de disparition ! Comme les dinosaures !

- Soit ! N'y a-t-il pas des priorités ? dit-il, agacé.

- Larry, quand vous construisez une maison, vous ne faites pas qu'une seule chose en même temps ! Chaque jour, vous avez plusieurs activités, vous pensez à plusieurs idées.

- J'aimerais parfois que ce soit le cas !

- La faim dans le monde n'est pas un problème en soit. Il y a tant de surproductions. Le problème vient de leur répartition.

- Willyam, on ne gère pas la nourriture, on gère les prix !

Les quotas, pensais-je, font les parias.

- Le malheur viendrait de ce que l'humanité ne profite pas du formidable élan de l'espace pour le bénéfice de chacun.

Il s'accouda nonchalamment sur la table en poussant son assiette vide. Son regard se perdit dans le lointain. Tout à coup, il murmura pudiquement une phrase.

- C'est un peu comme l'exhortation du Christ qui disait : « malheur à vous qui avez caché les clés… »

- Du royaume céleste ! Exactement ! L'homme a besoin de projets, de buts, de rêves, à la dimension de ses espoirs et de ses capacités.

Il fit un rictus malsain.

- Vous avez raison. Pour beaucoup, manger c'est déjà un rêve !

C'était un piège. Je maintins tout de même le cap.

- Ce que je veux dire, c'est qu'en visant haut, il devient naturel de donner à manger à tous !

Il se pencha et baissa ses yeux vers la nappe. Son visage s'illumina.

- En parlant de nourriture, j'ai apprécié ce délicieux repas. Et vous ?

Je lui rendis son amabilité.

- Oui. J'ai surtout apprécié d'être avec vous pour le partager…

35 - LE TALON D'ACHILLE.

- Alex ?

- Oui madame ?

- Nous avons les cartes en mains. J'irai après les négociations sur l'Indépendance, mais nous devons gagner encore un peu de temps pour les préparatifs.

- Vous ne pouvez pas reportez ce rendez-vous ?

- Non, ils se méfieraient. Vous avez une idée ?

- Voyons ? Quelle heure et quel jour ce rendez-vous ?

- Mardi, dix-neuf heures , en heure locale porte-avions !

- Nous sommes lundi et il est midi trente.

- Quelle est leur position ?

Susie Norman tendit un document.

- Voici les coordonnées.

Alex Treders parcourut longitude et latitude. Il s'approcha d'une carte et s'écria.

- Euréka !

- Parlez !

- Nous avons huit heures de décalage. Pour eux, il est donc vingt heures trente. Ce navire possède une propulsion nucléaire. Sa vitesse maximale est de cinquante nœuds.

- Où voulez-vous en venir ?

- En vingt-quatre heures, il peut donc parcourir 1200 nautiques marins ! Soit près de 2200 kilomètres ! Chaque fuseau horaire fait un peu plus de 400 kilomètres dans cette région. Soit près de cinq heures.

- C'est ça votre idée ? Une conversion ?

- Madame, l'Indépendance est dans la mer d'Amundsen. Demandez-leur de faire route vers le cap Adare, face au Mont Erebus !

- Pour quel prétexte ?

- Gain de temps pour vos déplacements et rapidité d'évacuation en cas de besoin !

- Pas mal ! Le Mont Erebus ! Bien sûr, cela peut servir. J'envoie un message. Autre chose.

- Oui madame ?

- Les Chinois ne doivent pas savoir que les Etats-Unis n'ont plus d'armes nucléaires pendant ce laps de temps. Vous comprenez ce que je veux dire ?

- Bien sûr ! Ils ne le savent pas encore !

- Les vaisseaux sont prêts ?

- Oui, le drapeau américain est parfaitement visible sur l'intrados.

- N'attaquez que des croiseurs chinois. Pas les porte-avions ! Vous m'entendez ? Pas les porte-avions !

- Bien sûr, madame. Dans le cas contraire, ils ne pourraient pas riposter…

36 – LE NEGOCIATEUR.

Nous avions fini notre déjeuner bien avant que les convives de la mission eurent avalé leur première bouchée. Le journaliste avait des démangeaisons.

- Dites, vous ne croyez pas que l'on pourrait interroger une personne ou deux, dans l'intimité du hors-temps ?

- Quoi ? Ici, à la cantine ?

- Ici, ou ailleurs, quelle différence cela fait-il ? L'essentiel n'est-il pas de le faire au bon moment ? demanda-t-il.

- Je vois que vous apprenez très vite…Tiens, c'est absurde ce je viens de dire !

Larry se leva et me donna une tape amicale.

- Ce n'est pas absurde mais relatif. Vous ne m'avez pas dit que vous connaissiez du monde ?

Je jetai un regard panoramique dans le réfectoire. Mes yeux se fixèrent sur un profil connu.

- Oui ! Kim Zhoung est à trois tables de nous.

- Nous pourrions le réveiller, suggéra-t-il.

- L'élever à notre état de conscience ! rectifiais-je.

- Avant de l'éveiller, nous devrions être sûrs qu'il n'est pas un partisan de l'H.M. Mieux vaut que nos discussions se présentent sous de bons auspices.

Je me baissais vers l'Initiateur et le pris en bandoulière.

- Je crois que j'ai ce qu'il faut pour lever le doute !

Je me dressais comme un pic et me dirigeais droit vers Kim, le vieil ami de mon père.

- Willyam, que faites-vous ?

Greenwood m'emboîta le pas.

- Ne vous ai-je pas dit que j'avais amélioré mon arme ?
Il me retint par le bras.

- Vous voulez tuer ce malheureux ? Vous êtes devenu fou !

- Ahahah. Ce n'est plus une arme, mais l'opposé d'une arme. Elle transforme la mort en vie. J'ai changé le sens du cristal. Maintenant, j'envoie des ondes bénéfiques.

Mon coéquipier observa mon fidèle inspirateur.

- Des ondes bénéfiques ?

Il souleva ce concentré de technologie et approcha son nez du cristal inversé.

- C'est génial ! C'est une révolution ! L'homme n'a jamais cessé de mettre en joug pour meurtrir et abattre l'ennemi.

Sa métamorphose fut un délice pour l'âme.

- Avec ça, j'en fais un ami…s'il ne l'était déjà.

- C'est extraordinaire ! Tout simplement miraculeux !

- Votre enthousiasme me réconforte !

Il fit un sourire en tranche de papaye.

- Il suffisait d'y penser !

- Comme bien des choses…

- Plutôt que d'éliminer les obstacles, il suffit de les maquiller. On prend alors plus de plaisir à les affronter.

- Affronter ? Décidément vous êtes enfermé dans un vocabulaire limité. C'est étonnant pour un journaliste.

- C'est quoi le vocabulaire des médecins ? dit-il, vexé.

- Vous pouvez leur donner un nouveau visage. Vous pouvez changer la face du monde…

Il réfléchit un court instant.

- Changer la face du monde ? C'est de la chirurgie esthétique ? Des tas de gens veulent changer la face du monde devant le zinc, un verre à la main.

Je toussais discrètement.

- Le verre d'alcool diffracte la lumière tamisée des soirées mondaines. Il ne la transforme pas. J'ai un plan pour modifier les plans de l'Homo Mercatus ! Il comporte aussi un H et un M…

- Dites toujours.

- Humour & Modestie !

Il tourna en rond. Puis, il se décida d'aller chercher son arme.

- Des ondes bénéfiques…Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt. Cette fois, c'est vous qui avez de l'avance.

J'expliquai à Larry le détail de mon plan de bataille. L'Américain en resta bouche bée. Une fois la collaboration posée sur ses fondations, j'envoyai une salve de bonté vers le Chinois. Une magnifique aura crépita autour de lui. Puis, nous décidâmes d'appliquer la pointe translucide de mon cristal sur son crâne. J'attendis quelques secondes.

- Désolé de te déranger en plein repas, Kim.

Kim resta tétanisé de frayeur en nous voyant.

- Tiens, pourquoi cela n'a-t-il pas fonctionné ? demandai-je.

- Attendez qu'il s'habitue et se remette de sa surprise. C'est tout de même pas tous les jours qu'on se réveille !

- Que…Que s'est-il passé ? demanda le Chinois.

- Salut Kim !

Le cristallographe sortit lentement de sa catalepsie.

- Willyam, mais que fais-tu là ? Tu es venu toi aussi ? Mais…où et quand ?

- Où est quand ! Sacré Kim, tu as le sens de la formule !

Larry se gondola.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Ton présent vient de grandir ! Je te présente Larry, un ami américain.

Le Chinois se retourna et se leva vers le reporter.

- Bonjour Larry. Vous venez de loin, je suppose ?

- Oui, du présent antérieur ! plaisanta-t-il.

Kim fit un accent circonflexe avec son front.

- Pourquoi faites-vous autant de mystères ? demanda-t-il. *Pourquoi jouez-vous sans cesse avec les mots ?*

- Kim, dis-je, *nous ne jouons pas avec les mots mais avec le temps. Regarde autour de toi, plus personne ne bouge à part nous trois.*

Kim tourna la tête de gauche à droite. Il prit soudain conscience de sa différence en découvrant avec stupeur ce monde parallèle qui l'entourait.

- Kim, il semblerait que ce soit plutôt vous qui fassiez des mystères avec cette base en Antarctique ! déclara Larry Greenwood.

Kim Zhoung s'essuya les lèvres et s'accommoda de cet univers statique.

- Larry, le monde n'est que mystères. Nous pourchassons tous un secret ou l'inconnue d'une équation.

- Dans le genre je-botte-en-touche, on ne fait pas mieux ! répliqua aussitôt le New-yorkais.

Ses yeux bridés ne furent plus qu'un pli horizontal.

- Lorsque vous avez résolu une énigme, une autre apparaît, plus étonnante encore. A la fin, apparaît le Mystère le plus grand qui soit.

- Lequel ? m'enquis-je, détaché.

- Dieu !

- Dites, Willyam, vous n'auriez pas envoyé une dose mystique un peu trop forte ?

- Je ne sais pas. Je l'ai mis à la moitié du curseur. Cela doit dépendre du niveau vibratoire du sujet.

Larry se posta devant le petit homme et le domina de sa stature athlétique.

- Bon alors, parlons des mystères que vous avez déjà résolus. Ce camp de vacances pour scientifiques, par exemple. A quoi sert-il ?

Kim me regarda d'un œil interrogateur.

- Kim, tu peux parler. Larry est un honnête homme.

Un silence pesa un instant dans le réfectoire.

- Ecoutez, l'affaire est complexe, commença le mandarin. Il y a les apparences et ce qui se trouve derrière. Hihihi…

- Oui, ça on l'a déjà remarqué. Ca dépend du derrière en question. Je suppose que ça n'a rien d'érotique.

- L'humour américain est le plus grand mystère après Dieu, fit Kim Zhoung. *En tout cas le vôtre est décapant !*

- Oui, fit l'homme du nouveau monde, *c'est pour mieux détacher le vernis qui brille sur les lèvres des beaux parleurs.*

- Larry, vous manquez de tact. Kim doit vouloir parler d'un sens caché de sa mission.

- Merci Willyam de prendre ma défense, mais mon combat a un autre enjeu que ces joutes de salon.

A sa manière, le mandarin nous ramenait vers la sordide réalité.

- Quel est-il ?

- J'y viens. Lorsque tu as disparu avec le nuage de poussière volcanique et que j'ai vu les agents des services secrets ligotés dans la forêt de Cilaos, j'ai compris que c'était le signe que j'attendais.

Je restai interloqué.

- Quel signe ?

- Je ne comprenais pas comment cela était arrivé mais une intervention supérieure était évidente. Ce signe était celui du début des négociations.

- De quelles négociations parles-tu ?

- Je t'en parlerai dans un instant. Le plus important à ce moment-là était de confirmer ma participation à cette mission. Bien que j'aie horreur du froid, je suis donc venu ici !

- Avez-vous entendu parler d'Homo Mercatus ? l'interrogea Larry.

- Bien sûr. C'est l'organisation qui se cache derrière les activités de cette base.

- Comment le savez-vous ? Etes-vous l'un des leurs ?

La suspicion de l'Anglo-saxon était fondée mais blessante. L'ami de la famille garda un visage impénétrable.

- Non. Ton père, Willyam, rappela Kim en se tournant vers moi, *m'en a parlé. Il savait que je venais ici.*

- De quel côté êtes-vous ?

- Du Plan Divin !

- Encore un plan ! s'exclama l'Anglo-saxon. *Décidément,*

Je me demande qui n'a pas son guide Michelin.

- Tu verras, c'est une question d'habitude, Kim. Ne t'inquiète pas.

Larry en rajouta.

- Moi qui croyais qu'il n'y avait ici qu'une patinoire sans patineur, je tombe sur les championnats du monde des figures imposées.

- Alors, ce projet, qui le prépare ? demandai-je.

- Ceux qui habitent en dessous !

- En dessous ? Mais de quoi ? On a déjà visité la chaufferie et…

- Sous la glace ! Profondément ! Ils sont cachés sous près de cinq kilomètres d'une énorme carapace de glace jusqu'ici impénétrable.

- Cinq kilomètres !

Nous nous regardâmes avec Larry. La Terre semblait s'ouvrir sous nos pieds.

- La mission DeepPolar a percé si loin dans le sol que les cristaux, puis la révélation, ont surgit.

Kim attendit notre réaction. Le *Psychanaliste*, me dis-je, a découvert dans les profondeurs ce que nous avons toujours écarté.

- DeepPolar ! Juan nous en a parlé. De quelle révélation s'agit-il ?

- D'une civilisation ancienne…et non humaine !

Le chinois savoura l'effet de surprise.

- Une…civilisation ? Non humaine ? Comment un peuple aurait pu vivre sous cinq kilomètres de glace ?

- D'après ce que je sais, ils ne vivent pas dans la glace mais dans des vaisseaux. Ce sont les vaisseaux qui sont dans la glace.

- Tu veux dire que cette civilisation est…vivante ?

- Exact.

D'un seul homme nous prîmes des chaises pour nous asseoir.

- Et on ne le découvre qu'aujourd'hui ?

- On découvre souvent ce à quoi on s'attend. On cherchait de la glace là où on est sûr d'en trouver.

- C'est cela la méthode scientifique ? m'amusai-je.

Le mandarin déclina cette invitation à l'opprobre.

- L'Antarctique est plus grand que la Chine ou les Etats-Unis. Et pourtant… aucun archéologue n'y a jamais mis les pieds.

Ce rappel me frappa d'autant plus que rarement ce continent majestueux ne figure sur les représentations terrestres.

- *Les probabilités d'une découverte étaient infimes,* fit Larry en haussant les épaules.

- Il fallait être particulièrement farfelu, reprit Kim, *pour supposer qu'il y ait des restes à découvrir sous une surface congelée depuis des millions d'années.*

Je gémissais en écho.

- Deux bonnes raisons pour ne rien faire.

- Cela prendrait des siècles pour localiser quoi que ce soit, fit le Chinois.

- Les cristaux, pourquoi étaient-ils là ? demandai-je. *Comment les a-t-on trouver ?*

Tomber à pic sur un cristal enfoui dans cette pile d'histoires relevait d'une découverte préméditée. Mais par qui ?

- Par hasard. Enfin, presque.

- Pourquoi presque ?

- Parce que la base Dumont d'Urville en Terre Adélie, à proximité de laquelle nous nous trouvons, est le point le plus proche du pôle magnétique terrestre. Les cristaux devaient se trouver là !

Cette dernière remarque me sembla superfétatoire.

- Devaient ? Quelle fonction peuvent-ils avoir ?

- Ce sont des émetteurs-récepteurs électromagnétiques, des amplificateurs d'ondes psychiques.

Voir et entendre à travers un cristal me parut bientôt banal.

- On est en plein délire ! répliqua Larry.

Il s'en amusa.

- Vaisseaux, cristaux, signaux, parano…

Je le coupai par un coup d'épaule.

- Ils sont placés juste au-dessus des vaisseaux, dit Kim. *Il est probable que ces cristaux étaient en lévitation avant d'être prisonniers dans la glace.*

- Ils étaient au-dessus…C'est pour cela qu'ils ont été trouvés en premier, avant les vaisseaux.

Kim Zhoung me le confirma par un hochement de tête et poursuivit son exposé.

- Je trouve étonnant que la mission internationale DeepPolar ait débuté par cette partie du continent.

- Ce n'est pas curieux Kim. C'est ici que la glace est la plus épaisse : idéal pour avoir la meilleure photographie du passé lointain.

- Ecoutez ! Plutôt que de rester là les bras croisés, je vous propose d'aller dans la salle de contrôle des forages. Grâce à ma spécialité, j'ai un laisser passer.

Soudain Kim nous observa curieusement.

- Je suppose que vous n'êtes pas vraiment des invités ici ?

- Pourquoi penses-tu que nous arrêtons le temps, si ce n'est pour faire du tourisme en dehors des heures d'affluence ?

- Parfait ! Descendons et allons au Nord. On reviendra prendre le café.

- Ne t'en fais pas ! Tu ne seras pas en retard au bureau.

Il gloussa. Nous sortîmes de la salle et prîmes l'escalier. Puis, nous allâmes en direction du tunnel Nord. Cette fantaisie géographique m'amusa : pour venir au pôle Sud, on ne peut venir que du Nord.

Larry intervint.

- Sur quel territoire sommes-nous ?

- En théorie, en territoire français, lui dis-je.

- En théorie ? C'est une question de croyance ?

Je bénissais le maître intérieur de Larry de lui prêter une si grande clairvoyance.

- L'histoire de ce continent est unique au monde. C'est un grand laboratoire scientifique et politique. Le Traité de l'Antarctique en 59 a gelé toutes les revendications territoriales.

- Y avait besoin de ça pour geler par moins 60 ?

- Un moratoire de 50 ans a été conclu ensuite en 91 pour en faire le plus grand parc naturel de la planète…en attendant que l'esprit civique mondial ne le préserve définitivement !

- Mais…ce moratoire prendra fin en octobre ! s'écria-t-il, tout à coup.

- Je crois. Aux prochaines lueurs du soleil, dans près de trente jours, nous saurons si l'hymen sera tâché de sang ou non…

Tandis que nous marchions dans le couloir incurvé, je me plongeais dans l'introspection.

En venant dans cette virginale nature, je savais le symbole de l'Antarctique. Ce continent poussait plus à rire qu'à pleurer. Peut-être fallait-il s'en réjouir comme d'une bonne pièce de théâtre historique. Unique au monde, la politique des Nations frisait ici la farce scabreuse. Il y avait celles qui revendiquaient la souveraineté d'un territoire, pour des raisons obscures qui se perdaient dans la nuit des temps, sans jamais s'y installer, et celles qui s'y installaient sans jamais rien revendiquer.

Première terre internationale sans frontière ni gouvernement, le continent austral ne possédait aucune ligne naturelle qui eut pu favoriser le moindre partage. D'ailleurs, il n'y avait rien à partager en dehors des millions de kilomètres carrés de vide. Les océans alentour étaient déjà une barrière en soi : les cinquantièmes Rugissants se dressaient comme une forteresse interdisant l'accès à un plat à tarte sans tarte. La convoitise humaine s'était évanouie par enchantement. Les quelques tentatives de colonisation s'étaient interrompues par miracle. La sagesse avait touché les hommes de sa grandeur à venir. Pétrole, minerais et même centrale nucléaire avaient été au cœur de cette concupiscence avortée. Certains avaient même émis l'idée d'y conserver les têtes nucléaires pour le désarmement des grandes puissances. Cette séduisante proposition avait été mise au placard par on ne sait quelle invisible intervention.

Parce qu'elle était *inutile*, l'Antarctique était *vierge,* immaculée, sans usine ni religion, sans dogme ni lutte partisane. L'Antarctique était absente du monde !

Pourtant, cet empire futile allait s'avérer le plus grandiose espoir. C'est dans cette *invendable patrie* que l'histoire avait donné rendez-vous !

- *Une race inconnue rencontre la race humaine en terrain neutre. Larry, vous tenez une exclusivité…*

- *Je vois le titre : Antarctique, origine ou destination ?*

- *Vous allez vite à la conclusion,* fit Kim. *Vous oubliez l'Homo Mercatus.*

- *Qu'est-ce que vous êtes pessimiste !*

Cette remarque du journaliste m'enchanta. je préférais aussi m'en tenir à cette fabuleuse découverte.

Je fus intrigué par les gemmes.

- *Avec qui parlent-ils à l'aide de ces radios en forme de cristaux ?*

- *Avec les hommes ! Depuis des milliers d'années.*

Je restais un moment interloqué.

- *Quoi ? On savait déjà qu'ils étaient là ?* m'étonnai-je.

- *Encore un coup de la CIA ou de la NSA. Depuis combien de temps le sait-on ?* continua Greenwood.

Kim nous précédait. Il se retourna légèrement vers l'arrière.

- *On sait depuis très peu de temps qu'ils vivent là. Depuis quelques semaines !*

- Je n'y comprends absolument rien, fis-je, grincheux.

- Sait-on à quoi ils ressemblent ? renchérit Larry.

Le Chinois émit un petit gloussement qui se perdit dans sa réponse.

- Oui.

- Y en a-t-il qui sont déjà remontés à la surface ?

- Non.

- Bon sang. Ton histoire ne tient pas debout ! Tu sais à quoi ils ressemblent sans jamais les avoir vu. C'est encore du délire !

Tout en marchant, je dressais devant moi le *Diplomate* pour vérifier qu'aucune anomalie ne l'avait enrayée.

- Tu m'as demandé s'ils étaient remontés à la surface. Ils ne l'ont pas fait physiquement…pour l'instant. En revanche, on a pu les voir par…la pensée !

- Willyam, je crois que votre ami n'a pas supporté votre Initiateur ! Vous lui avez foutu une overdose !

- De quoi parle-t-il, Willyam ?

- De ce machin, dis-je en montrant l'arme de poing.

Il s'arrêta brusquement.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est une arme dont se servent des types qui sont à notre poursuite. On l'a retourné contre eux.

- Vous êtes des meurtriers !

Je ne pus résister à manier l'équivoque.

- On l'est tous un peu en mangeant de la viande.

- Willyam, as-tu perdu la tête ? Si ton père était là, il…

- Kim ! Le cristal de la culasse détruit dans un sens, pas dans l'autre. Celui-là est un propulseur d'ondes positives !

- J'ai donc reçu ces ondes, n'est-ce pas ?

- Oui, avouai-je. *J'ignorais si tu étais dans notre camp.*

- Pourquoi ? Quel est ton camp, jeune Goldman ?

- Celui de la liberté !

Il se remit en marche.

- Mouais…Je crois que tu ne sais pas vraiment les enjeux de la guerre qui se prépare.

- A ta place, je n'en serais pas aussi sûr !

- En tout cas, ta réponse est satisfaisante…pour le moment ! Cela confirme la nature de cette civilisation.

Nous franchîmes l'accès au premier dôme Nord et pénétrâmes aussitôt dans la salle de contrôle. Larry, qui traînait un peu, nous rattrapa. Il eut le temps d'entendre ma question.

- Cette civilisation est extraterrestre ?

- Cela dépend de ce que tu entends par-là.

- Continue.

Avant de poursuivre, il s'approcha d'une énorme console dont les écrans traduisaient les images renvoyées par les *Psy*. Kim tendit un doigt vers une vitre circulaire. Elle dévoilait des masses rondes.

- Si tu appelles extraterrestres des êtres qui étaient sur Terre bien avant l'homme, alors, ils le sont. Les hommes sont un peu comme les Américains d'aujourd'hui, fit Kim vers le New-Yorkais.

- Qu'est-ce que vous insinuez ?

- Qu'il existait des peuplades avant l'arrivée des Européens sur votre continent.

- Quelle est donc la nature de ces colons colonisés ?

- Tu les connais déjà !

- Je connais déjà des êtres non humains ? A part les animaux, je ne vois pas de quoi tu parles. Qui sont-ils ?

- Je ne suis par sûr de devoir te le dire.

- Te méfies-tu de moi ?

- Je ne me méfie pas. Cette information est trop novatrice pour l'accepter brutalement. Il y a tant d'implications.

- Dites, c'est vraiment un sport national les énigmes chez vous. Ce n'est pas parce que vous êtes Chinois que vous devez vous sentir obligé de tenir votre langue.

- Mais qu'est-ce que…

- J'ai vraiment l'impression que vous êtes bridé dans tous les sens du terme.

- Larry !

- Si, justement. C'est parce que je suis Chinois que je peux admettre plus aisément ce scoop comme vous dites. Que dis-je ? Ce bouleversement.

- Kim, ces derniers jours nous avons digéré l'inconcevable. Nous ne sommes plus à une surprise près. Je t'en prie qui sont ces futurs-ex, ou ex-futurs extraterrestres.

- Vous êtes sûrs de vouloir…

- Par tous les saints ! Qui sont-ils ?

- Ce sont les Anges !

- Les…les anges ?

- Oui. Les Anges Gardiens des hommes. Ici est leur paradis.

- Le Paradis ?

- La plupart du temps, les êtres humains les rencontrent sur la glace lorsqu'ils sortent de leur corps physique, pendant un voyage astral.

- L'impression de grande lumière de ces rencontres vient du paysage de l'Antarctique ?

- C'est une hypothèse.

- Les cristaux sont alors des moyens de communication lorsque nous les appelons ou qu'ils viennent nous secourir ?

- Ces cristaux sont certainement des centaines de fois plus efficaces grâce au champ magnétique terrestre concentré, appuya Larry. *Il y a donc un lien évident.*

- Hihihi.

- Kim, pourquoi ris-tu ?

- Lorsque tu perds le Nord, passe par le Sud !

Soudain, je repensais aux conversations que j'eus avec Jonathan, mon maître intérieur.

- Je sais qui ils sont ! m'écriais-je.

- Oui. Je viens de te le dire.

- Tu ignores quand je les ai vus et où ils doivent aller ! Où et quand, ça ne te rappelle rien ?

- Non, je l'ignore. Pourquoi ? Devront-ils partir ?

- Bien sûr. Ils quitteront la Terre quand l'homme sera prêt à se passer de leur service !

- Pourra-t-on jamais se passer d'eux ?

- Lorsque nous aurons découvert notre maître intérieur ! Tous ensemble !

- C'est donc cela l'objet de la négociation ! hurla Kim.

- Quoi, préparer leur départ ?

- Oui ! Dans mon pays, il existe une vieille prophétie qui dit qu'un homme viendra d'un temps différent pour annoncer un départ.

- C'est une probabilité ! fit Larry, excité.

- Cette prophétie parle d'un grand départ vers les étoiles après une négociation.

- Le partage de l'univers ?

- On ne savait pas qui devait partir, et encore moins l'enjeu de cette séparation.

- Que fait l'Homo Mercatus dans cette affaire ?

- Peut-être veulent-ils précipiter ce départ pour mieux se rendre maître du Marché Humain ?

- Avant le terme que vous venez d'indiquer ?

- Vous pensez qu'ils voudraient éliminer toute trace de sursaut pour l'humanité de se tourner vers la lumière intérieure ?

- Si les expériences mystiques, facteur de trouble potentiel pour leur petit commerce, sont alimentées par cette race évoluée, nul doute qu'ils ouvriront en grand la porte des étoiles.

- Au fait, pourquoi toi, Kim Zhoung, es-tu là ? Comment as-tu fait pour t'introduire dans cette mission ?

- Pour deux raisons. Je connais bien les cristaux, et l'Homo Mercatus le sait. Mes analyses peuvent être utiles. La raison principale, c'est que j'ai été sollicité.

- Tu te fais vieux, Kim. Tu viens de le dire.

- Ce sont les Anges qui ont demandé que je sois là.

- J'ignorais que tu avais des relations dans les hautes sphères. Tu es seul dans ce cas ?

- Non. Nous sommes douze, venus des quatre coins de la planète. Ici, ils nous appellent les Négociateurs.

- Douze ? C'est tout ?

- Oui, c'est tout. Il y a six hommes et six femmes ! La moyenne d'âge est de trente-trois ans. La plus jeune a vingt ans, le plus vieux, c'est moi. J'en ai cinquante-huit.

- A propos, pourquoi ont-ils besoin de négocier ?

- Je ne sais pas.

- S'ils sont là depuis des millions d'années, ne pourraient-ils pas partir quand bon leur semblerait ?

- Justement, c'est troublant. Apparemment, leur technologie est cent fois supérieure à la nôtre. Même les gens d'Homo Mercatus ne savent pas encore ce qu'ils veulent.

- C'est peut-être aux Négociateurs de le découvrir ?

- Cette organisation a ses propres diplomates, elle ne veut pas qu'un élément lui échappe.

- Ce qui explique, en partie, qu'elle ait accepté cette condition de la part des Anges.

- Oui. Un détail insignifiant peut constituer une menace pour elle.

- Crois-tu que les anges soient prisonniers dans la glace ?

- C'est difficile à dire. Nous n'en avons aucune certitude.

- Kim, si tu as réussi à me cacher ton identité de Négociateur, comment peux-tu être certain que je ne sois pas un conspirateur.

Le Chinois se mit à rire dans un gloussement communicatif.

- Oh ! C'est très simple. Les conspirateurs ne peuvent posséder l'aura que vous avez.

- Tu peux voir notre aura ?

- Bien sûr. Je me suis entraîné pendant des années. En plus, ici dans cet espace-temps, c'est encore plus visible.

- Kim, tu devrais te méfier. Tu sais, nous avons été repérés dans ce plan par des hommes en arme.

- J'en ai repéré cette nuit.

- Il se pourrait qu'il perfectionne leur technique en s'équipant de leurres de lumière pour simuler de Gentils Organisateurs.

- On peut toujours faire semblant d'être bon, mais pas d'être lumineux. La lumière intérieure se ressent !

- Pour ces vaisseaux, Kim, s'ils y sont entrés, peut-être leur est-il impossible de se délivrer sans l'aide de l'homme !

- Les Psy seraient alors comme des perceuses pour découper une colonne de glace ?

- Rien n'est moins sûr !

- Pourquoi ?

- Ces vaisseaux sont dans des chambres d'atmosphère. La glace semble avoir fondu autour d'eux. D'après les relevés radar, chaque vaisseau est dans une bulle d'air.

- Où veux-tu en venir ?

- La pression y est équivalente aux abysses marins. Aucun être vivant ne pourrait résister à une telle atmosphère…à part des formes de vie d'avant la préhistoire.

Je m'arrêtai net. Je me perdis dans les couleurs de mes rêveries.

- Ecoutez ! Je pense que j'ai un début d'explication. C'est un peu tiré par les cheveux, mais après tout, les théories les plus folles sont parfois les plus proches de la réalité.

- Nous vous écoutons, jeune Ermite ! lança Larry en faisant un clin d'œil.

- Voilà. J'ai eu accès, grâce à ce cristal, aux visions de certaines de mes vies antérieures. L'une d'elles se situait au temps de l'Atlantide.

- C'est une simple légende.

- C'est ce que tout le monde pense. C'est aussi bien ainsi !

- Bon supposons.

- A la fin de cette époque, il y a eu des bouleversements tectoniques gigantesques. On eut dit que la Terre tout entière était prise de spasmes.

- Le continent Antarctique se serait déplacé comme les autres continents ?

- Il se trouve qu'à cette époque, j'ai vécu auprès d'êtres qui ressemblaient à des humains mais qui n'en étaient pas.

- Vous pensez que c'est ceux-là.

- Ils ont dû se réfugier ici. On les appelait les Aurèles !

- Tu veux dire que l'Antarctique était plus au nord et qu'elle s'est déplacée vers le sud ?

- Peut-être, oui.

- Je ne pense pas que ce soit la bonne théorie. Je crois que c'est le contraire. Elle était plus au sud, d'une certaine manière.

- Plus au sud que le pôle sud ? Larry, vous avez raison. Mon Diplomate décoiffe.

- Les plaques tectoniques continentales mettent des millions d'années à parcourir de grandes distances.

- Tu veux dire qu'il ne s'agit pas d'un bouleversement rapide ?

- En revanche, il existe une autre hypothèse encore plus incroyable, et pourtant possible.

- Si ce n'est pas les continents qui peuvent bouger, qu'est-ce qui se déplacerait alors ?

- La Terre elle-même !

- La Terre ? Comment cela ?

- Il existe une supposition qui explique nombre de choses restées inconnues dont les déplacements tectoniques n'apportent qu'une vision insatisfaisante.

- Je t'en prie, ne fais pas encore durer le supplice. S'agit-il de la rotation de la Terre qui aurait accéléré ?

- Non, mais c'est lié…

- Dites, vous ne seriez pas en train de prendre un plaisir sadique à nous faire attendre ? s'insurgea Greenwood. *Les devinettes, c'est pas mon truc.*

- S'il a existé des chocs suffisamment terribles, il se pourrait qu'un paramètre fondamental ait été modifié…Ce paramètre…c'est l'axe de la Terre !

- L'axe de rotation ? En quoi peut-il changer ?

- Il peut changer par rapport au plan de l'écliptique.

- C'est celui que forme la Terre autour du Soleil, précisais-je à l'adresse de Larry. *L'inclinaison de l'axe de la Terre est actuellement de plus de vingt-trois degrés.*

- Il n'est pas prouvé qu'il en a toujours été ainsi, ajouta Kim.

- Larry, cette inclinaison, conjuguée à la distance variable de la distance au soleil, produit les variations de saisons.

- Oui…euh, je le savais.

Je m'adressais cette fois à Kim.

- Tu veux dire que l'axe de rotation de la Terre a modifié la position relative des continents par rapport au soleil ?

- Oui. L'antarctique était comme l'Australie d'aujourd'hui. L'inclinaison de la Terre était probablement proche de zéro.

- Ta théorie est donc que l'Antarctique était vierge de glace avant cet hypothétique changement.

- Les Aurèles, comme tu les appelles, ont peut-être débarqué sur un désert aride. C'est ensuite, qu'ils ont été recouverts de glace.

- Aujourd'hui, pourquoi la glace reste-t-elle ?

- Parce que la température de l'atmosphère n'est pas assez élevée pour la liquéfier, puis évaporer.

Kim sembla réfléchir.

- Il y a un détail que les hommes ont laissé passer.

- Lequel ?

- La planète Mars, qui cache probablement de grands gisements d'eau, pourrait être comme une sœur jumelle de la Terre.

- Pourquoi parles-tu de Mars ?

- Une coïncidence extraordinaire a été découverte qui est passée inaperçue. Je devrais même dire deux coïncidences !

- Je parie que c'est en relation avec l'axe de la Terre.

- Bonne intuition. Les axes de ces deux planètes sont identiques. A moins d'un degré près ! Autour de vingt-quatre degrés !

- Quel est l'intérêt ?

- Ce mimétisme est unique dans le système solaire ! Leur période de rotation est la même à quelques minutes près ! Autour de vingt-quatre heures !

- Il y a peut-être une relation mécanique entre ces deux informations, envisagea Larry.

- Non. Prenez par exemple Saturne. Son axe est à vingt-six degrés d'inclinaison. Or, sa période de rotation est de dix heures !

- Moins de la moitié…

- Autre chose. Il existe quatre planètes solides dans le système solaire : Mercure, Vénus, la Terre et Mars.

- Willyam, on est venu ici pour prendre un cours d'astronomie ?

- Laissez-le finir.

- Ce sont les plus proches du soleil. Les deux premières ont une inclinaison nulle ! Mars est la plus éloignée du soleil, ensuite il y a la Terre, puis Vénus et Mercure.

- De là à dire que Mars est une ancienne base pour les Aurèles, il n'y a qu'un pas…

- Que je ne franchirai pas ! Peut-être que c'est nous-mêmes qui en venons.

- Peut-être qu'un jour Vénus, planète de l'Amour, subira le même sort : vingt-quatre degrés, vingt-quatre heures…

- Mais Vénus est une planète de feu, s'étonna le journaliste. *La température est énorme.*

Kim Zhoung restait d'un calme surprenant.

- Une évolution m'a frappé : nous étions dans les océans et avons respiré de l'eau. Nous étions dans un règne. Sur terre, nous respirons de l'air et nous sommes dans un autre règne. Un jour viendra où nous respirerons le feu…

J'osais une théorie.

- Tu veux dire que notre avenir, ce n'est pas Mars mais Vénus ?

- Que l'on se rapproche du Soleil ? ajouta Larry.

- Donc de la lumière ? précisais-je.

- Ce qui rapproche Vénus de la Terre, déclara le Chinois, *c'est un volume et une masse identiques, à peu de choses près.*

- Où voulez-vous en venir ? articula le New-Yorkais.

- Je veux simplement dire que tout ça est troublant.

- Lui aussi est troublant ! s'écria Larry.

Un homme venait de faire irruption dans la cantine, arme au poing. Nous restâmes tétanisés…

37 – LES ALLIÉS.

L'homme en blanc se mit en joue. Il ajusta son tir vers moi. Je plongea à terre et évitais de justesse les étincelles qui surgirent du canon et sifflèrent au-dessus de mon crâne. Une chaise vide à proximité fut vaporisée. Larry Greenwood se précipita également sur le sol qui l'accueillit par un traumatisme douloureux aux coudes. D'un geste brusque, nous prîmes nos *Diplomates*. L'un était l'*Initiateur*, l'autre l'*Eliminateur*. Une nouvelle rafale passa juste à côté des jambes de l'Anglo-saxon. Nous nous séparâmes pour ne pas constituer qu'une seule cible. Kim Zhoung était resté sur place, certainement incapable de réagir à cet assaut brutal.

Visiblement, l'assaillant ne se perdrait pas en conjecture diplomatique, préférant l'argument de l'action à celui de la concorde oratoire. Il était du genre « on tire d'abord et on discute après ». Il courut pour rattraper Larry qui fonçait vers la cuisine. Le militaire, tout de blanc vêtu, arrosa l'encadrement qui séparait le réfectoire de la salle blanche des cuistots. Le bois crépita dans de courtes flammèches.

Mon cœur battait la chamade. Je me dirigeai timidement vers la cuisine en suivant de loin l'assaillant. La peur bestiale qui m'habitait à ce moment-là me valut une montée de haine sans borne. J'étais terrorisé, pétrifié par la crainte. Je n'étais plus à l'entraînement dans l'ambiance décontractée d'une expérience.

Soudain, je me sentis submergé par la vengeance pour un tel acte de violence gratuite. Je voulus en finir avec cet ennemi hideux. Instinctivement, je poussais l'index du curseur diplomatique à fond vers l'avant. Je me levai et appuyai sur la gâchette de ma sulfateuse en espérant réduire mon adversaire en cendres. Elle envoya un flot continu de boules luminescentes. La cuisine s'éclaira brusquement. J'entendis de nouveaux tirs, caractérisés par les sifflements aigus de l'énergie concentrée dans un cristal, puis libérée dans l'atmosphère du combat.

Si Larry Greenwood, acculé derrière des fourneaux, était un champion de l'attaque spéculative, de l'agression littéraire ou de la critique feinte, son expérience du théâtre des guérillas s'arrêtait aux visions morbides de la caméra. Jamais, il n'était passé de l'autre côté, sur la scène des combats de rue, de la vie. Il en aurait donc pour peu de temps à vivre, songeai-je.

Ensuite, ce serait mon tour de cuire sous les feux nourris d'un laser surpuissant. Je passerais sur l'autre rive, dans l'astral, le pays des morts !

Mais j'y suis déjà ! m'écriais-je. Comment donc est-il possible de mourir si on est déjà dans le royaume du trépas ? Ce combat est inutile ! Je me redressais sur mes jambes.

Je me mis à sourire en avançant vers le militaire. Ce dernier m'aperçut au seuil de la cuisine. Il vit un jeune homme gai et heureux de vivre dans l'état de mort. Il en resta stupéfié. Il comprit que ma force pouvait le terrasser. Comment peut-on aller à l'abattoir avec une telle nonchalance si ce n'est qu'en possédant l'assurance du vainqueur ? Je restais de marbre. Le militaire ne put réagir.

- Salut ! Je suis très heureux de faire votre connaissance. Moi, c'est Willyam.

Avant même d'attendre la réponse de l'homme en blanc, je déversais une fontaine d'ondes initiatiques sur lui. Le conspirateur se mit à aspirer l'air frais de l'inspiration mystique. Il resta un long moment dans un état de transe cataleptique. Je portai mon regard vers Larry qui me rendit sa marque d'attention par un sourire de gratitude.

- Dites, avant qu'il ne se réveille de son sommeil hypnotique, annonça Greenwood, *je dois vous avouer que je viens de vivre ma plus grande expérience.*

- Je suis comme vous, j'ai eu une sacrée frousse ! Puis…

- Non, je ne parle pas de peur. J'ai d'abord eu les jetons, c'est vrai. Puis, des tas d'images de mon passé ont défilé devant mes yeux.

Je me rapprochais des fourneaux et vis sur un côté un passe-plats décorés de savoureuses assiettes. J'attrapai une fourchette et picorais ici et là quelques douceurs.

- Cela m'est déjà arrivé. Je vous raconterai ça un autre jour.

Mmm. Tiens, pas mauvais ce coulis de framboise.

- Ce type avait beau me canarder, je savais que ce n'était pas la fin puisque la fin n'était pas dans mon film ! Il n'y a pas de fin.

Je me retournai brusquement vers l'Américain.

- Comment ça, il n'y a pas de fin ? Vous voulez dire que vous mourrez dans trente-trois ans ?

Larry se releva et secoua ses vêtements pour les remettre en place.

- Non, vous n'y êtes pas. Je passais de la mort à la vie. Il n'y avait pas de fin à la vie. La mort était le début.

J'aperçus des pommes de terre en robe de chambre et en déshabillais une.

- Vous étiez déguisé en momie ?

Je goûtai la sauce à la béchamel.

- Si vous voulez, la fin était avant le commencement.

Je revins finalement vers les desserts où une crème renversée s'offrait en pâture. Autant j'avalais sans difficulté la crème autant j'eus du mal à assimiler l'explication de mon interlocuteur radieux.

- Enfin, Larry, début et fin, il n'y a qu'un seul sens.

- Justement, il n'y a pas de sens. Ou plutôt, il y a le sens que vous voulez bien donner aux choses.

Je trempais une cuillère dans une jarre de mousse au chocolat.

- Mmm. C'est un grand classique.

- Ce qui semble être une fin est toujours le début de quelque chose. Ce que je viens de découvrir est fabuleux ! Tout n'est que début de quelque chose.

- Si on ne se dépêche pas, ce sera le début de la fin !

Le chocolat diminuait à vue d'œil.

- Willyam, la vie est une suite de débuts, une suite de nouveautés, une suite de cycles naissants. Voilà l'espoir par excellence.

Je jetai un œil de côté et vis des fruits.

- Vous voulez dire, voilà les poires Williams !

- C'est l'éveil constant !

J'en pris une et la croquais goulûment.

- A l'éveil des sens !

- Dites, vous m'écoutez ? J'ai expérimenté ce que vous m'avez expliqué !

Le militaire intervint inopinément.

- Dites, ça ne vous dérange pas si je suis là ? Je ne voudrais pas vous importuner mais, à moi, on ne m'a rien expliqué !

- Chacun son tour. Monsieur ? fit Larry.

- Fresher. Steve Fresher. Je suis britannique, sujet de sa royale majesté… Pour vous servir.

- Ca tombe bien, nous avons besoin de vous.

- Cela ne m'étonne pas, nous avons tous besoin les uns des autres.

- Willyam, votre Diplomate fait des merveilles. Je vais faire la même chose avec le mien.

- Où avez-vous trouvé cet engin ?

Steve Fresher observa ses mains avec un étonnement qui en disait long sur sa métamorphose.

- Tiens, j'en ai un aussi.

- Steve, interrompit Larry, *pouvez-vous me confiez le vôtre un petit instant. Juste histoire de renverser le cours des choses.*

- Je vous en prie. Si cela peut aider quelqu'un.

- Cela peut, cela peut, répéta le New-Yorkais.

Après quelques minutes de réglages anodins, le sens de l'histoire venait d'être bouleversé. Rassuré par la tournure des événements, Je fis les présentations en tendant la vasque de fruits.

- Steve, je vous présente Larry. Larry Greenwood. Une pomme ? Il est américain. Il a un humour caustique et ne dédaigne pas se jeter sur les intrigues, parfois avec colère.

Larry se jeta donc sur les raisins.

- C'est un journaliste, n'est-ce ? J'ai déjà lu votre nom quelque part.

- Je vous rassure, il est dans la bonne catégorie. Quant à moi, je m'appelle Willyam Goldman, je suis français, étudiant en médecine et, comme mon camarade, voyageur temporel.

- Voyageurs temporels ? Alors, c'est vous que je recherche ?

- De cela nous sommes certains ! En revanche, pourriez-vous nous confirmer la raison de votre quête ?

- Oh, bien sûr !

Steve Fresher se mit à réfléchir. Une pensée négative traversa son esprit qu'il chassa sans tarder. Il ouvrit la bouche pour parler, hésitant pourtant à révéler ses intentions.

- Je…Je dois participer à un plan.

- Continuez.

- Je suis très excité à l'idée d'y prendre part. Toute ma vie, j'ai rêvé que l'on me donne la chance de donner le meilleur de moi-même.

- Quel est ce plan ?

- Je ne m'en souviens plus très bien. Je crois que les gens d'ici l'appelle l'Homo Magnificus !

Nous nous regardâmes ébahis avec Larry.

- Ah, c'est enthousiasmant ! m'exclamais-je. *En quoi consiste-t-il ?*

- C'est un programme comportant dix-neuf plans…

Je me fis grimaçant et me tins prêt à intervenir avec mes arguments ondulatoires.

- De conquête intérieure, poursuivit Fresher. *Vous savez, je n'ose pas trop en parler autour de moi de peur d'être ridicule.*

- Pourquoi seriez-vous ridicule, Steve ?

- Oh ! Lorsque j'étais enfant j'aimais bien parler de spiritualité.

- Intéressant.

- Je me faisais huer par mes copains. Ils me prenaient pour un fou.

- C'est toujours comme ça au début.

Je m'approchais de lui et le rassura par une tape amicale.

- Ils disaient que j'avais un grain, peut-être même plusieurs. Vous voyez ? Ils disaient que j'avais des hirondelles dans le donjon !

Je me tournais vers Larry et fis un clin d'œil discret.

- Des graines pour nourrir les hirondelles ? fit Larry. *Pourquoi ? Vous habitiez un château ?*

- Vous voyez, vous aussi, vous vous moquez de moi. C'est pour cela que je suis devenu militaire.

- Vous répétiez, mission accomplie, avec le sourire, c'est la vie de château, pourvu que ça dure ?

- Là, on m'a expliqué ce qu'il fallait que je comprenne.

Le journaliste parut gêné de son humour.

- Et…qu'avez-vous compris ?

- J'ai tout compris de la guerre…grâce à mes copains.

- Vous êtes bien en mission sur cette base ? questionna l'Américain.

- Oui, je l'étais jusqu'à ce que je vous rencontre. Au fait, depuis combien de temps nous connaissons-nous ?

- Depuis suffisamment de temps, répliqua Larry. *Quand on change, c'est forcément au bon moment.*

- On croit souvent qu'il est trop tard pour changer, mais on peut tous changer au présent ! ajoutai-je.

- Vous dites cela pour me faire plaisir ?

- Oh non ! Croyez-moi, m'écriais-je. C'est même l'inverse : c'est un réel plaisir de pouvoir encore vous le dire !

- Dites, cela ne vous dérange pas si je suis là ? J'ai l'impression qu'on m'a oublié.

Je reconnus le timbre de cette voix.

- Kim ! Ca me fait plaisir de vous retrouver ! dit Larry, enjoué.

- Décidément, un rien vous rend heureux.

- C'est cela le secret du bonheur, dit-il amusé*, les petits riens…*

Kim Zhoung mit sa bouche en cul de poule.

- J'ai quand même le sentiment d'avoir manquer un épisode. Il n'y a pas trois minutes que vous vous…

- KIM ! hurlais-je. *Je te présente Steve, un ami de fraîche date,* dis-je en insistant sur la température.

- De très fraîche date, alors. Je suppose que tu ne tarderas pas à m'expliquer tout cela. D'ailleurs, tu as une dette envers moi.

Je le fixai et tentais de comprendre.

- Laquelle ?

- Tu ne m'as jamais parlé de ce qui s'est passé avec le nuage. Tu ne m'as pas conté Cilaos…

- A moi non plus d'ailleurs, signala l'Américain en jouant avec le curseur du *Diplomate* de Fresher.

- *Quant à moi, j'ignorais que nous étions sur un nuage,* renchérit Steve Fresher. *Si la hausse m'était contée*, fit-il en se tournant vers le journaliste, *peut-être que je comprendrais quelque chose moi aussi.*

J'émis un petit rire et retrouvais rapidement mon sérieux. Fresher était un être fragile sous de dehors virils.

- *C'est vrai Kim,* répliquais-je. *Toi non plus tu ne m'as pas parlé de cette mission secrète à laquelle tu participes. Ca fait un point partout.*

- *C'est entendu, nous allons vider notre sac.*

- *En parlant de sac, j'ai laissé le mien dans le réfectoire, avec le cristal.*

- *Vas-y vite, on risque de le repérer.*

- *T'as raison mais c'est déjà fait,* fis-je en inclinant la tête vers Fresher. *Au fait, je n'ai pas encore eu le temps de te remercier pour la petite sphère de basalte.*

- *Ah oui ! Je me suis demandé où elle était passé.*

- *Elle permet de protéger le cristal de toute localisation.*

- *Je m'en doutais. Je suis rassuré de savoir que c'est toi qui l'as.*

Soudain, des bruits de pas se firent entendre en provenance de la salle à manger. Deux colosses débarquèrent dans la cuisine. Les mêmes que nous avions, Larry et moi, dépossédé de leur *Diplomate*. L'un d'eux était souriant, l'autre pas.

- *Vous êtes en état d'arrestation,* s'écria le plus martial.

Nous les observèrent de haut en bas.

- *Avec quoi comptez-vous nous arrêter,* fit Larry, désinvolte.

- Vous savez, mon collègue est un peu en colère, fit Doumesche que j'avais déjà croisé, *il a perdu...*

- Ses petites affaires ? Ca se comprend, admit Larry en éclatant de rire.

- Ne vous fiez pas aux apparences. Dans l'intimité, c'est un chic type… Tiens, mais on ne serait pas déjà vu, fit-il en le dévisageant.

- Oui ! Comme dirait un cousin espagnol, le monde astral est si petit.

- Oui, j'y suis. Dans la chaufferie !

- Tais-toi Marc, ces personnes n'ont rien à faire ici. Je te trouve plutôt décontracté pour un milicien de l'H.M.

Marc se referma.

- Tu me feras le plaisir de retourner à l'entraînement. Tu manques d'arguments appropriés.

- Vous ne croyez pas que c'est vous qui en manquez ? fit Larry, détaché.

- Je n'ai pas le temps de discuter avec vous !

- Alors, je vais vous en procurer ! lui lançai-je.

Après lui avoir adressé un feu d'artifices d'ondes diplomatiques, Je m'approchai de lui, sûr de sa disponibilité retrouvée. Je lui tendis la main. Le militaire éberlué tendit la sienne presque mécaniquement.

- Je vous demande pardon. Nous nous connaissons ?

- Bien entendu, nous suivons tous le même but : l'H.M.

Larry prit la parole pour convier chacun à se présenter. Ce que nous fîmes. Dans une cordiale disposition, tous prirent part au jeu des historiettes et des anecdotes. Les échanges durèrent une bonne demi-heure pour dresser un bilan des actions à entreprendre. Tous acceptèrent d'être un agent double…

au profit du Plan Divin. Je vis que l'espérance des premiers jours prenait corps. Nous étions six à présent : trois militaires européens, Kim le Chinois, Larry l'Américain et moi, toujours l'*Ermite du Temps*.

- Larry, je m'absente un instant. Je vais chercher…

- Votre sac. Entendu.

Tout en marchant vers le réfectoire, je songeai à la nature duale de l'homme. Le jeu de la transformation instantanée était la représentation accélérée des phénomènes de groupe. Tantôt contestataires, tantôt euphoriques, les individus fonctionnaient comme des sélecteurs marche/arrêt. Nous étions finalement tous des Gémeaux flirtant avec le côté obscur et le côté lumineux de notre âme. L'homme avait une double personnalité. Bien et mal, positif et négatif, heureux ou malheureux. Toutes les oppositions nous habitent, pensai-je. Les expériences de la vie recèlent les modes d'emploi pour vivre l'un ou l'autre de ces états : la révolte ou la soumission ! A moins que cela ne soit l'action ou l'indifférence. L'être ou le sous-être. La présence ou l'absence au monde…

- Salut tout le monde. J'ai vu de la lumière et je suis entré. Ca fait plaisir de tous vous revoir.

L'accent ibérique de cette intervention ne me laissa pas de doute.

- Juan ! Par où êtes-vous passé ? Vous n'étiez pas là tout à l'heure ?

- Je vous l'ai déjà dit : je fonce droit devant. Et là c'était ce mur, dit-il en tendant un index. *Bon, juste derrière y avait un réfrigérateur. J'ai cru un instant que j'étais ressorti.*

- Vous avez vraiment vu de la lumière ou c'est une expression stupide ?

- Je vous assure que j'ai vu votre lumière…à tous. Parce que tous ensemble, votre lumière intérieure n'est pas qu'une simple addition, mais une multiplication.

- Comme les souris ?

- Quoi ?

- Non, laissez tomber.

- Je la ressentais à des kilomètres. Alors, la curiosité aidant, j'ai fait le chemin jusqu'ici.

- Génial ! Vous êtes donc le septième ! vociféra Larry.

- Le septième quoi ?

- Le septième Ermite du Temps. Ca pullule dans le coin. Vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

- Vous aider ? En quoi puis-je vous filer un coup de main ? Je ne peux quasiment rien porter.

- Ca vous dit de jouer les espions ? Pour de bon cette fois-ci !

- C'est amusant votre jeu. Ca consiste en quoi ?

- Faire du plan de l'Homo Mercatus celui de l'Homo Magnificus ! Renverser le sens avec les mêmes moyens !

- Que devrais-je donc faire ?

- Ce que vous voudrez ! A condition que l'on tire tous dans le même sens.

- Ce que je veux ? Je ne sais pas ce que je veux.

- Si vous êtes capable de tout traverser, vous pourriez nous décrire cette base dans le menu détail.

- C'est sûr ! Je la connais par cœur ! fit-il radieux, heureux de servir à quelque chose.

- Juan ? Vous êtes aux anges n'est-ce pas ?

- Aux anges ? Mais je suis athée et je reste coincé dans ce trou perdu.

- Ca tombe bien, eux aussi. Avec un peu de chance, ils pourraient vous décoincer avec un pied de biche à eux.

- Vous vous moquez de moi ? Le sarcasme est l'humour des idiots, déclara-t-il en me faisant un clin d'oeil.

- Se tourner en dérision est celui des grands esprits, rétorqua Greenwood.

- On se croirait dans un ashram, ici ! fit Juan en colère.

Je m'invitais dans la plaisanterie.

- Si y a courroux, y a pas de gourou !

Juan fit la moue.

- De toute façon, je ne veux pas revenir aux affaires humaines.

- C'est pour ça qu'on vous offre les affaires divines ! lui dis-je débonnaire

- Je vous avertis, je ne crois pas en Dieu !

- Certains anges non plus ! Ils le lui disent souvent, d'ailleurs. Il suffit de regarder le monde tourner.

L'Espagnol ne releva pas la subtilité.

- Alors votre plan ?

Larry Greenwood prit l'ascendant sur le groupe en lui expliquant la stratégie que ce dernier avait adoptée. Juan Sanchez s'en trouva regonflé d'une nouvelle énergie. Après tout, se dit-il, c'est sympa l'aventure d'une équipe.

- Bien sûr, j'ai passé un an seul au milieu d'un océan de glace pour apprendre ça !

- Que dites-vous ?

- *Je trouve,* reprit Juan, *que nous manquons de femmes dans ce groupe.*

- *C'est le désert qui vous travaille ? Et dire qu'il n'y a pas un seul chameau !*

Juan sembla rougir et répliqua aussitôt.

- *Si la femme est l'avenir de l'homme, nous ne sommes pas dans le sens de la marche.*

- *Excellent Juan !* fit Larry.

- *Merci. Il n'y a pas de quoi. Mais où allez-vous les trouver ?*

- *Elles sont déjà toutes désignées,* affirma Kim Zhoung. *Les six Négociatrices seront ravies de venir grossir nos rangs.*

- *Je dirais même que tous les Négociateurs seront nécessaires. Vous êtes douze, n'est-ce pas Kim ?*

- *Douze. C'est cela.*

- *Parfait ! Disons douze plus deux, plus trois, plus un cela fait…*

- *Dix-huit !* m'écriais-je pour une raison que les autres ignoraient.

Pourquoi dix-huit ? me demandais-je. Le manuscrit parle de quatorze.

- *C'est un bon début. Tout le monde est d'accord pour les réveiller ?*

Chacun des voyageurs de l'astral fit un signe d'acquiescement. Larry fit une suggestion.

- *Je propose que d'ici demain nous rallions le maximum de gens à notre cause. J'imagine qu'il n'existe pas que trois Diplomates dans cette enceinte.*

Marc confirma.

- Non. Il y en a dans le bâtiment de l'armement. En quantité.

- Il est gardé par des Cerbères entraînés, ajouta Steve. *Mieux que des chiens de combat.*

- Que voulez vous dire ?

- Ils ne prennent pas la peine d'aboyer. Ils vous arrachent le bras directement, sans procédure aucune.

- Séduisant votre camp de vacances !

- Voilà ce que je suggère : Marc, Steve et…

- Arnold !

- Arnold, vous êtes déjà connu pour votre…ancien job. On ne vous fera pas d'histoire pour pénétrer là-dedans et revenir avec des armes pour nous tous.

- Que ferez-vous de ces armes ?

- Nous les bricolerons. Ramenez-en un maximum. Kim, vous avez une chambre, n'est-ce pas ?

- Bien sûr !

- Nous nous en servirons pour stocker tout le matériel.

- Entendu.

- Marc, Steve, suivez-moi ! fit Arnold.

Les guerriers d'élite s'éloignèrent rapidement.

Puis, Larry, Kim et moi nous dirigeâmes ensemble vers le réfectoire pour imprimer sur le crâne des négociateurs leur carte d'embarquement. Le vol était sans destination, mais d'une durée indéterminée.

- Larry ?

- Je vous écoute Willyam.

- Je vous trouve admirable dans ce rôle de chef de bande.

- Animateur ! Je préfère ce mot.

- Avouez qu'il ne s'agit pas de colonie de vacances.

- Cela ressemble plutôt à une colonie de manchots.

- Les estropiés ou les palmipèdes ? plaisantais-je.

- Nous verrons bien.

- Vous vous rendez compte qu'on ne fait rien de moins que de changer la face du monde ?

- Justement ! Prenons-le comme un jeu.

- Si nous ne vivions qu'un grand jeu, Larry ? A l'échelle de l'univers. Le Grand Jeu Divin…

Tous les Négociateurs étaient à table, figés comme le reste de l'expédition dans des positions fossilisées. Ils étaient regroupés autour d'une planche de marbre entourée d'une baguette de cuivre dépoli. Le mandarin y prenait place quelques microsecondes plus tôt.

Pendant que Larry Greenwood procédait au réveil de tous les Négociateurs endormis, Kim Zhoung et moi-même restions à l'écart pour un instant d'intimité.

- Kim, tu n'as pas remarqué un détail ? dis-je.

- Non. De quoi parles-tu ?

- Les Négociateurs sont les seuls à observer leur assiette. Tous les autres ont le regard dans le vide.

- Effectivement. Cela m'avait échappé. Je pense qu'ils ont appris à se concentrer sur la nourriture qu'ils absorbent.

- Oui. J'ai noté que la plupart du temps, nous mangeons sans prendre conscience de nos gestes, ni même du goût des aliments.

Je me dis que les Aurèles avaient choisi des individus suffisamment évolués pour mener à bien leur mission. Mais quel genre de tractations ?

- Kim, as-tu une idée de la raison de ta sélection aux négociations ?

- Oui et non.

- Explique-toi.

- J'ai eu beaucoup d'expériences psychiques depuis que je suis jeune. Nous sommes nombreux sur Terre à avoir développer des facultés extrasensorielles.

- Que veux-tu dire ?

- Les contacts avec le monde astral sont courants. Ceux qui bénéficient de ces contacts ne s'en ouvrent pas toujours.

- Pourquoi ? C'est fantastique ce don. Pourquoi ne pas le partager ?

- Tu ne peux partager que ce que les autres acceptent de comprendre.

- Oui, j'ai déjà entendu cela !

- Quand les hommes disent qu'il faut avoir les pieds sur terre, en réalité ils les ont dans la terre, bien enfoncé dans la vase de l'avoir. Si bien qu'il devient difficile, pour eux, d'avancer et de leur expliquer le chemin.

- Avancer vers quoi ?

- Vers les hauteurs de la connaissance de l'être. L'essentiel est de gravir la pente des incarnations jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul point de contact : le sommet !

- Le sommet de quoi ?

- Le sommet est en contact avec la terre entière, pas la pente…

Tandis que j'écoutais le Chinois, je me rappelais mon expérience d'alpiniste. Monter vers le sommet procure le sentiment d'exister. C'est moins le but que l'effort qui importe. A chaque instant, la peur de tomber est analysée, disséquée, déglutie. Que représentent les mousquetons face à la masse disproportionnée du grimpeur solitaire ? La vie ne tient qu'à un filet de métal hélicoïdal et timide.

Les pieds et les mains, si ordinaires d'habitude, gonflent d'une puissante démesure. Ces extrémités confrontent leur apparente inutilité à l'extrême des émotions. La matière rejoint l'esprit dans une communion de forces complémentaires.

Les doigts feront-ils confiance à la force mentale de l'athlète ? Failliront-ils à l'exercice de la concentration ? Les muscles bandés de ces banaux outils d'écriture se rempliront-ils de l'ardeur du dépassement ? L'alpiniste a-t-il le temps d'interroger la sève de la vie dans les méandres de sa conscience ? Non, il ne ponctue pas le geste de la préhension par le crochet final d'une question, mais par le souffle de la force intérieure. Il manipule la vitalité. Il la pétrit. Il la sublime en lui donnant le droit d'expression. La vie est libre et pourtant conduite. L'extraordinaire complexité des mains et des pieds rend plus humble. Une face intérieure, une face extérieure. Elles sont au service de la découverte des mondes.

- Kim, a quoi servent les pieds et les mains selon toi ? Ne sont-ils que des instruments de motricité ?

D'abord surpris par la question, il tenta de rassembler ses idées. Il devina les associations des miennes.

- Les pieds sont sur terre, commença le scientifique. Ils sont la porte d'entrée de la matière. Les plantes de pieds regardent au-dedans, vers le bas. Ces plantes sur qui reposent le poids d'une vie.

- Tout le corps humain est concentré sur ces quelques centimètres carrés de fondation, confirmai-je.

- L'acupuncture, fit Kim Zhoung, *nous a appris que chacun des millimètres carrés de la voûte plantaire a sa correspondance dans le corps, sur les organes.*

Que d'indifférence de notre part, songeais-je, pour cette peau aux courbes si élégantes, mais aussi, si humbles qu'elles se retirent même à notre vue justicière.

- La face cachée de nos pieds, indiqua le mandarin, *révèle pourtant notre monde sensible, tangible.*

- Je ne te suis pas.

- Qui les regarde, les contemple, si ce n'est le sage en position de lotus. Respecte la terre que tes pieds foulent car elle te parlera avec ses mots : les vibrations !

Les pieds nous transmettent les messages de la Terre, poursuivais-je dans mes réflexions, car ils sont les porte-parole de son invisible amour. Les chaussures empêchent le dialogue. Cet isolant que l'on porte comme des marques extérieures de richesse et de civilisation. Kim avait lu dans mes pensées.

- J'ai rarement vu les matérialistes, fit Kim, *avoir réellement les pieds sur terre !*

- Tu veux dire que les pieds nus, au contact de la matière dense, dévoilent les richesses intérieures ?

- C'est pour cela que les mystiques aiment avoir vraiment les pieds sur terre. Pour ressentir la terrestre matérialité. Pour communier !

Les matérialistes n'ont-ils jamais vécu dans l'espace ? fis-je pour moi-même. Ils saisiraient alors l'erreur fondamentale de leur compréhension. Serait-ce l'insignifiante visibilité physique de notre regard qui obstrue notre capacité à embrasser la relativité, la proportion et la fragilité des composants de l'univers ? Dans le vide du cosmos, il n'y que rareté et préciosité extrême

des molécules de la matière. Vue de Mars, la Terre, si pesante à nos yeux, n'est qu'un hypothétique point lumineux, qu'une invitation à la rêverie, qu'un paradis extramartien où la vie foisonne et compose mille arabesques artistiques. Tout n'est qu'une question de point de vue.

- *La Terre est un éden pour nos pieds,* déclara le Chinois. *Ecoutons-les !*

- *Et les mains ? A quoi servent-elles du point de vue mystique ?*

- *Les mains ont une position plus aérienne,* répondit le négociateur. *Les hommes n'ont-ils jamais voulu s'envoler avec, telles de grandes plumes soyeuses ?*

- *Tu es un vrai poète, cher Kim !*

- *La paume des mains est à l'âme ce que la plante des pieds est à la matière : un livre ouvert !*

Je songeai au Manuscrit que tous mes camarades ignoraient. Kim continua ses explications.

- Ses lignes sont des phrases secrètes que la conscience humaine tarde trop à découvrir.

- Empreintes et plis renferment notre histoire ?

- Oui, personnelle et collective.

J'ouvris mes deux mains et scrutais leurs lignes énigmatiques.

- *Passée et future ?*

- *Les mains sont uniques par les signes qu'elles renferment.*

Kim ouvrit également ses mains.

- *Willyam ?*

- Oui, Kim ?

- N'as-tu jamais remarqué une chose qui échappe à beaucoup d'entre nous ?

- Laquelle ?

- Les empreintes de nos doigts sont extraordinaires.

- Continue.

- Sur les deux premières phalanges, les plis sont parallèles dans le sens des doigts, c'est-à-dire droits.

- Et alors ?

- La dernière phalange possède des lignes concentriques à l'extrémité. C'est l'empreinte proprement dite.

- Je ne comprends toujours pas.

- L'énergie Willyam ! Elle parcourt nos doigts et s'évacue par l'extrémité, comme les ondes de l'eau après la chute d'une pierre.

- A quoi servent les ongles ?

- Nos ongles sont comme des déflecteurs qui concentrent cette énergie. Lors d'une prière, nous joignons les mains à plats. Nous équilibrons alors cette énergie. Nous la renforçons et l'adressons aux autres.

- Que se passe-t-il en croisant les doigts ?

- Nous nous renvoyons cette énergie.

A ces mots, je me mis à observer plus encore mes mains. J'eus l'impression de les découvrir pour la première fois. Je les fis bouger et appréciais l'infinité de mouvements que j'en obtenais.

Attraper, cueillir, tenir, tendre, lancer, montrer avec les mains. Prendre, mais aussi donner. Observez l'image enfantine d'une ronde ! Regardez la position

des mains. Saurez-vous dire qui prend et qui donne la main ? Est-il geste plus accompli que les mains des hommes liées sans artifices, simplement unis main *dans* la main ? Il n'y a pas une main plus une autre. Il n'y a pas d'addition, pas d'arithmétique. Il y a communion des formes qui enserrent. Se pourrait-il que ces formes accompagnent l'esprit de leur union ?

C'est bien, me dis-je, ce que ressent l'alpiniste : l'union avec la roche ! Dans l'effort, l'émotion relie, soude et élève. Il n'y a pas la montagne et le grimpeur. Il y a la grimpe, l'évolution. Le mouvement de l'ascension…

Il restait encore trois Négociateurs à réveiller. A chacun, un briefing était servi pour qu'ils acceptent l'étrangeté de la situation hors du temps. Chacun se présentait à mesure que le réfectoire, faisant office de dortoir pour la majorité, comptait une âme vivante de plus.

Le calme apparent de cette *salle à dormir* masquait un complot planétaire. J'en pris de plus en plus conscience.
Je me mis naturellement à m'élever en conscience sans l'aide du cristal. Je m'aperçut que je devenais autonome, que je me forgeais ma Légende personnelle…

Je me rappelai l'énigmatique rôle des Aurèles dans l'histoire des civilisations humaines. Jonathan, mon maître, se demandait ce que pouvaient être les formes de vie endormies dans l'Arche, son vaisseau spatial.

Je me sentis grandir. Je considérais l'ingénuité du comportement des hommes dans la vie quotidienne devant une menace à venir. Une guerre cosmique allait-elle avoir lieu ? L'homme était-il un acteur ou un objet de desseins galactiques gigantesques. Je songeai aux combats grotesques des hommes du pouvoir. Avaient-ils conscience des enjeux interplanétaires ? Si une civilisation extraterrestre avait joué les tuteurs de l'humanité, se pouvait-il que les gesticulations infantiles des luttes partisanes aient un sens dans l'ordre divin ?

Que sommes-nous au fond, si ce n'est qu'une masse disparate d'animaux civilisés. Il y a bien quelques grandes figures, quelques illustres étoiles, quelques pensées glorieuses dont l'homme pouvait être fier. L'homme se réjouit d'appartenir à la même race que les héros du progrès. Il se rassure sur son statut. Il s'enorgueillit de son piédestal. S'est-il rendu compte qu'il ne vivait pas, qu'il ne ressentait pas le quart du dixième de l'objet de son admiration autoproclamée : le courage de la pensée !

Je me perdis en conjectures sur les rapports supposés de quelques-uns avec les représentants des Aurèles, dans les siècles passés.

Se rencontraient-ils dans un salon de thé pour bavarder du meilleur moyen d'imposer l'écriture ou la méthode logique d'investigation ? Avaient-ils rendez-vous dans une grotte ou une forêt pour discuter du contrôle des naissances ou de la fusion nucléaire ? Y avait-il conclave, convention, conventicule, séminaire, séances de travail, huit clos ? Y avait-il des pauses avec petits fours ? Des repas gastronomiques sur les nappes blanches des hôtels étoilés à l'épaisse moquette ? Comment et pourquoi les initiés humains rencontraient-ils les Aurèles ? Ces questions taraudaient mon esprit à peine éclos, moi, ancêtre du futur prodige Jonathan.

Nous sommes tous les légataires testamentaires de notre propre héritage spirituel, me dis-je. Nous signons chaque jour les pensées et les actions que nous laissons à nous-mêmes dans le futur. Nous construisons inlassablement la demeure animique où nous reviendrons pour jouer de nouveaux scénarii dans les prochaines vies. Parfois, nous invitons des convives à la table de nos expériences. Ils partagent nos points de vue. Ils apprécient les menus détails de l'architecture de notre esprit. Ils consomment la richesse de nos audaces imaginatives. Mais savent-ils ce que sont les fondations de notre âme ?

Parfois, certains visiteurs, habitués de notre être, s'étonnent que nous ayons changé l'agencement de nos raisonnements. D'autres s'insurgent contre les nouveaux espaces créés, ou l'absence de pièces qui les rassuraient. Parfois donc, notre échelle de valeur change.

Qu'elle est donc curieuse cette peur de ne pas reconnaître l'âme des autres : on censure certaines portes d'accès, on vivifie des chambres inutiles, on éclaire les oubliettes, les caveaux d'autrui pour conforter sa propre construction mentale du monde. On jette le doute ou le trouble dans la nouvelle vie d'un candidat à la lumière pour mieux réfuter notre incapacité au changement. Si possible, on médit, on recrute des complices pour mieux asseoir notre jugement. Combien d'avis dans chaque camp ?

Le vote. Beau rituel ! déclarai-je pour moi-même. Confortable convention humaine ! On se protège, on se rassure mutuellement sur une idée pour se blottir contre la maternelle tribu. On échappe à la peur de la solitude.
On ne pense pas, on se rallie ! poursuivais-je.

Pour faire un. L'unité ? Quelle erreur grotesque ! Monumentale ! On aplanit. On fait des discours. C'est beau l'unité, dit-on à l'envi. La peuple, la nation, l'entreprise, le corporatisme, le syndicat. C'est vraiment très beau. On s'aime ? Non ! On se protège des autres *avec* les autres. On passe incognito. On s'ignore. On se fond dans la masse pour survivre à ses démences. On capitule devant la force et la menace. Si tu n'es pas comme nous, tu sors. Tu évacues…et tant pis pour toi. L'unité des hommes est une belle promesse sans lendemain.

L'unité extérieure n'existe pas.

Elle est une construction d'intellectuels, de paresseux du monde spirituel. Rien n'est plus faux, menteur et tricheur que le groupe uni ! Tout, dans ce monde sensible est différent, divisé, sécable et dissociable. Aucune forme dans la nature ne ressemble à une autre. Aucun être humain ne ressemble à un autre…à moins que ce ne soit strictement le même !

L'unité de la nature extérieure est un leurre ? Tout est séparé ! Tout ! C'est la démonstration évidente du cosmos à l'appel de l'introspection.

Seule l'unité intérieure est ! affirmai-je.

L'unité intérieure ? C'est un pléonasme. Mieux. C'est une périssologie ! Ne peut être rassemblé que ce qui est absent à nos yeux : le sens !

L'univers conspire pour que les hommes prennent conscience individuellement qu'ils sont uniques. Non pas collectivement mais personnellement. Chacune des formes de vie est seule et indispensable. C'est cette conscience de la solitude dans un monde strictement différent de nous qui sanctifie l'unité spirituelle.

Une fois cette conscience acquise, et seulement après cette illumination, tu découvres la véritable création de l'univers, la source de toute chose ! proclamais-je aux spectateurs de mon théâtre imaginaire. Car l'univers est en dedans. Le reste est verbiage de l'ignorant. Voyez celui qui veut se démarquer. Ayez un grand respect pour lui car vous assistez à la mort de l'automate et à la naissance d'un être. Applaudissez la dissidence. Inclinez-vous ! Prosternez-vous devant la différence : elle est le grand jeu de l'être. Toi qui fait semblant d'aimer parce que l'on t'a raconté de jolies histoires, et que cela rassure ta conscience engourdie, tu es très loin de l'unité.

La vie quotidienne est un iceberg dont on aperçoit la partie émergée. Pour accéder à l'unité, tu n'as qu'une seule et unique voie : *la solitude dans l'extrême différence !*

Voilà ce qu'ignorent les hommes : penser par soi-même est le propre de l'être éveillé. La domination sur les autres est un succédané à l'unification. On croit ou on fait croire que son action de rassemblement est un acte charismatique. Il n'en est rien. C'est une copie antinomique, un plagiat verbeux de la nature divine de l'homme.

Seule son évolution propre est importante ! songeai-je. C'est cela le *Secret du Voyage*. C'est cela le rôle de *l'Ermite du Temps*. On ne parle pas d'évolution de carrière. Elle n'est que la carotte des indigents de l'esprit. On parle de capacité à collaborer au Tout, à la Permanence de la conscience unie.

Ne va pas penser que prendre au monde et s'isoler est le modèle à suivre, révélais-je à l'assemblée de mes peurs. Lâcher et ressentir par soi-même conduit à l'unité. « Ce qui se ressemble s'assemble », avertit le sage. Peut-être n'a-t-il pas imaginé le degré de compréhension ultime de cette assertion. Lorsqu'un individu est tout à fait ce qu'il est au fond de lui-même, qu'il ressemble vraiment à sa nature, alors il s'assemble à l'unité divine. Après la communion aux autres vient la fusion à l'UN.

Liberté je te loue, fis-je intérieurement, pour l'infantile tendresse de ton impossible volonté. Tu es bien plus qu'une utopie, tu es un mensonge. Liberté, tu es à l'ego ce que la libération est à l'âme. Seules les petites gens rêvent de liberté. Les grandes âmes savourent la libération. Cet état de l'être qui ne s'agite plus pour une inconsistante fuite vers l'absence de contrainte. Tournes le dos à l'exploration du dehors si elle doit t'emprisonner dans l'ivresse de l'égoïste volition.

Cherche, doute, expérimente et jamais ne faillit à la maturité. Soit ce que tu es sans borne, car l'avoir s'habille des mots de l'être. Beaucoup disent « je suis libre » alors qu'ils pensent « j'ai la liberté de faire ». La prison, c'est la traîtrise de l'idée qu'on ne dépend de personne. Si notre corps jouit du contact, notre âme jouit de l'absorption.

N'as-tu jamais rêvé d'être autrui ? N'as-tu jamais imaginé que l'expérience des autres était la tienne ?

L’avidité et la jalousie sont un manque d’imagination.

Prend place dans la conscience d’un voisin ou d’un être envié. Visualise ce qu’il ressent. Tente la délicate émotion hors de toi. Que sont la richesse, la gloire, la joie ? Savoure cinq minutes d’intenses images de bonheur selon ta version de celui-ci. Mets-toi au soleil, seul, pour apprécier ton état de milliardaire, de star, de chercheur, de penseur. Ressent ces trop brèves secondes d’un autre en train d’évaluer sa chance ou sa fortune.

Soit l’autre sincèrement ! Regarde les gens passer. Qu’y a-t-il dans leur cerveau ? Comment fonctionnent-ils ? Quels problèmes ont-ils à résoudre ? Qu’est-ce qui les motive ? Voit la diversité des pensées, des projets, des difficultés et des joies. Voit comme c’est simple d’éprouver le calme, la tension, la solitude ou le partage. Vit les expériences, les états d’âme sans bouger, sans effort. Non comme un légume regardant le vide, mais comme un puissant récepteur d’ondes capturant toutes sortes d’émotions.

Visite les remords, les souffrances morales et physiques. Capte l’épreuve et la haine. Imagine le sourire du sauveur devant la joie du rescapé. Voit comme tout est relatif. Sent comme le factuel t’inonde sans raison. Que ces fantômes sont tes propres créations ! Comme ils le sont dans le cerveau des autres.

Rien n’est vrai, tout n’est que prétexte.

Embrasse toutes les expériences et tu toucheras à la réalité du monde : *la conscience universelle !*

La peur crée la souffrance, continuais-je sans m’essouffler. La souffrance crée la peur. C’est pourquoi beaucoup ont peur de la peur. Pour sortir de ce cercle, élimine tout ce qui n’est pas strictement du ressenti. On éloigne la maladie parce qu’on la craint et non pour la transformer en nouvelle expérience, en maturité. Défait les histoires qui encerclent l’expérience directe. Va à l’expérience sans tarder, sans t’arrêter en chemin pour écouter les angoisses et les dogmes. Ils ne sont que des remparts à l’éveil. Parle-toi comme tu parlerais *librement* à tes enfants.

Les adultes donnent trop de conseils aux enfants. Le vécu des parents devrait être transmis avec la pudeur nécessaire, en précisant que ses propres leçons de vie ont été tirées de l’expérience.

Ton expérience intérieure ?…L'erreur est de l'ériger en vérités pour tous. L'enfant a instinctivement horreur d'un univers auquel sa créativité ne pourrait prendre part, surtout si le comportement des parents contredit les préceptes qu'ils imposent. Il les fuit car il ne s'éprouve qu'à travers ses propres sensations, son propre apprentissage. L'analyse viendra après. Apprends-leur, simplement, à noter leurs ressentis. La véritable démonstration vient du dedans. Apprends-leur à écouter l'intérieur. Admire leur capacité à s'interroger. Loue leurs doutes et leurs angoisses. C'est un signe évident d'intelligence. L'adolescence est un terrain de prédilection pour mettre en exergue le saut quantique vers l'homme authentique : *l'Homo Spiritualis* !

Il ne deviendra *Magnificus* que lorsque l'ego aura céder sa place au Maître Intérieur…

Les alliés du Paradis Blanc, me dis-je, parviendront-ils à saisir leur véritable mission ?

38 - LE VAISSEAU.

- Madame, nous n'avons toujours pas retrouvé le vaisseau volé.

- C'est ennuyeux ! Avez-vous envoyé des miliciens dans le temps ?

- Oui ! Ils ne sont toujours pas revenus.

- Alors, qu'attendez-vous pour en envoyer d'autres ?

- Ils commencent à avoir peur de se qui se passe de l'autre côté.

- C'est eux qui ont peur ? Mais c'est le monde à l'envers !

- En plus, depuis la disparition des spéléologues dans la glace, tout le monde est tétanisé.

- Doublez la solde de ceux qui iront !

- Bien madame. Euh…nous avons trouvé ça !

Il ouvrit sa main et montra une carte de presse.

- Qui est-ce ?

- Un journaliste américain du Daily Globe !

- Un journaliste ? ici ? Où l'avez-vous trouvé ?

- Près d'un hangar madame ! Celui du vaisseau disparu.

- C'est très ennuyeux ! Nous devons agir vite ! Mais une chose m'intrigue. A supposer que ce Greenwood soit notre voleur, comment a-t-il pu faire pour s'envoler avec ? Il n'est quand même pas pilote d'astronef extraterrestre.

- Il ne l'a peut-être pas fait !

- Qu'est-ce vous racontez ? Le vaisseau a disparu !

- Il a disparu. Peut-être pas de notre espace, mais de notre temps !

- Vous voulez dire qu'il est toujours là, mais invisible ?

- C'est ce que je crois.

- *Raison de plus pour envoyer d'autres miliciens.*

- *Bien sûr madame.*

39 – LES DETAILS.

Larry Greenwood prit la parole.

- Mes amis, nous sommes réunis pour un but commun : barrer la route à l'Homo Mercatus. Nous savons tous quels sont les noirs desseins de cette organisation.

- Non, Larry, dis-je. *Nous connaissons seulement quelques plans. Or, il y en a dix-neuf !*

- C'est exact. Nous savons à quoi correspondent neuf d'entre eux. Il nous en manque dix.

L'une des femmes intervint d'une voix douce.

- Les avez-vous eu en main propre ?

L'expression était cocasse. Je ne sus si elle parlait d'authenticité documentaire ou d'intégrité. Larry répondit, laconique.

- Non. Nous les déduisons.

- Quels sont donc ceux que vous avez déjà découverts ? insista-t-elle.

Le reporter fit une grande inspiration et sortit son fidèle carnet de notes. Il s'engagea dans une longue litanie.

- Hydrate de Méthane, le futur remplaçant du pétrole mais dangereux pour l'atmosphère. La Main Magique, la carte bancaire du Diable. Le Créateur de Bonheur. C'est l'économie de la drogue. Les Domestiques Chauds : l'argent de la prostitution sous toutes ses formes. Le Contrôle des Risques : l'évacuation des sites dangereux pour y mettre les indésirables. Société-Mère et fusions : un plan de rachats d'entreprises. Demi-homme : le clonage des êtres humains pour en faire des servants. Le Masque du Paradis : les vols spatiaux strictement automatisés. Enfin, Le Saint Matin est le Jour du

Départ, vers l'espace, de la civilisation invisible qui se trouve sous nos pieds.

Un long silence s'abattit dans l'enceinte. cette seule liste suffisait déjà à faire trembler n'importe lequel d'entre nous. La moins effrayée prit la parole. C'était une superbe mexicaine de vingt ans. Maria avait une maturité hors du commun.

- Quels sont les autres ?

Greenwood reprit la liste initiale.

- Commençons par Huge Maze.

- Oui, cela signifie Labyrinthe Monumental, fit un Grec.

- Que viendrait faire un labyrinthe ? demandais-je.

Théos, l'orthodoxe testa mes connaissances.

- Connaissez-vous la légende du Minotaure ?

- Non.

L'Athénien s'assit sur le rebord d'une table. Tout le monde l'écouta attentivement.

- Le Minotaure était un animal mi-homme, mi-taureau de l'époque minoenne crétoise, deux ou trois siècles avant Jésus-Christ.

- Parfait. Quel est le rapport ?

- Ce monstre habitait un labyrinthe géant. Il y résidait au centre d'où il était impossible de revenir. Une fois que vous l'aviez trouvé, vous lui serviez de repas.

Indira l'indienne montra une grande culture. J'en éprouvai quelque honte.

- Le fil d'Ariane viendrait-il de cette légende ?

Théos confirma.

- Exactement. Ariane a donné à Thésée une bobine de fil blanc pour retrouver son chemin et ressortir du piège.

Larry s'ébranla.

- Dans ce cas, l'Homo Mercatus serait le labyrinthe !

- Quel est le plus grand des labyrinthes ? fit une nouvelle voix.

- Ma chambre ! dis-je pour décontracter l'ambiance. *Je ne trouve jamais rien. Elle est tout sauf nette !*

- Internet ! J'y suis ! Internet, le plus grand réseau de tous les temps !

- Judicieux.

- Une fois que vous y avez goûté, vous ne pouvez plus revenir en arrière. Vous êtes ensuite sans arrêt attaqué par des virus de plus en plus terribles.

- En plus, on peut vous suivre à la trace dans vos voyages planétaires.

- Pour cela il faudrait être à la tête des grands éditeurs de logiciels ! Pour ouvrir et fermer les portes à sa guise.

Les portes, songeais-je…les Portes !

La stupeur se lut sur tous les visages.

- Et le Minotaure, le monstre ? fit l'Athénien.

- C'est sûrement le Parrain de cette Mafia ! osa Larry.

La mexicaine dévoila son savoir.

- Il s'agit peut-être d'une allégorie des plus subtiles. Dans le zodiaque, le signe du Taureau possède des vertus matérialistes. C'est le signe de l'argent par excellence. Il est ancré dans la Terre. Il est robuste et peut tout dévaster sur son passage s'il se met en colère.

Mes yeux s'ouvrirent en grand. Je pensais à Malignus. Avait-il préparé une vaste prison en donnant le sentiment de liberté ? Maria intervint de nouveau. Je la trouvais de plus en plus belle.

- Le Taureau est aussi, le deuxième signe astrologique. "Deux" est le symbole de la division.

Igor le Russe se sentait visé.

- Je suppose que tous les Taureaux ne sont pas aussi noirs que vous les décrivez.

Maria le rassura par un ton cordial.

- Bien sûr que non. Il s'agit simplement de la partie négative. Si l'Homo Mercatus est vraiment ce que nous croyons, c'est cette version qu'il faut retenir.

Le moscovite tenta une diversion.

- Si l'H.M. est le monstre, c'est quoi le labyrinthe ?

- Ce labyrinthe est peut-être l'organigramme de la Mafia dans les organismes publics mondiaux !

Larry tendit une oreille.

- Vous pensez à quoi ?

- L'ONU, Le fond Monétaire International, la Banque Mondiale, l'Organisation Mondiale du Commerce et bien d'autres encore.

Le Russe voulait-il prendre sa revanche sur l'exclusion de son pays au vrai pouvoir mondial ?

- Accusations parfaitement gratuites et sans fondement ! déclara l'Américain, vexé.

Il fallait radoucir cet échange orageux.

- Vous savez, nous n'aurons pas trop de notre imagination pour percer les dessous de la Mafia.

Larry se montra têtu.

- Imagination ou paranoïa ?

Le journaliste ne manquait pas d'air. J'intervenais encore. La jeune mexicaine semblait s'intéresser à ma méthode pacifique.

- Larry veut dire que ces organisations ne sont pas, en elles- mêmes, la Mafia, mais qu'elles pourraient être infiltrées par le Milieu.

J'entendis bougonner mon ami. Il mâchouilla quelques mots accusateurs. Je perçus des mots jetés au hasard : œil, paille, poutre, mafia russe.

- Je comprends, Willyam, dit Maria, langoureuse. *Quel serait donc la suite imaginaire des plans de l'H.M. ?*

Je fis un signe à Larry pour qu'il poursuive.

- Hair Moth ! Voilà un bel exemple d'inspiration.

- Qui veut dire ? reprit Indira.

Le reporter répliqua aussitôt en avalant sa salive.

- Papillon de Nuit sur les Cheveux !

- C'est la mouche du coche ? demandais-je.

- A mon avis, c'est plus irritant.

Omar le Sénégalais se frotta le cuir chevelu.

- C'est une bête qui vous gratte les cheveux ?

- Elle ne vous gratte pas, elle vous guette !

- Expliquez-vous.

Larry se leva nerveusement.

- Là aussi, j'ai tourné en rond plusieurs heures. Le papillon de nuit est un animal nocturne comme son nom l'indique.

Les Négociateurs prirent tour à tour la parole pour répondre au journaliste.

- Jusque là tout va bien.

- A quoi vous fait penser la nuit ?

- A l'absence de jour.

- Bien sûr ! Que voyez-vous la nuit ?

- Rien.

- Pas mal. Que voit le papillon ?

- La lumière ! Il s'y dirige toujours !

- Bien vu. Quoi d'autre ? lança Greenwood.

- La nuit, c'est l'intimité.

- Ce sont les peurs.

- L'inconnu.

- Le ciel noir et les étoiles !

- Bingo ! fit enfin Larry. *Vous avez tous résumé ce que j'ai cherché pendant des heures.*

Le *brainstorming* avait bien fonctionné mais chacun restait sur sa faim. John l'Australien ouvrit enfin la bouche pour parler au nom des siens.

- Nous ne sommes pas plus avancés.

Le reporter prit un air emphatique.

- Le papillon est un satellite d'espionnage. Une myriade de satellites.

- Quel rapport avec les cheveux ? dit encore le Sénégalais.

- Aujourd'hui la technologie est si avancée que l'on peut voir la tête des gens, même la nuit, à des centaines de kilomètres de distance.

Juliette, la Canadienne, avança son buste.

- Vous voulez dire que n'importe qui peut être aperçu dans n'importe quelle situation, à tout moment ?

- Oui, et sans qu'il le sache ! affirma le chroniqueur. *Grâce à l'infrarouge ou d'autres longueurs d'ondes.*

- Ca doit coûter horriblement cher d'épier depuis l'espace ! s'exclama Koné, la Japonaise.

- Très cher !

Larry inscrivit un nom en gros caractères sur son calepin : IRIDIUM. Il ne voulait bien sûr pas parler du métal blanc.

- Très cher aussi d'abandonner des dizaines de satellites comme l'ont fait certains opérateurs de télécommunication.

L'assistance se tut. Les effets de manche du journaliste étaient convaincants. Le passionné d'astronautique que j'étais ne pouvait pourtant pas laisser passer certains détails.

- Ils ne sont peut-être plus adaptés ? De toute façon les lancements restent excessifs.

Mon ami du New-Jersey prit un ton professoral.

- Saviez-vous que les prix de lancement peuvent être divisés par deux ou par trois en utilisant…d'anciennes plates-formes pétrolières !

Maria semblait vouloir prendre ma défense.

- Que voulez-vous dire ? A quoi cela peut-il servir ?

Larry monopolisait la parole.

- Jusqu'à présent on envoyait les fusées depuis la terre ferme : Cap Canaveral, Kourou ou Baïkonour.

Mon amour propre l'interrompit. Tel un paon devant sa belle, je déployais mes grandes palmes académiques.

- La charge utile, c'est-à-dire la masse admissible des satellites, varie avec la force de propulsion.

Comprenant mon jeu, Larry m'adressa un sourire. Il joua les trouble-fête.

- Elle varie aussi, et surtout, avec la distance à l'équateur. Plus vous en êtes proche, moins il vous faut de propergol.

Je le coupais encore.

- Dans ce cas, vous pouvez envoyer plus de charge utile.
Greenwood leva un pouce dans ma direction. Je lui retournais un clin d'œil discret.

- Vous voulez dire que l'on pourrait envoyer des fusées depuis des plates-formes pétrolières ? demanda Maria, incrédule.

- On l'a déjà fait ! rappelai-je.

- Ca n'a rien d'hypothétique. Il suffit de transporter la base flottante exactement sur l'équateur ! renchérit Larry.

Je repris la main.

- Votre plate-forme pétrolière d'occasion retrouve une deuxième jeunesse.

L'assemblée nous observa ébahie. Ce numéro d'acteurs avait quelque chose d'infantile eu égard à la monstruosité de la soumission en marche. Omar balbutia quelques mots.

- Cette activité spatiale doit rester inaccessible à beaucoup.

- Précisément, fit Larry. *La Mafia d'aujourd'hui est mondialisée, et l'était bien avant l'heure. Or, les programmes spatiaux nationaux s'essoufflent. Il faut désormais avoir recours à d'autres partenaires étrangers pour diviser les coûts. La Mafia, elle, sait depuis longtemps que la zone de chalandise est planétaire. D'où les satellites.*

La démonstration avait l'élégance de Machiavel. Théos, le Grec, sembla se réveiller d'une hypnose.

- Vue de l'espace, la Terre n'est plus qu'un village. Il ne manquait plus qu'un conseil d'administration et sa milice.

- Je ne vous le fais pas dire. C'est la déduction que j'ai faite à ce stade de ma réflexion.

Irma, l'Iranienne, sortit de sa réserve.

- Il y a un plan pour la milice ?

Greenwood répondit du tac au tac.

- Hardware Master !

- L'équipement maître ? demanda John.

- Plutôt, le Maître-Robot ! Une forme de flic du troisième millénaire.

L'Australien s'insurgea.

- Vous avez une culture cinématographique très orientée.

- Souvent l'imagination des scénaristes ouvre les yeux sur pas mal d'idées potentielles.

- C'est quoi alors votre maître-robot ?

- C'est une arme ! Doublée d'une informatique sélective.

Silence. Irma reprit la parole.

- Arme sélective ? Qu'est-ce que vous sélectionnez ?

Le visage de l'armoire américaine se referma.

- L'acte criminel en direct et la réponse adaptée à cet acte.

J'osai un parallèle.

- Les armes que nous avons trouvées ici en donne une démonstration surprenante. La sanction est variable avec un curseur intelligent.

Larry continua son exposé.

- Conjuguez le Code Pénal avec la neutralisation appropriée et vous obtiendrez le jugement direct, sans procédure.

- L'efficacité policière dans toute sa splendeur, s'exclama Maria.

Je me rendis compte qu'elle n'intervenait que pour mieux entrer en communication avec moi. Je lui souriais. Igor brisa le charme.

- Vous pensez que les marchands d'armes sont derrière tout cela ?

- Un boulanger ne vend pas de charcuterie ! décréta le reporter.

Indira s'emporta.

- Votre théorie est inacceptable !

- Comme le sont les ventes d'armes dans mon pays !

Je vins en aide à Larry en songeant à mon père qui avait évoquer les groupes de pression.

- Vous oubliez un paramètre.

- Lequel ?

- Les lobbies !

Comme s'il m'ignorait, Igor se tourna vers Greenwood.

- Cette pratique est très nord-américaine. Seuls les Etats-Unis…

- Voyez ce que notre culture cinématographique a fait partout dans le monde : un empire ! D'ailleurs, qui est le gendarme du monde ?

La provocation était l'arme favorite de Larry. Claudia, l'Italienne, fit irruption dans les échanges.

- C'est horrible ! C'est la pensée unique que vous nous servez.

- *Hole of Memory* ! répliqua-t-il.

- Quoi ? All of memories ? Tous les souvenirs ?

- Hole ! Trou !

- *Trou de mémoire* ? demanda la Romaine.

- Exact. C'est un autre plan de l'Homo Mercatus !

L'Américain exhiba son carnet. Pendant que tout ce beau monde se laissait emporter par la tourmente satanique, je posais mes yeux sur la peau cuivrée de Maria. Elle sentit mon regard et me sourit, un peu gênée. Une voix vint troubler cette caresse de l'âme.

- Qui va avoir un trou de mémoire ?

Peut-être l'Ermite du Temps, pensais-je. Larry garda l'ascendant sur le groupe.

- L'humanité ! Je crois que c'est un programme qui consiste à réviser l'histoire. Progressivement. Jusqu'à obtenir une culture monolithique… mondiale.

Les membres jetèrent ça et là leur dégoût.

- C'est l'abandon des minorités, des traditions, des particularismes…

- C'est le mondialisme universel ! C'est votre fameuse pensée unique sur ce qu'est le monde et ses habitants.

- Je ne crois pas du tout que cette organisation puisse imposer une vision de l'histoire, de la science ou de la civilisation.

Le limier attendit quelques secondes que chacun se soit assouvi. Ils attendirent le verdict.

- Vous n'y croyez pas, mais c'est bien ce qui est en marche. Avec la société de consommation vous externalisez ce qui fait la diversité.

Koné comprit la première.

- On en fait un produit ?

Le sourire de Larry ressembla à la mine béate des présentateurs de jeux télévisés.

- Prenez le tourisme. Vous avez de moins en moins de lieux authentiques. Tout est gadgétisé dans les boutiques de souvenirs.

- Les traditions régionales ou nationales sont toujours fêtées ! fit la Japonaise.

- Oui, comme si on devait se les rappeler. Or, le souvenir des us et coutumes c'est déjà leur mort !

Je sentais la tension monter parmi les Négociateurs. Je vins au secours du journaliste.

- Je suis d'accord avec vous Larry. Sur mon île par exemple, à la Réunion, certains vont même jusqu'à réinventer le créole. Les créoles eux-mêmes en perdent leur latin.

Il frappa son carnet du plat de la main. Certains sursautèrent.

- Ils trouveront celui d'Homo Mercatus !

Maria, distante de quelques mètres, s'avança vers moi. Pour justifier son mouvement, elle donna son avis éclairé.

- J'ai l'impression qu'à force de vouloir retrouver son identité, on la travestit. On en fait une nouvelle marque de fabrique.

Satisfait, Larry résuma la situation.

- On fait marcher le commerce !

- De nos jours, on représente les choses, on ne les vit pas, ajoutais-je, plus par jeu.

- La soif d'exotisme crée le processus inverse de ce qui devrait être ? demanda Théos, aigri.

Je lui répondis pour laisser Larry souffler.

- On zappe les cultures comme on le fait pour la télévision. Ici la semaine japonaise, là le mois italien. On consomme la variété, on ne l'intègre pas !

Claudia sembla un peu perdue.

- Dans ce cas, c'est quoi la pensée unique ?

L'Américain revint à la charge.

- C'est la société de consommation !

L'accusation, pour objective qu'elle pût être, allait déchaîner les passions. Claudia revint à sa première question.

- Et ce trou de mémoire ?

Il était temps que je fasse partager mes propres réflexions.

- C'est la perte d'identité ! C'est l'oubli que l'évolution est un mécanisme d'entraide entre des individus ou des groupes différents.

- L'unité ne vient pas de la ressemblance ? fit John, candide.

- C'est exactement le contraire, fis-je. *L'unité vient paradoxalement de la différence.*

- Qu'est-ce que vous racontez ? s'étonna Igor.

- L'unité des hommes viendra, s'ils y parviennent, de cette capacité à glorifier la culture de l'autre pour les vertus qu'elle lui apporte.

Maria s'approcha encore de moi très discrètement. Je me tournais vers elle et lui fit de la place. En dirigeant son regard vers moi, elle s'exprima.

- Oui, je crois que c'est cela l'harmonie avec la nature : reconnaître et aimer l'incroyable acharnement de la vie à multiplier les formes.

Embarrassé, je m'adressais au groupe faisant mine de maîtriser la situation.

- L'unité vient de l'intérieur ! C'est ça, le miracle de l'évolution !

Je fixai Maria. Elle ramassa ses longs cheveux bruns derrière ses oreilles en pénétrant ses yeux noisette dans mes pupilles aquatiques. Tous attendaient en silence que je m'en explique. J'entendis Kim rire dans un coin. Je remuais sur mes jambes.

- Fuyez les gens qui veulent vous ressembler. Un jour ils voudront être vous-mêmes…en ignorant ce que vous êtes !

Une voix s'éleva.

- Le Trou de Mémoire est donc l'éviction des Légendes Personnelles ?

Puis une autre.

- L'homme n'est-il pas fait essentiellement d'espoirs, de conquêtes et de rêves ? L'Homo Mercatus doit aussi le savoir, ça !

Larry vint à ma rescousse de manière inattendue.

- Ils le savent.

- Leur plan ne pourra donc pas marcher. Ils ne peuvent pas répondre à l'irrépressible vocation des bâtisseurs, s'indigna l'Australien dans une colère feinte.

- Ils le pourraient.

- Comment cela ?

- L'un des plans s'appelle Hope Management. Gestion de l'Espoir !

Certains blêmirent. Même Omar, le Sénégalais, ne put y échapper.

- Comment peuvent-ils gérer ce qui est ingouvernable ? Ce qui est précisément l'antithèse de l'uniformité ?

Greenwood reprit son jeu favori.

- Sur quoi fondez-vous vos espoirs ?

Et chacun prit part à cette devinette en proposant des solutions éculées.

- Sur un monde meilleur, sur la concorde des Nations et des peuples, sur les progrès de la science et de la technologie…

- Sur les enfants !

- Quels est le moteur de l'espoir ?

- Les progrès visibles ?

- Pas du tout. Ou plutôt, c'est l'une des pièces du moteur, ce n'est pas le carburant.

- C'est quoi ce carburant ?

- Le moral ! asséna Larry.

- Le bonheur ? fit timidement Maria en se serrant un peu plus contre moi.

- Il y a trop de définitions du bonheur. Certaines s'opposent même à d'autres.

Indira n'avait pas prit le relais depuis longtemps.

- C'est quoi le moral pour vous ?

Le New-Yorkais laissa une pause théâtrale et croisa ses bras.

- C'est un état d'esprit dans lequel on se sent protégé, où l'on accède finalement à ce que l'on convoite. C'est l'idée qu'une chose est accessible.

La pulpeuse Claudia répliqua instantanément.

- Cela dépend de ses désirs !

Larry menait le débat avec brio.

- Exactement. Et les désirs, ça se dirige. Il suffit d'en faire la promotion avec suffisamment d'insistance.

La passion collective, éteinte un instant par l'intermède romantique, se ralluma. Questions et réponses fusaient désormais sans discontinuer. D'ailleurs, je commençais à me désintéresser des controverses pour me concentrer sur l'essentiel.

Maria qui le sentit me prit la main. Elle trembla. Je ne lus pourtant aucune angoisse dans ses yeux. Nous laissâmes aux autres le soin de dessiner le portrait-robot de l'H.M.

- Vous pensez que la Gestion de l'Espoir consiste simplement à faire de la pub ?

- Je pense que c'est plus subtil que cela.

- Allez-y.

- C'est l'information au sens large du terme ! Je suis bien placé pour le savoir.

- C'est la manipulation de l'information ?

- C'est la gestion de l'information ! Vous donnez une mauvaise nouvelle et le lendemain vous en donnez une bonne.

- La seconde serait issue de la première ?

- Ce monde est fait d'une multitude d'événements tragiques et sympathiques.

- A en croire la télévision, les événements positifs sont rares.

- Vous devez simplement faire des liens directs. Il suffit de canaliser les mauvaises informations qui peuvent trouver une issue heureuse.

- Le criminel se fait toujours prendre ?

- On trouve une maladie et une semaine après on trouve le vaccin.

- Si c'est rentable bien sûr !

- Vous trouvez un problème de société et une loi sort pour le résoudre en moins d'un mois.

- Bien sûr, la loi était discutée avant la médiatisation du problème.

- Vous pensez vraiment que les choses se passent ainsi ? C'est cela le journalisme ?

- On prend un fait, on développe le sujet général, on met un personnage en face et on conclut par une médaille qu'on vient de lui remettre.

- On construit un scénario ?

- L'info, c'est à peu près cela : partir de la conclusion pour chercher un événement !

- Vous faites ça tout le temps ?

- Des meurtres, des viols, des braquages, des corruptions, des malades, il y en a toutes les secondes dans le monde.

- On l'a remarqué. On n'en manque pas.

- On sort aussi des solutions fiscales, commerciales, techniques, scientifiques, judiciaires tous les jours.

- Des millions de décisions sont prises chaque heure !

- Des centaines de chercheurs, d'entreprises,
d'associations, de personnalités civiles réfléchissent aux problèmes tous les jours, parfois pendant des années.

- Pourquoi nous expliquez-vous cela ?

- Simplement pour vous dire que ce ne sont ni les faits ni les débats qui manquent.

- Que manque-t-il ?

- Ce qui importe c'est leur sélection, leur orientation, leur gestion !

- Vous voulez nous refaire la démonstration du quatrième pouvoir, celui de la communication ?

- Ce n'est pas d'une démonstration mais un plan dont je vous parle.

- Quel plan ?

- Pourquoi croyez-vous que les questions fondamentales et spirituelles sont systématiquement tournées en dérision dans les émissions grand public ou les journaux à grands tirages ?

- L'illusion de l'ordre moral est parfaite.

- Si l'ordre moral est respecté alors le moral des peuples sera sauf ?

- C'est pas la définition de la démocratie ?

- La démocratie ne s'exercera véritablement que le jour où les bulletins blancs seront totalisés !

- Ceux de la troisième voie ?

- Ceux d'une nouvelle forme de société. L'Homo Mercatus le sait aussi !

- Nos enfants vont pourtant grandir dans un monde d'interactivité. Ils découvriront bien un jour que les apparences sont pilotées dans l'ombre, si j'en crois ce que vous affirmez.

- Horizon of Mind !

- C'est curieux votre style. J'ai l'impression de parler à un robot.

- Justement, je suggère chez vous la conception que l'Homo Mercatus a du monde. Un monde programmable.

- D'accord. Nous allons supposer que vous usez de ruptures pour établir les relations.

- Bon alors, c'est quoi ce nouveau plan ?

- Horizon de l'Esprit ! Vous disiez tout à l'heure que l'espoir s'appuie sur les enfants. Ils sont au cœur de cette stratégie !

- Comment traduisez-vous cette expression hermétique ?

- L'éducation !

- Vieille lune !

- Si elle vieille, c'est justement parce qu'elle est importante.

- C'est cohérent.

- Imaginez un monde où le programme scolaire serait décidé de façon collégiale entre les gouvernements et les concepteurs informatiques.

- Pourquoi parlez-vous de l'informatique ?

- Parce que c'est le futur de l'homme au quotidien.

- Vous parlez d'un scoop !

- Vous avez entendu parler du cartable électronique ?

- Non.

- Voilà le sésame ! Vous portez sur vous ce que vous devez savoir.

- Je trouve que c'est un réel progrès pour nos têtes blondes.

- Moi aussi. Fini les kilos de livres à porter…et à lire.

- C'est une pente glissante…

- Vous avez trouvé la juste expression. C'est une planche savonnée, donc à sens unique !

- Précisez.

- Vous êtes-vous déjà promené dans les salles de conversation électronique du web ?

- Cela m'est arrivé !

- N'y a-t-il pas un détail qui vous a frappé ?

- Il y a beaucoup de monde !

- Justement ! Il y a beaucoup de monde. Donc on parle vite.

- De plus en plus vite.

- Pour dire tout et n'importe quoi. Surtout n'importe quoi.

- C'est l'expression de la facilité.

- Pour accroître cette facilité, on utilise des symboles, des icônes pour exprimer ses émotions.

- On ne fait plus de phrases, on lance des onomatopées ?

- Tout le monde applaudit car cela semble pratique. Mais quelle pauvreté !

- Quel lien faites-vous avec l'éducation ?

- Ce sera l'éducation du signe et non du sens.

- Le symbole n'est-il pas le plus court chemin ?

- Un livre a du sens, un symbole évacue la réflexion du sens. Il condamne l'effort ! Or, sans effort, il n'y a pas de progrès individuel.

- Il y a tant d'informations et de savoir qu'il faudrait des encyclopédies de plusieurs tonnes pour embrasser la connaissance humaine.

- C'est justement l'argument de taille qu'utilisent les promoteurs du tout informatique.

- L'ordinateur n'est qu'un outil. Cela n'enlève rien à la pensée des étudiants.

- Au contraire, je crois que cela concentre son objectif sur l'expression personnelle.

- Bien sûr. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'éducateurs pour vérifier l'expression en question. Tôt ou tard, les formateurs seront électroniques.

- Après la démission des parents, on verra celle des professeurs ?

- Votre vision des choses est brutale mais certainement possible.

- C'est une question de temps. Autre chose.

- Oui ?

- Tout le monde s'accorde à dire que l'école est un lieu de socialisation où l'enfant apprend à partager, à découvrir le comportement des autres et à s'y adapter.

- C'est ce que je crois.

- Dans une classe informatique, l'enfant ne sera plus qu'en contact physique avec son écran.

- Donc ?

- L'apprentissage de la communauté sera réduit à sa plus simple expression.

- La réalité d'un peuple ne sera plus qu'un imaginaire théorique ?

- Ainsi, la division des hommes parviendra-t-elle à faire surgir le Règne de l'Homo Mercatus.

- A quel résultat aboutirons-nous ?

- A l'élitisme intellectuel. Une forme démoniaque d'eugénisme.

- Ce n'est pas déjà le cas ? Les enfants d'aujourd'hui ne veulent plus faire d'efforts. Ils sont de plus en plus exigeants pour leur petit confort personnel. Ils vont droits dans le piège de la décadence.

- Ceux qui fourniront les efforts nécessaires deviendront probablement les futurs High Members de l'H.M. !

- Où doit-on s'inscrire ? fit l'un d'eux en riant.

- Il nous reste deux plans à découvrir.

- Oui. Health Messages et Honey Medecine.

- Les Health Messages sont les Messages de Santé, n'est-ce pas ?

- Oui. Le premier est lié au second.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Je crois qu'il s'agit d'un programme qui vise à déclarer, par thérapeutes interposés, ce qu'il convient de faire pour être en forme.

- C'est déjà le cas !

- En réalité, c'est l'utilisation de schémas de pensée qui conduisent au second : Médecine au Miel, ou Médicaments de Miel.

- La nourriture de la ruche humaine.

- Qu'entendez-vous par schéma de pensée ?

- Avez-vous déjà lu un dictionnaire médical ?

- Non.

- Je vous le déconseille fortement !

- Pourquoi cela ? On doit apprendre à connaître son corps !

- On apprend surtout à mieux connaître les maladies !

- C'est pas fait pour ça un dictionnaire médical ?

- Il y en a tellement, et qui surviennent de manières si diverses, que vous êtes sûr d'en attraper une en voyant le moindre bouton sur vous !

Je devais intervenir.

- Ce que veut dire Larry, c'est que l'on forge la croyance selon laquelle vous pouvez tout contracter dans toutes les situations de votre vie.

- Manger, boire, dormir, se vêtir, marcher, travailler, s'embrasser, s'aimer et j'en passe.

Maria me tira vers elle. C'était un signe pour décrocher.

- Tout peut être prétexte à la maladie ?

- Ce plan consisterait donc à médiatiser les maladies pour qu'elles surviennent ?

- C'est un peu cela. Le fait même de savoir que vous pouvez tomber malade va précipiter l'apparition de symptômes. Le cerveau humain déclenche lui-même les facteurs de risques, et inversement, il peut les éliminer.

- S'il peut les éliminer, c'est une question de choix personnel.

- Non, pour l'organisation, c'est une question de marketing.

- Vous voulez dire que c'est prémédité ?

- Les Messages de Santé créent le besoin, et la Médecine au Miel, c'est-à-dire l'industrie pharmaceutique, répond au besoin.

- La ruche produit le miel et les abeilles s'y collent à jamais.

- C'est tout sauf du miel ?

- Décidément, jusqu'au bout, vous aurez eu une vision noire de notre avenir.

- Il suffit de regarder le nombre de médicaments que les médecins prescrivent.

- Oui, ils augmentent avec l'âge du patient.

- De sorte que, jusqu'à votre mort, vous pouvez avaler jusqu'à dix cachets par jour.

- Pourquoi dix, si vous n'avez qu'une seule affection ?

- La chimie organique est ainsi faite qu'il faut neutraliser les effets secondaires d'une molécule sur votre organisme.

- Non seulement bien des médicaments sont des placebos, donc neutres, mais en plus, beaucoup d'entre eux provoquent des états pathologiques qu'il faut combattre avec d'autres médicaments.

- C'est le cercle vicieux de la médecine mécaniste.

- J'en connais qui ne vont pas être contents.

- J'en connais surtout qui s'accrochent à leurs croyances comme des esclaves à leurs négriers.

- Pourquoi dix-neuf plans ? Y a-t-il un sens ?

- Non, je ne crois pas.

Cette fois, c'est Maria qui se fit un devoir d'intervenir. Elle usa de sa voix la plus laiteuse.

- Je pense qu'il y en a un. Dans le Tarot, la dix-neuvième lame est celle du Soleil.

- Qu'est-ce que ça vient faire là ?

- Si l'on considère que l'Homo Mercatus ne laisse rien au hasard, que sa stratégie consiste à nous faire prendre des vessies pour des lanternes, elle aura poussé le symbolisme jusqu'au bout.

- C'est-à-dire ?

- Si elle veut séduire et faire passer l'idée selon laquelle ce programme est pour le bien de l'humanité, elle pourra sortir son joker pour répondre aux amoureux de l'occultisme.

- Comment ?

- « Vous voyez, notre action est sous l'égide de la lumière ! »

- Sauf que le soleil est aussi le symbole de l'orgueil du Lion astrologique : le pouvoir absolu !

- On vous répondra que vous êtes pessimiste car le Lion est généreux !

- Bien vu. Rien de mieux que de renvoyer l'image des autres sur un miroir. Au fond, chacun interprète selon son propre état d'esprit.

- Réfléchissez ! fit-elle encore. Tout ce dont vous avez parlé, du premier plan au dernier, comporte une graine de progrès. Le progrès apparent !

Le groupe se tut. Maria voyait loin. Le fléau de la balance pouvait encore pencher du côté positif. L'ombre était menaçante mais elle n'existait point sans la lumière.
Tout ce débat pour rien ? me demandais-je.

Chacun interprète selon son propre état d'esprit, répétais-je encore. Chacun interprète…

40 – L'ENJEU.

Le groupe de quatorze resta silencieux. Chacun méditait la litanie de programmes lugubres que devait préparer, dans l'ombre, *l'Homo Mercatus*. Je fis un exercice de comptabilité avec mes doigts. Un, deux, trois….huit, neuf…dix-sept, dix-huit…

- *Dix-huit !*

- *Qu'y a-t-il Willyam ?* interrogea Larry.

- *Nous n'avons découvert que dix-huit plans. Il en manque un !*

Des groupes se formèrent pour les recompter. Le résultat tomba sans équivoque. Il n'y avait que dix-huit noms de programme. Quel était donc le dix-neuvième ? Etait-ce la clé des précédents ? Le dix-neuvième devait-il constituer un danger plus grand encore pour l'humanité ? A moins qu'il ne s'agisse de sa libération potentielle ? Une solution qui devait anéantir l'espoir de domination de la Mafia.

Là encore, le débat fusa de toutes parts. Il me fut impossible de repérer tous les contradicteurs, absorbé que j'étais par une indicible magie. Kim allait jouait cette fois le rôle que Larry avait tenu.

- *Larry ? Quel est le nom du dix-neuvième plan ?* demandais-je.

- *Harvest of Mysteries !*

- *Qui veut dire ?*

- *Moisson de Mystères !*

- *Vous avez une suggestion ?*

- *Non, j'ai buté sur celui-là. Il est beaucoup trop hermétique pour mon esprit.*

- *Vous avez pourtant fait preuve d'une imagination sans borne avec les premiers. Pour un malheureux plan de plus, vous séchez ?*

- Je sèche. Mais nous avons un champion des énigmes parmi nous.

- Ah tiens ! Qui est-ce ? demandais-je.

- Votre ami chinois. Kim !

Jusqu'alors, Kim Zhoung s'était montré serein et silencieux dans les échanges. Son silence était plus expressif que les paroles qui avaient précédées. Je me retirais en arrière avec Maria.

- Kim, nous cacheriez-vous quelque chose ? l'interpella Larry.

- Non. J'ai seulement une intuition.

- Parfait. Et laquelle ? Ne nous refaites pas le coup du suspens à la sauce Edgar Poe.

- Nous devons nous mettre à la place de l'H.M.

- Lequel ? Mercatus ou Magnificus ?

- Les deux ! s'exclama le Chinois.

- Je ne comprends rien.

- Moisson de Mystères a certainement un sens très précis. Moisson est au singulier. Une seule question, une seule récolte !

- Le problème est d'en connaître la saison.

- Les Mystères sont au pluriel. Il y aura donc plusieurs épis. Au moins deux !

- Saurons-nous distinguer le bon grain de l'ivraie ?

- Quelles sont les grandes questions de la science aujourd'hui ? fit Kim, impénétrable.

Les suggestions ne manquèrent pas.

- La force unifiée ?

- L'énergie ?

- La domination de la nature ?

- L'infiniment petit ?

- L'infiniment grand ?

- L'origine de l'homme ?

- Sa fin ?

- Les prochaines élections ? plaisanta Larry.

- Exact ! s'écria Kim.

- Comment cela exact ?

- Qui est l'Elu ? Quel est le peuple élu ? fit-il encore.

- Vous pensez aux Juifs ?

- Si vous réfléchissez bien, la véritable question qui importe est de savoir si le destin de la race humaine est la connaissance absolue. William Shakespeare a dit : « L'homme ! Un vrai chef d'œuvre ». L'interrogation ultime est de savoir s'il est en péril ou non.

- Pardon ?

- Tout le reste n'est que moyens et temps d'évolution.

- Expliquez-vous.

- Le véritable problème est d'apprendre si nous ne sommes qu'une expérience ratée de l'univers.

- Ou au contraire ?

- Si l'Etre Suprême a choisi l'Homme pour accéder à la maîtrise de toute chose.

- Il y a pourtant des tas de questions que nous n'avons pas résolus auxquelles la science tente de répondre chaque jour.

- Bien sûr. En définitive, que valent tous ces efforts prodigieux si la race humaine est appelée, quoi qu'il arrive à s'éteindre tôt ou tard.

- C'est à nous d'en décider !

J'intervenais.

- En êtes-vous si sûr ? Kim poursuit !

- En d'autres termes, sommes-nous, d'ores et déjà immortels ou non. Pour ceux qui croient en la réincarnation, ce sont les mêmes âmes qui reviennent sans cesse.

- Alors ?

- Atteindront-elles la perfection à temps ?

- Sommes-nous une étape ou une fin ? C'est ça la question ?

- La forme importe peu dans cette affaire. C'est l'idée même de la continuité de la vie consciente qui est en jeu.

- Vous voyez, je vous l'avais dit Willyam. C'est un jeu…

- Sauf que le jeu n'est amusant que lorsqu'on s'appelle Dieu ! ajouta le mandarin. *Pas pour les pions !*

Je restais toujours silencieux et…en bonne compagnie.

- J'ai du mal à saisir, fit l'un d'eux.

- Je vais donc le dire différemment, continua Kim. *Si la conscience universelle est la récompense de ce jeu, méritons-nous d'y avoir accès ?*

- Permets-moi de traduire sur le plan philosophique, dis-je. *La question n'est pas de savoir si nous sommes gnostiques ou non, mais de savoir si nous sommes capables de l'être, n'est-ce pas ?*

- Tout à fait. Passerons-nous les examens de la lumière avec succès ?

John s'interposa.

- Si la réponse est oui, alors c'est l'Homo Magnificus qui apparaîtra. Si c'est non, c'est son adversaire Mercatus qui prendra le pouvoir…jusqu'à notre fin définitive.

- N'est-ce pas là le véritable enjeu de ces négociations ?

- Que voulez-vous dire ?

- Si nous échouons dans celles-ci, les Anges Gardiens des hommes partiront trop tôt.

- Nous serons alors condamnés à errer dans les tourments des plans de l'H.M., version soumission.

- A l'opposé, si les hommes, aidés de leurs tuteurs, prennent conscience de leur nature et l'expriment pleinement avant leur départ, alors nous serons suffisamment autonomes pour atteindre l'état de l'H.M., version libération.

- A propos, quand doivent débuter les pourparlers ?

- Demain à huit heures locales.

- Je vous propose adopter une stratégie commune, fit Larry.

- Une stratégie ? s'étonna John. *Laquelle ? Nous ne savons rien de l'objet de la négociation et des conditions des deux parties.*

- Si ! Vous connaissez déjà le plan de l'H.M., rappela le journaliste.

- Et le départ probable des Aurèles, ajoutai-je.

- *Et l'enjeu galactique,* renchérit Kim.

- *Lequel ?* demanda calmement Maria.

Le Chinois releva son front. Il lui sembla pourtant avoir été explicite.

- *La gnose !*

- *En êtes-vous sûr ?* insista celle que je protégeais.

- *De quoi ?*

- *Qu'il s'agisse de la gnose ?*

Les négociateurs restèrent bouche bée.

- *Que voulez-vous que cela soit ?* demanda le mandarin.

Maria avait l'art d'attirer l'attention par une réserve singulière. Chacun des mots qu'elle prononçait avait une force qui n'avait d'égal que son humilité. Elle murmura des siècles de recherche du bout des lèvres.

- *L'ontologie !*

Les membres se regardèrent intimidés. Omar parla le premier.

- *Quelle est la différence ?*

Du haut de ses vingt ans, la jeune mexicaine apporta ses lumières.

- *La gnose est un système par lequel vous accédez à Dieu par la connaissance sacrée. L'ontologie est une philosophie par laquelle on découvre l'être en s'interrogeant sur la connaissance et sur soi-même.*

- *Eh bien ?* fit Kim.

Elle respira profondément.

- Il y a la connaissance inspirée, qui vient d'en haut, et la connaissance par le doute, qui vient d'en bas.

Je fus impressionné par sa clairvoyance. Je la fixais dans les yeux et lui chuchotais.

- Les réponses et les questions ?

Les oreilles se tendirent à l'extrême pour percevoir notre échange intimiste. Je vis qu'il est plus efficace de parler bas pour être entendu. Maria continua en poésie.

- Le monde des Idéaux très beaux, tout en haut, et celui des Idées expérimentées, toutes en faits.

Larry s'inclina devant un tel raffinement. Il l'interrogea avec respect.

- Lequel avez-vous choisi ?

- Les deux. Le triangle qui descend et celui qui monte.

- C'est le symbole de l'étoile juive ! s'exclama Irma. *Deux triangles entrelacés.*

Maria ne répondit pas à l'invitation polémiste. Elle visait bien au-delà.

- L'homme fait un bout du chemin. Dieu, l'autre moitié.

Maria était une âme très évoluée, autant par sa douceur que sa vivacité d'esprit. Mon cœur en fut touché. M'étonnant qu'elle soit encore sur Terre, je jubilais d'aboutir à la même conclusion.

- Le résultat c'est le Maître Intérieur, suggérais-je, *le Dieu vivant en soi.*

- C'est cela la fusion entre le Créateur et la Créature ? L'effort mutuel ? demanda Kim.

Le silence de Maria lui servit de réponse. Je sentais qu'elle s'isolait. implicitement, elle me laissa poursuivre.

- Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le sage du troisième millénaire dira : « Doute de Dieu, il apparaîtra derrière tes yeux ! ».

Nouveau silence.

- C'est curieux ce que vous dites, dit finalement Koné.

- Pas du tout ! dis-je, guilleret. *Le doute est une action en soi. Non un refus catégorique.*

Mon ami Larry trouva une justification parfaite à son penchant paranoïde.

- Le doute ne se décrète pas, il se vit encore et toujours.

Je continuais.

- Le doute n'est pas scepticisme mais volonté de chercher, et donc, à la fin, de trouver.

A ces mots, je vis toute la paresse de ceux qui se glorifient d'être sceptiques comme s'il s'agissait d'une vertu, quand elle n'est qu'une lâcheté, ou pire, une haine.
Greenwood, jusqu'alors limité au registre des conspirations, s'ouvrit avec fierté au monde spirituel, et ce, devant un parterre d'initiés. Le *hors-temps* permet tant de progrès !

- Gnostiques et agnostiques se rencontreront au croisement de la destinée humaine : l'illumination par l'incertitude !

Kim renversa cette fois les rôles.

- Vous en êtes sûr ?

- Vous voyez ! Vous aussi, vous prenez le bon chemin.

Larry n'en manquait pas une. Je brûlais de partager ma secrète expérience.

- Parlez au Maître Intérieur et il naîtra !

Comme si tous les maîtres intérieurs venaient de débarquer, le réfectoire se vida des voix humaines. Juliette, la Canadienne, nous sortit de notre torpeur.

- Pour le moment les anges ne risquent pas de tomber au chômage technique ! Ils ont tellement de boulot…

- Il suffit alors de leur dire qu'on a encore besoin d'eux et l'affaire sera réglée ?

Larry venait de résumer la stratégie qu'il appelait de ses vœux.

- Ce n'est peut-être pas aussi simple que ça, répliqua Kim.

- Nous verrons bien.

Les négociateurs restaient sous le charme de la méditation.

- S'il vous plait ?

Tout le monde se tourna vers l'Ahmed, le Tunisien. Il n'avait jamais pris la parole.

- Oui Ahmed ? fit Kim, l'aîné des négociateurs.

- Excusez-moi de redescendre sur Terre mais…

- *Mais quoi Ahmed ?* demanda le Chinois, presque fâché.

- *Pourquoi avons-nous été choisis ? A quoi servons-nous ?*

Le groupe resta interloqué. La question prosaïque du Tunisien était peut-être la plus importante d'entre toutes.

Pourquoi des négociateurs ?

Soudain, des pas indiscrets s'approchèrent du restaurant. Trois hommes apparurent en haut de l'escalier qui y menait.

- *Arnold ! Marc ! Steve ! Vous arrivez au bon moment.*

Chargés d'armes, les trois militaires avancèrent vers les négociateurs. Equipés de *Diplomates*, ces derniers n'allaient pas manquer d'arguments pour convaincre *l'Homo Mercatus* de changer de point de vue…peut-être même de changer de nom !

Ils avaient une nuit entière pour modifier le cours de l'histoire…

- *Larry ? Qu'allez-vous faire de votre côté ?* lui demandais-je.

- *Mon métier !*

- *Vous allez écrire un article ?*

- *Non seulement je vais l'écrire, mais en plus je vais l'envoyer. Mon patron risque de se faire du souci sans nouvelles du front.*

Je souris à cette manie du reporter. Après tout, c'était bien là sa mission. Si les hommes se contentaient de faire correctement leur métier, le monde tournerait peut-être plus rond. Larry était professionnel jusqu'au bout des ongles, y compris dans la plus inattendue des situations. Quant à moi, je devais me faire ma propre opinion sur le *trafic d'influence* que l'H.M. gouvernait. Etant seul à posséder les codes d'accès, j'hésitais à révéler ma stratégie.

- Et vous, Willyam ?

- J'improviserai. Je dois d'abord assouvir certains besoins, lui dis-je en montrant les toilettes sans préciser les besoins en question.

- Et moi, intervint Juan, patient spectateur de nos élucubrations mystiques.

- C'est le jour J ! fit Larry.

Ce dernier rassembla tout le monde autour de Juan Sanchez qui connut enfin son heure de gloire. En bon animateur, Greenwood lui donna de l'importance.

- Ecoutez ! Juan est un expert ! Grâce à ses explications, nous allons bâtir notre plan d'attaque. Il connaît tous les recoins de ce désert !

Pendant ce temps, je m'éclipsais en emportant mon matériel de voyage. Je révélais mes intentions à Maria et lui fis quelques recommandations. Elle m'attira discrètement vers la corbeille à fruits plantée sur une longue table où serpentait une liane de fleurs. Elle prit une pomme qu'elle observa en silence. Puis elle la fit rouler sur la table. La pomme défit peu à peu la garniture sinueuse. Elle se serra contre moi et m'embrassa avec fougue.

- Reviens vite ! murmura-t-elle en se penchant vers mon oreille.

- Le paradis est si beau que je n'ai pas l'intention de te quitter.

Je l'embrassais une dernière fois et m'éloignais.

Je m'enfermais donc à double tour et disparus de cet espace-temps…

41 - HORA MALIGNUS.

Larry Greenwood marchait dans l'un des tunnels sud en se dirigeant vers la salle des communications. En atteignant le troisième dôme, il rencontra Willyam Goldman figé dans le temps humain marchant en sens inverse. L'Américain frappa sur le crâne de son ami. Une faible lumière brilla.

- Willyam que vous est-il arrivé ? Vous avez perdu votre cristal ? Je vous cherchais partout.

- J'étais occupé.

- Dépêchez-vous, les autres nous attendent pour l'assaut.

- Quel assaut ?

- Vous n'êtes pas dans votre assiette. C'est vous-même qui en avez eu l'idée.

- Quelle idée ?

- Convertir les conspirateurs avec l'Initiateur !

Larry brandit son *Diplomate* à ondes bénéfiques.

- Avec ça !

- Ah oui. Nous allons leur mettre la pâtée, les écraser.

- Pas les écraser, Willyam, les inspirer.

- Vous avez de l'humour. Quel est votre code ?

- HM 20. L'attaque !

- Parfait ! C'est le bon code.

- Suivez-moi.

Larry Greenwood et Willyam Goldman se dirigèrent vers le réfectoire qui était devenu le QG des Alliés. La proximité du self-service ne gâchait en rien leurs conciliabules. Quand ils s'y retrouvèrent, une vive discussion animait le groupe.

- *Ah ! Voilà Larry !* lança Kim. *Salut Willyam. Heureux de te revoir.*

Larry fit un signe de tête.

- *Que se passe-t-il ?*

- *Nous achevons les préparatifs mais plus personne ne veut se quitter. Il faut pourtant bien se partager le boulot de nettoyage.*

- *De purification, Kim. De purification !*

- *Ca ne change pas notre problème.*

- *Pour être efficace, il faut se diviser en plusieurs sections d'élite. Nous irons plus vite.*

- *Pourquoi voulez-vous aller plus vite ? Prenons notre temps.*

- *Nous avons l'avantage de l'effet de surprise. Ne leur laissons pas l'occasion de nous repérer.*

- *Quel est le plan ?*

- *On se sépare en groupe de deux. Un binôme par bâtiment. Chacun prend son Diplomate plus deux autres pour les donner aux futurs alliés. En cas de nouveaux besoins nous revenons en prendre dans la chambre de Kim. C'est notre local de stockage.*

- *OK. Moi je reste avec Arnold,* fit Marc.

- *Moi, avec vous Larry,* fit Steve.

Tous les négociateurs firent de même en couple homme et femme.

- Et vous Willyam ? Vous venez avec nous ?

- Non, j'y vais seul. J'irai un peu plus tard. Ne perdez pas de temps. Partez devant.

- Comme vous voudrez. C'est parti. Rendez-vous ici dans une heure.

Maria s'approcha.

- Mais enfin, Willyam ? Tu m'avais promis…

- Prends quelqu'un d'autre !

Maria le regarda fixement et tourna les talons.

- Et moi ? fit Juan vers Larry.

- Vous ? Eh bien, vous comptez les points. Vous ne pouvez pas porter quoi que ce soit. Le mieux c'est de rester à proximité de notre stock de Diplomates. Appelons ça la Chancellerie.

Juan hocha du menton.

Les alliés dévalèrent l'escalier et se séparèrent. Les uns vers le sud, les autres vers le nord. L'équation était simple : ils étaient un contre dix. Mais le *Diplomate* devait inverser ce rapport en ralliant à la cause du Plan Divin tous ceux qui seraient touchés par les impulsions mystiques. Selon toute vraisemblance cela ne prendrait que très peu de temps. Chaque membre de l'équipe devait convertir deux conspirateurs. Et chacun des nouveaux convertis, deux anciens « collègues ». Ainsi, cette chaîne allait-elle libérer tous les conspirateurs après seulement trois séries dans cette suite arithmétique. Ils partaient à dix-sept. Ils devaient revenir à cent trente-six. La population du site était estimée à cent cinquante personnes au maximum.

- Vous n'y allez pas Willyam ? demanda Juan. *Tout le monde est parti.*

- Bientôt, bientôt…

Willyam Goldman sortit un appareil radio.

- A toutes les unités, les lièvres sortent du terrier. Je répète, les lièvres sortent du terrier.

- Pourquoi dites-vous ça ? Ils le savent déjà ! …Mon Dieu !

Juan lui-même s'étonna de ses propres mots.

Larry Greenwood et Steve Fresher se rendirent au bâtiment des communications. Après avoir traversé trois tunnels, un froid intense les agressa. Ils virent au passage une porte donnant sur l'extérieur restée ouverte. Etre distrait était synonyme de suicide. Un fou avait-il mis fin à ses jours ? Ils la refermèrent aussitôt. Ils accédèrent finalement à destination. Ils pénétrèrent dans la salle des ordinateurs avec nonchalance. Tous les occupants restaient figés comme il était prévu qu'ils le soient.

- Salut les tortues, fit Greenwood, amusé.

Fresher éclata de rire.

Un homme lui faisant face leva la tête.

- Ninja ! Tortues Ninja, mon vieux !

Il braqua son arme et tira au jugé sur le binôme. Larry plongea à terre. Fresher éclata sans rire. Ses armes retombèrent brutalement au sol. Il se releva et tenta de les attraper. Ses mains traversèrent les engins, puis le sol. Il était mort !

- Echec ! s'esclaffa l'homme en noir.

Larry rampa jusqu'à la sortie, se releva et se mit à courir.

Les alliés n'avaient aucun moyen de communication. Il ne pouvait donc pas prévenir ses amis. Il détala sans but. L'image de Steve l'avait effrayé. Il devait rapidement trouver une parade. Il ne comprenait pas comment il était tombé dans une telle embuscade. S'il advenait que les dômes étaient tous des souricières, le plan *Homo Magnificus* allait être réduit à néant en moins d'un quart d'heure. Les alliés tomberaient peut-être tous dans un guet-apens soigneusement préparé. Mais qui les avaient trahis ? Juan, le macchabée, cachait peut-être son jeu. Kim, le Chinois ? Il était homme mystérieux. C'est peut-être lui. L'un des trois soldats de la milice de l'H.M. ? Possible. L'un d'eux pouvait faire semblant de prendre parti pour le Plan Divin. Les Négociateurs ? *L'Homo Mercatus* y avait peut-être mis un agent double. Willyam ? Impossible. Ce garçon était trop fleur bleue pour être un traître. Pourtant ce rêve dans l'avion n'était-il pas une prémonition ? L'imposture était trop bien maquillée pour le cerveau survolté du reporter. Larry songea d'abord à se transformer en *sniper* de la lumière, mais il savait, par sa connaissance des lieux, que les trous de souris étaient trop rares. A moins que…

Le journaliste se souvint d'une planque introuvable pour les conspirateurs : le temps surdilaté !

Un certain Willyam Goldman l'avait averti qu'une nouvelle dilatation du temps était un risque majeur. Risque pour risque, il préféra celui-là. Suicide ou refuge ? Il n'avait guère le temps de s'en préoccuper. La vraie question qui se posa à lui fut irréductible. Etait-il digne d'un niveau supérieur ?

En une fraction de seconde, fut-elle un abus de langage, il repassa sa vie en mémoire. Il devait peser son âme sur le fléau de Maât, la déesse égyptienne de la justice. Il soupesa ses erreurs et ses victoires sur lui-même. Il évalua son mérite. Il douta. Obtiendrait-il l'absolution en ayant choisi cette mission périlleuse ? Au contact de ce paradis, il s'était tant remis en question qu'il admit tout de même ses chances de survie à une sur trois. Il songea à sa bonne étoile, à son trèfle à quatre feuilles, à ses testicules. Devant la mort, *l'instinct de conservation* enfoui dans ses testostérones lui était pourtant d'un piètre secours. Son audace de toujours lui serait peut-être salutaire car il avait pris le parti de la vérité tant redoutée par les hommes de pouvoir. Il osa donc. Il appliqua son cristal sur le crâne et…franchit la barrière indemne !

Mais il avait perdu le contrôle de ses arguments diplomatiques qui gisaient sur le sol. Dans cet état lumineux, il était heureux. La peur n'était plus sa fidèle compagne. Elle avait fui la maison de son âme…

Pendant *ce temps*, les alliés tombaient comme des mouches et se relevaient inutiles au combat. Quelques-uns parvenaient à grossir leur camp en transformant les conspirateurs. Sur l'arbre théorique de la chaîne de la lumière, des branches tombaient, d'autres poussaient encore. Un point d'équilibre précaire fut atteint lorsque les « survivants » estimèrent qu'il fallait se replier. Chacun de leur côté, ils trouvèrent des cachettes plus ou moins efficaces. Une guerre de tranchée s'installa. Des alliés « mourraient », des conspirateurs naissaient à la vie. La moyenne des alliés restait inexorablement autour de douze personnes. Une progression apparut : les alliés « morts » devenaient toujours plus nombreux.

43 – LE TROU BLANC.

C'est troublant ces sensations ! me dis-je. Je ressortis des toilettes en ayant accompli mes intimes activités. Je me trouvai à nouveau au deuxième étage de la dilatation temporelle. J'aperçut mes camarades de mission statufiés dans la cuisine. Je dévalais rapidement l'escalier et me dépêchai de sortir de ce dôme. Je croisais l'horloge qui indiquait 12h34 et le chiffre mystérieux :

3 600 018 !

Je fonçais tout droit vers l'avant-dernier dôme dont Juan nous avait dit qu'il était celui des Plans. Rapidement, je trouvai une immense salle éclairée par de timides lumières indirectes. Il y avait là une bonne trentaine d'écrans de contrôle de toutes natures. Comme c'était l'heure du repas, il n'y avait plus grand monde. Il restait deux personnes de faction sur des écrans de communication. Je jetai un œil rapide sur le contenu des ordinateurs. Un multifenêtrage Internet leur permettait des visioconférences partout dans le monde. A ma grande surprise, je vis des logos de grandes entreprises internationales s'affichant à l'arrière plan de certains interlocuteurs qui se trouvaient à l'autre bout de la planète.

- Merde ! Eux aussi en font partie ! On leur donnerait le bon Dieu sans confession. Et ceux-là ! Et…Non c'est pas possible !

Gouvernements, entreprises, sectes, organisations non gouvernementales. Les plus inattendus étaient au rendez-vous.

Je pris mon front dans une main pour ne pas tomber dans les pommes. Un léger vertige s'empara de moi. Il me sembla que le ciel me tombait sur la tête. Je respirais amplement et me calmai enfin.

Je m'approchai d'un siège vide à l'écart des deux hôtes involontaires et m'assit lourdement tant j'étais exténué par mon empressement. J'avais filé si vite à l'anglaise. Larry avait fait peser sur moi une mauvaise conscience : la culpabilité d'une trahison. Je devais chasser rapidement ce sentiment non fondé.

Après avoir atteint une nouvelle sérénité, j'entreprit de pianoter sur le clavier mais n'y parvins pas. Mes doigts passaient à travers les touches.

Larry m'avait pourtant avertit que ça ne marchait pas, me dis-je.

J'avais les clés mais par les portes. Je devais donc revenir au temps normal pour parvenir à m'immiscer dans le programme de *l'Homo Mercatus*. L'imagination débridée de Larry Greenwood me séduisait, mais n'allait-il pas trop loin dans ses supputations ?

J'hésitai à accélérer le temps. J'étais dans la tanière des loups. Comment y passer inaperçu ?

D'un regard panoramique, je constatais qu'un portemanteau me donnait une solution. Je m'en rapprochais et pris un blouson dont le dos arborait le bigramme : H.M.

Au passage, j'aperçut plusieurs cartes d'état major dans une grande vitrine sur le mur. Ayant fait quelques pas vers elles, je vis qu'une île était déclinée en trois échelles. La plus grande échelle la situait à proximité de la base scientifique américaine Mac Murdo. Une flèche partait dans la direction de *Nova Lumen*. Elle marquait une distance : 1072 kilomètres. Je fis une conversion rapide. 666 miles terrestres ! Sur la carte la plus précise, le centre montrait les lignes d'isonivelage d'une montagne. Sur ces hauteurs impressionnantes, un nom apparaissait : *Mont Erebus !*

J'avais lu presque par hasard que ce nom d'origine grecque signifiait « Ténèbres infernales ». Ce volcan planté sur l'île de Ross était unique au monde car il était le seul à ne pas se situer le long d'une frontière entre deux plaques tectoniques. Ses laves exceptionnelles faites de kénytes singulières, et essorant des cristaux d'anorthose rarissimes pour les minéralogistes, étaient si fluides, si brûlantes et si importantes qu'elles lançaient des flammes permanentes à des hauteurs sans équivalent. Le grand Haroun Tazieff avait ainsi résumé le tableau : « *une eau de feu dans un récipient de roc d'où jaillissaient des flammes volcaniques transparentes, bleutées, verdâtres ou rouges mais toujours fort peu lumineuses…* ». J'avais vu une photographie de ce volcan. Il était dominé par une dent sombre : *the Fang*. La fange ? Cela signifiait, en fait…le Croc ! Ce qui m'avait frappé, c'était que cette muraille noirâtre se dressait par delà les luisances de la glace. Sur cette île, le noir surplombait le blanc. Le mont Erebus était certainement l'un des plus terribles volcans de tous les temps. Le

volcanologue avait même écrit : « *…confirmant le maléfisme étrange de cette montagne* ». Curieux pour un scientifique de réputation mondiale…

A proximité de cette gueule active au brasier perpétuel, d'autres volcans que l'on croyait éteints dominaient les banquises alentours. Ils avaient pour noms : *Mont Terror* et *Terra Nova* ! Une véritable invitation en enfer. Ces trois volcans sur une île ridiculement petite vous glaçait le sang, tout en vous brûlant les veines.

Cet intérêt pour cette mâchoire diabolique et ces naseaux fumants me laissèrent perplexe…

Une fois changé en caméléon à l'aide du blouson de l'H.M., je revins m'asseoir et procédais à la transmutation temporelle. J'étais dans le temps normal !

L'un des deux hommes m'interpella.

- *Salut Willyam. Déjà de retour ?*

Je sursautais. Deux questions se bousculèrent aussitôt dans mon esprit embrouillé. Comment connaissent-ils mon nom ? Pourquoi sont-ils aussi décontracté avec moi, l'intrus ?

- *Oui. Laissez-moi, j'ai du boulot !*

- *Comme tu voudras !*

Ma répartie me surprit autant que leur réponse.

Aucune réaction des deux hommes affairés à poursuivre leur conversation ! Je n'avais pas pris mon Diplomate car il devenait inutilisable dans l'espace-temps d'où je venais. N'ayant aucune explication à cette incohérence, je me plongeais donc sur l'écran, m'octroyant le bénéfice du doute.

Le dialogue muet avec la machine débuta. Mot de passe ? HM. Non ! 666. Non plus. Nova Lumen. Rien. Je commençai à m'énerver. Qu'est-ce qui peut être vraiment secret ? me demandai-je.

Après quelques instants à exhumer mes souvenirs, je tentais un mot : Malignus !

Bingo ! L'écran dévoila une boîte de dialogue multichoix où toutes les expressions des plans que Larry m'avait montrées apparaissaient. Un doute me traversa. Comment Larry avait-il pu obtenir ce plan sans en connaître le code d'accès ?

J'évacuai temporairement la question et testai les formules de Marie-Louise : les nombres premiers multipliés par 666. Tandis que je notais de mémoire tous les nombres premiers que je connaissais, je vis en bas à droite de l'écran un chiffre qui se déroulait en sens inverse : 3 599 735, 34, 33…je regardai ma montre et l'écran alternativement. La trotteuse allait au même rythme.

C'est un compte à rebours ! m'écriais-je intérieurement. Je fis un rapide calcul. Les dernières secondes adviendraient dans moins de quarante jours !

Les dernières secondes ou la dernière heure ? *Hora Malignus !*

Je sélectionnai d'abord *Hydrate of Methane*. Un planisphère apparut. Le long des côtes continentales des points rouges indiquaient le volume à extraire. Quelques spots étaient disséminés. La production avait-elle débuté ? C'était probable. Mon attention fut attirée par le fichier « prévisions ». Un nouvel écran était proposé : année ? Je tapais 2100. Un nouveau planisphère se présenta. Mais ce n'était pas la Terre !

J'approchai mes yeux et lus de petites inscriptions pour guider le lecteur. Je reconnus le nom des chaînes montagneuses. Mon Dieu ! C'est la Terre ! Elle était défigurée. Les continents avaient été réduits à peau de chagrin. Des millions de kilomètres carrés avaient été engloutis. Ce qui m'étonna le plus, ce furent les territoires en bleu foncé au milieu des océans. Je compris soudain que la spéculation dont avait parlé Larry connaissait ici un aboutissement. *Homo Mercatus* projetait de bâtir d'immenses îles flottantes en guise de nouveaux territoires. Les populations concentrées sur les littoraux allaient être contraintes d'habiter sur des îles monopolistiques. Par curiosité, je déroulais la carte vers l'Antarctique. Disparue ! Ou presque. Elle n'était plus qu'un croissant de Lune. Ou plutôt une sorte d'éclipse partielle. L'autre grande moitié ayant disparue sous les flots. J'en fus secoué.

Je revins au menu et testais la deuxième hypothèse : *Hand of Magic*.

Cette fois ma surprise fut encore plus grande. J'avais devant moi une liste d'hôpitaux, essentiellement situés dans le Tiers-Monde, en face desquels des chiffres s'égrenaient. Il s'agissait du nombre de porteurs de la pastille électronique suggérée par Larry. Je cliqua sur le fichier « mutation » et vis apparaître la liste de cinq phases de modification génétique. Non seulement la puce informatique allait transformer les habitudes des consommateurs, mais les consommateurs eux-mêmes. Des noms de substances chimiques déclinaient les manipulations des génomes de l'ADN humain. Les besoins allaient être modifiés de l'intérieur. Rien ne pouvait supplanter cette démoniaque conception de l'esclavage. Des gouttes de sueur commençaient à perler sur mon front.

Je poursuivis mes recherches sur les plans de *l'Homo Mercatus*. Par mes manipulations, je constatais avec l'horreur que Larry avait raison sur *Happyness Maker* et *Hot Maids*. Drogue et prostitution étaient un maillage millimétré de réseaux et d'intérêts. Les jeux de hasard, *House Mother*, servaient à financer une grande partie du plan et anesthésier les consciences sujettes à l'aventure spirituelle. Je me dis que l'Antarctique était une base idéale pour blanchir de l'argent. Le contrôle des risques, *Hazard Monitor*, n'avait pas seulement pour but d'offrir des lieux de villégiature mortels, mais c'était aussi et surtout un compte d'exploitation de la corruption généralisée à l'échelle mondiale. Avantages en nature, portefeuilles en action, versements de numéraires, tous les moyens étaient étalés sur des kilomètres de pages binaires où chaque bénéficiaire était valorisé par un baromètre de pouvoir d'influence et d'efficacité. Quelques noms célèbres passèrent sans que j'y prête vraiment attention tant je restai troublé par les deux inoffensifs conspirateurs à portée de tir.

Le Masque du Paradis, *Heaven Mask*, me parut d'une banalité déconcertante dans cette litanie de décadence planifiée. Ce plan prévoyait, il est vrai de limiter les vols spatiaux habités, mais avait essentiellement pour but de faire vivre les vieux le plus longtemps possible sous dépendance médicale pour les empêcher de mourir. Ce plan barrait la route aux incarnations successives et évitait aux hommes de progresser en spiritualité. C'est bien connu, plus on vieillit, moins on se rebelle, moins on se remet en question, et moins on veut changer la société dans laquelle on vit. Ces vieux servaient de contre-feu à la masse spirituelle critique dont m'avait parlé Jonathan, mon maître intérieur. Ils servaient à baisser la moyenne mondiale.

Je me précipitais sur *Holy Morning* !

J'accédais à l'écran d'accueil. J'appuyai sur « suite ». Il s'agissait de la conscience mesurable. J'en fus d'abord très surpris. Puis, je compris vite que ce plan consistait à identifier tous ceux dont la conscience élevée constituait un risque de sursaut vers la divine destinée. Environ vingt mille fiches correspondaient aux personnes présélectionnées à travers le monde. Celles-là seraient évacuées en priorité vers des mondes hors du système solaire ou dans les fameuses zones à risques. Des chasseurs de tête avaient la responsabilité de les approcher pour leur proposer l'aventure.

Je fonçais vers le plan *Half Man*. Je cliqua sur « identification ». Une liste d'individus ruissela de bas en haut et s'arrêta par une arithmétique surprenante : 3 disparus + 24 effacés + 48 décès + 1058 actifs. Total : 1133 clones.

Je remontais lentement la liste alphabétique pour y glaner un nom connu. Toutes les nationalités s'y trouvaient. J'arrivai au J, au I, puis au H, enfin au G. Goldman ! Mes yeux sortirent des orbites.
GOLDMAN WILLYAM, FRANCE, 21 ANS !

Je me mis à déglutir nerveusement jusqu'au paroxysme d'un assèchement buccal. Je double-cliquais sur mon nom :…MA PHOTO !

Dieu du ciel ! lâchais-je silencieusement.

Soudain, mes neurones se décomposèrent. J'eus l'impression que ma cervelle se dissolvait. Elle s'effilochait en lambeaux. Le vide me gagnait. Mes souvenirs s'envolaient peu à peu. Un vertige me gagnait et je balançais sur ma chaise comme un joystick qu'on manipule sans maîtrise. Je fermais mes paupières et fus pris de spasmes incontrôlables. Tout à coup, je me mis à vomir brutalement. J'eus le temps de viser une poubelle à proximité. Je me vidais l'estomac sans discontinuer. Les relents ne cessaient de se manifester. Je crachais, je toussais, je rejetais tout ce qui était en moi. Après quelques minutes d'une nausée indéfinissable, je respirais profondément. Le noir m'habitait. J'ouvris les yeux et regardais d'un œil absent un écran d'ordinateur.
Qu'est-ce que je fais ici ? C'est bizarre cette odeur. Où suis-je ?

Des pas s'approchèrent. Trois hommes entrèrent dans la salle. J'entendis l'un des deux voisins héler quelqu'un qui venait d'arriver.

- Monsieur Legris ?

Ce dernier s'arrêta un instant.

- Oui ?

- Qu'y a-t-il à midi ?

- Rognons et sauté de mouton.

Un instinct profondément enfoui me commanda de quitter les lieux. Je pris rapidement un sac à mes côtés, me levai et pressais le pas vers la sortie. Au moment de franchir le seuil, je vis arriver un quatrième individu. Je le fixais et il fit de même avec moi. Nous nous croisâmes machinalement.

C'est curieux, me dis-je, ce type ressemble à celui que j'ai vu sur la photo.

Pendant ce temps, je me glissais à pas feutrés dans un couloir circulaire. J'eus le temps de voir que ce quatrième homme se dirigeait vers mon ordinateur. Au loin, je l'entendis m'appeler.

- Hé, vous ! Revenez…

Assailli par un sentiment confus, je me mis à courir dans le dôme puis dans le tunnel en direction du Nord. Une meute était déjà derrière moi. Des appels radio résonnèrent en échos successifs. Soudain, une brigade de six ou sept chiens de garde vint dans la direction. Je vis une porte qui menait à l'extérieur, l'ouvrit et l'empruntais aussitôt. Je fus secoué par le froid intense qui se colla sur mon visage. Je courus à perdre haleine vers des cônes de titane. Des crépitements d'armes automatiques fusèrent près de mes oreilles. Les flocs sourds de la neige succédèrent aux traces en pointillé que les balles creusaient de chaque côté. Après deux ou trois cents mètres, une autre escouade surgit d'un petit bâtiment à ma droite. J'inclinais donc ma course vers l'opposé. Mes poumons me brûlaient. Je crachais une neige pulvérulente et grossière. Je n'étais plus que feu et souffrance. J'allais craquer lorsque je vis à cent cinquante mètres un énorme cratère de glace. Je ne sais pourquoi, j'eus le réflexe de m'y diriger. Probablement le

sentiment étrange d'une protection invisible. J'étais comme ces garennes qui vont se cacher dans une galerie qu'ils ont savamment creusée.

Je n'avais pas remarqué qu'une légère pente m'emportait dans mon élan. Je n'avais pas non plus fait attention à l'inclinaison croissante de cet entonnoir qui finissait inexorablement dans un goulot que je vis au dernier moment. Dans les dernières secondes, tous mes poursuivants s'étaient arrêtés avant le point de non-retour. Maintenant la déclivité était telle que je trébuchais et me mis à glisser dans ce qui ressemblait, dans ses effets d'aspiration hélicoïdale, à un trou noir intergalactique. Soudain, je disparus dans le puits béant.

44 – LA NEGOCIATION.

La lumière du jour n'était qu'un désir. Le poivrier céleste avait répandu une épaisse noirceur anthracite. Cette glaise volcanique ne pouvait pourtant pas épousseter les miettes étoilées de platine fixées par le temps. On eut dit qu'un souffle menaçant les avait éloignées de cet empire ombragé. On les voyait par hasard à la faveur d'une trouée trop fugace. Malgré la brise glaciale la frontière nuageuse refermait, imperturbable, les passages de l'espoir. Le vent commençait à forcer légèrement. Le désert aride et froid de la Terre Adélie était maintenant recouvert d'un inquiétant bouclier. Les astres ne pouvaient désormais plus percer ce blindage qui cachait aux cieux les futures tractations. L'isolement du sixième continent était autant physique que spirituel. La plaine, autrefois blanchâtre, abandonnée de tous, n'était plus qu'un charbon luisant.

Le monde visible tournait sans discontinuer. Les hommes et les femmes de la civilisation de ce début du troisième millénaire occupaient leur temps aux frénésies de l'appas du gain, du jeu, de la séduction, de la domination, des intrigues.

L'économie accélérait son pas vers les objectifs des tableaux de bord, des ratios, des croissances savamment calculées. L'horloge du temps avait cédé ses rouages et son pendule aux mécanismes complexes des échanges marchands.

Les routes, les autoroutes, les couloirs aériens, les voies ferrées faisaient couler le sang des boîtes, aux globes rouges et blancs, où prenaient places des millions de voyageurs et de bagages. Les flux mondiaux de ces artères et de ces veines artificielles croissaient de jour en jour. Parfois, un caillot surgissait. La pompe cardiaque de la splendeur urbaine patientait. La tumeur finissait toujours par disparaître à la nuit tombée.

Lorsque le rideau nocturne s'affaissait, d'autres boîtes déversaient des flots d'informations, de fictions, de divertissements pour donner à la vie humaine l'illusion d'abondance. Pendant la nuit, les synapses de l'informatique boursière continuaient ailleurs de fonctionner à plein. De temps en temps, les organes se répondaient par des dissonances et des ruptures. Mais la mécanique poursuivait sa course effrénée. Elle commençait à perdre haleine. Le souffle au cœur la menaçait. Qu'importe, on changerait quelques pièces ici ou là. Les hommes sont interchangeables.

Les hommes peut-être. Mais les anges ?

Susie Norman entra la première et se débarrassa des encombrants vêtements qui la protégeaient des frimas polaires. Un assistant lui ouvrit le chemin vers une immense salle d'audience en forme d'hémicycle. Le décor spartiate de l'enceinte diplomatique révélait une atmosphère lambrissée sans fioritures. Le mobilier était constitué, pour l'essentiel, d'essences d'acajou épousant avec précision le contour des murs. Des bancs semi-circulaires étaient dominés par un ruban de bois arqué, large d'un bon mètre, servant de table de travail. Devant chaque place, désignée par une assise moelleuse bordeaux, une feuille de verre dépolie épaisse s'incrustait dans le bois surfacé et vernis. Ovoïde, cet écran, éclairé par-dessous, arborait un logo ciselé étrange : une éclipse solaire ! Des chants biseautés cintraient cette marqueterie orgueilleuse par une main courante en inox.
Les positions étaient campées. D'un côté, les conspirateurs, au centre, et sur leur demande, les Aurèles, à l'autre bout, les Négociateurs. Le chef de mission, Susie Norman, présiderait aux débats du haut d'un promontoire élyséen, au centre géométrique de l'arène.

La Présidente entra à pas feutrés. Déjà, les neuf Négociateurs et douze personnes affidées à l'organisation *Homo Mercatus* avaient pris place dans un silence religieux. Tous attendaient l'apparition des Anges.

Le cénacle allait-il ouvrir les voies d'une nouvelle Pentecôte ou, au contraire, fermer les oubliettes de l'Histoire ?

Soudain, des voix s'élevèrent. Un chant harmonieux diffusa des notes prodigieuses à mi-chemin entre Bach, Mozart et Messiaen. Une lumière évanescente pénétra dans l'amphithéâtre par le plafond de stuc. Un à un, les Aurèles descendirent vers les sièges qui leur étaient réservés. Pourtant, il n'atteignirent pas l'altitude du contact avec le velours bordeaux. Ils restèrent dans une position intermédiaire, flottant ainsi dans l'atmosphère irréelle de ce site, d'ores et déjà, historique. Ils étaient treize.

Aucun des humains assemblés ne les avait jamais vus. Seule Susie Norman avait eu ce privilège. Tous restèrent bouche bée face à l'imposante stature de ces représentants des Hautes Sphères.

Ils avaient un corps d'apparence humaine de deux mètres cinquante au moins. Une peau bleu azur recouvrait un corps dénudé et…asexué ! Leurs

cheveux ressemblaient à des fils d'or et d'argent entremêlés. Kim Zhoung remarqua, au premier coup d'œil, l'aura majestueuse de ces êtres d'un autre monde, d'un autre plan. La clarté qui émanait de ces corps caressait sans difficulté les murs insonorisés de ce huit-clos. Tous les négociateurs baignaient dans ce halo céleste. La présence angélique montra ses premiers effets : une forme de décontraction gagna les esprits du parterre humain. Susie Norman, perchée sur son piédestal, s'aperçut qu'elle était à la même hauteur que ses hôtes. Plus exactement à la hauteur de leurs yeux. Elle scruta, fouilla, creusa les pupilles des Aurèles. Un doute l'envahissait silencieusement. Elle avait été formée aux ruses diplomatiques avec quantités de stratèges hors pair. Mais cette situation était nouvelle. Mieux, inattendue. Elle ressentait une émotion qui venait de l'intérieur, presque incontrôlable. Des vagues de compassion roulèrent dans les méandres de sa psyché. Elle crut un instant à une domination hypnotique. Elle s'arc-bouta sur sa volonté farouche de ne pas céder à l'écume d'amour que leur regard sublime offrait sans compter. On ne s'attend jamais à la toute première fois. Pour en finir avec ce qu'elle prit pour un subterfuge, et pour tirer les membres du conclave de cette douce torpeur mystique, la présidente frappa trois coups de maillet. Son martèlement émoussa la patine de l'enclume de hêtre.

45 – BIENVENUE.

Je tombais inexorablement dans la nuit. Les étoiles s'évanouirent au-dessus. Puis, la légère clarté de ce qui devait être une base scientifique ne fut plus qu'une lointaine rémanence. Bientôt, plus rien. Un simple tunnel noir et sans vie. Au loin, vers le centre de la terre, une faible lueur. Les secondes passaient. J'attendais la mort mais elle ne venait pas. Je patientais mais le choc brutal d'une lame de glace solide manquait à son rendez-vous. Je m'étonnais d'être aspiré sans jamais être brutalisé par le choc terrible de la pesanteur. Une demi-minute s'était envolée tandis que je fonçais vers ce point scintillant d'une clarté inexplicable. J'écartais les bras et les jambes en imitant les amateurs de chute libre. Je touchai mon sac et sortis un cristal qui m'accompagnait dans ce funeste voyage. Je le portais devant moi et sentis que quelque chose me poussait contre une paroi. Un choc léger me perça le crâne.

Soudain, le vent relatif s'estompa comme si un parachute s'était ouvert. Progressivement, des bleus sombres et des verts tendres apparurent derrière des vitres épaisses. De fines rainures hélicoïdales ressemblaient au pas d'une vis géante, large d'une bonne vingtaine de mètres. Des images de spéléologie glaciaire se confondaient avec ma vision de ces abysses hivernaux. Bientôt, le puits s'éclaira de mille feux révélant ici et là des zébrés d'émeraude, de saphir, de turquoise et même de diamant pur. L'architecture circulaire avait troqué ses courbes pour de longues toges émaciées dont le drapé rappelait les statues grecques de l'antiquité. Je chutais toujours mais j'avais du mal à définir la direction. Je crus un instant que je m'élevais vers d'indicibles hauteurs célestes tant la lumière était éblouissante. Je n'avais plus aucun repère. La pesanteur avait disparu. La ligne droite également. Le puits s'était évasé en une immense corolle de scintillements. Les bleus s'accommodaient de quelques nuances de vermillon qui se métamorphosaient finalement en mauves doux et en violets intenses. Mes peurs se disloquaient en de pâles souvenirs. La faille de glace était interminable. Pour franchir les 4,7 kilomètres d'épaisseur de la glace à cet endroit, une chute de 80 secondes aurait suffi pour me briser comme du verre. Mais le cristal m'avait épargné une rencontre, à plus de 200 kilomètres/heure, avec l'acier trempé du glaçon compacté. Ma montre s'était arrêtée et je voyageais comme une plume dans la brise d'un matin frais.

Brusquement, je vis des lueurs qui me semblaient familières. Une sensation de déjà vu. Ces images ne s'accrochaient pourtant à aucun souvenir. Elles

étaient trois. Je fus soulevé par une vibration puissante d'amour. Des éclairs bleutés sortaient de leurs corps baignés dans une douce lumière effilée. On eut dit des Pailles-en-queue géants. Des sortes d'ailes sortaient de leur dos. Elles n'avaient ni plume ni forme définie, comme de simples coups de pinceau lactés. Ces gouttes de pluie allongées brillaient d'un éclat cristallin.

Deux d'entre elles me prirent les mains tandis que la troisième nous précéda pour nous montrer le chemin. A nouveau, j'accéléra. Je compris que nous étions dans une caverne gigantesque soutenue par des piliers de glace formant des stalactites et des stalagmites soudées en leur extrémité. La taille de ce ventre de lumière était comparable à un gros cumulus bourgeonnant. La clarté laiteuse vers laquelle nous nous dirigeâmes à grande vitesse en constituait le centre. En bas, j'aperçut des assiettes argentées. Elles grossissaient à mesure que nous nous rapprochions de ce qui devait être un sol granuleux. Les plats grandissaient si vite qu'ils devinrent des bâtiments aplatis. Ces immeubles circulaires flottaient dans un océan bleu électrique. Des vaisseaux en forme de soucoupes volantes montaient vers moi. Je crus un instant que le sol que j'atteignais était fait d'un sable doré à l'or fin. A son contact, je sentis un coussin d'air pailleté de mille pépites de lumière. Une voix de lait s'adressa à moi.

- Bienvenue !

46 – LES AURELES.

- *Mesdames, messieurs,…*la femme chercha son vocabulaire…

- *Gardiens,* fit celui qui semblait l'autorité suprême des Aurèles.

- *Mesdames, messieurs, Gardiens, le Sommet d'Adélie est ouvert !* fit la présidente avec pompe. *Gardiens, pouvez-vous me dire qui est le porte-parole de votre civilisation ?*

- *Je suis Gabriel, Ange Suprême !*

- *Oh,* fit l'assistance.

- *Gabriel,* reprit-elle. *Très bien ! Permettez-moi de rappeler les faits.*

- *Parle !* fit l'Archange Gabriel

Le tutoiement choqua la présidente.

- *Nous sommes ici pour revendiquer notre territoire : la Terre ! Les hommes ont démontré leur capacité à conquérir tous les continents…y compris celui-ci. L'idée selon laquelle les Aurèles nous auraient précédés n'a aucune base scientifique. En conséquence, nous, peuple des humains, nous réclamons votre départ aussitôt que possible.*

- *Nous, Aurèles,* répondit aussitôt l'être de lumière*, ne sommes que de simples locataires de cette planète. Notre but est l'émergence d'une race digne de s'élever vers les sommets de la spiritualité par la connaissance et l'amour ! Nous, Anges Gardiens, avons pour mission divine d'inspirer les hommes pour qu'ils s'envolent vers leur destinée glorieuse.*

- *Parfait ! Cette négociation est donc caduque ! Nos bibliothèques sont suffisamment remplies de bons ouvrages. Quand partirez-vous ?*

- *Susie, la question est dans quelles conditions ?*

- *Il me semble que vous possédez des vaisseaux ?*

- C'est le cas. Ils sont inutiles pour retourner vers notre patrie d'origine : Aurius !

- Qu'est-ce que c'est Aurius ?

- C'est une étoile qui se trouve à plus de dix mille années lumière de la Terre, vers le noyau galactique.

- Cela vous empêche-t-il d'y retourner ?

- Il nous est impossible de le faire sans l'aide de l'homme.

- Expliquez-vous.

- Il y a deux formes de voyage dans l'espace : le rapide et le lent.

- Poursuivez.

- Le rapide consiste à utiliser l'hyperespace en voyageant au-delà de la vitesse de la lumière. C'est ce que nous avons fait pour venir ici.

- Parfait, alors faites-le pour le retour.

- C'est impossible. Nous n'avons plus de coordonnées fiables. Nous risquerions de nous écraser sur une super géante rouge.

- Et c'est quoi ?

- Une étoile cinq cents fois plus grande que le soleil.

- Ce risque n'existait pas auparavant ?

- Il était minime. Il y a beaucoup moins d'étoiles à la périphérie de la galaxie, là où vous vous trouvez.

- Quelle est donc l'autre solution ?

- Le voyage lent, sublumineux. Une accélération progressive.

- Vous ne pouvez pas le réaliser tout seuls ?

- Non. Cela réclame une grande énergie. Il faut emporter une grande masse d'antimatière. Seul un vaisseau gigantesque y parviendrait. Nous souhaitons que les hommes construisent ce vaisseau où nous mettrons nos propres appareils.

- Construire un vaisseau ? A propulsion d'antimatière ? Il faudrait un champ électromagnétique énorme pour en produire et en conserver une quantité suffisante pour une telle odyssée !

- Nous avons cette technologie : ce sont les cristaux !

- Bon. A supposer que nous réalisions cette condition, nous exigeons une contrepartie.

- Laquelle ?

- Votre technologie !

- Nous en avons plusieurs.

- Toutes !

- Vous en servirez-vous avec sagesse ?

- C'est notre affaire !

- Nous avons une deuxième volonté, fit Gabriel.

- Encore ?

- Oui ! Toutes les personnes ayant pris part, de près ou de loin, aux négociations doivent venir avec nous !

- QUOI ? C'est complètement incohérent ! C'est comme si notre première condition n'existait pas !

- Pas exactement. Nous offrirons réellement ce que vous demandez à l'humanité, mais cette dernière ne doit pas connaître l'origine de ces découvertes.

- Cela n'a aucune importance. Ce n'est pas parce que Pasteur était français que toutes les nations ne profitent pas de ses découvertes !

- Pasteur était avant tout un humain pour ses pairs, et, ce, même si nous l'avons guidé dans son travail. L'homme ne pourra accéder à son destin que s'il ignore notre rôle dans son évolution.

- Vous souhaitez que nous nous taisions ?

- L'être humain ne sait pas encore se taire. Encore moins dans une civilisation de communication comme la vôtre. Vos moyens de dialogue sont un prétexte à dire tout et n'importe quoi.

- C'est cela notre liberté !

- De mentir, Susie. Votre liberté de mentir.

- Je dirais, d'échanger des idées.

- Le mensonge et la trahison restent ce qu'ils sont : des avatars de l'esprit, une insulte à la connaissance. Notre meilleure garantie est d'amener avec nous tous ceux qui connaissent notre existence !

- Pour beaucoup, vous n'êtes qu'un mythe.

- Tant que nous resterons un symbole, l'homme pourra suivre sa route vers la perfection. Si nous apparaissons aux yeux de tous, vous connaîtrez la véritable décadence.

- Pourquoi cela ?

- Car l'homme est ainsi fait qu'en identifiant physiquement une idée, il l'avilit et en fait un objet de contestation, parfois de combat.

Susie Norman fit un sourire narquois.

- L'idéal doit demeurer un but, continua l'Archange*. On ne peut vivre sans but, ni rêve. L'absence de rêve, c'est le suicide de la conscience. Nous voulons rester un rêve, un mystère, pour ne pas devenir une conquête de plus.*

- Si je résume, vous voulez ne pas exister pour l'homme.

- Nous voulons préexister dans sa psyché et ne jamais exister sur une scène.

- C'est donc votre deuxième exigence ?

- C'est cela.

- Alors, vous n'aurez aucun mal à accepter notre propre requête.

- Quelle est-elle ?

- Ne plus jamais vous revoir !

- Vous voulez nous éloigner des hommes pour l'éternité ?

- Exact.

- Il a toujours été dans notre mission divine de les inspirer, de les aider, de les secourir !

- Eh bien disons que l'homme rompt le contrat.

- Vous êtes l'objet du contrat et non un signataire.

- L'objet veut son autonomie totale. Nous n'avons que faire des tractations faites en haut lieu. La voix du peuple doit être entendue.

- Il y a tant d'hommes et de femmes qui nous appellent encore.

- Nous ne voulons plus de votre aide. Nous saurons nous débrouiller tout seuls.

- Cette condition est inacceptable pour nous.

- Tiens donc, vous les Aurèles, les anges, vous voudriez nous forcer à recevoir votre soutien sans que nous le demandions explicitement ? Chez nous, ça porte un nom : le totalitarisme !

- Si nous rompons notre contrat avec l'Orphelin, nous serons condamnés à la disparition de notre race. Ce que vous demandez est impossible. D'ailleurs, tu ne parles qu'en ton nom.

- Vous voulez peut-être que nous fassions un référendum ? A l'échelle planétaire ? Voyons. Quelle pourrait être la question ? Nous avons découvert que les Anges existent. Ce sont des…intraterrestres. Ils habitent Chez Adélie. Voulez-vous de leur aide ?

- Non ! Vous ne pouvez pas faire cela.

- Pourquoi ? C'est bien vous qui voulez savoir si nous avons besoin d'un coup de main ?

- Cela entrerait en contradiction avec notre deuxième volonté. Notre race serait révélée au monde. Nous avons déjà expérimenté cette solution. Cela a été un désastre au temps de l'Atlantide. Nous n'aurons pas une troisième chance si nous échouons !

- Donc pas de référendum !

- Pas de mission avortée ! Nous ne pouvons accepter de partir trop tôt.

- Cherches-tu l'impasse ?

- Il y a un moyen de nous entendre.

- Lequel ?

- Mesurer la conscience des humains !

- La quoi ?

- S'ils atteignent cinquante psychocycles par seconde, ce sera le point de non-retour vers la lumière intérieure, loin de la barbarie.

- Cinquante psychocycles par seconde ? S'agit-il d'une nouvelle technologie ?

- C'est la synthèse de la science et de la religion : la conscience mesurable. Dès que les êtres humains auront atteint la limite des cinquante, nous partirons.

Susie Norman feignait de ne pas comprendre.

- A supposer que nous mesurions ce que vous demandez, combien de temps cela prendra-t-il pour l'atteindre ?

- Je l'ignore. Cela dépend des hommes eux-mêmes.

- A votre avis quel niveau ont-ils atteint ?

- Environ dix !

- Quoi ! Cinq fois moins ! Si l'homme a mis plus de deux millions d'années pour parvenir à ce niveau, il en faudra dix de mieux pour espérer vous voir partir. Dix millions d'années ! Autant dire que les négociations sont rompues de fait.

- Non Susie ! Laisse-moi t'expliquer une chose. Plus on évolue et plus vite va l'évolution. C'est un peu le rapport qui existe entre la vitesse et l'accélération.

- Expliquez-vous.

- Supposons que la conscience soit un avion. Au décollage, la vitesse comme l'accélération augmentent en même temps.

- Mais encore ?

- Au début de son évolution la conscience de l'homme était, disons, à un kilomètre/heure. Son accélération était presque nulle. Puis, l'accélération est apparue. D'abord, un mètre par seconde de plus à chaque seconde. Puis deux, puis trois, ainsi de suite. Si l'accélération est constante, la vitesse de l'avion, c'est-à-dire la conscience, augmente quand même. Dans le cas de l'homme, à chaque cycle astrologique, l'accélération augmente.

- Et la vitesse croit de façon plus rapide.

- Au bout de quelques siècles, la vitesse est disproportionnée.

- Quel est votre rôle dans tout cela ?

- Nous sommes des guides ! Nous agissons sur le facteur accélération.

- Vous voulez dire que nous ne mettrons que relativement peu de temps pour atteindre la limite qui vérifiera votre départ.

- C'est cela. Sauf…

- Parlez, au nom de Dieu !

- Sauf, s'il y a des freins. Ils ne seront pas au nom de Dieu. Nous ne pouvons empêcher le libre arbitre de s'exprimer. C'est ce qui s'est passé à plusieurs reprises au cours de l'histoire. Avant certains virages, les hommes ont freiné brutalement. Des guerres, des massacres, des génocides ont été perpétrés. Des clefs ont été cachées, dissimulées et même perdues. Le karma négatif s'est répandu sur des continents entiers.

- Ca, c'est le passé. Ce qui nous intéresse, c'est l'avenir.

- Justement ! Cela peut encore se reproduire.

- Combien de temps estimez-vous devoir rester avant les adieux ?

- Si tout se passe comme nous l'espérons…encore quatre siècles !

- Qua…quatre cents ans ?

- Nous ne sommes pas loin du but.

- Tout est relatif.

- Ce ne sont que quelques secondes dans l'âge de la race humaine. Vous y êtes presque. Les derniers instants sont les plus cruciaux. Ce serait dommage de vous passer de nous.

- C'est pourtant ce que nous allons faire. Nous ne pouvons pas accepter cette condition.

- Ni nous, la tienne.

- Alors, nous emploierons la force en bombardant ce continent ! On vous enverra en enfer !

- Envoyer des anges en enfer ?

- Il y en a au moins un qui l'a déjà fait.

- Nous connaissons bien le Maître des Ténèbres, fit l'Archange.

- Moi aussi ! Je sais que vous ne communiquerez plus avec les hommes sans les cristaux. Nous en avons déjà dix mille. Bientôt, vous n'en aurez plus.

Gabriel resta sans voix. Il avait lui-même constaté que le dialogue avec les hommes devenait de plus en plus difficile depuis plusieurs mois. Les hommes n'entendaient plus la voix intérieure des anges. Ils succombaient à la séduction d'une société étrangement matérialiste. L'éventualité d'une rupture totale de contact lui arracha un silence morbide. Tant qu'à disparaître, mieux valait disparaître pour une bonne cause.

- Tu veux déclarer la guerre ? reprit-il.

- Pourquoi pas ? Nous y sommes habitués. L'homme l'a souvent fait au nom de la liberté.

- Oui, au nom seulement.

- Les faits sont là.

- Comment peux-tu déclarer la guerre à une race qui ne veut pas combattre ? La guerre n'existe que s'il y a au moins deux adversaires.

- C'est ce que vous êtes.

- Nous sommes d'une autre nature. Les Aurèles sont des Tuteurs sans glaive.

- Si vous n'êtes pas des combattants, vous n'avez donc rien à défendre. Si vous n'avez rien à défendre, il n'y a pas de négociation. S'il n'y a pas de négociation, vous obtempérez. C'est d'une logique imparable. Notre société est fondée sur ce modèle.

- Pourrais-tu négocier avec le vent ? Susie, il existe un autre modèle. Vous allez bientôt le découvrir.

- Ah oui ? Eclairez ma lanterne, fit-elle dans un sourire de fouine.

- L'acte gratuit !

- L'acte gratuit ? Vous rêvez ! L'homme en est incapable ! Tout s'échange !

- L'échange est une étape !

- Vers quoi ?

- Le don de soi ! L'échange est une forme d'entraînement à l'exercice divin du don sans contrepartie marchande. Donnes et tu recevras. Tu connais pourtant la formule, Susie.

Gabriel montrait une grande finesse en s'adressant personnellement à Susie.

- De qui recevrai-je ?

- Des autres. Surtout de toi-même !

- Si je vide mes poches, le seul résultat de l'affaire est le vide.

- Si tu vides tes poches utilement quelqu'un peut donc les remplir. On ne peut le faire dans le cas contraire. Ce qui te sera donné sera plus utile encore pour toi, et donc, pour ceux qui, de nouveau, recevront de toi.

- Comment tout cela se termine-t-il ?

Susie Norman semblait écouter son cœur.

- A la fin, dit Gabriel, *les choses ne deviendront pas seulement utiles mais belles. Très belles. Tu ne verras plus l'objet mais le geste du don. C'est le geste qui nourrit ou détruit.*

- Le geste nourrit ?

- Plus le geste est gratuit, plus il est vivifiant car c'est dans le geste que le muscle existe. Le don n'attend pas de condition pour exister !

- Est-ce que tu me tends une perche ? Tu pourrais partir sans condition.

- Il s'agirait alors d'un abandon ! Le don est la force unifiée de l'univers. C'est cela l'origine de la création : l'absence d'une condition préalable ! Le mouvement est donc plus libre. L'essentiel est le fonctionnement du muscle !

- Le muscle ? Quel muscle ?

- Celui de la conscience !

- La conscience ? C'est quoi au juste ?

- C'est la faculté de participer au Jeu librement.

- Le jeu ?

- Divin !

- En quoi consiste ce jeu ?

- C'est une forme de quizz.

- Un jeu de question–réponses ?

- Un jeu d'expériences et de réponses à ces expériences. Plus tu réponds avec sagesse et amour, plus tu as le droit à des expériences de plus grande liberté. Au bout, il y a une question pour un Champion : l'Homme Divin !

- A quoi sert la liberté ?

- Elle ne sert à rien ! Elle est un état de soi-même. Plus grande est ta liberté, moins grande seront ta souffrance et ta résistance.

- Le jeu consiste à ne plus souffrir ? C'est un pis-aller.

- Il consiste à découvrir l'infinie liberté : la libération !

- Tout n'est que combat alors. C'est bien ce que nous faisons sur Terre.

- Un combat contre soi-même ! C'est le seul qui importe vraiment. C'est le seul combat authentique dans tout l'univers.

- Combattre, lutter, souffrir. Les règles du jeu sont plutôt sordides.

- Tu sers le Mal car tu les rends sordides. Remplace ces mots par lâcher prise, respiration et découverte, et tu obtiendras un résultat plus spectaculaire.

- Cela ne demande donc aucun effort ? Les rues sombres sont pleines de gens qui ne font aucun effort.

- Il n'existe que deux formes d'efforts, Susie.

- Continuez.

- La justification et la remise en question ! Le reste n'est qu'une conséquence. Le travail n'est qu'un prolongement de ces deux formes. Il sert l'un ou l'autre.

Susie Norman jeta un œil sur son maillet et se rappela à l'ordre.

- Que vient faire toute cette philosophie dans cette négociation ?

- Dans toute négociation, on peut soit se justifier, soit se remettre en cause. Quel est ton parti ?

Elle resta sans voix. Le ton de l'Archange n'était ni acrimonieux, ni sarcastique. Au contraire, la simplicité de ce démantèlement psychologique était d'une finesse d'esprit toute candide tant l'objectivité était palpable. Se

justifier ou se remettre en cause. Chacun de nos choix, de nos actes, chacune de nos décisions pouvaient se résumer dans ces deux expressions. L'alternative était plus fondamentale que les apparences de cet échange de points de vue ne la laissaient admettre. Se justifier ou se remettre en question. Ces mots sonnaient comme des coups de gong solennels. La vérité de chacun voyageait selon ces deux directions. Elle, Susie Norman, était toujours partie de postulats, de conditions irréductibles pour aborder une négociation. Elle ne devait pas déroger à un minimum d'axiomes arbitraires. Les justifications ne manquaient pas : au nom de telle vertu illusoire, au nom de l'histoire, au nom des anciens, au nom d'un texte, au nom d'une démonstration, même empirique, au nom d'un modèle, au nom…

- Dites, Gabriel ?

- Je t'écoute Susie.

- Au nom de qui agissez-vous ?

- De l'Orphelin !

- Qui est-ce ?

- C'est l'Inconnaissable ! Le Sommet sans montagne !

- Vous avez contracté avec quelqu'un ou quelque chose que vous ne pouvez pas atteindre ? Vous avez signé aveuglément ?

Gabriel fut abasourdi par l'affirmation faussement interrogative. Il ne l'avait pas prévue. Les Anges avaient une réputation qui n'était plus à faire. Susie Norman était très forte. Elle venait de prouver sa faculté d'adaptation au cas de négociation le plus étrange qui soit. Elle remettait en question implicitement la légitimité des Aurèles. La réponse de Gabriel était forcément une justification en soi : *au nom de Dieu !* La réponse la plus arbitraire, la plus perfide, la plus irrationnelle jamais prononcée.

Au nom de Dieu : *quoi de plus injustifié !*

47 – STIX.

- Euh ! Bonjour. C'est à moi que vous parlez ?

- Je suis heureux de t'accueillir. Je m'appelle Stix.

- Nous nous sommes déjà vus ?

L'entité se tourna vers l'un de ses camarades.

- A-t-il perdu la mémoire ?

- Oui. Je crois qu'il est vierge. Il est devenu amnésique.

- C'est parfait.

Il revint vers moi.

- Comment te sens-tu ?

- En paix.

- Tant mieux car c'est ce dont tu va avoir besoin.

- Où suis-je, Stix ?

- Dans l'une des nombreuses cavités que nous occupons sous la glace depuis des millions d'années.

- Que faites-vous ici ?

- Nous veillons sur les hommes. Nous les accueillons après leur mort. Les cristaux les attirent jusqu'à nous et ils passent par l'une des failles que tu viens d'emprunter.

- Viennent-ils tous ici ?

- Non. La plus grande partie d'entre eux vont ailleurs. Sur d'autres plans.

- Qui vient ici alors ?

- Ceux que nous avons choisis pour les enseignements.

- Les enseignements ?

- Pour les grands progrès de l'humanité. Religion, science, philosophie, technique ou médecine. Ils apprennent ici ce qu'ils doivent découvrir dans leur prochaine vie.

- Ils redécouvriront ce que vous leur apprenez ?

- C'est cela. Beaucoup oublient encore leur mission…

Il se mit à sourire. J'en fus impressionné. Il était d'une si grande beauté.

- Ou l'interprètent mal.

- Est-ce que je suis mort ?

- J'ignore qui tu es. Te souviens-tu de ta mission ?

- Pourquoi ? J'avais une mission ? On est encore sur Terre ?

- Tu es dans ce que nous appelons le Paradis Blanc. Tous les hommes ont une mission. Beaucoup l'ignorent et nous méconnaissent, nous les anges.

- Savez-vous pourquoi ?

- Non !

- Quoi ? Vous l'ignorez ? N'êtes-vous pas les anges ? Vous devriez tout savoir.

- Nous savons tout en ce qui concerne la paix du cœur.

- C'est tout ?

- Nous savons tout en ce qui concerne la puissance de l'esprit.

- Alors, vous savez tout. L'amour et la connaissance.

- Non ! Ici chacun a sa spécialité en amour ou en connaissance. Nous ne savons pas comment un être achevé peut parvenir à lier harmonieusement les deux.

- Tu veux dire qu'ils sont contraires ?

- Je veux dire qu'ils sont de nature différente. Que, souvent, l'un supplante l'autre et inversement, selon les individus. C'est pourquoi le monde est divisé en deux clans : science et religion.

- Le mal vient de cette division ?

- Il vient de ce les gens croient qu'ils sont incompatibles.

- Le sont-ils ?

- Je te l'ai dit. Nous ne le savons pas. Nous ne sommes que des instruments faits pour l'un ou pour l'autre.

- N'y a-t-il pas de division entre les Aurèles ?

- Si. Il y en a eu une il y a plusieurs millions d'années. Ceux qui sont restés ici ont accepté de n'être qu'une partie du grand tout.

- Les autres sont les alliés de Malig ?

- C'est cela. Il les a convaincus que l'homme était incapable de faire mieux qu'eux. Ils se sont rebellés contre l'Orphelin car ils ont cessé de croire en leur mission originelle.

- L'Orphelin, c'est Dieu ?

- C'est celui que vous appelez Dieu. Il est Orphelin tant que l'homme n'aura pas atteint sa double nature. Les deux Parents doivent s'unir pour que l'Enfant retrouve sa famille. C'est cela la divine trinité.

- Science et religion ont donc chacun un côté lumineux et un côté obscur.

- Tu as compris.

- Sais-tu ce qui se trame au-dessus de vos têtes ?

- Oui. Nous n'ignorons aucun des faits qui concerne les hommes.

- Qu'allez-vous faire ?

- Négocier.

- Négocier avec les hommes ?

Stix se fit silencieux.

48 – LES CONDITIONS.

Au nom de Dieu ? avait demandé Susie Norman.

- Ta question est délicate, reprit l'Archange.

- Délicate, dites-vous ?

- Si tu connaissais ton Maître Intérieur, tu porterais la réponse en toi.

- Je ne suis qu'une mortelle, une simple humaine, n'est-ce pas ?

- Tu n'es pas encore humaine !

- Un animal alors ?

- Tu es l'Antéchrist !

- Cela ne change pas la question. Je sais ou je ne sais pas.

- Ou tu fais semblant de ne pas savoir.

- Les civilisations se sont entre-tuées parce qu'elles croyaient savoir qui est Dieu ! A chacun sa Djihad, sa guerre sainte. Je suppose que vous êtes au courant ?

- Pour les hommes, nous avons porté tant de noms. Nous savons la barbarie de cette justification lorsqu'elle est prononcée par les ignorants. Nous avons pourtant aidé les hommes sans jamais faillir au cours des millénaires.

- Nous n'en avons aucune preuve.

- Nous allons vous donner d'autres technologies.

- Donnez, nous verrons ensuite.

- Je comprends que l'altruisme que tu attends de nous serait un début d'indice de notre mission céleste, mais…

- Vous ne prouvez rien !

- Non. Cela est impossible.

- Pourquoi ?

- C'est dans la nature même de ton évolution de faire confiance à un moment donné ou à un autre.

- Donc aucune preuve irréfutable ?

- Aucune, fit Gabriel. *La démonstration procède de l'intellect. Or, l'intelligence rationnelle est en soi une partie de la nature divine. Comment pourrait-on voir les couleurs de l'univers avec une télévision en noir et blanc ?*

- C'est une démonstration dont les prémisses sont incontrôlables.

- Nous ne cherchons pas à justifier un raisonnement inductif car c'est inutile.

- Pourquoi cela ? Vous vous dérobez ?

- Personne ne peut prouver la nature et la qualité du ressenti des êtres vivants. Qu'il s'agisse de sensations physiques, de perceptions extrasensorielles ou de sentiments ineffables. L'amour que Dieu porte à chacun vient de ce qu'ils sont personnels et non transferrables.

- S'il n'y a rien à démontrer, il n'y a rien à atteindre !

- Précisément, c'est parce que c'est indémontrable que c'est authentique ! C'est cela le jeu. Les choix doivent venir de l'intérieur et non d'un raisonnement extérieur à soi.

- Il faut donc avoir la foi pour progresser ?

- Parle de foi si tu veux. Nous, nous appelons cela la force ! La force intérieure, l'intime conviction, l'autonomie de l'être, la maturité spirituelle.

- A quoi servent alors la matière et sa mécanique ?

- C'est un théâtre ! Mais le décor n'est pas la pièce à jouer par les acteurs. Le scénario est écrit sans l'acte final. L'homme doit imaginer la fin !

- A quoi sert le décor alors ?

- La matière a un double rôle pour les consciences : espérer et douter.

- Espérer et douter ?

- Elle permet l'espoir de la transformation et le doute des mondes invisibles.

- Pourquoi le doute ?

- Sans doute, il n'y a pas de choix. Il n'y a pas de progrès intérieur ! L'espoir et le doute sont les deux moteurs de ton propre avancement. L'amour et la connaissance sont les ailes pour s'élever. Elles grandissent à mesure que tu voyages. L'homme est assis dans le cockpit pour diriger l'appareil vers sa destination finale : l'Indicible !

- Vous parlez donc au nom de la destination finale ?

- Nous parlons au nom de sa promesse car nous connaissons les Secrets du Voyage. Ce sont des initiations : de l'espoir à l'amour, du doute à la connaissance.

- Que faites-vous au cours de ce voyage ?

- Nous ajoutons des longerons aux ailes. Nous les faisons grandir. Lorsque l'homme fait tourner ses moteurs, nous les entendons. Nous l'élevons alors vers les cieux d'où nous venons.

- Tout cela est bien joli, mais nous n'avons pas avancé dans nos négociations.

- En es-tu sûre ?

- Vous voulez un vaisseau construit par l'homme pour vous amener vers Aurius avec à son bord les négociateurs. Ce vaisseau partirait lorsque l'humanité aura atteint cinquante psychocycles par seconde.

- C'est cela, dit l'Archange.

- En contrepartie, nous voulons le secret de vos technologies et votre départ définitif, toi et ton espèce.

La présidente resta méditative, puis s'exprima.

- Nous acceptons vos deux premières conditions. Pas la troisième !

- Nous devons y réfléchir.

- Nous aussi…

Un ange s'approcha de Gabriel. Il fit mine de chuchoter. Un fil d'argent sembla les relier. Cet aparté dura quelques secondes interminables pour la Présidente.

- Nous demandons un trêve de quelques minutes, annonça l'Archange.

- Accordée ! fit-elle supérieure.

Susie Norman n'avait pas le choix.

49 – LA MISSION.

- Mais les plans de l'Homo Mercatus. Vous ne pouvez pas laisser faire cela ?

- Nous aidons les êtres humains du mieux que nous pouvons. Nous ne cessons d'entrer en communication. Nous n'arrêtons pas. Nous n'arrêtons pas…

- Mais ?

- Ils nous entendent de moins en moins.

- Pourquoi ?

- Ils ne prennent plus le temps pour le faire. Toutes leurs sensations sont emprisonnées dans des boîtes de conserves.

- Ils jettent les sensations comme on jette des mouchoirs en papier ? osai-je.

- Ils les refusent. Ils remplissent leur emploi du temps de façon de plus en plus serrée. Il n'y a plus guère que la nuit que nous trouvons quelques brèves secondes pour les sortir de leur agenda.

- Et lorsqu'ils sont malades ?

- Justement. Leur subconscient les oblige à des arrêts obligatoires et ils passent par la douleur. Le contact devient d'une piètre qualité. Parfois, ils nous écoutent.

- Qu'ai-je à voir avec tout ça ?

- Si tu acceptes l'apprentissage qui t'est destiné, tu favoriseras les échanges.

- Que dois-je apprendre ?

- La thérapie luminique ! Tu reçois alors la lumière et tu l'infuses dans le corps des patients.

- Une ampoule électrique ne suffit pas ?

- Il faut une âme pour aimer et des ondes pour l'appliquer.

- Devrais-je l'enseigner au corps médical ?

- Oui ! A défaut de pauses volontaires, les trêves imposées seront salutaires. Ainsi adviendra la mutation cellulaire.

Trêve imposée ! Je sentis que cette expression était ma destinée. La trêve n'est-elle pas l'oubli. L'ange avait parlé d'amnésie. Je ne savais qui j'étais, où qui j'avais été. J'avais de vagues réminiscences mais elles étaient confuses et sans liens apparents. Il m'était impossible de percevoir une forme cohérente à ma vie. En tout cas, je me sentais bien auprès d'eux. Les anges s'éloignèrent et me laissèrent seul. Ils avaient compris que j'avais besoin de faire le point. Stix se retourna.

- Visite ce que tu voudras !

- Euh…merci.

- Appelles-moi quand tu seras prêt !

- Prêt ? Bien ! Je t'appellerai.

L'ange s'en alla. Au fond, dans cette grotte glaciaire immense, le temps me sembla impalpable. Selon toute vraisemblance, j'aurais du mourir de froid. Curieusement, la lumière diffuse était une protection qui me rendait invincible. L'éternité me gagnait. L'infini s'ouvrait. L'oubli me libérait. Stix avait dit « Paradis blanc ».

Le Paradis, c'est l'oubli, me dis-je. J'eus l'impression qu'un pesant fardeau s'était volatilisé. Qui suis-je ? Cette question me parut absurde. A quoi sert-il d'y répondre lorsque vous êtes heureux ?

Mon cœur était en paix. Un état sublime où rien ne venait troubler mon repos. Qui suis-je ? répétais-je. Quelle étrange question. Quelle perte de temps que de tenter d'y répondre. Pourquoi se demander « qui » puisque rien ne m'apporterait plus de sérénité que cet amour partagé. Les anges étaient beaux, sans ambition ni doute. Au fond ! J'étais au fond de mon âme.

Dans la non-dimension d'un univers sans repère. Au fond, tout au fond du mystère. Je l'avais devant mes yeux. Les anges dansaient et chantaient. Ils chantaient ! Bien sûr ! La caverne de cristal émettait des sonorités inconnues. Des notes pures ! Des voix puissantes s'accrochaient à des octaves aériennes, prodigieusement hautes. Elles étaient mises en lévitation par des basses d'une profondeur inouïe. Des chants polyphoniques ruisselaient en canons vertigineux par milliers. Ce n'étaient pas beau, mais transcendant ! Ce n'était pas composé, mais inspiré !

Les anges volaient, se déplaçant avec la légèreté d'une brise. Certains disparaissaient instantanément. Où allaient-ils ? Vers qui ou vers quoi ? Les anges étaient affairés dans la lenteur, mais accéléraient tout à coup. Ils le faisaient si vite qu'on eut dit qu'ils étaient à deux endroits différents. Beaucoup semblaient parler. D'autres faisaient de curieux mouvements de bras. D'autres encore restaient immobiles. La plupart d'entre eux étaient agglutinés autour de colonnes de glace dans une ronde à plusieurs niveaux. Je remarquais une intense activité de transport entre les vaisseaux et les piliers. C'est alors que je vis des nuances de mauve. Certains étaient plus proches du bleu, d'autres du rouge. Intuitivement, je compris que les bleus servaient l'intelligence, les rouges l'amour. Le point commun de ces teintes était ce blanc cristallin qui s'étirait comme une longue chevelure autour d'eux.

Que font les anges ? me demandai-je. Ils instruisent m'avait dit Stix. Ils protègent aussi !

50 – JOKER.

- Gardiens, que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

- Susie, vous oubliez un détail.

- Lequel ?

- Nous connaissons la pensée de chacun des êtres humains si nous nous y connectons.

Les anges cherchaient-ils à gagner du temps ?

- Qu'est-ce que cela change si vous êtes contraints de nous laisser notre libre arbitre ?

- Nous guidons les hommes, nous les inspirons.

- Mais encore ?

- Nous avons choisi certains d'entre eux pour s'opposer à vos plans. Ils lutteront sans relâche. Même en notre absence.

- Nous connaissons bien les ressorts de la lutte. L'homme est corrupteur et corruptible. Cela a toujours été et le sera toujours.

- Tu manques d'imagination, Susie. Il est des choses qu'il t'est impossible d'évaluer alors que nous, nous le pouvons.

- De quoi s'agit-il ?

- De l'amour !

Gabriel était-il en train d'avancer un argument implicite ?

Rien n'était dit au hasard.

- De l'amour ? s'exclama Susie. *Cela n'existe guère que dans les chansons populaires. Les gens confondent tellement amour physique et ce que vous appelez amour fraternel.*

- Tu es trop sûre de toi. Tu es comme un navire qui ne voit pas venir la lame de fond qui provient du cœur des hommes.

- Tout cela n'est qu'espérances et rêveries.

La présidente venait peut-être de laisser passer un détail capital en ignorant ce point de négociation. Son assurance précipitée l'entraînait peut-être vers un status quo. Une colère monta en elle.

- La réalité, c'est notre menace de bombardement. Justement, nos porte-avions s'approchent. Nous vous donnons trente jours pour évacuer ! lâcha-t-elle.

L'hémicycle trembla.

- C'est un ultimatum ?

- C'en est un ! Il est ferme. trente jours !

- Vous n'aurez pas le temps de construire le vaisseau.

- Donnez-nous les technologies pour le construire.

- Seuls les négociateurs auront ces technologies. Ensuite, ils les communiqueront aux hommes.

- Il n'en est pas question. D'ailleurs, vous n'avez pas d'arme de dissuasion. Nous si.

L'Antéchrist avait raison. Cette négociation était presque trop facile.

- Si vous bombardez, vous n'aurez pas ces technologies, rétorqua l'Archange.

- Nous les découvrirons tôt ou tard.

- Nous avons mis cinq cent millions d'années pour y parvenir. Il existe des formules essentielles que vous n'aurez pas avant longtemps.

L'Archange avait marqué un point. C'était l'affrontement entre muscle et patience. Mais de quelles années parlait-il ? De quel stade de conscience l'échelle provenait-elle ? Cet autre détail échappa encore à la vigilance de Susie Norman.

- Soit !

- Nous partirons dans moins de trente jours, juste après avoir communiqué nos technologies à ces négociateurs.

- Quelle garantie aurons-nous ? Je ne tiens pas à tester ton histoire de confiance.

- Nous vous cédons dès à présents cinq de nos vaisseaux.

- A quoi nous serviront-ils ?

- Vous pourrez les utiliser aussitôt avec leur mode d'emploi.

- Oui mais…sans connaître leur contenu.

- Au pire, vous mettrez deux ou trois cent ans pour comprendre leur fonctionnement.

- C'est trop long.

- Vous en avez déjà un depuis 1947 sur la route 51au Névada ! L'un des nôtres était à son bord. C'était l'un de nos cadeaux à l'humanité après la deuxième guerre mondiale. Un présent pour fêter la victoire de la lumière sur l'ombre.

- Veux-tu me faire croire que les progrès qui ont suivis viennent de ce vaisseau ?

L'Archange ne répondit pas immédiatement.

- D'une certaine manière…oui.

Gabriel laissait planer un mystère. Mais lequel ?

- Nous avez-vous laissez croire que les extraterrestres étaient malfaisants en inspirant les hommes dans leurs films ?

- Oui !

- Pourquoi ?

- Pour les unir ! Depuis des temps immémoriaux, les hommes ont toujours eu besoin d'un bouc-émissaire étranger pour se rassembler. C'est aussi notre façon de contribuer à la paix. Vous deveniez trop nombreux. C'était une question de survie !

- C'est tout ?

- Non ! Pour protéger l'idée qu'ils ont de nous, les anges !

- Mais cette stratégie se retourne contre vous aujourd'hui. C'est parce que les hommes ont peur de vous que la guerre se prépare.

- Nous l'avions prévu.

- Et alors ?

Gabriel se fit silencieux.

- Nous avons prévu aussi notre départ.

- Sans guerre ?

- Nous sommes dans cette enceinte pour l'éviter.

- Vous voulez donc sauver votre peau ?

- Non ! Nous voulons éviter un précédent dans l'inconscient collectif de l'humanité. Ainsi, plus tard, la peur des vrais extraterrestres s'évanouira puisque il ne s'agissait que d'imagination sans fondement.

- Des vrais extraterrestres ? Lesquels ?

- *Bientôt, ils viendront ! Je ne peux pas t'en dire plus.*

Gabriel reprit de plus belle.

- C'est le signe d'un nouveau départ pour le genre humain. Si un homme est capable d'être l'Ermite du Temps, bientôt un deuxième, puis un troisième le seront, jusqu'à ce que tous les hommes parviennent à la maîtrise intérieure.

- L'Ermite du Temps ? Il existe vraiment ?

- Non seulement il existe, mais en plus, il est là, au cœur de nos conversations !

- Je ne le vois pas.

- Ce n'est pas parce qu'on ne voit pas une chose qu'elle n'existe pas. Saint-Thomas ne connaissait pas la télévision et ses ondes !

- Affirmation gratuite.

- De même, sommes-nous invisibles à celui auprès duquel nous nous tenons. Particulièrement lorsque qu'il lit un ouvrage inspiré ! A chaque instant…y compris maintenant !

51 – LES DIPLOMATES.

Les jours passaient lentement, trop lentement. Les combats de rue avaient remplacé l'attaque avortée. Une forme de chaos présidait à cette lutte. Au début, rares étaient ceux qui pouvaient dire qui étaient allié, qui ne l'était pas. Il fallait être à proximité des *Diplomates* pour en connaître la nature positive ou négative. Parfois, on ramassait des armes en pensant qu'elles étaient celles de son camp. On se trompait. On modifiait le sens des cristaux. D'un instant à l'autre, les chiffres pouvaient être renversés. Le comptable perdait la tête.

Imperturbablement, les conspirateurs diminuaient. Alors, des renforts arrivaient de lointaines contrées, de derrière le front. Pendant longtemps, les « morts » restaient suspects. On leur tirait dessus sans raison. Pourtant inoffensifs aux deux camps, les morts faisaient l'objet d'un intérêt constant et les réflexes n'en restaient pas moins vivaces. Ils passaient tous par l'initiation du *Diplomate*. C'était là leur point commun : la transcendance ! Juan Sanchez ne savait plus où donner de la tête pour les accueillir. Sa solitude s'était évanouie. Ils étaient maintenant plusieurs centaines. Il regretta presque son isolement d'avant les incidents. Il en prit son parti en organisant des veillées funèbres, des tours de garde et des conférences pour informer la communauté des morts des derniers événements. Ils avaient adopté le langage des échecs. Les blancs avancent, les noirs contre-attaquent. Ils s'étaient mis sur des promontoires pour suivre ce match interminable.

Rapidement, le port d'arme des combattants, qu'il fût bénéfique ou non, devenait un critère essentiel d'assaut sélectif. Après le tri, le tir. Le mal affrontait le bien. Le bien transformait le mal. Les alliés se reconnaissaient à leur aura d'une plus grande clarté.

Le temps coulait comme un robinet qui fuit goutte à goutte. La guerre d'usure semblait centenaire, millénaire. Les jours humains passaient avec une paresse incroyable mais le mat n'était pas très loin.

52 – LE PERE.

Nimbé de lumière, je commençais à me déplacer par la pensée vers l'une des colonnes gigantesques qui supportaient un ciel compact. En m'approchant, je constatais qu'aucun ange ne sortait de sa concentration. Comme je ne ressentais aucune forme de crainte, ou n'avais besoin d'aucune aide, ils vaquaient à leurs occupations divines. Les anges propulsaient des ondes sur les axes de glace. Je compris soudain qu'il s'agissait d'un centre de communication à fréquence multiple. A mesure que je volais, je vis que des stations étaient désertes. Peut-être les pylônes ne fonctionnaient-ils plus ? Cette curiosité me frappa. Certains étaient bondés, d'autres vides. Je volais encore quelques centaines de mètres et parvenais à des ouvertures dans des concrétions glacées d'un mur de la cavité. Je vis que d'autres anges empruntaient ces couloirs éclairés. Je me mis dans l'axe de l'uns de ces tunnels et aperçus, tout au bout, une clarté semblable à cette caverne cyclopéenne. Le tube devait faire au moins deux cents mètres de long. Il s'agissait d'un réseau de galeries liant les cieux angéliques entre eux. Des anges par milliers. Par millions peut-être. Mais au fait ! Où sont les êtres humains dont m'avait parlé Stix ? Ceux qui apprennent ce qu'ils doivent retrouver dans leur future incarnation ? Il n'y a donc pas de découvreurs mais des redécouvreurs ! Il n'y a pas de chercheurs mais des amnésiques qui fouillent leur mémoire. Peut-être les vrais chercheurs sont-ils peu nombreux. Peut-être beaucoup exercent un métier qui n'est pas leur véritable mission. Mais alors où sont les transitaires ? Pas dans le ciel !

Bien sûr ! Dans les vaisseaux !

Je fonçais vers l'un d'eux. A proximité, ses proportions étaient spectaculaires : cent mètres de diamètre pour vingt de haut ! Plus grand qu'un terrain de football. Cette masse aux reflets argentés terrassait l'esprit. J'étais aussi ridicule qu'un grain de riz dans une assiette de banquet.

Une trappe d'accès, telle une passerelle d'aéroport, formait un angle avec l'intrados. Je l'empruntais et accédais à une salle circulaire surmontée d'une coupole translucide. La lumière extérieure plongeait verticalement dans les entrailles de ce véhicule titanesque, se mêlant à un éclairage diffus. Un joyau tournoyait doucement dans une bulle au centre de cette arène. De jolis coloris irisés s'épanouissaient en arcs-en-ciel romans. On eut dit des quartiers de fruit géants. Les quatre saisons étaient réunies en un seul

agrume. Une fois sur le seuil, j'aperçut des caissons longilignes. Je m'approchais…Des humains !

Ils étaient allongés dans des sarcophages par dizaines. Ces hommes et femmes étaient plongés dans un sommeil éducatif. Des ondes lumineuses étaient irradiées vers leur tête. Ils apprenaient, apparemment sans effort, des milliers de connaissances dont ils devaient se souvenir plus tard. Ils découvraient l'esprit des temps futurs. Des inscriptions inconnues figuraient sur les sarcophages. Je devinais pourtant ces signes et leur sens : antimatière, cryogénie, ingénierie, cosmologie, antigravitation, production atomique, énergie, biologie, architecture, psychologie, musique, arts graphiques et d'autres encore. Peut-être ne seraient-ils pas tous acteurs des découvertes à venir. Peut-être seraient-ils de simples émetteurs d'idées que leur inspiration permettait de capter dans les méandres de leur psyché. Leur volonté de dépasser les apparences du monde connu les projetterait vers ces souvenirs savants. La planète ne devenait pour moi qu'un immense parloir où se croisaient savoir et expérience. L'écriture, les équations, les sons et les images traduiraient ce foisonnement de messages télépathiques. Emetteur et récepteur ! Chacun joue un rôle dual. Donner et recevoir. Recevoir et donner. Voilà l'ivresse du progrès. La prodigieuse aventure de l'évolution fondait son but sur un courant alternatif sans origine apparente. Les anges abreuvaient l'homme de la source divine tant qu'il n'y accédait pas lui-même.

Je fis le tour des caissons de formations et vis avec stupeur un homme que je reconnaissais. Mais je ne savais lui donner un nom. Qui est-il ?…

Mon père !

Il avait tant changé depuis notre…dernière rencontre. Une inscription le concernait : conscience mesurable !

Quelques micro-souvenirs pénétrèrent dans mon esprit puis disparurent comme s'ils n'avaient aucune importance.

Soudain, j'entendis d'étranges mélopées…

53 - L'ETERNITE.

Soudain, je pris conscience que je n'étais qu'un spectateur sans fonction ni intérêt. J'étais en-dehors du progrès, comme excommunié du Grand Jeu. L'oubli m'avait exclu. A moins que je n'aie déserté inconsciemment le champ de bataille. Champ de bataille ? Quelle bataille ? Quel champ ?

Je voulus en savoir plus. J'appelais Stix intérieurement. De toutes mes forces. Il vint à moi instantanément.

- *Te sens-tu prêt ?*

- *Je dois savoir…*

- *Qui tu es ?* fit-il souriant.

Stix n'avait pas choisi cette question au hasard. Après tout, c'était un ange.

- *Cette interrogation est-elle vraiment inutile ?*

- *La véritable question est « que suis-je ? »*

- *Un être humain !*

- *Quelle idée t'en fais-tu ?*

- *Une race en évolution.*

- *Mais qu'est-ce qui évolue ?*

La question me troubla. J'aurais pu donner n'importe quelle réponse, j'aurais été dans le vrai puisque seul le changement est permanent. Stix voulait dire une vérité inattendue. Je le pressentais. Je dus m'incliner devant un tel mystère.

- *Je…je ne sais pas vraiment.*

- C'est un bon début ! Toi et les tiens, vous vous demandez si l'homme est l'élu.

- Exact.

- Quelque chose en lui l'est, le reste non.

J'attendis qu'il m'en dise plus.

- Demande-toi : « la poule pond-elle des œufs pour créer une autre poule ou l'œuf se transforme-t-il en poule pour pondre de nouveaux œufs ?

J'allais immédiatement y répondre lorsque je me souvins du manuscrit : le rêve est séduisant car l'illusion est impressionnante de réalisme.

Pour anodine qu'elle fût, la question me tourmenta. Là, devant cet ange, je frissonnais de frayeur. Tous les fondements de mes croyances profondes allaient-ils s'effondrer ? Dans une discussion de comptoir, j'aurais rangé cette question dans le rayon philosophique. Mais la philosophie contemporaine occulte la vérité. Elle n'est qu'une parure de l'esprit à ceux qui n'y voient qu'une issue salvatrice pour évacuer leurs responsabilités. On dit « c'est de la philo », comme on dit « j'ai cinq minutes à perdre ». Puisque c'est philosophique, c'est inconsistant, se dit-on. Puisque c'est inconsistant, c'est inutile à ma vie. Je me préoccupe de mes affaires quotidiennes qui me sont sensibles, tangibles. Une philosophie ou une autre. Qu'importe ! Il me suffit d'adopter celle qui me conviendra au moment opportun. Si les circonstances changent alors je changerai de marque. Les religions et les pensées sont des marques qu'il me plaît à goûter. Voilà leur rôle : encadrer ma vie pour ne pas y perdre la raison. La philosophie d'aujourd'hui est une auberge espagnole. Je viens avec mon manger et je regarde dans l'assiette des autres. C'est pour cela que la maison du maître intérieur qui la jouxte a les volets clos. Qu'importe ce que j'absorbe du moment que je passe un bon moment. L'agitation me sied car elle remplit ma vie. On répond à mes questions sans même m'en poser. *Rien de tel que des réponses pour éviter les questions !*

- J'ai du mal à saisir ta question, Stix.

- Les hommes savent que la forme est éphémère, et pourtant ils s'y accrochent comme à une bouée. Le corps humain possède deux types de cellules. Celles qui sont éternelles, les reproductrices, et celles qui ne le sont pas, celles du corps.

- Des cellules éternelles ?

- Un programme éternel. Elles ont beau être exposées à toutes formes d'agression physique, elles sont toujours là depuis des millions d'années. Ce sont les cellules de naissance, celles qui fabriquent le corps à l'origine.

Un nom me vint du tréfonds d'un passé médical inexplicable : télomérase ! Le télomère est une horloge située à l'extrémité de chaque chromosome. Toutes nos cellules se divisent un nombre de fois défini selon le programme de cette mèche. Lorsqu'elles sont entièrement « consumées » les cellules meurent définitivement.

Or, seules les cellules reproductrices possèdent la télomérase qui reconstitue systématiquement ce télomère. Comme un compteur qui ne cesse d'être remis à zéro. La réplication des cellules reproductrices est infinie. Pas celles du corps. Le télomère, cette petite séquence d'ADN, protège les extrémités des chromosomes comme le capuchon d'un stylo. La vie écrit avec lui son histoire, à l'infini. La télomérase est une protéine qui empêche les cellules de vieillir mais elle n'existe que dans les cellules germinales.

- Stix, veux-tu dire que l'univers cherche à améliorer les cellules reproductrices et non les corps qui en sont issus ?

- Le Grand Architecte ne vise que la perfection ! Le corps n'est qu'un intermédiaire pour créer la semence finale.

- Et nous sommes loin de lui ressembler, n'est-ce pas ?

- L'homme d'aujourd'hui n'est qu'une étape. Le corps que l'on appelle « soma » est accessoire.

- Jetable ?

- Ephémère. Très éphémère. Le but c'est la perfection de la vie. L'évolution est un processus d'essais-erreurs qui progresse vers cette perfection éternelle.

- Nous qui nous croyons si beaux, nous ne sommes qu'une expérience de laboratoire ?

- Une belle expérience ! Mais une expérience de plus. Mais vous possédez l'éternité, l'universalité en vous ! L'humanité est sur le point de le découvrir et de le comprendre. Elle fera alors de grands progrès !

Darwin avait donc raison, me dis-je, mais ne savait pourquoi !

- Nous ne sommes pas un peuple élu ?

- Vous l'êtes de ce seul point de vue. Ne vous accrochez pas à votre forme actuelle, elle n'est que passagère. Votre beauté est perfectible.

- Mais l'homme n'est pas seulement son corps.

- Tout ce qui est en haut en comme ce qui est en bas.

- Mais, c'est…Mon Dieu ! Tu veux dire que…

- Tu as compris maintenant ?

- Je…je crois.

- La source reproductrice de l'âme s'améliore, elle aussi.

- L'ego de l'homme est comme son corps ?

- C'est cela. L'ego est jetable. C'est pourquoi la réincarnation existe !

- Pourquoi toutes ces souffrances ?

- La souffrance provient de l'attachement irrépressible des hommes aux formes éphémères de la vie.

- Que restera-t-il alors ?

- Ne subsistera que l'être glorieux qui vit en vous une fois toutes les scories inutiles évacuées.

- Mais alors, les douze cycles astrologiques sont le moteur de l'évolution de l'âme humaine ?

- L'âme humaine parcours le maximum d'expériences pour ne sélectionner que l'essence de l'âme divine. L'âme humaine ne deviendra éternelle que lorsque sa conscience aura atteint les principes parfaits. Tu peux accéder à cette perfection potentielle. Presse-toi de l'atteindre !

- Il ne peut y avoir qu'une seule perfection, alors ?

- La perfection est unique. Comme solidaire est la destination des élus.

- Tu veux dire que les élus seront dans un corps parfait pour vivre l'harmonie parfaite ?

- Oui. J'ai une bonne nouvelle.

- Laquelle ?

- Il y a déjà des élus dans l'univers.

- La perfection existe déjà ?

- Oui. Ce sont vos Aînés.

- Les Anges ?

- Non ! Nous ne sommes que les Eveilleurs Originels de ta race.

- Où sont les élus ?

- Bientôt. Très bientôt, vous les découvrirez. Ils viennent à vous. Ce sera un grand bouleversement pour l'humanité.

- A quoi ressemblent-ils ?

- Je ne peux pas te le dire. Cela serait trop incroyable, mais ils viennent. Prépare-toi car ce sera un choc. Un très grand choc.

- Comment me préparer ?

- Observe intensément tous les êtres vivants sur la Terre. Alors, tu approcheras la vérité…

- Energie ! Ils sont pure énergie !

- L'amour est l'énergie de l'univers. La lumière est la forme de cette énergie.

- Mais comment les reconnaître ?

- Tu reconnaîtras leurs œuvres. Alors, tu sauras ce qu'ils sont.

- Pourquoi doivent-ils venir ?

- Pour augmenter la fréquence vibratoire de la Terre.

- Pour quelle raison ?

- Le système solaire se rapproche rapidement d'un centre énergétique puissant. Il est indispensable que la Terre soit en résonance harmonique.

- Et ces Aînés viennent régler la fréquence ?

- Accélérer la vibration. C'est ce qu'ils viennent faire.

- Les hommes doivent donc rapidement progresser dans leur âme ?

- Dans leur âme et leur corps ! Par l'amour universel !

- Sinon ?

- Ceux qui y parviendront auront la chance de voir les Aînés et de comprendre le fabuleux destin qui vous attend. Vous avez vraiment beaucoup de chance.

- Pourquoi dis-tu cela ?

- Bien des planètes ont approché des centres énergétiques alors qu'elles s'étaient vidées de leurs habitants.

- Que sont-ils devenus ?

- Ceux qui étaient proches du but sont repartis vers des planètes excentrées. Bien des humains en proviennent. Les autres sont retournés vers des formes d'énergie chimique primordiales et de conscience élémentaire.

- Que dois-je faire ?

Tout à coup, dans un éclair de lucidité, j'attrapai une évidence tombée du ciel : *ce que je fais détermine ce que je suis*. Il faut donc décider de ce que je fais pour découvrir qui je suis. Alors, la mission devient identité et l'identité la mission, le dharma ! Il n'y a d'être qu'à travers le sens de l'action à entreprendre. Une vérité m'ébranla de nouveau : *j'agis donc je suis !*

- Qu'est-ce que tu *dois* faire ? répéta-t-il. *Mais tu ne dois rien faire.*

- Je n'ai rien à faire ? dis-je déboussolé. *Mais je vais connaître un ennui mortel.*

- Beaucoup d'êtres humains sont morts et s'ennuient.

- Eternellement ?

- Jusqu'à ce qu'ils découvrent.

- Quoi ? Que doivent-ils découvrir ?

- Ce qu'ils veulent faire !

- Je ne dois rien faire que je ne décide ?

- C'est cela. L'Orphelin demande constamment que l'homme décide et veuille faire. Ce dernier doit faire uniquement lorsqu'il ne veut rien qui ne soit en accord avec l'énergie universelle.

- Que veux-tu dire ? Que le devoir est un pis-aller de la volonté ?

- Le devoir est soumission tant que l'être humain renouvelle ses erreurs. Il s'en libère en désirant différemment.

- Puis-je désirer si je ne connais pas mon nom ?

- Tu ne peux désirer que lorsque tu oublies ton nom. Alors, tu deviens le désir lui-même sans les interférences de l'ego. Car le désir est le jeu !

- Sans identité, je désire plus librement ?

- Avec plus de pureté. L'identité est une prison dorée. Elle pare les murs, mais la forteresse n'en est pas moins infranchissable. L'homme recherche sans cesse son identité sans se rendre compte qu'il dresse lui-même ses limites par cette recherche.

- Mais tu portes bien un nom !

- Parce que je ne suis qu'un ange.

- C'est déjà pas mal !

- Drôle d'expression, n'est-ce pas ?

Je compris à cet instant l'incorrigible propension des hommes à classer les choses. Les anges étaient pris au piège de l'homme. Nous avions assimilé leurs fonctions avec leur identité, donc elle devenait leur prison. Le mal venait précisément de cette tare : vouloir à tout prix identifier les autres pour les combattre. On ne se bat pas contre l'inconnu. La guerre ne cesserait qu'au moment où nous pendrions conscience qu'il faut devenir et non être ceci ou cela. Car le devenir est mystérieux, sans étiquette. Les prophéties étaient interdites tant que l'homme ne le comprenait pas. *Le mystère est inaccessible à celui qui veux nommer les choses*. Le paradoxe tomba brutalement : *Je deviens donc je suis !*

Soudain, une autre évidence se précipita : *je suis déjà éternel !* Les vies se succèdent et je me transforme. Je change les défauts en vertus, l'ignorance en connaissance. Ce n'est pas parce que j'ai le nez dans le guidon des affaires terrestres que les affaires sont ce que je suis. Je suis le mouvement

et non les choses, fussent-elles mutables. Je suis le mouvement perpétuel, cette énigme tant convoitée par les savants.

Mon énergie ?

Les anges m'aimaient et je les aimais. Tout n'était qu'amour dans cette enceinte imprégnée de lumière chaude. Une nouvelle certitude se présenta à moi : *J'aime donc je suis !*

L'amour !

L'amour est toute énergie à jamais. L'amour transforme tout, infuse tout et accomplit. La béatitude m'habite déjà. Il me suffit d'entendre son souffle caresser mon âme. Ne t'inquiète pas de mourir car tu ne meurs jamais. L'homme s'ouvrira à l'amour lorsqu'il comprendra que la mort est un rêve, une brève illusion de son mental. Et notre mental est un portillon anti-retour qui nous maintien dans l'existence terrestre. Le labyrinthe de notre évolution est formé de ces barrières à sens unique, de ces clapets de sécurité qui propulsent l'être humain sur le chemin de la paix. La réincarnation n'est pas une vue de l'esprit mais un mécanisme, simple et intelligent, qui s'emboîte dans une machine bien plus grande : *la conscience absolue !*
Mon état amnésique me permettait d'oublier le guidon et d'entrevoir le tout. *Tout oublier ! Voilà le sésame !*

J'entends des cris. « Mais la lutte ! » ; « Et mon territoire, mes ancêtres qui étaient là… » ; « Ce que j'ai gagné ! » ; « Ce qu'ils ont perdus » ; « Et mon héritage ! »

L'oubli libère. Il va à l'essentiel. La mémoire permet de ne pas tomber, pas de s'élever. L'oubli permet de s'élever.

Voilà le sésame !

Que de temps perdu à se souvenir ! A échafauder ! A programmer !

L'oubli, c'est le temps présent ! Tout au bout de la conscience, les prophéties sont interdites. Interdiction d'accès au futur car il n'y a de place qu'au présent divin. Comment conjugue-t-on le Verbe au présent divin ? Par la perfection de Soi ! L'état uniforme de la présente béatitude, sans aspérité ni trouble. Car tous les temps sont là qui se superposent, qui étalent leurs historiettes, leurs drames, leurs victoires et leurs défaites. Les archives

décrivent, les prophéties supputent, mais la conscience vit. Pourquoi perdre le temps à cette curiosité malsaine qui nous arrime au factuel lorsque la source nous lie à l'essentiel. Soit la simple énergie de l'amour et tu domineras le temps qui passe comme une caravane dans le désert intemporel. La caravane n'est déjà plus. Une autre la suit mais elle disparaîtra aussi. Les dunes s'évanouiront avec le vent de l'impermanence. Pourquoi retenir ce qui ne peut l'être ? Va à l'essentiel maintenant, cet essentiel qui demeure : l'amour !

Je les entends les professeurs de la spiritualité te dire qu'il faut être vertueux et ils te nomment les vertus. Bien sûr, tu les connais sur le bout des doigts comme des énergies vibrantes. Bien sûr, tu sais toi-même quand, où et comment tu te trompes et trompes les autres. Alors, tu te sens coupable et te précipites vers les vertus. Mais tu n'as rien appris d'autre que de te protéger. La recherche de la vertu dissimule le démon de l'ego moralisateur qui s'en gargarisera dans les prêches organisées. Le piège ultime de l'ego est d'asseoir les vertus sur son trône. Tant que tu diras : « je veux devenir bon et saint et aimant », tu laisseras ton ego t'enfermer dans la geôle qu'il prépare depuis tant de siècles.

Il n'y a point de salut, il y a la libération !

Oublie même les vertus, alors seulement elles viendront à toi. Chasse les maîtres s'ils t'empêchent de comprendre seul ce qu'est la nature divine ! Car ils nourrissent ton ego de la plus grande subtilité. Fuis l'humilité, la chasteté, la dévotion, la contrition. Fuis toutes les vertus cardinales qui portent un nom car l'ego les portera comme des décorations. Elles brilleront pour les autres mais non pour l'Orphelin !

Cesse de combattre alors le combat disparaîtra et l'amour apparaîtra. Parle à l'ego. Dis-lui : « j'ai compris ton plan. J'accepte que tu t'exprimes mais je connais ta ruse. Tu ne peux me tromper. Sache que tu ne parles et penses et agis que lorsque je l'accepte. Car je ne veux point te combattre, je ne veux point t'humilier. Tu es si fort. Je ne veux rien de toi. Tu disparaîtras d'ennui car tu seras sans cesse débusqué. Car je sais combien l'art du terrier dans le jardin d'Eden t'est précieux. Tu abdiqueras par désœuvrement et, au bout du compte, par faute d'adversaire. Je ne suis point ton ennemi, je suis ton spectateur. Mais je deviens de plus en plus indifférent à tes gesticulations. Elles ne m'étonnent plus, ni ne m'émeuvent ni ne m'affectent ».

Abandonne le pendule et le temps s'arrêtera dans l'état de perfection. Tu sauras alors que ton ego a cessé de te séduire. L'univers se projettera en toi car en te vidant de l'éphémère l'aspiration du Tout sera plus forte et te remplira. Je est illusion du jeu. Le Jouet deviendra le Joueur. Le Rêve deviendra le Rêveur. Alors, IL sera heureux de ne plus être Orphelin.

Alors, vous direz ensemble : *je suis !*

54 – LE DOUBLE.

Je me présentais à un homme dans le réfectoire.

- Bonjour monsieur !

- Encore vous ! Comment osez-vous revenir sur le lieu du crime ? Vous n'êtes qu'un traître !

- Un traître ? Parce que je n'étais pas là ? Combien de temps me suis-je absenté ?

- Ca fait plus d'un mois que les combats ont commencé par votre faute. Si je pouvais vous vaporiser, je n'hésiterais pas.

- Je ne comprends rien ! De quoi parlez-vous ?

- De votre appel radio. Vous les avez alerté.

- Qui ?

- La bande H.M.

- J'ai parlé à la radio sur la bande FM ? Je vous assure que ce sont les anges qui parlent sur la fréquence. Pas moi !

- Vous nous avez bien roulé dans la farine, Willyam. On vous croyait blanc comme neige. On est tombé dans la poudreuse comme des bleus !

- En effet, j'étais dans le paradis blanc. Comment le savez-vous ? Vous m'avez appelé Willyam ? Et vous, c'est quoi votre nom ?

- On vous a fait un lavage de cerveau ou quoi ? Je m'appelle Juan. Juan Sanchez !

- Attendez ! Je crois qu'il y a un malentendu, Juan.

- J'ai parfaitement entendu votre trahison : les lièvres sortent du terrier !

- Justement, je viens pour vous y faire entrer.

- Vous ne savez pas ce que vous voulez !

- Je ne sais pas qui je suis mais je sais ce que je veux !

- Comment ça ? Vous ne savez pas qui vous êtes ?

Au même moment, un autre Willyam Goldman entra dans le réfectoire.

- Juan, les anges m'envoient pour demander à tous les morts d'aller au paradis en passant par le gouffre en forme d'entonnoir.

- Bon sang ! Mais vous êtes deux !

- Ils m'ont dit qu'il fallait se dépêcher avant qu'il ne soit trop tard. Les anges sont menacés.

- Que doit-on faire au paradis ? Et c'est quoi d'abord ?

- Ce sont de grandes cavités sous la glace. Ils doivent très vite vous imprimer les connaissances des futures technologies dont l'humanité aura besoin.

- J'y suis ! Vous avez été cloné !

- Rassemblez tous les défunts et partez sur-le-champ !

- Le gouffre, vous dites. Merci. Pardonnez-moi de vous laissez en votre compagnie. Méfiez-vous ! Celle-ci n'est pas la meilleure qui soit.

- Salut Juan. On se reverra peut-être un jour…

L'Espagnol disparut aussitôt en traversant une paroi. L'homme qui était entré s'approcha de moi.

- Willyam Goldman bis ! Quelle surprise !

- Je m'appelle Willyam Goldman ?

- Un peu simplet, le bonhomme ! Et dire que je ressemble à ça. Bon ! Tu connais la règle ! Il ne peut y en avoir qu'un.

- Un quoi ?

- Ca m'a l'air plus grave que prévu ! Tu es Willyam Goldman et je suis Willyam Goldman. Tu piges ?

- Je crains que non. Ca ne change en rien ce que je suis ni ce que tu es.

- Pose-toi la question. Qui de nous deux est le clone de l'autre ?

- C'est important ?

- Bien sûr que c'est important. Moi au moins, j'ai des parents.

- Tu en est sûr ? Ou c'est ce que l'on t'as raconté. Tu te souviens de ta naissance ?

- Non.

- Donc tu ne peux pas en être certain. Personne au monde ne se souviens de sa naissance. Je sais pourquoi. Pas toi.

- Tu veux dire que l'on m'aurait menti ? Quel intérêt ?

- Je ne sais pas. En revanche, je sais que tu es plus que l'organisation que tu sers.

- Je sers mon héritage ! Mon père faisait partie de l'Homo Mercatus. Mais il en est sorti. Tant pis pour lui !

- Sais-tu où il est ?

- Il vit à la Réunion. Ca fait longtemps que je ne l'ai pas vu.

- Il vivait, Willyam. Il est mort il y a quelques jours. Il a rejoint la zone d'apprentissage.

- Comment le sais-tu ?

- J'en viens.

- Tu n'as pas peur de mourir ?

- Je ne peux mourir. Toi si. C'est pour cela que tu parles pour toi, inconsciemment.

- Ahahah.

- Ton rire trahit ta peur. Je te reconnais Willyam. Tu es mon ego. Il n'y a que l'ego qui puisse rire comme tu le fais.

- En attendant, je suis du bon côté de l'arme.

- Ton seul côté est celui des larmes. C'est pour cela que tu ne peux survivre.

Tout à coup, Willyam Goldman se métamorphosa. Son corps gonfla et devint d'un noir profond. Une voix caverneuse hurla des basses de fureur.

- Je suis le Maître ! Le Seigneur de la Terre ! Qui es-tu pour t'opposer à mes plans ?

- Je te salue Malig !

- Tu es rusé ! Mais pas suffisamment pour m'affronter !

- Seuls tes serviteurs cherchent à convaincre !

- *Que viens-tu faire ?*

- J'ai un message pour toi.

- Parle !

- Ton Père t'aime encore. Il n'a jamais cessé de t'aimer.

- Tu es fin et intelligent.

- En vérité, c'est toi qu'il aime le plus car tu es le plus éloigné de Lui.

- Il accepte que je sois le Maître car c'est ce que je suis !

- Ce n'est pas toi l'Orphelin, Malig, c'est Lui !

- C'est lui le Créateur.

- C'est toi qui l'a abandonné !

- Il m'a menti !

- Il t'a fait confiance !

- Il a eu tort.

- Non, car je suis là !

- Qui es-tu ?

- Je suis celui que tu as désespéré de voir naître. Avant, tu rêvais de moi. Mais j'ai tardé à venir car j'avais peur de toi. Tu m'habitais et nous étions ensemble dans le chagrin.

- Que viens-tu faire ?

- Te délivrer de ta colère.

- C'est impossible !

- Rien n'est impossible au Maître ! Mais tu n'es peut-être pas celui que tu dis être.

- Je suis le Maître ! J'ai tous les pouvoirs !

- Prouve-le ! Annule ton ultimatum !

- C'est trop tard. Il a pris fin aujourd'hui. Les anges partiront d'un instant à l'autre. L'accord est conclu.

- Tu n'as donc pas tous les pouvoirs.

- Ahhhhhh !

- Ta puissance est éphémère. Elle ne peut dépasser les premières marches du temps.

- Désormais, j'ai toute puissance sur la Terre !

- As-tu pensé aux alliés ?

- Tôt ou tard, leur lumière s'affaiblira sous mon influence. La nuit s'étendra à jamais sur la Terre et ma gloire sera éternelle.

- Tôt ou tard la Terre disparaîtra avec toi !

- J'irai sur d'autres mondes.

- Les conspirateurs de cette base sont partis avec tes frères Aurèles.

- Les loups sont au milieu des agneaux. Je recruterai d'autres serviteurs !

- Tu ne peux m'asservir !

- Tu seras seul !

- Un seul suffit !

- Prouve-le moi !

- Oseras-tu répondre à mon défi ?

- C'est moi le plus fort !

- Alors viens en moi !

Malig sauta dans mon âme et le clone disparut aussitôt.

- C'est toi que j'emmène dans la bergerie.

Je me mis à courir vers le tunnel sud pendant que j'avais encore le contrôle. Mon intuition ne m'avait pas trompé. Depuis des millénaires Malig avait eu un grand pouvoir sur les hommes car il se servait des millions de cristaux enfouis dans les profondeurs de la Terre. Sa puissance était donc décuplée. Les Aurèles étaient plus nombreux mais avaient des centaines de fois moins d'émetteurs. Ainsi, sans sa muraille cristalline, Malig était vulnérable.

Alors que j'atteignais le tunnel de verre, je m'arrêtais net et contemplais la nuit. Le ciel était limpide, sans nuages ni…étoiles !

De grandes masses enveloppaient l'Antarctique. De gigantesques reflets scintillaient dans les cieux. La voûte toute entière n'était plus qu'un miroir géant. En réglant mon regard, j'aperçut des cercles ténus mais immenses.

Mon Dieu ! Les vaisseaux aurèles !

Par milliers, des bâtiments spatiaux circulaires s'envolaient dans la nuit sortant des puits qu'ils s'étaient frayés sur leur passage. Remontant des abysses glaciaires, les soucoupes volantes s'éjectaient sans discontinuer. De puissants faisceaux lumineux sortaient du blindage blanchâtre tels des lampes torches cyclopéennes. C'était féerique !

La base était plongée dans une clarté éblouissante à perte de vue. Elle baignait dans une couche de lait contrastant fortement avec la noirceur des minutes précédentes. Les immenses surfaces rondes et convexes étaient éclairées par ces puissants rayons et les renvoyaient vers la glace. Cette même glace servait de…glace et renvoyait au ciel le feu d'où il provenait. On eut dit que la lumière du monde était emprisonnée dans un énorme sandwich.

L'illumination fut bientôt si aveuglante et insupportable que je dus fermer mes yeux, m'inclinant devant la majesté du spectacle. Malig et moi restâmes tétanisés par cette concentration lumineuse. Ma peau chauffait tant que je dus me mettre à l'abri dans le dôme voisin. Je sentis, derrière mes paupières, que la lumière décrut. Les vaisseaux s'élevaient indéfiniment jusqu'à disparaître totalement.

La nuit reprit le contrôle du monde…

55 – MARIA.

Je devais faire vite avant que les Aurèles n'eurent atteint la banlieue terrestre. J'accédais à la géode de cristal. Je me débattais contre Malig. C'était interminable. Il tentait de contrôler mon corps. Je résistais. Il ignorait mes intentions et en avait peur. Malig avait peur ! Il hurlait en moi mais ne pouvait plus revenir en arrière. Il devait prouver qu'il était le Maître ! Je voulais l'envoyer dans l'espace. J'atteignis le centre de la sphère géodésique. Le sol se déroba et je cognais mon crâne avec un cristal. J'eus une dernière pensée pour les anges…

- Malig, voici tes frères !

Soudain, un éclair me transperça les yeux. Je fus foudroyé sur place. Je tombais sur la glace.

Sur la glace ? Mais qu'est-ce que je fais ici ? Mon piège n'a-t-il pas fonctionné ?

Après ce qui me sembla une éternité, je me relevais et ouvris doucement les paupières. Un grand corps rouge bordeaux gisait à mes côtés.

Un ange s'adressa à moi.

- Sais-tu maintenant ?

- Oui !

- Qui es-tu ?

Je ne répondis pas. Les anges sourirent à mon silence car je n'avais plus de nom. Les anges m'entouraient par milliers.

- Toi qui n'est plus attaché à la forme, nous te remercions de nous rendre notre frère Malig. Son véritable nom de naissance est Gilam. C'est désormais son nom de renaissance car sa haine s'est transformée en amour.

- Pourquoi avez-vous besoin d'un nom ?

- L'homme a besoin de symboles pour savoir ce qu'il faut atteindre, puis dépasser !

- Il n'y a plus de vaisseaux ! Pourquoi êtes-vous restés ?

Un doute terrible m'enveloppa. Les anges ont failli à leur parole ! En qui peut-on avoir confiance maintenant ?

- Pourquoi n'avez-vous pas respecté votre parole ? Vous deviez partir !

- Notre parole a été respectée ! Seuls les anges bleus ont négocié. L'accord disait que leur espèce devait quitter la Terre. C'est ce qu'ils ont fait !

- Tu veux dire que vous avez joué sur les mots ?

- Non ! Nous avons négocié ce qui est négociable. L'amour par nature, lui, ne l'est pas !

- Et pour la transmission de la connaissance ?

- Nos frères de la connaissance, les anges bleus, ont transmis tout ce dont l'homme a besoin pour progresser en savoir. Grâce à toi ! L'homme n'aura plus besoin d'eux. Les centaines d'alliés renaîtront avec une grande mission auprès des hommes.

- Vous ne pourrez retrouver votre patrie ?

- Nous, les anges rouges, sommes restés pour l'homme. Car telle est notre mission à jamais : transmettre l'amour !

Je compris à cet instant qu'il ne pouvait exister d'amour sans preuve d'amour ! Si l'homme avait progressé avec son cerveau, il lui restait à épanouir son cœur !

Soudain, la luminosité changea. La glace profonde de l'Antarctique était gagnée par un faible rougeoiement. Je sus qu'un grand événement se produisait au-dessus. Les couches compactes devinrent roses. Les anges

se mirent à chanter. Des notes prodigieuses s'élevèrent. Je ne fus plus qu'un hymne à la joie !

Je pris congé de mes hôtes et montais par la pensée au sommet du paradis blanc. J'atteignis la couche de glace superficielle et me tournais vers l'Est.

Le soleil se levait.

Le ciel était redevenu limpide. La lumière inondait la transparence de l'univers de ses rayons bienfaisants. Les couleurs chatoyantes de l'horizon coulaient sur la glace protectrice. La luisance irisée des *sastruggis* reflétait l'infini dans ses danses moirées. La blancheur du monde s'étalait à perte de vue. Je respirais calmement, lentement, immensément. J'embrassais ce territoire immaculé de mes yeux d'enfant. Je constatais que la base *Nova lumen* avait disparu du temps humain. La concentration d'énergie des anges sur Malig avait traversée les couches millénaires de la glace pour atteindre les dômes et les cônes de *l'Homo Mercatus*.

Seul devant cette beauté indescriptible je goûtais la béatitude d'une naissance. Bientôt, tous les hommes trouveraient le chemin divin de *l'Homo Magnificus…*

Je vis une forme s'approcher de moi. Je la reconnus et lui criais mon amour.

- Maria !

Elle avait suivi mes recommandations en revenant au temps humain et en portant un blouson de grandes marques. Telle était sa meilleure protection pour passer inaperçue. Son rôle était d'alerter le monde par internet.

Un avion se mit en approche sur la piste que les crevasses alignées dessinaient. Des éboulements comblaient déjà certaines d'entre d'elles. Le soleil généreux savait que le secret devait être gardé.

Nous nous embrassâmes en silence.

***

S'il vous arrive de vous rendre dans cette contrée congelée, vous trouverez peut-être de grandes failles à travers la carapace compacte du sol stratifié.

Si vous vous concentrez bien, vous ressentirez peut-être la vibration d'amour qui remonte de ces abysses immaculés.

Il suffit pourtant de rester, *ici et maintenant*, pour entendre ce que j'entendis ce jour-là du Verbe de l'Orphelin. Il me parla à travers les lèvres de Maria : *JE T'AIME !*

NOTES DE L'AUTEUR.

L'Antarctique, théâtre de cette aventure, recèle des énigmes vraiment étonnantes. Issu du continent Gondwana[2] qui s'est disloqué voici environ 230 millions d'années, l'Antarctique a connu et connaît une histoire sans nul autre pareil dans le monde. Les descriptions de ce roman s'en rapprochent au plus près possible. Pourrait-il y avoir une civilisation dans les profondeurs glaciaires ? Rien ne prouve le contraire[3].

Pour se représenter l'histoire de la Terre inspirée par la virginité de l'Antarctique, Paul-Emile Victor, dans un excellent ouvrage co-écrit avec son fils, fait une habile comparaison. Si cette histoire était équivalente à une pile de papier A4 haute comme la tour Eiffel, l'ère chrétienne ne serait que la dernière feuille.

Le volcan *Erebus* (Ténèbres infernales), ainsi que les monts *Terror* et *Terra Nova*, existent bel et bien sur l'île de Ross en Antarctique. *Erebus* est bien le volcan unique au monde qui est décrit dans ce roman. On doit, en particulier, à Haroun Tazieff la démonstration de l'effet « accessoire » des CFC dans la diminution de la couche d'ozone.

En 2041, le moratoire de Madrid (signé en 1991) pour la préservation de l'Antarctique prendra fin. Nous espérons que les hommes auront la sagesse de poursuivre dans cette voie de partage car il se pourrait que ce continent soit riche d'un inconnu transcendant. Pour mémoire, la conquête de l'Arctique, au nord, a fait l'objet de convoitises et n'a pas échappé aux conflits humains que tous les continents ont connus. Seule l'Antarctique a évité cette irréductible envie de se faire la guerre. Au-delà du symbole, ce continent semble protégé par d'invisibles forces. J'invite le lecteur à vérifier par lui-même, la géographie, l'histoire et le statut de ce continent.

---

[2] Les supercontinents Pangée et Gondwana sont aujourd'hui largement acceptés par la communauté scientifique qui fondent ses recherches sur la théorie des plaques tectoniques. Alfred Wegener, météorologue et géophysicien allemand a, dès 1915, proposé sa théorie de la « dérive des continents ». Ce n'est que 50 ans plus tard que l'extravagance est devenue découverte.

[3] L'américain John Reynold, après une campagne tumultueuse aux USA, a effectivement financé en 1840 l'exploration de ce continent pour y déceler une civilisation avancée.
Pour l'instant, cette théorie reste pure spéculation hasardeuse. Idée farfelue ou intuition ?

Qu'il soit ou non le siège de créatures protectrices, il n'en reste pas moins que celles-ci semblent à l'œuvre. Je souhaite ici faire part d'une expérience personnelle survenue au début des années 90. La vie d'un homme est parsemée de temps forts. Alors qu'aucun événement antérieur ne m'y avait préparé, en voici un qui m'a marqué à vie.

Je dormais. La nuit était calme. Soudain un rêve d'une extrême vivacité se produisit. Je frappais à une porte. Une entité vint vers moi et l'ouvrit. Je demandais à voir celui qui résidait ici. L'entité me demanda si j'étais vraiment sûr de vouloir le voir. Je lui répondis par l'affirmative. Il m'accompagna jusqu'au bureau de celui que je visitais. Je le voyais de dos. Tout à coup, il se retourna et je fus envahi d'un double sentiment : une grande surprise mêlée d'une certitude intime. C'était un grand maître et il était…noir !

Il sourit à ma stupéfaction et s'approcha de moi. Il ne parla pas mais je savais que ses yeux voulaient dire : « tu ne t'y attendais pas, n'est-ce pas ? ». Je ne pus alors rien répondre car je savais qu'il voyait dans mon âme. Sans un mot, il s'éloigna vers une autre porte faisant face à la première. Je le suivis. Il sembla me dire : « viens maintenant, il est temps ». J'étais alors au seuil de cette nouvelle porte quand il l'ouvrit. Une lumière éblouissante irradiait de l'autre côté. Elle ne m'aveuglait pourtant pas. J'entrais dans cette lumière et perdit conscience. Le seul souvenir que j'en eus est cette ineffable impression d'amour qui s'en dégageait.

De l'extérieur, cette expérience semble très simple. Pourtant, à cette époque, je dois avouer qu'il ne me serait jamais venu à l'idée, pour moi l'Européen de race blanche, qu'un maître spirituel fusse noir. Non que je nourrissais un quelconque racisme, mais mes schémas de pensée étaient étriqués au point, peut-être, de n'accorder aux maîtres qu'un visage blafard. Ce maître avait un haut degré d'avancement. Ce fut l'une de mes plus belles découvertes. Et ce *détail* de l'histoire fut pour moi le sceau de son authenticité. Au-delà de ce témoignage, il suffit de songer aux quelques centaines de milliers de *clandestins étrangers*[4] qui habitent en chacun de nous pour affirmer que la seule pureté d'une race vient de son amour.

[4] Nos intestins sont le paradis d'un nombre vertigineux de corps étrangers microscopiques que l'on appelle « flore intestinale ». Grâce à eux, nous éliminons harmonieusement notre nourriture quotidienne !

Parmi les perceptions qui se sont imposées à mon esprit, il en est une que j'ai beaucoup de scrupules à révéler tant elle semble « dérangée ». Il m'a parut essentiel de la partager, ou plutôt de m'en défaire car elle me devient trop pesante aujourd'hui. Je ne sais s'il est trop tôt pour la livrer brutalement, ou si ma psyché produit des incohérences, mais cette perception tient en peu de mots. Voici ce que j'ai ressenti à la fin des années 80 : « *le contact officiel avec vous est prévu en 2062 de votre ère* ». Je ne suis sûr ni de l'ère en question, ni de la forme du contact, ni même de *qui* il s'agit. Chassez donc vite cette probabilité de votre esprit car à moins d'avoir moins de trente ans aujourd'hui, les chances de vérifier ce contact semblent bien minces. Il est probable qu'à cette époque, mon corps nourrira la planète.

Je sais le risque que je prends ici mais de deux choses l'une : soit c'est faux et la vie continue, soit c'est vrai et elle continue différemment. Le reste est sans importance réelle. D'ailleurs, il est des choses prévues qui n'adviennent jamais. C'est peut-être parce qu'elles sont interdites que les authentiques prophéties sont invraisemblables…ou inversement.

Qu'il me soit épargné la moindre étiquette car ma seule ambition n'est point de ce monde…actuel.

Une dernière anecdote vous procurera peut-être le même sourire que j'eus en la vivant de l'intérieur. Alors vous comprendrez ma crainte des étiquettes.

En 1989, j'habitais à Paris dans le 18ème arrondissement dans un immeuble neuf et coquet. La vie égrenait ses jours tranquillement lorsqu'un matin je reçus un courrier à mon nom. Je l'ouvris et fus pris d'une stupeur. Un organisme m'adressait une nouvelle facture que je venais de régler. D'abord enclin à fustiger les services administratifs, je constatais que le montant était différent de celui que j'avais déjà payé pour une période identique. Etant pressé par le temps, je décidais de revoir ce problème en fin de semaine. Le lendemain, je reçus à nouveau des lettres où se mélangeaient factures et réponses à des courriers que je n'avais jamais adressés. C'en était trop. Je vérifiais nom, prénom et adresse. Tout était correct. J'eus un soupçon terrible sur un probable dédoublement de ma personnalité. Se pouvait-il que je vive des heures différentes de celles dont j'avais conscience ? Poser des questions à mes correspondants aurait été un aveu de troubles psychiatriques. Ce type de situation vous plonge dans l'introspection au pas de charge. Tentant d'évacuer mes doutes, je croisais un autre matin les boîtes aux lettres. Instinctivement, je balayais du regard les *étiquettes* de ces boîtes.

Soudain, j'eus la surprise de voir que ma boîte aux lettres avait changé de place ! Je vérifiais l'emplacement de mon ancienne boîte et je vis que mon nom y était aussi inscrit. J'avais donc deux boîtes aux lettres ! Sur la première, le numéro d'appartement 2004, sur l'autre 2040 ! Je me mis à déglutir lorsque le facteur fit irruption. Je le bombardais de questions, le soupçonnant au passage de ne pas faire son boulot.

- Mais monsieur, il y a deux Eric Julien dans cet immeuble !

Vous avez dit hasard ? Je me précipitais sur le minitel et constatais qu'à cette époque il existait cinq parfaits homonymes dans Paris intra-muros dont deux habitaient la même adresse aux numéros d'appartement on ne peut plus troublants !

Une chance sur des millions !

Cette situation dura six mois pendant lesquels je fis connaissance avec l'autre Eric Julien qui n'avait qu'un an d'écart avec moi. Son métier était bien sûr différent, et aucune passion commune nous rapprochait. Nous échangeâmes régulièrement nos courriers, le facteur n'ayant aucun critère discriminant pour nous identifier ! Seul un autocollant d'enveloppe nous désignait !

Depuis, j'ai appris à me méfier des étiquettes !

Ecoutez bien les journalistes ! Il y a peut-être un *Larry Greenwood* qui sommeille en eux…